Archavir Chiragian

La dette de SANG

Un Arménien traque les responsables du génocide 1921-1922

Institut Turc de Paris

précédé de

Le temps des assassins

par

Gérard Chaliand

Collection Passé Composé

Editions Ramsay

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

COLLECTION « PASSÉ COMPOSE »

dirigée par
Hervé Hamon et Patrick Rotman

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

Institut Kurde de Paris
Bibliothèque
Fonds Mirella Galletti

La dette de sang

INSTITUT KURDE DE PARIS
Bibliothèque
Reçu le 22/04/2021

Liv.7684

Institut kurde de Paris

Institut Kurde de Paris

ARCHAVIR CHIRAGIAN

La dette de sang

Un Arménien traque des responsables du génocide (1921)

Traduit de l'anglais
par Annick Pélissier

récit

précédé de :

Le temps des assassins
par GÉRARD CHALIAND

Institut Kurde de Paris

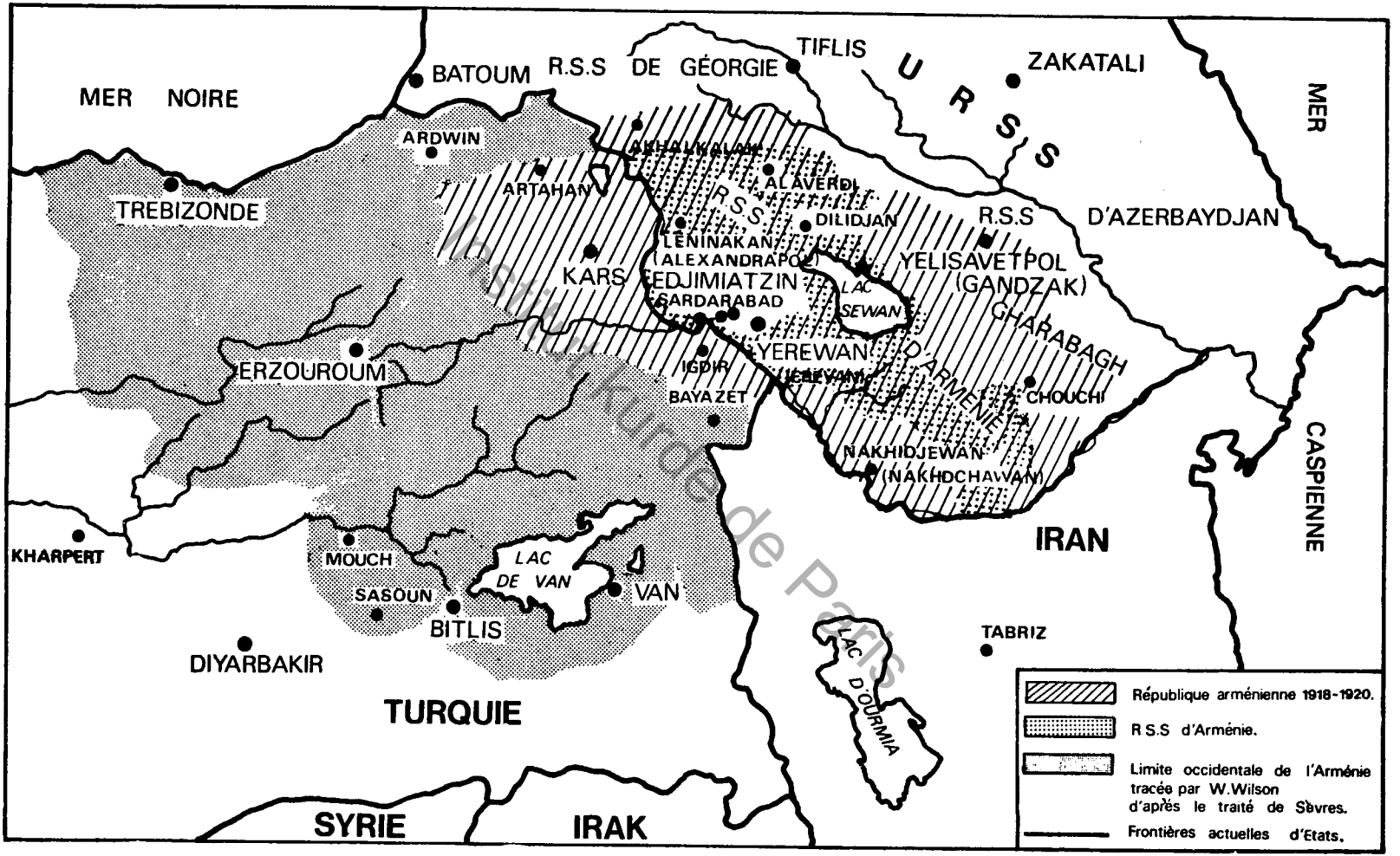
Éditions Ramsay
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

Titre de l'ouvrage original
The Legacy
publié par Hairenik Association, Boston

Institut kurde de Paris

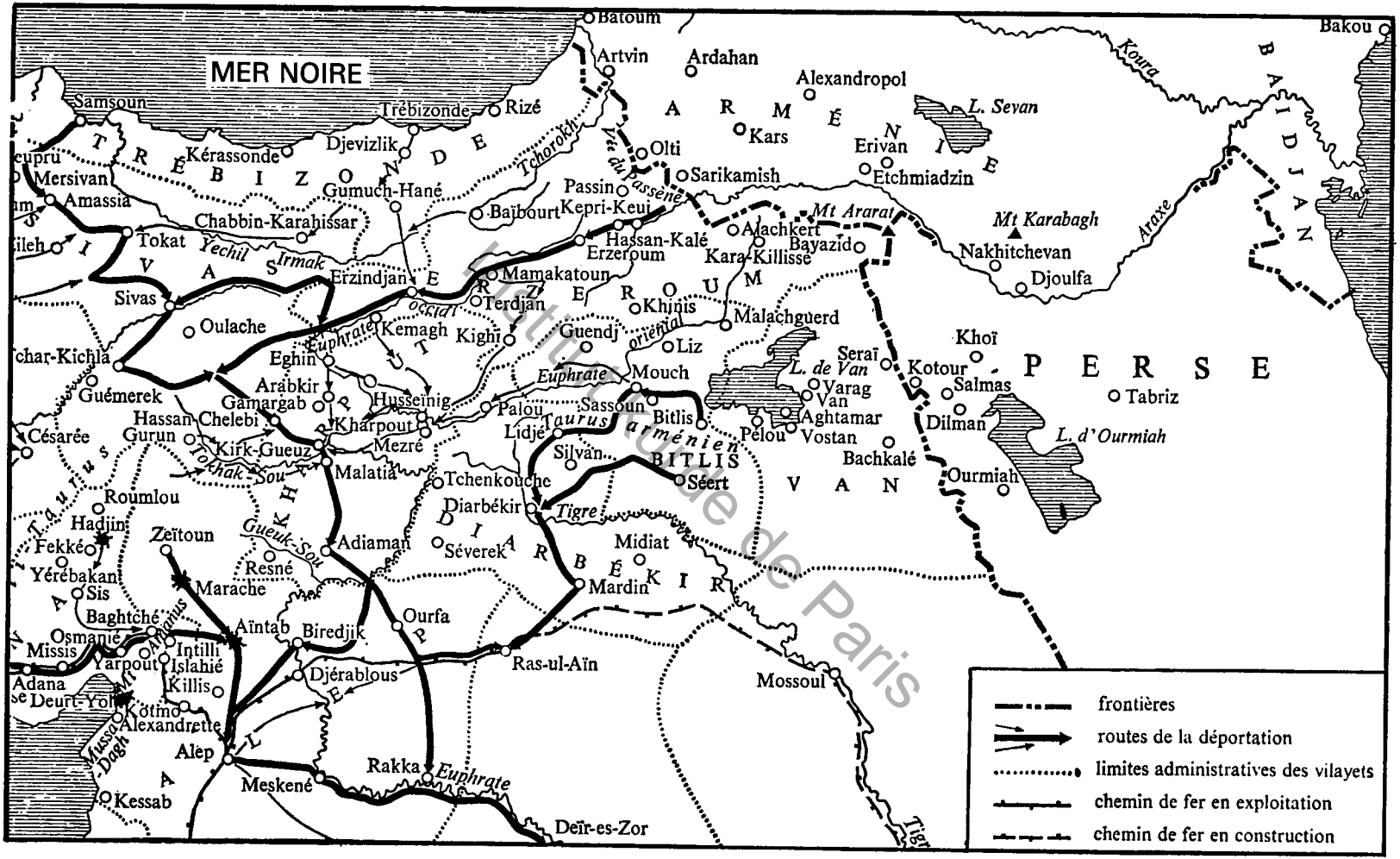
© Editions Ramsay, pour la traduction française
et la préface, 1982
ISBN 2-85956-292-3

Institut kurde de Paris



Bibliothèque de Paris

(*(d'après la brochure* La République arménienne *(1918-1920), Lyon, 1975).*



Institut de Paris

(*d'après l'ouvrage d'Y. TERNON* Les Arméniens, histoire d'un génocide)

Institut kurde de Paris

« En fait, à Rome et à Constantinople, plus tard à Berlin, alors que la foule me menaçait, la pensée de me servir de mon arme contre des innocents ne m'avait pas une seule fois effleuré. La police m'avait souvent traqué, mais jamais je n'avais tiré sur un agent, pas même turc. Je ne voulais pas devenir un assassin. Et le jour de l'exécution de Saïd Halim, je n'avais pas un instant songé à tuer le garde du corps, Tevfik Azmi, sauf en cas de nécessité absolue.

« Nombre de personnes, informées de mes activités et de mon comportement, se sont demandé pourquoi je n'avais pas liquidé Azmi ou d'autres. La réponse me paraît évidente : Azmi n'avait eu aucune part à la préparation et à l'exécution du massacre du peuple arménien. Il avait combattu au rang de colonel dans la campagne de Gallipoli et, en récompense de son courage, on l'avait promu, puis nommé secrétaire et garde du corps de Saïd Halim. Notre organisation n'avait pas de plan d'extermination. Elle distribuait leur châtiment aux individus qui avaient été jugés par défaut et reconnus coupables d'assassinat en masse. En tête de notre liste, il y avait d'ailleurs des traîtres arméniens. »

A. CHIRAGIAN

Institut Kurde de Paris

Institut kurde de Paris

Le temps des assassins

Archavir Chiragian a vingt et un ans lorsqu'il arrive à Rome, en cet été 1921, pour mener à bien la mission que lui a confiée son parti : retrouver et exécuter les responsables du génocide des Arméniens. Afin de reconnaître les bourreaux, il dispose d'une dizaine de photos. A Constantinople, l'année précédente, il a déjà exécuté un traître qui a collaboré à l'extermination, ordonnée par les Jeunes-Turcs, de sa propre communauté. Puis il s'est rendu, au printemps 1920, en Arménie indépendante, peu avant que le jeune Etat ne s'effondre, emportant le dernier espoir des nationalistes au lendemain du grand massacre. Reste à châtier les coupables.

Le palpitant récit qu'on va lire, rédigé avec primesaut et superbement traduit en français, est l'autobiographie d'un meurtrier d'une espèce singulière. Car il s'agit ici, non de terrorisme classique, mais d'un acte de stricte justice. Imaginons qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, tous les principaux dirigeants nazis aient pu fuir. Une caricature du procès de Nüremberg aurait eu lieu, reconnaissant les faits, condamnant à mort par contumace les responsables majeurs du génocide des juifs et des tziganes, mais n'exigeant pas leur extradition et se soldant par la pendaison d'un sous-ordre. Bientôt, les cir-

Institut Kurde de Paris

constances politiques s'étant modifiées, plusieurs sentences auraient été reconsidérées et finalement, deux ans à peine après la guerre, les verdicts auraient été annulés et les criminels — des exécutants secondaires — relâchés. Dans l'impunité, Hitler, Goebbels, Himmler et d'autres hauts dignitaires vivraient confortablement, à l'abri, dans des capitales étrangères.

C'est précisément ce qui est arrivé pour les responsables de la déportation et de l'extermination des Arméniens, crime commis en 1915-1916 au cours de la Première Guerre mondiale qui fut, pour les Jeunes-Turcs, le temps des assassins.

Les deux tiers au moins des Arméniens vivant dans l'Empire ottoman furent systématiquement massacrés. Ce premier génocide du XX[e] siècle, qui fit plus d'un million de victimes, a de surcroît la particularité de n'être toujours pas reconnu. Tous les gouvernements turcs qui se sont succédé, depuis 1923, date de la création de la république turque, nient la réalité du projet, mis à exécution, d'éliminer l'ensemble de la communauté arménienne d'Anatolie.

Au moment donc où Archavir Chiragian arrive à Rome, le procès des criminels de guerre, dit Procès des Unionistes [1], est clos et les criminels relâchés. L'Arménie indépendante, que les Alliés, afin de rendre en partie justice au peuple martyr, ont reconnue par traité, mais beaucoup trop tardivement après moult tergiversations, n'existe plus. Sous la poussée conjointe des troupes de Mustafa Kemal et des Azerbaïdjanais, l'Etat arménien est réduit à une peau de chagrin et ce qui en reste va bientôt être soviétisé. Pour les Arméniens qui ont survécu aux massacres et pour leur organisation politique principale,

1. Du nom du Comité « Union et Progrès » (Ittihad) fondé par les Jeunes-Turcs. Les minutes du procès peuvent être consultées à la Library of Congress, Washington D.C.

Institut Kurde de Paris

la Fédération révolutionnaire arménienne (social-démocrate), c'est le désastre. Aussi le parti *Dachnak*, comme on l'appelle en arménien, décide de rendre lui-même justice. Les principaux responsables de la déportation et des massacres sont bien connus : ils sont une douzaine dont le triumvirat qui dirigea le gouvernement turc : Talât, Enver et Djemal, respectivement ministres de l'Intérieur, de la Guerre et de la Marine. Saïd Halim, Premier ministre et président du Comité « Union et Progrès » qui rassemble les Jeunes-Turcs. Les responsables de « l'organisation spéciale » instrument de la liquidation des Arméniens, le docteur Behaeddine Chakir et le docteur Nazim notamment, le premier étant l'idéologue principal du Comité « Union et Progrès ». D'autres encore et jusqu'à des gouverneurs de province qui avaient fait preuve d'un zèle tout particulier dans la liquidation des Arméniens, comme par exemple Djemal Azmi qu'on appelait le bourreau de Trébizonde.

Un réseau clandestin est constitué par le parti *Dachnak* pour traquer ces criminels de guerre et les exécuter. Le 5 mars 1921, un jeune homme, S. Tehlerian, dont la famille a presque entièrement disparu lors des déportations, abat d'une balle de revolver dans la tête l'ancien ministre de l'Intérieur Talât, dans une rue de Berlin. Arrêté et jugé, en juin 1921, il est déclaré « non coupable[1] » par le jury allemand devant l'énormité des crimes perpétrés sous Talât. A Rome, Archavir Chiragian exécute le 6 décembre 1921 l'ex-Premier ministre Saïd Halim. Puis à Berlin, le 17 avril 1922, avec un compagnon, il abat l'un des responsables majeurs du génocide : Behaeddine Chakir, ainsi que Djemal Azmi, l'ancien gouverneur de Trébizonde.

A Tbilissi, capitale de la Géorgie, le 25 juillet 1922, Dje-

1. *Der Prozess Talaat Paschas.* Antwort beim Armin T. Wegner. Berlin 1921. Traduction française : *Les justiciers du génocide.* Le procès de S. Tehlerian. Intégrale des minutes du procès de Berlin. Editions Diasporas, Paris, 1981.

Institut kurde de Paris

mal Pacha, l'ex-ministre de la Marine et l'un des membres du triumvirat, est abattu par deux Arméniens devant le quartier général de la Tcheka. Quant au dernier membre du triumvirat, Enver, il poursuit le rêve pan-turc qui animait le Comité « Union et Progrès » (l'union de tous les peuples turcophones des rives de l'Europe aux confins chinois). Après avoir rejoint les Bolcheviks, il se retourne contre eux et se range du côté des musulmans révoltés de l'émirat de Boukhara [1]. Tandis qu'ils s'apprête à se replier en Afghanistan, il est tué non loin de Boukhara, le 4 août 1922 par Melkounian et une escouade d'Arméniens bolcheviks. Quant au docteur Nazim, il parvient à échapper aux justiciers mais, accusé de complicité dans une tentative d'assassinat contre Mustafa Kemal, il sera pendu en Turquie en 1926.

C'est dans ce contexte que se situe *La Dette de sang*, ce récit de chasse à l'homme. Traque motivée par la vengeance et la haine qui animent des jeunes gens prêts à tuer comme à mourir parce qu'ils veulent que justice soit faite pour leur peuple martyrisé, leur famille décimée, leurs amis disparus. Achavir Chiragian est trempé depuis l'âge de quinze ans dans les activités politiques et clandestines ; il est membre d'un parti organisé, actif de tempérament et jeune — l'âge idéal pour l'action, lorsque celle-ci implique le danger physique. Après avoir accompli sa mission, Chiragian prend le risque de retourner à Constantinople parce qu'il veut y revoir sa fiancée. Il échappe de justesse à des agents turcs en Bulgarie. Au début de l'automne 1922, tandis que les troupes kémalistes triomphent, il quitte la Turquie et émigre définitivement aux Etats-Unis où il est bientôt rejoint par sa fiancée. Citoyen américain, homme d'affaires prospère en Californie, il meurt en 1973 après avoir rédigé ses Mémoires en armé-

1. L'annexion de l'émirat de Boukhara par les Bolcheviks provoque un mouvement de révolte armée qui dure jusqu'en 1928.

Institut Kurde de Paris

nien. Ceux-ci sont traduits en anglais et publiés en 1976 à Boston, et c'est à partir de cette version qu'a été établie la présente édition qui comprend quelques brèves coupes afin d'éviter les redites et la suppression d'une page d'épilogue et de postface offrant peu d'intérêt. Quelques erreurs mineures, notamment dans la topographie de Rome, ont été laissées telles quelles. Il est vraisemblable qu'ici et là Archavir Chiragian se donne le beau rôle, mais à cette réserve près, les faits qu'il relate sont authentiques. Avec la parution de cette traduction, le lecteur francophone a l'occasion de prendre connaissance d'un témoignage unique. *La Dette de sang* peut également figurer en bonne place dans la littérature concernant le terrorisme. Non point du terrorisme publicitaire tant pratiqué aujourd'hui, mais dans le droit fil de la tradition du tyrannicide. Terrorisme du dernier recours et de la justice exercée au nom d'une collectivité.

Comment en est-on arrivé là ?

L'Empire ottoman a longtemps connu grandeur et tolérance. Les musulmans, qu'ils soient albanais, arabes, kurdes ou turcs, étaient membres de l'*oumma*, la communauté des croyants, dans un monde où durant des siècles le référent n'était pas l'origine ethnique mais l'appartenance religieuse. Les non-musulmans, sujets chrétiens et juifs, sont placés sous l'institution du *millet*, qui leur laisse, en tant que minorité religieuse, une large autonomie pour l'époque. La condition d'infidèle est évidemment assortie d'une série d'interdits : celui de porter les armes, d'accéder à la fonction publique, de témoigner devant un tribunal contre un musulman, etc. Cette servitude est longtemps supportée comme une fatalité. On s'en défend en maintenant, avec obstination, identité religieuse et culturelle et l'endogamie la plus stricte. Au XIX[e] siècle ce système est secoué par l'apparition du nationalisme. Le concept d'Etat-nation est récent, même en Occident où il triomphe avec les révolutions française et américaine. La

Institut Kurde de Paris

vague des mouvements de libération nationale atteint les Balkans avec la déclaration d'indépendance grecque, en 1821. Durant un siècle, l'Empire ottoman a dû faire face à cette vague tandis qu'il décline et subit des immixtions européennes de plus en plus fréquentes. Les Arméniens, pour une série de raisons géo-stratégiques, historiques et idéologiques, furent les principales victimes de ce processus qui mena l'écrasante majorité des autres groupes ethniques dominés par l'Empire ottoman au XIXe siècle à l'indépendance nationale.

Longtemps indépendant, bien qu'ayant connu des fortunes diverses, le royaume d'Arménie (VIe siècle avant Jésus-Christ au XIe siècle de notre ère) est écrasé par les Turcs seldjoukides en 1071. Lorsque l'Arménie historique — située dans le triangle Caucase, lac d'Ourmiah, Erzeroum — est vaincue, une partie des nobles et de la population arménienne se réfugie en Cilicie (sud-est de la Turquie actuelle) et fonde un royaume qui restera indépendant jusqu'en 1375 et entretiendra des rapports étroits avec les Croisés. Historiquement, l'Arménie est le premier Etat chrétien du monde, le christianisme étant adopté comme religion d'Etat en 301, et donne entre le IVe et le XIIIe siècle au monde chrétien une de ses architectures les plus remarquables.

Pendant cinq siècles, du XIVe au XIXe, la population arménienne, essentiellement paysanne et montagnarde, est assujettie à l'Empire ottoman. Seuls quelques réduits alpestres parviennent, de bout en bout, à conserver une certaine autonomie. Le conflit séculaire entre les Empires ottoman et persan a amené sous domination persane la partie caucasienne de l'Arménie. La progression des Turcs, des Kurdes, des Tatares et des Circassiens entame, puis pulvérise l'homogénéité du peuplement territorial arménien. Au début du XIXe siècle, partout les Arméniens sont minoritaires. Ils sont près de trois millions probablement, la majorité dans l'Empire ottoman, les autres dans

Institut Kurde de Paris

l'Empire persan tandis qu'une vingtaine de colonies diasporiques s'étirent de l'Indonésie à l'Europe occidentale. Au cours du premier tiers du XIXe siècle, les Russes, dont la poussée vers le sud-est est ininterrompue depuis le XVIe siècle, font leur apparition au Caucase, battent l'Empire persan, annexent définitivement une partie de l'Arménie persane et entament une série de conflits avec l'Empire ottoman[1]. Conflits qui s'étendent sur plus d'un siècle. En fait, le « *moscof* », comme on dénomme les Russes du côté ottoman, est l'ennemi majeur de l'empire, celui dont les appétits territoriaux sont une menace permanente. Dans le conflit entre la Russie et la Perse, les Arméniens, en tant que chrétiens, se rangent du côté russe. Il en est de même, au début du XIXe siècle, dans le conflit russo-ottoman : si près de 50 000 Arméniens avaient quitté l'Azerbaïdjan perse pour se réfugier au Caucase sous domination russe, près de 100 000 Arméniens d'Anatolie orientale se replient, en 1829-1830, vers ce qui est aujourd'hui l'Arménie soviétique. Ces mouvements de population accentuent le déséquilibre démographique des régions arméniennes d'Anatolie, d'autant plus que, bientôt, des populations musulmanes quittant la Transcaucasie occupée par les Russes s'y réfugient.

La population arménienne de l'Empire est localisée en Anatolie orientale, essentiellement dans le triangle Van, Erzeroum, Caucase et en Cilicie. La paysannerie représente au moins 85 % de la communauté dont la base est la famille patriarcale et l'Eglise le fondement de l'identité. Il s'agit dans sa majorité d'une paysannerie pauvre, fortement opprimée et taillable quasiment à merci. Ceci n'exclut pas l'existence de riches cultivateurs. Dans les villes, le commerce est souvent entre les mains des Arméniens, artisans ou boutiquiers.

A Smyrne et surtout à Constantinople, la situation est

1. 1806-1812 ; 1826-1828 ; 1877-1878 ; 1914-1917.

Institut Kurde de Paris

différente. Une petite oligarchie financière, les *amiras*, collabore avec la Porte et est garante de la bonne rentrée des impôts. « Banquiers joailliers du Palais, les *amiras*, qui ont pratiqué le grand commerce international en s'assurant le monopole d'une marchandise ou l'exclusivité d'une route, se font au XIXe siècle les pionniers de l'industrie ottomane [1]. » Ils jouent un rôle important dans la communauté, contrôlent l'Eglise et assurent un mécénat. Cependant, au cours des années 1820-1860, leur prééminence est contrebattue par la montée sociale d'autres couches urbaines, marchands et artisans, qui pèsent dans le sens de la démocratisation et de la libéralisation. De longues négociations avec la Sublime Porte permettent la promulgation d'une constitution nationale arménienne (1863), élargissent les droits de la communauté et définissent le statut du patriarche, la plus haute autorité ecclésiastique arménienne au sein de l'Empire ottoman, qui devient dès lors le représentant de sa communauté auprès de la Porte.

La diversité sociale est donc grande à l'intérieur de cette communauté dans l'Empire ottoman. Au cours de la seconde moitié du XIVe siècle, une nouvelle couche de dignitaires, les *effendis*, apparaît qui dispute parfois la prééminence aux *amiras* et surtout, à partir des années 1887-1890, à la création de partis politiques, issus de catégories sociales plus modestes — plus proches de l'intelligentsia que de la bourgeoisie marchande. Ceux-ci vont s'efforcer de s'assurer la suprématie tant au sein des jeux d'influence autour de l'Eglise qu'en celui de la communauté arménienne elle-même, y compris celle d'Anatolie, en cherchant à réduire la coupure entre Constantinople et le pays profond.

Afin d'éviter le démembrement de l'Empire et l'intervention des Grandes Puissances, la Sublime Porte pro-

1. Anaïde Ter-Minassian in *Histoire des Arméniens* (sous la direction de Ch. Dedeyan, Privat, 1982, Paris, 694 p.).

Institut Kurde de Paris

clame des réformes *(Tanzimat)*, en 1839, et utilise les rivalités des Puissances les unes contre les autres. Les réformes garantissent à tous les sujets ottomans, sans distinction de religion, l'égalité devant la loi ainsi que la sécurité des personnes et des biens par une réorganisation de la justice, de l'administration et de la police. Mais ces réformes, édictées par le haut, ne passent pas dans les faits. Seules, les bourgeoisies minoritaires de Smyrne et de Constantinople voient leur statut modifié. Sur le plan diplomatique, le Sultan contrebalance les appétits territoriaux russes en jouant la Grande-Bretagne soucieuse de protéger ses routes commerciales.

L'expansion russe est stoppée par la guerre de Crimée (1853-1856) où la Grande-Bretagne et la France s'associent à l'Empire ottoman. Le Sultan renouvelle ses engagements de 1839, l'intégrité territoriale de l'Empire étant garantie en contrepartie de réformes élargies : il consent à ce que les structures administratives des *millet* soient modifiées dans le sens d'une plus large autonomie. Mais peu de choses changent. En fait, le pouvoir ottoman cherche à renforcer une centralisation jusque-là relative. Les rébellions arméniennes de Zeitoun, de Van (1862) et d'Erzeroum (1863) montrent à la fois que les Arméniens veulent défendre leur autonomie et qu'apparaît la conscience nationale. Avec la grande réforme administrative de 1864, la majorité de la communauté arménienne d'Anatolie est englobée dans six vilayets [1] (provinces) où elle est partout minoritaire — la proportion des Circassiens et des Kurdes augmentant au fil des migrations. Une bureaucratie centralisée et un nouveau système fiscal accroissent les pressions, tandis que la paysannerie arménienne est de plus en plus livrée à l'arbitraire et pressurée.

Pendant ce temps, l'Empire s'enfonce dans un état de

1. Bitlis, Djarbékir, Erzeroum, Kharpout, Sivas, Van, auxquels on peut ajouter Trébizonde.

Institut Kurde de Paris

sujétion semi-coloniale. Le poids des capitulations le mène à la banqueroute. La création de la « Dette publique ottomane » marque sa faillite, ses principaux créanciers étant la Grande-Bretagne et la France. En 1876, Abdul Hamid, plus tard dénommé le « Sultan rouge », monte sur le trône. Après une brève phase de libéralisme, son règne est plus despotique que ceux de ses prédécesseurs. Tandis que la crise balkanique se développe, la Russie, cette fois avec l'accord des Puissances, décide en 1877 d'intervenir. Le conflit se déroule sur deux fronts ; dans les Balkans où les troupes russes approchent de Constantinople et dans les provinces orientales d'Anatolie où la population arménienne les accueille en libérateurs tandis que des villages arméniens sont détruits et leurs habitants massacrés par les Ottomans. Dans les Balkans, la Bulgarie accède à l'indépendance (1878). Le Congrès de Berlin qui se tient la même année sonne le glas de la domination ottomane dans la majeure partie des Balkans. Quant à la question arménienne, elle émerge en tant que question internationale. L'article 61 mentionne la nécessité de réformes dans les provinces peuplées par les Arméniens, leur application devant être contrôlée par les Puissances. Celles-ci n'auront jamais lieu mais pour le Sultan désormais, les Arméniens, qui se tournent de plus en plus vers les Etats garants en leur demandant d'intervenir en leur faveur, représentent un facteur permettant à l'Europe de renforcer sa tutelle. Le Sultan institue les régiments *hamidiés*, des troupes kurdes destinées surtout à contrôler la population arménienne des vilayets orientaux.

Le développement conjoint de la conscience nationale et de la répression est à l'origine de la constitution des partis révolutionnaires arméniens. D'abord, en 1885, fondé à Van, le parti *Armenakan* dont l'influence restera limitée, et surtout le parti *Hintchak*, constitué à Genève par des étudiants originaires d'Arménie russe, en 1887, et le parti *Dachnak* fondé à Tbilissi (Géorgie) en 1890, suscité

Institut Kurde de Paris

d'abord par les persécutions tsaristes. Quant à la bourgeoisie libérale, elle rejoindra le parti *Ramkavar* — fondé en 1908 — (Organisation démocratique libérale arménienne).

C'est donc l'intelligentsia caucasienne, plus avancée, qui constitue le ferment des deux principales organisations politiques arméniennes. Toutes deux, bien que rivales et à tout le moins concurrentes, sont influencées par les courants socialistes et populistes russes. Les deux mouvements entendent lutter contre l'asservissement du peuple arménien, l'arriération économique et culturelle et, à terme, créer une société démocratique et égalitaire. « Le mouvement révolutionnaire et les partis politiques qui le représentent définissent la libération comme celle du peuple plutôt que celle d'un territoire [1]. » Les deux partis préconisent l'action politique directe et le *Hintchak* a pour objectif lointain l'indépendance nationale. Au cours des années 1890-1896 le *Hintchak* est actif et contribue à l'agitation violente : manifestations à Constantinople (1890), révolte de Sassoun (1894), manifestations à Constantinople à nouveau (1895), rébellion de Zeitoun (1895-1896). Le Sultan riposte — quand il ne prend pas les devants — par une série de massacres qui font 200 à 300 000 victimes [2]. Les opinions publiques en Occident sont émues, mais les Puissances, qui ne veulent pas remettre en cause le statu quo, n'interviennent pas. Une centaine de milliers d'Arméniens se réfugient au Caucase russe. La stratégie du *Hintchak* est critiquée de l'intérieur en 1896 au Congrès de Londres et aboutit à une scission.

Quant au *Dachnak*, à partir de son 2e Congrès, en 1892, il insiste sur la nécessité de développer l'éducation des

1. Gerald J. Libaridian. *A Perspective on the Armenian Liberation Movement 1890-1908.* Paper presented at the Symposium on Armenian history. Ann Arbor, mi-nov. 1978, p. 4.

2. Cf. « Le livre jaune », Affaires arméniennes (1893-1897) et Supplément (1895-1896) ; ministère des Affaires étrangères, Paris, 1897.

Institut Kurde de Paris

masses, d'organiser l'autodéfense et met l'accent sur la lutte armée. Par contre, il n'est pas question d'indépendance ou même d'autonomie politique. Le 26 août 1896, l'occupation de la Banque ottomane par un commando dachnak, afin d'obliger les Puissances à intervenir, échoue. Entre-temps s'est constituée une série de groupes de maquisards dénommés les « *fédaï* » qui luttent avec audace mais ne dépassent pas les limites d'une guérilla très localisée dans quelques massifs montagneux. La paysannerie arménienne, minorité chrétienne enserrée en milieu musulman et longtemps asservie, ne bouge guère. Parallèlement, la bourgeoisie arménienne et le haut clergé jouent le jeu du loyalisme tout en souhaitant des réformes et sont hostiles aux partis révolutionnaires. En fait, les deux mouvements arméniens tablent sur l'intervention des Puissances et espèrent une répétition de l'expérience bulgare : actions de guérillas entraînant une insurrection populaire et interventions des Puissances pour arrêter les atrocités de la répression ottomane. Stratégie stérile, les conditions ayant changé.

Au début du XX[e] siècle, la question arménienne piétine dans l'Empire ottoman tandis qu'en Arménie russe la répression se fait forte en 1903-1904 et qu'en 1905 des antagonismes ethnico-religieux mettent aux prises, à Bakou, Arméniens et Azerbaïdjanais. Le parti *Dachnak* qui est devenu la force politique principale est actif en Transcaucasie et définit une ligne globale au cours de son 4[e] Congrès à Vienne, en 1907. Pour l'Arménie ottomane : autonomie locale et liens fédératifs avec l'Empire ; pour l'Arménie russe : une république transcaucasienne avec large autonomie locale dans le cadre d'une république fédérée russe. Par voie de conséquence, le *Dachnak* cherche à nouer alliance avec les réformistes et les révolutionnaires turcs et, en 1908, lorsque éclate la révolution jeune-turque, c'est un immense espoir, partagé par toutes les minorités de l'Empire. Le parti « Union et Progrès » avait

Institut Kurde de Paris

pour objectif initial l'ottomanisme : l'union de tous les citoyens de l'Empire sans distinction, l'abolition du despotisme et la mise en place d'un régime parlementaire. Les *fédaï* déposent les armes ; le *Dachnak* apparaît comme un allié privilégié des Jeunes-Turcs. Les élections — les premières — sont tenues en novembre 1908. La loi prévoyait un député pour 50 000 électeurs mais les Arméniens, sur 262 députés n'en eurent que dix.

En avril 1909, à la faveur d'une contre-révolution organisée par le sultan Abdul Hamid, un massacre est déclenché à Adana contre les Arméniens auquel participent les soldats dépêchés par les Jeunes-Turcs qui ont repris le contrôle de la situation. Bilan : 30 000 morts environ. De 1908 à 1914, les Jeunes-Turcs ne participent guère au gouvernement mais construisent autour de leur parti, patiemment, un réseau de militants et de sympathisants. Entre-temps, sous l'influence d'éléments nouveaux, ils opèrent une mutation idéologique et adoptent pour objectif le pan-turquisme. Cette idéologie était destinée à rassembler sous l'égide de la Turquie ottomane tous les turcophones opprimés par la politique coloniale russe en Asie centrale.

L'idéologie à connotation raciste du pan-turquisme se développe dans les années 1910-1914 sous l'influence d'intellectuels comme Zia Gökalp, le docteur Nazim, le docteur Behaeddine Chakir, etc. ; obstacles physiques ou géo-stratégiques à ces visées : les Arméniens et l'Empire russe. Le nationalisme des Jeunes-Turcs est par ailleurs exacerbé par les défaites qui mènent, après les guerres balkaniques de 1912-1913, à la perte de possessions ottomanes en Europe et en Afrique. De son côté, profitant des circonstances, la diplomatie tsariste relance la question arménienne : une demande de protection en faveur des Arméniens est présentée au tsar par le Patriarche arménien. Les Jeunes-Turcs proposent aussitôt un plan de réformes. « L'action diplomatique fermement menée par

Institut Kurde de Paris

la Russie triomphe de l'opposition austro-allemande, obtient l'accord des Puissances autour du projet final. Il est accepté par le gouvernement jeune-turc que dirige le triumvirat Talât, Enver, Djemal, le 8 février 1914. A la place des six vilayets orientaux auxquels on a ajouté le vilayet de Trébizonde, sont créées deux provinces anatoliennes : elles sont placées sous la direction de deux inspecteurs généraux étrangers chargés d'accomplir les réformes nécessaires avec la collaboration des populations locales. La nomination des inspecteurs, le Hollandais Westenenk et le Norvégien Hoff, a lieu en avril 1914. A quelques mois de l'été 1914, jamais la question arménienne n'a été plus près d'être résolue[1] ». Elle le sera en effet bientôt mais de façon très différente.

A la veille de la Première Guerre mondiale, l'Empire est coiffé et structuré par le Comité « Union et Progrès ». Par un accord secret, l'Empire ottoman stipule que si la Russie entre en guerre contre l'Allemagne et l'Autriche, elle se rangera du côté des Puissances centrales. Pour les Jeunes-Turcs, l'ennemi c'est le Russe. Quant au parti *Dachnak*, il continue, n'ayant guère le choix, à soutenir le mouvement jeune-turc. En juillet, le parti tient son congrès à Erzeroum : il émet le souhait que l'Empire se tienne hors d'un conflit mettant en prise les Puissances européennes mais engage, en cas de conflit, les Arméniens de l'Empire à se comporter en sujets loyaux. Une délégation jeune-turque qui comprend Behaeddine Chakir demande au *Dachnak* d'organiser, en cas de guerre, à l'instar des Azerbaïdjanais et des Géorgiens, des opérations subversives en Transcaucasie pour faciliter l'avance éventuelle des armées ottomanes. En échange, les Jeunes-Turcs promettent l'autonomie de territoires situés en Arménie russe auxquels seraient adjoints quelques districts de l'Empire ottoman. Le *Dachnak* refuse. Pendant ce temps, le *Hintchak* qui tient son

1. Anaïde Ter Minassian in *Histoire des Arméniens, op. cit.*

Institut Kurde de Paris

Congrès en Roumanie réaffirme son opposition à l'Empire ottoman. Un député arménien du Parlement ottoman, membre du *Dachnak*, rejoint les volontaires arméniens dont les régiments sont formés en Arménie russe en prévision du conflit.

L'Empire ottoman entre dans la guerre le 30 octobre 1914. Les Arméniens sont mobilisés et répartis dans l'armée ottomane — ce qui supprime les risques éventuels de rébellion dans les provinces orientales. Une proclamation est bientôt publiée par les Jeunes-Turcs : « *L'idéal de notre nation nous conduit à chercher à détruire notre ennemi moscovite afin d'obtenir une frontière naturelle à notre empire qui devra inclure et unir toutes les branches de notre race*[1]. »

Les Russes pénètrent aussitôt dans les vilayets orientaux, mais sont repoussés. Enver prend immédiatement le commandement de la 3e armée ottomane, afin d'avancer sur Bakou où il espère que les turcophones se soulèveront. Mais l'offensive, menée avec des troupes mal équipées, et une logistique insuffisante, se heurte au terrible hiver caucasien. Une bonne partie de l'armée meurt de froid tandis que ce qui en reste est anéanti à Sarikamish, en janvier 1915, par une contre-offensive russe.

« Depuis décembre, la situation se dégrade dans les provinces orientales : le passage des troupes s'accompagne de pillages et de meurtres d'Arméniens ; Kurdes, gendarmes et *tchetés*[2] excitent la population contre les Arméniens. Tout incident est exploité. Le climat de défaite entretient cette flambée de haine[3]. »

Enver retourne à Constantinople après ce désastre où il

1. Christoph J. Walker, *Arménie. The survival of a Nation.* Croom Helm, London, 1980, p. 198.
2. Eléments recrutés par l'organisation spéciale, surtout parmi les détenus de droit commun.
3. Yves Ternon, *Le Génocide des Arméniens*, Complexe, Bruxelles, 1980, p. 39.

Institut Kurde de Paris

a perdu 75 à 80 000 hommes. Dans un climat alourdi par les revers du Caucase et compte tenu de la menace russe, les Jeunes-Turcs à partir de la mi-février caressent l'idée de se débarrasser des Arméniens une fois pour toutes. Ils se sentent justifiés par leur idéologie ultra-nationaliste, et par la crainte, si les Russes devaient l'emporter, de perdre les provinces orientales. Ils disposent d'un parti unique, bien ramifié, d'un consensus cynique au sommet et à leurs ordres, l'« organisation spéciale », avec les *tchetés*, ces criminels transformés en gendarmes.

Dans la deuxième quinzaine de février, les fonctionnaires arméniens sont destitués, les soldats arméniens retirés des zones de combats, désarmés et affectés à des bataillons de travail tandis que leurs officiers sont incarcérés. Bientôt, à travers l'Anatolie orientale commence une série systématique de fouilles auprès de la population civile afin de saisir les armes. En effet, au lendemain de la révolution de 1908, les Arméniens avaient été autorisés à disposer d'armes afin d'assurer leur autodéfense, notamment contre les tribus kurdes. Après s'être emparés d'otages, les gouverneurs exigent que la population arménienne remette ses armes aux autorités. Désarmée, la communauté arménienne est entièrement à merci. A partir du 17 mars, l'Empire ottoman, menacé à l'est par les Russes, est également assailli aux Dardanelles par la flotte anglo-française. Le débarquement de Gallipoli aura lieu le 25 avril 1915.

Les 24 et 25 avril 1915, plus de six cents intellectuels et notables arméniens sont arrêtés à Constantinople. Quelques-uns seulement survivront. Bientôt les soldats arméniens désarmés et affectés aux travaux de voirie sont fusillés par petits groupes. Une fois les hommes appelés sous les drapeaux et une bonne partie de l'élite urbaine liquidée, l'opération visant à éliminer la communauté arménienne en tant que composante de la « question d'Orient » est largement facilitée. Les victimes sont accu-

Institut Kurde de Paris

sées de rébellion. Jusque-là, pourtant, les Arméniens n'ont résisté, fin mars, que dans la petite ville montagnarde de Zeitoun, et à partir du 20 avril, à Van [1].

Dans chaque ville, chaque bourg, chaque village des six provinces d'Anatolie orientale, les notables locaux et les membres des partis arméniens sont accusés de recel d'armes et de trahison, torturés puis exécutés à quelque distance des agglomérations.

Dans un deuxième temps des ordres de déportation sont affichés ou proclamés par crieurs publics. La population dispose de deux ou trois jours pour régler ses affaires et préparer ses bagages. Les hommes valides sont emmenés sans attendre et fusillés à la première halte.

Des caravanes de femmes, d'enfants et de vieillards sont acheminées sous la garde de gendarmes vers les déserts de Syrie. Elles seront décimées par la faim, la maladie et les massacres des *tchetés* de l'« organisation spéciale ». Des bandes kurdes et des groupes de jeunes villageois turcs participent au viol, au pillage et occasionnellement au massacre. Peu de survivants arriveront à Alep (Syrie).

Tandis que les fonctionnaires turcs s'occupent de la saisie des biens qui, selon le gouvernement, appartiennent toujours aux propriétaires légaux, celui-ci organise le transfert de 750 000 réfugiés turcs de Thrace orientale.

De mai à août 1915, une population d'environ un million de personnes disparaît des provinces orientales : environ 300 000 ont été sauvées par l'avance russe entre février et juillet dans les provinces d'Erzeroum, Van et Bitlis, et se sont réfugiées en Arménie russe. Les autres, dans leur

1. Dans cette ville où ils sont environ 30 000, les Arméniens, constamment brimés par le gouverneur Djevdet bey, organisent leur autodéfense. Au terme de cinq semaines de siège, la ville tombe entre leurs mains le 17 mai 1915. Bientôt les avant-gardes russes, composées de volontaires Arméniens, arrivent. Six semaines plus tard, les troupes russes doivent se retirer — suivies par la population arménienne fuyant la perspective de représailles.

Institut kurde de Paris

écrasante majorité, ont été exterminées, directement ou indirectement.

Confirmée par les dépêches des consuls des diverses puissances disséminés dans différentes localités d'Anatolie orientale, la nouvelle vague de massacres d'Arméniens est connue dès le mois de mai 1915. Au début, la presse allemande et autrichienne se joint aux accusation portées par le gouvernement jeune-turc contre les Arméniens, puis devant l'évidence, au bout de quelque temps, les ambassadeurs d'Allemagne et d'Autriche interviendront afin que soit mis un terme aux déportations. Les Jeunes-Turcs ne tiennent pas compte de leur démarche et les gouvernements allemand[1] et autrichien soucieux de préserver leur alliance s'abstiennent, devant la détermination des Jeunes-Turcs, de s'ingérer dans leurs affaires intérieures.

La Grande-Bretagne, la France et la Russie ont au contraire intérêt à dénoncer les exactions de l'Empire ottoman. Le 24 mai, les trois ministres des Affaires étrangères adressent un télégramme au gouvernement jeune-turc :

« Les gouvernements de France, d'Angleterre et de Russie ont décidé en commun accord de faire les déclarations suivantes :

« Depuis un mois, les populations turque et kurde, de concert avec les agents du gouvernement turc, et souvent avec leur aide, sont en train de massacrer les Arméniens. En particulier, des massacres ont eu lieu vers la mi-avril à Erzeroum, Terdjan, Bitlis, Mouch, Sassoun, Zeitoun et dans toute la Cilicie.

« Dans les environs de Van, la population de plus de cent villages a été massacrée en masse. Le gouvernement turc est aussi en train de persécuter la population armé-

1. En Allemagne, le pasteur Johannès Lepsius, président de la Deutsche Orientalische Mission et de l'Armenische Gesellschaft dont l'intercession auprès d'Enver, fin juillet, est un échec, constitue un dossier capital : *Rapport secret sur les massacres d'Arménie*, Payot, 1918.

Institut Kurde de Paris

nienne inoffensive de la capitale. Devant ce nouveau crime de lèse-humanité perpétré par les Turcs, les puissances de l'Entente déclarent publiquement à la Sublime Porte qu'elles en tiendront personnellement responsables les membres du gouvernement ainsi que tous ceux qui auront participé à ces massacres[1]. »

Le gouvernement jeune-turc réplique par une officialisation des mesures de déportations rendues nécessaires par l'action d'éléments faisant cause commune avec l'ennemi.

Mais les déportations ne concernent pas seulement les provinces frontalières où se déroulent des combats. Les mesures touchent à partir de juillet-août 1915 les autres régions d'Anatolie : Sivas, Ankara, etc., et tout particulièrement la Cilicie. Sassoun, réduit montagnard jaloux de son autonomie, est attaqué en juillet. Défendu par des milices arméniennes sous les ordres de Rouben Ter-Minassian[2] il tombe le 5 août 1915. Ailleurs, les déportations suivent le schéma désormais classique.

Les déportés — ceux qui survivent jusque-là — transitent à Alep, les uns vers la Mésopotamie, les autres vers le désert de Syrie. Des camps sont improvisés qu'éclaircissent les épidémies et la faim. Le reliquat de ceux-ci est liquidé au milieu de 1916 dans la région de Deir-ez-Zor.

Quand les troupes russes s'emparent d'Erzeroum, en février 1916, il n'y reste pas même une centaine d'Arméniens sur une population qui se chiffrait naguère à 20 000. Selon le consul italien Gorrini, il y avait 17 000 Arméniens à Trébizonde : le 23 juillet 1915, il en reste une centaine. Trébizonde avait pour gouverneur Djemal Azmi, tombé

1. Archives du ministère des Affaires étrangères, quai d'Orsay, Paris, M.A.E., A 394, 3, p. 97.

2. Combattant nationaliste, ministre de la Guerre en Arménie indépendante. Des fragments de ses Mémoires (7 tomes en arménien) ont été traduits en anglais : *Armenian Freedom Fighters. Memoirs of Rouben Ter Minassian.* James G. Mandalian, translator and editor. Haïrenik Association, Boston, 1963.

Institut Kurde de Paris

sous les balles d'Archavir Chiragian et de son compagnon le 17 avril 1922 à Berlin. Sur deux convois venant de Kharpout et de Sivas et totalisant 18 000 personnes, il arrive à Alep, en juillet 1915, 150 femmes et enfants. Sur environ 160 000 Arméniens vivant dans la province de Sivas, fin 1915, une dizaine de milliers seulement ont survécu.

Seuls en Anatolie, les 4 000 habitants du village montagnard de Musa Dagh (extrême nord-ouest de la Syrie) seront sauvés après avoir soutenu un siège de cinquante-trois jours par quatre vaisseaux français et un britannique. A l'exception des 300 000 Arméniens sauvés par l'avance russe, et de quelque 200 000 habitants de Smyrne et de Constantinople, épargnés sans doute à cause du nombre et de la qualité des témoins occidentaux, c'est le désastre. Fin 1916, les déportations ont abouti à la quasi-annihilation de la communauté arménienne d'Anatolie. Sur une population qu'on peut raisonnablement estimer à 1 800 000 [1], le chiffre des victimes est sans doute voisin d'un million.

Par la suite, pour la période 1919-1922 entre les combats et les liquidations en Arménie indépendante et en Cilicie, il faut ajouter environ 200 000 victimes. Soit les deux tiers de la communauté.

Institut kurde de Paris

Mais laissons parler des témoins :

« *S'il ne s'agissait simplement que d'aller d'ici à un autre endroit ce serait supportable ; mais chacun sait que, dans les événements actuels, il s'agit d'aller à la mort. S'il pou-*

1. Les sources turques à la veille de la Première Guerre mondiale donnent un total de 1 295 000 Arméniens dans l'Empire ottoman dont 666 000 dans les six provinces orientales (soit 17 % de la population de ces provinces). Le patriarcat arménien de Constantinople, pour sa part, donne un total de 2 100 000 Arméniens dans l'Empire dont 1 018 000 dans les six provinces orientales (soit 38,9 % de la population locale). Aucune des deux statistiques n'étant fiable, je m'en tiens aux estimations des sources occidentales de l'époque qui voisinent 1 800 000.

vait encore régner quelque doute là-dessus, il serait complètement dissipé par l'arrivée d'une série de transports qui, venant d'Erzeroum et d'Erzingian, comprenaient plusieurs milliers de personnes. J'ai plusieurs fois visité leurs campements et parlé avec quelques-uns d'entre eux. On ne peut absolument pas s'imaginer un aspect plus misérable. Ils étaient tous, presque sans exception, en haillons, affamés, sales et malades. Il n'y a pas là de quoi s'étonner, puisqu'ils sont en route depuis deux mois, sans avoir jamais changé de vêtements, sans pouvoir se laver, sans abri, et n'ayant que très peu de nourriture. Le gouvernement leur a donné, une ou deux fois, des rations insuffisantes. Je les observais un jour qu'on leur apportait à manger. Des animaux sauvages ne pourraient être plus avides. Ils se précipitaient sur les gardes qui portaient les vivres et ceux-ci les repoussaient à coups de gros bâtons. Plusieurs en eurent assez pour toujours : ils étaient tués ! Quand on les voyait, on pouvait à peine croire que ce fussent des êtres humains.

Si l'on passe à travers le campement, des mères vous offrent leurs enfants, vous suppliant de les prendre. Les Turcs ont déjà choisi les plus jolis, parmi les enfants et les jeunes filles. Ils serviront d'esclaves, s'ils ne servent à des buts plus vils. On avait même, dans ce dessein, amené des médecins pour examiner les jeunes filles qui plaisaient, afin de ne prendre que les meilleures.

Il ne reste que peu d'hommes parmi eux : ils ont été tués en route pour la plupart. Tous racontent la même histoire ; ils ont été attaqués par les Kurdes et dépouillés par eux. Ces attaques se renouvelaient et beaucoup, surtout les hommes, avaient été ainsi tués. On a tué aussi des femmes et des enfants. Naturellement, beaucoup moururent aussi en route de maladie et d'épuisement. Tous les jours qu'ils passèrent ici, il y eut des cas de mort. Plusieurs transports distincts sont arrivés ici et, après un ou deux jours, on les poussait plus loin, apparemment sans aucun but déter-

Institut Kurde de Paris

miné. Ceux qui arrivèrent ici ne forment, tous ensemble, qu'une petite partie de ceux qui partirent de leur pays natal. Si on continue à les traiter ainsi, il sera possible aux Turcs de se débarrasser d'eux dans un temps relativement court[1]. »

*

« *Depuis 28 jours, on observe dans l'Euphrate des cadavres qui sont portés par le courant, liés deux à deux ensemble par le dos, ou bien attachés de 3 à 8 ensemble par les bras. On demanda à un officier turc, qui a son poste à Djérablous, pourquoi il ne faisait pas ensevelir les cadavres. Il répondit qu'il n'en avait pas reçu l'ordre, et que, de plus, on ne pouvait établir si c'étaient des musulmans ou des chrétiens, puisqu'on leur avait coupé le membre génital. (Les Mahométans auraient été ensevelis, mais pas les Chrétiens.) Les chiens dévorèrent les cadavres déposés par les flots sur la rive. D'autres cadavres qui s'étaient échoués sur des bancs de sable furent la proie des vautours. Un Allemand observa, pendant une seule promenade à cheval, six paires de cadavres descendant le courant du fleuve. Un capitaine de cavalerie allemand racontait qu'il avait vu, des deux côtés du chemin, pendant une chevauchée de Djarbékir à Ourfa, d'innombrables cadavres gisant sans sépulture : c'étaient tous des jeunes gens auxquels on avait coupé le cou. (Il s'agit des hommes appelés au service militaire et employés à construire les routes.) Un pacha turc s'exprimait ainsi à un Arménien notable :* Soyez contents de trouver au moins une tombe dans le désert, beaucoup des vôtres n'ont pas même cela.

Il ne reste pas en vie la moitié des déportés. Avant-hier, une femme est morte ici, à la gare ; hier, il y eut 14 morts ; aujourd'hui, dans la matinée, 10. Un pasteur protestant de

1. Rapport du consul américain Leslie A. David, Kharpout, 11 juillet 1915, in Johannès Lepsius : *Rapport secret sur les massacres d'Arménie*, Payot 1918 ; original allemand : *Bericht über die lage des Armenisches Volkes in der Türkei*, Potsdam, Tempel Verlag, 1916.

Hadjin disait à un Turc, à Osmaniyéh : Il ne restera pas en vie la moitié de ces déportés. *Le Turc répondit :* Et c'est bien cela que nous voulons.

On ne doit pas oublier qu'il y a aussi des Mahométans qui réprouvent les cruautés qu'on exerce contre les Arméniens. Un cheik musulman, personnalité de marque à Alep, déclare en ma présence : Quand on parle des traitements infligés aux Arméniens, j'ai honte d'être Turc.

Quiconque veut rester en vie est obligé d'embrasser l'Islam. Pour arriver plus facilement à ce but, on envoie des familles ici et là dans des villages mahométans. Le nombre des déportés qui sont passés ici et par Aïntab atteint, jusqu'à présent, le chiffre de 50 000. Les neuf dixièmes de ceux-ci ont reçu, la veille au soir, l'ordre d'avoir à partir le lendemain matin. La plupart des convois sont dirigés sur Ourfa, d'autres sur Alep. Ceux-là vont dans la direction de Mossoul ; ceux-ci dans la direction de Deir-ez-Zor. Les autorités affirment qu'on doit les établir là en colonie ; mais ceux qui échappent au couteau y mourront sûrement de faim.

Environ 10 000 personnes sont arrivées à Deir-ez-Zor, sur l'Euphrate, on n'a jusqu'ici aucune nouvelle des autres. On dit que ceux qui sont envoyés dans la direction de Mossoul doivent être établis à une distance de 25 kilomètres de la voie ferrée ; cela veut dire qu'on veut les pousser au désert, où leur extermination pourra s'accomplir sans témoins[1]. »

Institut kurde de Paris

1. Rapport d'un employé allemand du chemin de fer de Bagdad *in* Johannès Lepsius : *Rapport secret sur les massacres d'Arménie*, Payot, 1918. Après la guerre, le pasteur Lepsius publie une série d'archives de la Wilhelmstrasse regroupées en un volume : *Deutschland und Armenien 1914-1918 : Sammlung diplomatischer Aktenstücke. Potsdam, Tempel Verlag, 1919.* On y trouve des pièces capitales : « Correspondance de Wangenheim, l'ambassadeur allemand à Constantinople, avec le chancelier Bethmann-Hollweg. »

Lettre du 17 juin 1915 (n° 81 du recueil) : « *Il est évident que la déportation des Arméniens n'est pas motivée par les seules considérations militaires. Le ministre de l'Intérieur Talaat Bey a dernièrement, dans une conversation avec le Dr Mordtmann actuellement en service à*

« Entre le 10 et le 30 mai, 1 200 notables arméniens et autres chrétiens, sans distinction de confessions, furent arrêtés dans les vilayets de Djarbékir et Mamouret-ul-Aziz.

On prétend qu'ils devaient être emmenés à Mossoul, mais on n'a plus entendu parler d'eux.

Le 30 mai, 674 d'entre eux furent embarqués dans treize barques, sur le Tigre, sous prétexte qu'ils devaient être emmenés à Mossoul. L'aide de camp du vali, aidé de 50 gendarmes, fut chargé du convoi. La moitié des gendarmes monta sur des barques, cependant que l'autre moitié suivait sur des montures le long de la rive.

Peu de temps après le départ, les prisonniers furent dépouillés de tout leur argent (environ 6 000 livres turques), puis de leurs vêtements. Après quoi ils furent jetés dans le fleuve. Les gendarmes, sur les rives, avaient reçu l'ordre de n'en pas laisser échapper un seul. Les vêtements de ces victimes furent vendus au marché de Djarbékir.

A peu près à cette même époque, 700 jeunes Arméniens furent enrôlés, puis employés à construire la route de Kara-Baghtché-Habachi. On est également sans nouvelles de ces 700 hommes.

On dit qu'un jour à Djarbékir, cinq ou six prêtres furent complètement dépouillés de leurs vêtements et leurs corps enduits de goudron. Ils furent traînés à travers les rues.

Dans le vilayet d'Alep, furent expulsés les habitants de Hadjine, Char, Elbistan, Gueuksou, Tacholouk, Zeïtoun, de

Institut Kurde de Paris

l'ambassade impériale, déclaré ouvertement "que la Porte voulait profiter de la guerre mondiale pour en finir radicalement (gründlich aufzuraümen) *avec leurs ennemis intérieurs (les Chrétiens autochtones) sans être gênée par l'intervention diplomatique de l'étranger". »*

Lettre du 7 juillet concernant l'extension de la mesure de déportation aux provinces qui ne sont pas menacées par une invasion ennemie (n° 106 du recueil). *« Cette circonstance et la manière selon laquelle s'effectue la déportation* (Umsiedlung) *démontrent que le gouvernement poursuit réellement le but d'exterminer la race arménienne dans l'Empire ottoman. »*

tous les villages de Alabach, Guében, Chivildji, Fournouz et des villages avoisinants, Foundadjik, Hassan-Beyli, Harni, Lappachli, Deurt-Yol et autres.

Ils furent mis en marche en divers convois, à travers le désert, sous prétexte de les y installer. Dans le village de Tel Ermen (le long du chemin de fer de Bagdad, près de Mossoul) et dans les villages avoisinants, environ 5 000 personnes furent massacrées, ne laissant que quelques femmes et enfants.

Les victimes étaient jetées vivantes dans des puits, ou dans le feu. Ils prétendent que les Arméniens doivent être employés à coloniser des terres situées à une distance variant de 24 à 30 kilomètres du chemin de fer de Bagdad. Mais comme ce ne sont que les femmes et les enfants qui sont emmenés en exil[1]... »

*

Institut Kurde de Paris

1. Récit d'une infirmière allemande, la sœur Möhring. D'abord publié *in* « Sonnenaufgang » (organe de la Ligue allemande pour le développement des œuvres caritatives destinées aux chrétiens d'Orient), octobre 1915, puis dans l'« Allgemeine Missions Zeitschrift », novembre 1915 ; repris en document n° 7 *in Le traitement des Arméniens dans l'Empire ottoman*. Extrait du « Livre Bleu », Laval, 1916. Préface d'Arnold Toynbee, original en anglais : *The Treatment of Armenians in the Ottoman empire 1915-1916*. Documents presented to Viscount Grey of Fallodon, Secretary for Foreign Affairs, by Viscount Bryce. Printed under the authority of his Majesty's Stationary office by Sir Joseph Causton and Sons, London, 1916.

Le « Livre Bleu » est l'ensemble des documents publiés par les soins du gouvernement britannique, relatifs aux événments de 1915-1916. Le jeune historien Arnold Toynbee, qui avait été chargé de l'introduction historique et d'une évaluation des méthodes, de l'ampleur et des responsabilités des déportations et massacres écrivait : « La mesure exacte du crime en tant que quantité reste donc incertaine, mais il n'y a pas d'incertitude sur la responsabilité de ceux qui l'ont perpétré. (...) De toute façon, le gouvernement central imposait et contrôlait la mise à exécution du plan que lui seul avait conçu ; et les ministres jeunes-turcs et leurs complices de Constantinople sont directement et personnellement responsables, sans restriction aucune, du commencement à la fin, du crime gigantesque qui a dévasté le Proche-Orient en 1915. »

« Il est impossible de donner une idée de l'impression d'horreur que m'a causée mon voyage à travers ces campements arméniens disséminés le long de l'Euphrate ; ceux surtout de la rive droite du fleuve entre Meskéné et Deir-ez-Zor. C'est à peine si on peut les appeler campements, car de fait la plus grande partie de ces malheureux brutalement arrachés à leurs foyers et à leur pays natal, séparés de leurs familles, dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, de tous leurs effets, au moment de leur départ ou au cours de leur exode, sont parqués comme du bétail en plein air, sans le moindre abri, presque sans vêtements, très irrégulièrement nourris et toujours d'une façon plus qu'insuffisante. Exposés à toutes les intempéries et à toutes les inclémences du temps, au soleil torride du désert en été, au vent, à la pluie, au froid en hiver, débilités déjà par les plus mauvais traitements, les plus cruelles tortures et les angoisses continuelles de la mort qui les menace, les moins faibles d'entre eux ont réussi à se creuser des trous pour s'y abriter, sur les rives du fleuve.

Les quelques rares qui ont réussi à sauver quelques effets, quelques vêtements ou un peu d'argent pour se procurer un peu de farine, quand on en trouve, sont considérés comme bienheureux. Heureux aussi ceux qui peuvent se procurer quelques melons d'eau des passants, ou quelque mauvaise chèvre malade, que les nomades leur vendent au poids de l'or. On ne voit partout que faces émaciées et blêmes, squelettes errants que guette la maladie, victimes certaines de la faim.

Dans les mesures prises pour transporter toute cette population à travers le désert, n'a en aucune façon été comprise celle de les nourrir. Bien plus, il est évident que le gouvernement a poursuivi le but de les faire mourir de faim. Un massacre organisé, même à l'époque où la Constitution avait proclamé la Liberté, l'Egalité et la Fraternité, aurait été une mesure plus humaine, car il aurait épargné à cette misérable population les horreurs de la faim, la mort

Institut Kurde de Paris

lente dans les plus atroces souffrances, dans les tortures les plus cruellement raffinées dignes des Mongols. Mais un massacre eût été moins constitutionnel ! La civilisation est sauvée[1] *! »*

*

« Dans votre message au Congrès du 8 janvier 1918, vous avez demandé la libération de tous les peuples non turcs de l'Empire ottoman. La nation arménienne est l'un de ces peuples. Et c'est au nom de la nation arménienne que je m'adresse à vous.

En tant qu'un des quelques Européens à avoir été le témoin oculaire de l'atroce destruction du peuple arménien depuis ses débuts dans les champs fertiles de l'Anatolie jusqu'à la liquidation des tristes survivants de la race sur les rives de l'Euphrate, j'ose revendiquer le droit de vous faire un tableau des scènes de souffrance et de terreur qui se sont déroulées sous mes yeux pendant près de deux ans et qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire. J'en appelle à vous au moment où les gouvernements qui vous sont alliés poursuivent des négociations de paix à Paris, lesquelles fixeront le sort du monde pour de nombreuses décennies. Mais le peuple arménien n'est qu'un petit peuple parmi d'autres ; et l'avenir d'Etats plus grands et plus importants aux yeux du monde est en suspens. Il y a donc des raisons de craindre que l'importance d'une petite nation extrêmement affaiblie ne soit éclipsée par les objectifs égoïstes des grands Etats européens influents et qu'en ce qui concerne l'Arménie on ne voie se reproduire cette vieille tactique du désintérêt et de l'oubli dont elle a si souvent été la victime au cours de son histoire...

1. Rapport rédigé par Auguste Bernau, agent du bureau d'Alep de la Vacuum Oil Company de New York, le 21 septembre 1916. Bernau a été un témoin oculaire des camps de concentration des déportés en Syrie septentrionale. Communiqué par le Comité américain de secours aux Arméniens et aux Syriens. Document 73, *in* V. Bryce, *op. cit.*

Institut Kurde de Paris

Pour rendre indélébiles les souillures entachant leurs mains criminelles, les bourreaux, après les avoir privées de responsables et de porte-parole, chassaient des villes les populations, à toute heure du jour et de la nuit, les tirant de leur lit à demi nues ; pillaient leurs maisons, brûlaient leurs villages, détruisaient les églises et les transformaient en mosquées, emportaient le bétail, s'emparaient de tous les véhicules, arrachaient le pain de la bouche de leurs victimes, les dépouillaient de leurs vêtements et de l'or dans leurs cheveux. Les autorités — officiers militaires, soldats, bergers — rivalisaient dans leur sauvage orgie de sang, prenant dans les écoles de jeunes et délicates orphelines pour assouvir leurs appétits bestiaux, rouaient de coups de bâton les femmes moribondes ou les femmes près d'accoucher qui pouvaient à peine se traîner, jusqu'à ce qu'elles tombent en chemin et meurent, transformant la poussière sous leurs corps en un bourbier de sang. Les voyageurs passant sur la route détournaient les yeux devant l'horreur de cette multitude en marche, menée avec une cruauté démoniaque, pour trouver ensuite dans les cours des auberges des nouveau-nés enterrés sous les tas de fumier, et les routes couvertes de têtes d'enfants décapités pour les avoir redressées afin de supplier leurs tortionnaires. Des troupes qui, au départ de leur terre natale en haute Arménie, comprenaient des milliers de personnes, n'en dénombraient à leur arrivée aux environs d'Alep que quelques centaines, mais les champs étaient jonchés de cadavres gonflés et noirâtres, infectant l'air de leurs émanations, gisant profanés, nus, dépouillés de leurs vêtements, ou tirés dos à dos vers l'Euphrate pour être donnés en pâture aux poissons. Parfois des gendarmes, par dérision, jetaient dans les mains squelettiques des affamés un peu de farine qu'ils léchaient avidement, ce qui ne faisait que prolonger leur agonie.

Même devant les portes d'Alep, on ne leur accordait aucun repos. Pour des motifs de guerre incompréhensibles et absolument injustifiables, on obligeait sans cesse ces

Institut turc de Paris

foules amoindries, les pieds nus, affaiblies par la fièvre et d'autres maladies, à avancer sous un soleil brûlant sur des centaines de kilomètres, à travers des défilés rocheux, dans la steppe vierge, dans des marécages à demi tropicaux, jusque dans un désert de désolation. Là elles mouraient, massacrées par les Kurdes, violées par les gendarmes, abattues d'un coup de fusil, pendues, empoisonnées, poignardées, étranglées, fauchées par les épidémies, noyées, gelées, dévorées par la soif, affamées, leurs corps abandonnés à la putréfaction ou aux chacals.

Les enfants mouraient à force de pleurer, les hommes se fracassaient la tête contre les rochers, les mères jetaient leur bébé dans les ruisseaux, les femmes enceintes se précipitaient en chantant dans l'Euphrate. Ils moururent de toutes les morts de la terre, des morts de tous les âges.

J'ai vu des déportés pris de folie qui, pour se nourrir, mangeaient leurs propres vêtements et chaussures et des femmes qui faisaient cuire le corps de leur nouveau-né.

Dans les caravansérails en ruine, ils gisaient entre des tas de cadavres et de corps à demi décomposés, attendant la mort, sans personne pour les prendre en pitié ; combien de temps leur serait-il possible de poursuivre une existence misérable à la recherche de grains de blé dans le crottin de cheval ou en mangeant de l'herbe ? Mais tout ceci n'est qu'une partie de ce que j'ai vu moi-même, de ce que des relations ou des voyageurs m'ont raconté, de ce que j'ai entendu de la bouche des déportés.

Monsieur le Président, si vous voulez bien examiner cette sinistre énumération d'horreurs compilée par Lord Bryce en Angleterre et par le Dr. Johannès Lepsius en Allemagne concernant ces faits, vous verrez que je n'exagère pas. Mais je peux présumer que ces tableaux d'horreurs dont le monde entier a entendu parler, à l'exception de l'Allemagne qui a été honteusement trompée, sont déjà entre vos mains. De quel droit alors en appelé-je à vous ?

Institut kurde de Paris

Je le fais au nom du droit à la solidarité humaine, par respect d'une promesse sacrée.

Lorsque j'ai parcouru, dans le désert, le camp des déportés, lorsque je me suis assis dans leurs tentes avec les mourants et les affamés, j'ai senti leurs mains suppliantes dans les miennes, et les voix de leurs prêtres qui avaient béni nombre de leurs morts dans leur ultime voyage vers leur sépulture m'adjurèrent de plaider pour eux, dussé-je retourner en Europe[1]. »

Comme pour les juifs au cours de la Seconde Guerre mondiale, pourtant au fait, dès les années 30, de l'antisémitisme nazi, l'ampleur et la vigueur du processus d'extermination est une *surprise*. Juifs et Arméniens au cours de la deuxième partie du XIXe siècle et au début du XXe siècle avaient l'expérience du pogrom, mais ils ne soupçonnaient pas l'extermination (dénommée à tort l'« holocauste » comme s'il s'agissait d'un sacrifice !). Dans l'un comme dans l'autre cas, il eût fallu tenir compte de la nouvelle équation créée par la guerre mondiale. Mais les communautés minoritaires ont souvent tendance, par habitude de l'oppression, à éviter les choix impliquant des risques nouveaux que leurs notables, de toute façon, refusent.

Institut Kurde de Paris

1. Armin T. Wegner, *Offner Brief an den Präsidenten des Vereinigten Staaten von Nord-Amerika, Herr Woodrow Wilson, über die Austreibung des Armenischen Volkes in die Wüste*, O. Fleck, 1919. Lettre adressée au Président américain W. Wilson, en janvier 1919, par Armin T. Wegner, officier de la Croix-Rouge allemande ayant séjourné, pendant toute la guerre, dans l'Empire ottoman. Armin Wegner a pris plusieurs milliers de clichés sur les déportations et les masssacres (ces photos sont conservées à Paris). Après la guerre, il participe comme poète et écrivain au mouvement expressionniste et milite comme pacifiste.

Du côté turc, de larges sections de la population ne participèrent pas au massacre : des villageois distribuèrent de l'eau et des vivres aux colonnes de déportés ; des familles turques cachèrent des enfants arméniens. Le gouvernement jeune-turc avait pourtant fait savoir que toute personne venant en aide aux déportés arméniens serait exécutée. Un certain nombre de hauts dignitaires refusèrent — tel Djelal Bey, gouverneur d'Alep — d'exécuter les ordres de déportation et furent démis de leurs fonctions. Il faut ici leur rendre hommage et saluer leur courage. L'exécution de la tâche fut confiée à un corps de gendarmerie recruté parmi d'anciens détenus de droit commun auxquels se joignirent, spontanément, des volontaires turcs et des éléments kurdes dont l'hostilité religieuse à l'égard des infidèles était traditionnelle.

Rien n'est plus facile, surtout si l'Etat le tolère et à plus forte raison l'encourage, que de déclencher les passions les plus meurtrières, particulièrement à l'égard des minorités. Dans les sociétés traditionnelles où les antagonismes religieux suscitent des endogamies strictes, où la pauvreté est le lot du plus grand nombre, permettre ou inciter au viol et au pillage déchaîne de meurtrières frénésies. Hostilité ethnique et/ou religieuse et frustration sexuelle chronique aboutissent, quand les circonstances le permettent, à une atrocité délirante. Quant aux thèses officielles turques [1], elles déclarent que le génocide n'a pas eu lieu. L'Empire ottoman, selon les sources turques, ne comptait que 1 300 000 Arméniens à la veille de la guerre (et non 1 800 000, ou davantage). Des déportations eurent effectivement lieu, rendues nécessaires par la rébellion de cer-

Institut Kurde de Paris

1. Quelques historiens non turcs, fort rares, il est vrai, soutiennent les thèses turques. Une des tentatives les plus élaborées est celle de Stanford J. Shaw et Ezel Kural Shaw, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*, University of California Press, 1977. C'est le cas en France de Vincent Monteil, *Les musulmans soviétiques*, nouvelle édition revue, Seuil, 1982, qui fait tranquillement fi des évidences.

tains éléments et la menace russe. Au cours de ces déportations, les difficiles conditions que connaissait l'ensemble de l'Empire ont provoqué la mort de tout au plus 400 000 Arméniens, tandis que l'Empire ottoman perdait un total de 2 000 000 d'habitants. La proportion des victimes arméniennes ne serait que de 30 %.

Que le scandale soit dans le principe des massacres et non dans l'échelle de son application n'effleure pas, apparemment, les tenants de cette thèse. Si l'on s'en tient d'ailleurs aux chiffres cités, cela équivaudrait, pour la France, par exemple, à 16 millions de victimes et pour les Etats-Unis à 70 millions. En somme pour les Turcs, le génocide n'a pas eu lieu et, de toute façon, les Arméniens le méritaient bien.

Avec un tranquille cynisme, l'Etat turc accrédite même la thèse d'une tentative de génocide des Turcs par les Arméniens. En effet, en 1918, sur le front du Caucase abandonné par les Russes au lendemain de la révolution bolchevique, il est exact que des dizaines de villages turcs furent entièrement massacrés par les troupes arméniennes assoiffées de vengeance. Pour répondre à l'argument, on serait tenté de dire que la meilleure preuve que ce sont les Arméniens qui ont massacré en masse les Turcs, et non l'inverse, c'est qu'il ne reste plus de Turcs en Anatolie. En histoire, l'humour noir ne connaît pas de bornes.

La convention pour la prévention et la répression du crime de génocide adoptée à l'unanimité par l'Assemblée générale des Nations Unies, le 9 décembre 1948, stipule dans son article 2 : « Dans la présente convention, le génocide s'entend de l'un quelconque des actes ci-après, commis dans l'intention de détruire en tout ou en partie un groupe national, ethnique ou religieux, comme tel : a) meurtres de membres du groupe. b) atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale du groupe. c) soumission intentionnelle du groupe à des conditions d'existence

Institut kurde de Paris

devant entraîner sa destruction physique totale ou partielle, etc. » La Turquie a signé cette convention.

La révolution bolchevique (7 novembre 1917, selon le calendrier de l'époque) modifie la situation militaire et politique sur les fronts du Caucase et d'Anatolie orientale. La guerre civile met, temporairement, fin à la domination russe sur le Caucase. Excepté pour Bakou, tenu par les Bolcheviks, la Transcaucasie hésite : Géorgiens, Arméniens surtout et Azerbaïdjanais se demandent s'ils doivent rester dans l'Empire ou proclamer leur indépendance — ce qui les mettrait à la merci de l'Empire ottoman. Dès mi-janvier 1918, les combats font rage autour d'Erzindjan en Anatolie orientale où les troupes arméniennes ne font aucun quartier y compris contre la population civile. En février, les troupes turques dirigées par le général Kiazim Karabekir s'emparent d'Erzindjan que la population arménienne évacue à la hâte : la plupart d'entre eux, réfugiés au Caucase en 1915, s'étaient récemment réinstallés dans leur ville d'origine.

La Transcaucasie cherche à négocier, au début de mars, quand soudain les termes du traité de Brest-Litovsk sont rendus publics : Kars, Ardahan, Batoum doivent être rendus à l'Empire ottoman. Ces districts qui avaient été soustraits à la domination ottomane, en 1878, allaient être annexés par le gouvernement jeune-turc. Tandis que commencent des négociations à Trébizonde entre Turcs et Transcaucasiens, les opérations militaires continuent en Anatolie orientale : les troupes arméniennes (20 000 hommes environ) tiennent un front qui va d'Erzeroum à Van [1].

1. Deux des trois divisions arméniennes sont composées d'Arméniens de Russie, la troisième d'Arméniens d'Anatolie dirigés par le légendaire Andranik (1865-1927) : organise l'autodéfense de villages arméniens dans le district de Mouch-Sassoun en 1895-1896 ; dirigeant

Institut Kurde de Paris

Avant même que la conférence ne commence ses travaux, Kiazim Karabekir, s'empare d'Erzeroum. Sur leur lancée, disposant de forces supérieures et d'une meilleure logistique, les troupes ottomanes bousculent en mars-avril les troupes arméniennes et les refoulent vers le Caucase. Pendant ce temps, les pourparlers avec les Transcaucasiens traînent en longueur et les Turcs continuent leur offensive, massacrant en passant les populations arméniennes qui n'ont pu fuir. Le désordre se répand en Transcaucasie : à Bakou, en avril, c'est l'émeute, et Arméniens et Azerbaïdjanais s'étripent. Bientôt les Géorgiens sont battus et les troupes ottomanes entrent dans Batoum. Les Arméniens décident de défendre Kars à tout prix. Entretemps, sous l'initiative des Azerbaïdjanais, la Transcaucasie opte pour l'indépendance. Le Géorgien qui dirigeait la délégation transcaucasienne à Trébizonde devient Premier ministre et accepte toutes les conditions turques, même l'évacuation de Kars à laquelle les Arméniens étaient opposés pour des raisons stratégiques.

Indépendante désormais, la Transcaucasie cherche — étant reconnue par l'Empire ottoman — à établir des relations pacifiques avec son puissant voisin méridional. Mais dès le début de la conférence de Batoum, en mai, profitant du rapport des forces, la délégation ottomane fait savoir qu'elle ne se contente plus des termes du traité de Brest-Litovsk. Trois jours plus tard, les troupes ottomanes repassent à l'offensive et battent les Arméniens. Alexandropol tombe et les communications entre Tbilissi et Erevan sont coupées. Par une offensive combinée, les forces ottomanes tentent de s'emparer de ce qui reste du territoire arménien. Entre le 22 et le 24 mai, à un contre

de groupes *fédaï* entre 1899 et 1904 dans la région de Sassoun ; participe aux côté des Macédoniens, à la tête de volontaires arméniens, aux guerres balkaniques de 1912 ; combat, en 1915, avec des volontaires arméniens en Perse (avec les troupes russes), puis au lac de Van contre les Turcs.

Institut Kurde de Paris

deux, les troupes arméniennes, dans un sursaut désespéré, arrivent à repousser les trois vagues d'assaut ottomanes et à les faire par la suite reculer d'une cinquantaine de kilomètres. Au moment même où les troupes arméniennes paraissent devoir passer à l'offensive vers Alexandropol elles reçoivent l'ordre du cessez-le-feu : un accord vient d'être signé à la conférence de Batoum.

Fin mai — le 26 — tandis que les Arméniens combattent, les Géorgiens qui ont discrètement accepté les garanties de protection allemande quittent la Fédération et proclament leur indépendance. Le 27, c'est le tour des Azerbaïdjanais. Les Arméniens n'ont d'autre choix que de proclamer, eux aussi, l'indépendance, le 28 mai 1918.

Le 4 juin, l'Arménie signe la paix avec l'Empire ottoman. La nouvelle république ne s'étendait que sur 11 000 km². Elle comprenait 700 000 habitants dont 300 000 réfugiés sans ressource aucune et 100 000 Azerbaïdjanais. Il y avait davantage d'Arméniens à Tbilissi que dans l'Arménie indépendante en proie à des difficultés économiques écrasantes.

En septembre, tandis que la ville connaît depuis deux mois des événements dramatiques et que le Soviet local s'est effondré, les troupes ottomanes réalisent le vieil objectif d'Enver : s'emparer de Bakou. Et tandis que le gouvernement azerbaïdjanais s'installe avec l'appui des troupes ottomanes, 20 000 Arméniens qui n'ont pu se replier sont liquidés. Cependant ce sera la dernière offensive turque. L'Empire ottoman, défait sur d'autres fronts, signe, le 30 octobre 1918, l'armistice de Moudros. Mais la démobilisation complète des armées ottomanes n'est pas exigée ; au contraire, une clause permet à l'Empire de conserver les troupes nécessaires à la surveillance des frontières et au maintien de l'ordre intérieur. Le montant des effectifs devait être déterminé conjointement, plus tard, par les Alliés et l'Empire.

Quand la Conférence pour la paix s'ouvre à Paris, en

Institut Kurde de Paris

janvier 1919, la constitution d'un Etat arménien est à l'agenda et les espoirs de la délégation arménienne — deux délégués, l'un représentant la délégation arménienne nationale, l'autre la petite république d'Arménie — présente en février un mémorandum demandant à la fois les six provinces d'Arménie turque plus Trébizonde et la Cilicie[1]. Il faudra attendre jusqu'en août 1920 pour que soit signé, à Sèvres, un traité rendu caduc par les faits. Entre-temps, sur le terrain, les événements se précipitent : en avril 1919, Mustafa Kemal est envoyé par le gouvernement pour inspecter la 3e armée stationnée en Anatolie. Le 15 mai, encouragées par les Alliés, les forces grecques occupent Smyrne. Très vite Mustafa Kemal s'oppose au gouvernement et reçoit l'appui des unionistes de l'armée et de l'administration et d'autres éléments nationalistes.

Une délégation du gouvernement de Constantinople conduite par Damad Ferid, le Premier ministre, se rend à Paris en juin. Dans le préambule de son discours, il déclare : « Au cours de la guerre, presque tout le monde civilisé s'est ému au récit des crimes que les Turcs auraient commis. Loin de moi la pensée de travestir ces forfaits qui sont de nature à faire pour toujours tressaillir d'horreur la conscience humaine. Je chercherai encore moins à atténuer le degré de culpabilité des auteurs du grand drame. Le but que je me propose est de montrer au monde, avec des preuves à l'appui, quels sont les véritables responsables de ces crimes épouvantables. »

Le 23 juillet, Mustafa Kemal tient un congrès à Erzeroum — la plus importante des villes revendiquées par la délégation arménienne — et proclame un pacte national, stipulant que pas un pouce du territoire ne sera aban-

1. Revendication démesurée à laquelle Rouben Ter-Minassian, par exemple, était opposé.

Institut Kurde de Paris

donné aux Grecs et aux Arméniens et exigeant l'évacuation des troupes étrangères [1].

Le procès des Unionistes se tient d'avril à juillet 1919 dans ce contexte politique troublé [2]. Dans l'acte d'accusation, il est dit : « *Le point essentiel qui ressort de l'enquête ouverte est que les crimes commis lors de la déportation des Arméniens en différents endroits et époques ne sont pas des faits isolés et locaux. Une force centrale organisée, composée des personnes susmentionnées, les a prémédités et fait exécuter, soit par des ordres secrets soit par des instructions verbales.* »

Les personnes susmentionnées comprennent : Talât, Enver, Djemal, le secrétaire général du Comité Midhat Choukri, le docteur Nazim et le docteur Behaeddine Chakir, ainsi qu'une demi-douzaine d'autres. Lorsque Mustafa Kemal accédera au pouvoir, en 1922, le procès sera relégué aux oubliettes.

Bientôt, en effet, l'influence des nationalistes devient prépondérante non seulement en Anatolie mais à Constantinople. Avant la fin de l'été 1919, le gouvernement de Damad Ferid s'efface. Le contrôle effectif est entre les mains des « rebelles » kémalistes. Pendant ce temps, les Alliés discutent à Paris tandis que se dessine une alliance tactique entre Soviétiques et kémalistes, née des circonstances. Elle repose sur leur opposition aux Alliés de l'Entente, ainsi que sur leur hostilité aux républiques transcaucasiennes favorables à l'Entente. Quant à l'Armé-

Institut kurde de Paris

1. Bien qu'il ait parachevé, à sa façon, ce qui avait été perpétré contre les Arméniens par les Jeunes-Turcs, Mustafa Kemal — qui brisera sans merci par ailleurs dans les années 20 et 30 les insurrections kurdes — sauve l'avenir national turc. Britanniques et Français, qui se sont partagés l'Orient arabe, ont l'intention avec les Italiens de placer une importante partie de l'Anatolie sous mandat tandis que les Grecs convoitent les régions proches de l'Egée.

2. Voir l'acte d'accusation *in* G. Chaliand et Y. Ternon, *Le Génocide des Arméniens*, Complexe, Bruxelles, 1980, pp. 126 à 132.

nie indépendante elle fait face à une guerre avec l'Azerbaïdjan entre août et novembre 1919.

Tandis que les troupes blanches de Denikine s'effondrent, les Alliés reconnaissent *de facto* les républiques caucasiennes. L'Arménie est reconnue le 19 janvier 1920. Cependant, dès fin avril, l'Azerbaïdjan est soviétisé. Bientôt, en Arménie, des troubles sont fomentés par les Bolcheviks arméniens — très minoritaires. Le 5 juillet, une division de l'Armée Rouge envahit la république arménienne : elle est repoussée. Les Bolcheviks reçoivent des renforts et reprennent l'offensive. Un compromis, favorable aux Soviétiques, est établi le 10 août 1920 — le jour même de la signature du traité de Sèvres.

Ce traité stipulait que l'Empire ottoman reconnaissait l'Arménie en tant qu'Etat indépendant ; les signataires acceptent que les frontières entre les deux Etats soient tracées par le Président américain Wilson. Pour être effectif ce traité venait un an trop tard. Il ne fut jamais appliqué.

Pendant ce temps, en tant que puissance mandatrice, la France se trouve en Cilicie. Soixante à quatre-vingt mille réfugiés arméniens de Syrie reviennent en 1919 se fixer sur leur territoire d'origine. Ils n'y resteront pas longtemps. Prenant l'offensive, les troupes kémalistes mettent en janvier le siège devant Marache — que les troupes françaises et des contingents arméniens défendent. En février, les troupes françaises se retirent. Profitant de ce retrait, les Kémalistes attaquent Ourfa. Il y eut du côté arménien des épisodes héroïques comme celui des huit mois de siège de la ville de Hadjine (mars-octobre 1920). Les Arméniens d'Aïntab, d'abord seuls, pendant les premières semaines d'avril, puis avec les troupes françaises, combattent jusqu'en mai où un armistice est proclamé. Fin juillet, ayant regroupé leurs forces, les Kémalistes reprennent l'offensive mais ne parviennent pas à s'emparer de la ville. Au contraire, les forces turques se rendent aux

Institut Kurde de Paris

Français au début de février 1921. Peu après un traité est signé. Mais dès le mois de mars 1921, la France signe un accord avec les Kémalistes pour se dégager de Cilicie. 50 000 Arméniens quittent cette région pour devenir des réfugiés en Syrie et au Liban.

Entre-temps sur le front de l'Est, les troupes kémalistes dirigées par le remarquable général Kiazim Karabekir (par ailleurs pourfendeur d'Arméniens particulièrement appliqué) reprennent les hostilités contre l'Arménie fin septembre 1920, afin de réduire à néant les intentions du traité de Sèvres (août 1920). L'offensive est menée avec élan et, malgré une résistance opiniâtre, les troupes arméniennes reculent. Le 30 octobre, après de durs combats, Kars tombe aux mains des Kémalistes et, durant trois jours, c'est le carnage habituel. Pour l'Etat arménien c'était un nouveau désastre, la situation étant aussi dramatique qu'en mai 1918 lorsque les troupes ottomanes lançaient leur ultime assaut contre la jeune République devenue un réduit.

L'avance turque continue vers le nord jusqu'à Alexandropol. Le 14 novembre, l'Etat arménien accepte les termes draconiens de l'armistice proposé par les Kémalistes. Six jours plus tard, le 20 novembre, le Président Wilson attribue officiellement à l'Etat arménien ses limites territoriales qui s'étendent, *sur le papier*, jusqu'à l'ouest d'Erzindjan et à Trébizonde, sur 72 000 km². Dans la pratique, l'Arménie vaincue signe le traité d'Alexandropol avec les Kémalistes qui déclarent que le traité de Sèvres est nul et non avenu et fait de l'Arménie un semi-protectorat. Il sera cependant caduc : quelques heures avant sa signature, l'Arménie est soviétisée.

Bientôt, en réponse aux purges et aux arrestations, tandis que les troupes soviétiques quittent l'Arménie pour rétablir l'ordre en Géorgie, le parti *Dachnak* donne le signal de l'insurrection, le 12 février 1921. Le 9 mars, Erevan est encerclée par l'Armée Rouge. Une semaine plus

Institut Kurde de Paris

tard Soviétiques et Kémalistes signent le traité de Moscou qui donne pleinement satisfaction aux revendications territoriales des nationalistes turcs. Le 2 avril, Erevan tombe aux mains de l'Armée Rouge. Dans les montagnes du Zangezour, la résistance continue jusqu'à fin juillet. Mais c'en est fini de l'Arménie indépendante. A la conférence de Kars qui ratifie le traité de Moscou, cette fois en présence de délégués transcaucasiens, les frontières de l'Arménie sont définitivement établies : 30 000 km² (celles qu'elle connaît encore aujourd'hui). Ce traité lui était moins défavorable que celui d'Alexandropol ; c'est que l'Arménie avait changé de tuteur. Mais au moins était-elle désormais assurée de survivre.

Grâce à l'alliance tactique nouée avec l'Union soviétique, Mustafa Kemal règle le problème de la présence arménienne à l'est de l'Anatolie, comme il le règle en Cilicie. Il rejette, après une dure lutte, un moment incertaine, les troupes grecques hors du pays (1921-1922), liquide une partie des colonies grecques de la mer Egée et incendie Smyrne. Il a sauvé la situation pour les Turcs. Le 24 juillet 1923, le traité de Lausanne est signé entre la nouvelle République turque et les Puissances. Il n'y est pas fait mention d'Arménie. En Turquie, le problème est réglé : il n'y a plus que quelques dizaines de milliers d'Arméniens. Internationalement, la question arménienne est classée. Malheur aux vaincus.

Institut Kurde de Paris

En dehors de l'Arménie soviétique et de la Transcaucasie, les débris du peuple arménien sont condamnés à la dispersion. Seule la communauté arménienne d'Iran, qui y vit depuis le XVII[e] siècle, reste stable. Les réfugiés gagnent les Etats-Unis et la France. Deux cent mille environ en ce début des années 20 se trouvent dans les Balkans, surtout en Grèce et au Proche-Orient arabe (principalement

au Liban et en Syrie), la situation la plus difficile étant celle des réfugiés en Grèce, car ce pays a accueilli entre 1922 et 1923 environ 1 200 000 réfugiés d'Anatolie.

Il n'est point utile ici de faire un historique de l'Arménie soviétique. En bref, l'Arménie est englobée officiellement dans l'U.R.S.S. en 1922. Elle fait partie de la Fédération soviétique transcaucasienne (avec la Géorgie et l'Azerbaïdjan) jusqu'à sa dissolution, par Staline, en 1936. Son destin, à travers la collectivisation forcée et la famine, 1929-1934, les purges et déportations des années 1936-1938, est similaire à l'ensemble des autres républiques de même que son développement économique et culturel [1]. En mars 1945, l'U.R.S.S. dénonce le traité d'amitié soviéto-turc signé en 1925 et, en mai 1945, relance la question de Kars et d'Ardahan qui furent sous domination russe depuis 1878 et dont les forces kémalistes s'étaient emparées en 1920. Parallèlement, une campagne de rapatriement est lancée auprès de la diaspora. Elle rencontre un certain succès puisque quelque 100 000 Arméniens, surtout du Proche-Orient, s'installent en Arménie soviétique.

L'Arménie soviétique est la plus petite des quinze républiques socialistes soviétiques (30 000 km²) et compte trois millions d'habitants (1980) dont 90 % d'Arméniens. L'U.R.S.S. — Arménie soviétique comprise — compte un total de plus de quatre millions d'Arméniens — dont un million au Caucase, surtout en Géorgie mais également au Karabagh, province autonome d'Azerbaïdjan dont 80 % de la population est arménienne. Environ 400 000 Arméniens vivent dans d'autres républiques, surtout dans la R.S.S. de Russie. Malgré des demandes réitérées, les régions majoritairement peuplées d'Arméniens, comme le Karabagh et

1. Voir, pour un bref historique : « Armenia and Armenians. A divided Homeland and a Diaspora Nation », Gerald J. Libaridian *in Soviet Asian Ethnic Frontiers*, William O. McCall Jr. and Brian D. Silver (eds), Pergamon Press, N.Y., 1979.

Institut kurde de Paris

le Nakhichouan, n'ont pas été rattachées à l'Arménie soviétique. En 1953, la revendication soviétique sur les districts de Kars et d'Ardahan est annulée. Après 1956, l'Arménie soviétique, comme les autres républiques, connaît le cours nouveau qu'on appelle la déstalinisation. Beaucoup de victimes des années 30 sont réhabilitées, Anastase Mikoyan se chargeant d'honorer la mémoire d'E. Tcharentz[1], le plus grand poète arménien du siècle. L'Arménie soviétique, quelles que soient les conditions souvent atroces qu'elle a connues et les contraintes totalitaires est, avant tout, un foyer national.

La diaspora, aujourd'hui, compte environ 1,5 million de personnes. Les communautés d'Occident, potentiellement assimilables et parfois déjà assimilées : 600 000 aux Amériques dont 500 000 en Amérique du Nord, les quatre cinquièmes se trouvant aux Etats-Unis ; la majeure partie des autres en Argentine et au Brésil, 275 000 en Europe, dont 220 000 environ en France ; les communautés d'Orient inassimilables, compte tenu du facteur religieux, 600 000 environ dont 200 000 en Iran, 200 000 au Liban et 100 000 en Syrie. Des communautés beaucoup plus modestes sont installées en Afrique (Ethiopie, Afrique du Sud) et en Australie.

L'exil, en plus d'un choc culturel, est d'abord lourd de contraintes matérielles : trouver un travail, assurer la nourriture, avoir un toit. La majorité de ceux qui émigrent, dans les années 20, sont démunis, mais la première génération et la seconde, au prix d'un labeur acharné et avec le dynamisme qui caractérise les Arméniens en général, parvient, souvent au prix de sacrifices familiaux, à

1. E. Tcharentz (1891-1937) rejoint d'abord les volontaires arméniens de Transcaucasie en 1914-1915. En 1917, s'engage dans l'Armée Rouge. Combat à Tsaritsyn (Stalingrad) en novembre 1917. Publie cinq recueils entre 1921 et 1933. Dénoncé comme trotskyste en 1933 et 1934. A Moscou en 1935 où il défend Pasternak. Emprisonné en 1936. Décédé en prison l'année suivante.

Institut Kurde de Paris

hisser les diverses communautés à un niveau social enviable. C'est chose faite au cours des années 50 et 60. L'intégration économique et sociale est réalisée. Les communautés arméniennes diasporiques restent cependant attachées à leur identité qui s'exprime à travers de multiples réseaux : esprit de famille, nourriture, langue, église, associations diverses.

Cependant le poids du génocide reste présent, non seulement pour la génération des survivants, mais pour les deux générations qui la suivent. Le sang est long à sécher. Surtout lorsque la douleur et le grief ont dû être intériorisés. Pas de famille où la génération des grands-parents ne transmette les récits obsessionnels avec le masochisme parfois inconscient des vaincus. Récits destinés à rester *intérieurs* au groupe, puisque pour le monde de l'après-Seconde Guerre mondiale, les massacres d'Arménie sont de l'histoire ancienne, exotique, quasi oubliée. Les Arméniens, en cette seconde partie du XX[e] siècle, sont, jusqu'à 1975, les héritiers secrètement douloureux — cette blessure étant parfois violemment refusée — d'un génocide non reconnu et quasi inconnu du monde. Ils portent en eux, comme une bizarrerie atroce, le souvenir toujours vivant de cette extermination dont on ne parle pas et qu'ils n'évoquent guère en dehors du réseau familial. Pendant quarante ans, c'est le silence [1].

Institut Kurde de Paris

Depuis le milieu des années 70, une série ininterrompue d'attentats terroristes à travers le monde, visant essentiellement des diplomates turcs, a ramené l'attention sur le problème du génocide des Arméniens.

1. A l'exception de quelques articles commémorant le 24 avril 1965 le 50[e] anniversaire du génocide et d'une manifestation non patronnée par le parti à Erevan (Arménie soviétique) demandant justice.

Au lendemain de la tentative d'extermination des juifs et des tziganes par les nazis, la juridiction internationale s'est penchée sur ce type de question. Le terme de génocide a été forgé et caractérisé comme un « crime contre l'humanité ». En 1948, une convention sur le génocide est signée par les Etats membres de l'O.N.U. La Turquie signe, l'âme sereine. En 1968, une résolution est adoptée sur l'« imprescriptibilité des crimes de guerre ».

Malgré l'inflation verbale qui caractérise notre époque, les génocides ont heureusement été rares en ce siècle, en dépit de conflits sanglants, et il est particulièrement important de les dénoncer. D'autant plus que c'est aux Etats que la « convention sur le génocide » de 1948 recommande de punir les responsables, or les Etats ayant perpétré un génocide ne peuvent être sanctionnés que s'ils sont vaincus. Ainsi du procès de Nüremberg.

Pourquoi après un demi-siècle ce réveil arménien ? C'est que le monde a changé. Grâce en partie aux intelligentsias juives[1] mais aussi à la conscience coupable de l'Occident, le crime contre l'humanité qu'est le génocide est ressenti désormais comme absolument intolérable.

C'est aussi que notre époque se caractérise par l'apparition des problèmes d'identité et que ceux-ci, surgis des mouvements de libération nationale des années 60, par un choc en retour inattendu, ont concouru jusqu'en Occident à la renaissance des ethnismes et des mouvements minoritaires, y compris des minorités extra-territoriales[2]. Enfin c'est aussi qu'on n'a jamais autant parlé des droits de l'Homme et des droits en général que doivent ou devraient avoir les individus, les peuples, les minorités.

Jusqu'en 1975, les Arméniens, en tant que groupe, n'ont aucun de ces droits, pas même celui d'être entendu. En

1. A condition de ne pas vouloir transformer le génocide des juifs en phénomène sans précédent, unique par essence.
2. Richard Marienstras, *Etre un peuple en diaspora*, Maspero, Paris, 1975, préface de Pierre Vidal-Naquet.

Institut Kurde de Paris

effet, les médias ne parlent que le langage de l'actualité de préférence spectaculaire. C'est ainsi qu'est apparu le terrorisme publicitaire né de la conception occidentale des médias et les nourrissant.

Mais les changements ne sont pas seulement créés par l'esprit du temps, ils sont également plus concrets et montrent que le problème du génocide des Arméniens reste à l'ordre du jour, l'Etat turc continuant, avec application, à nier les faits et à écraser toute tentative de faire entendre la vérité. En 1971, la Commission des Droits de l'Homme de l'Organisation des Nations unies nomme un expert chargé de rédiger un rapport sur « la prévention et la répression du crime de génocide ». Ce rapport, présenté le 16 septembre 1973 devant la « sous-commission pour la lutte contre les mesures discriminatoires et la protection des minorités », est approuvé par la sous-commission et publié. Son paragraphe 30 dit : « Passant à l'époque contemporaine, on peut rappeler l'existence d'une documentation assez abondante ayant trait au massacre des Arméniens qu'on a considéré comme le premier génocide du XX[e] siècle. »

En mars 1974, le rapport est présenté devant la Commission des Droits de l'Homme afin qu'il soit accepté par les porte-parole des Etats. Le représentant de la Turquie — appuyé par d'autres mandataires — demande la suppression du paragraphe 30. Le rapport est renvoyé à la sous-commission. En septembre 1978, le document final est présenté à la sous-commission. Le paragraphe 30 n'est plus mentionné. Pour la première fois, la Turquie fait partie de la sous-commission. Le rapporteur spécial déclare qu'il n'a pas la preuve que le génocide des Arméniens ait eu lieu. Deux organisations non gouvernementales, la « Ligue Internationale des Droits de l'Homme » et « Minority Rights Group », demandent le rétablissement du paragraphe 30. Le débat est clos sans vote sur ce paragraphe.

Le rapport est présenté, une nouvelle fois, en 1979, à la

Institut Kurde de Paris

« Commission des Droits de l'Homme », amputé du paragraphe 30, malgré les interventions des représentants des Etats-Unis, de la France, de l'Autriche, de l'U.R.S.S., de l'Australie, etc.

Le génocide des Arméniens n'a décidément pas eu lieu. C'est être doublement massacré que de subir aussi la négation du massacre. Les Arméniens se trouvent dans la situation où les juifs seraient placés si, depuis la fondation de la République fédérale d'Allemagne, l'Etat allemand niait la réalité du génocide des juifs. Entre-temps, la communauté d'origine arménienne de France faisait l'expérience d'autres réactions turques : pour protester contre la présence d'un ministre français à l'inauguration d'un monument dédié aux victimes du génocide des Arméniens à Marseille, la Turquie rappelait son ambassadeur en 1973 ; intervention auprès du ministère de l'Intérieur français pour supprimer le mot « turc » dans le texte explicatif inscrit sur la plaque de la « Rue du 24 avril 1915 » à Vienne, en 1973 ; intervention auprès de la télévision française pour faire interdire la programmation du problème arménien dans l'émission « Les Dossiers de l'écran[1] ».

Cependant, une résolution du Congrès des Etats-Unis désigne le 24 avril 1975 comme « Journée nationale de commémoration de l'inhumanité de l'Homme pour l'Homme ».

« April 24, 1975 is hereby designated as "National day of Remembrance of Men's Inhumanity to Men" and the President of the United States is authorized and requested

1. Intervention auprès de Jacques Chancel pour obtenir l'annulation d'une émission de « Radioscopie » prévue pour le 24 avril 1975 et ayant trait au génocide des Arméniens, que J. Chancel a lui-même dénoncée publiquement au cours d'une émission ultérieure. Intervention auprès des éditions Hachette pour empêcher la publication de l'ouvrage de J.-M. Carzou, *Arménie 1915. Un génocide exemplaire*. Ce livre auquel Hachette a renoncé pour conserver le marché turc a été publié par Flammarion.

Institut Kurde de Paris

to issue a proclamation calling upon the people of the United States to observe such day as a day of remembrance to all the victims of genocide especially those of Armenian ancestry who succombed to the genocide perpetuated in 1915 [1] and in whose memory this date is commemored by all Armenians and their friends throughout the world [2]. »

Cette reconnaissance officielle n'empêche pourtant pas les journaux américains dans leur majorité d'écrire le présumé (« alledged ») génocide lorsqu'ils évoquent, à l'occasion d'un attentat, le drame des Arméniens.

Début 1975, au lendemain du refus de l'Etat turc à la sous-commission des Droits de l'Homme de l'O.N.U., de laisser mentionner le paragraphe 30 dans la résolution concernant la prévention et la répression du crime de génocide, commence une série d'attentats.

Ces attentats, qui se poursuivent, visent au premier chef des diplomates turcs [3]. Ils coïncident avec un besoin que justice soit faite, né de l'esprit du temps [4], de la réaction

Institut kurde de Paris

1. La mention « in Turkey » fut supprimée avant que la résolution ne soit votée, après avis du Département d'Etat. Cette résolution fut votée par 322 voix contre 35.

2. « Le 24 avril 1975 est institué comme "Journée nationale de l'inhumanité de l'Homme pour l'Homme" et le président des Etats-Unis est autorisé et requis de faire une proclamation appelant le peuple des Etats-Unis à observer cette journée comme une journée du souvenir à l'égard de toutes les victimes de génocide, particulièrement à celles d'origine arménienne qui perdirent la vie durant le génocide perpétré en 1915, et à la mémoire desquelles cette date est commémorée par tous les Arméniens et leurs amis dans le monde. » *Cf.* H.J. Res. 148, 94 h Congress 1st Session.

3. En janvier 1973, un Américain d'origine arménienne, G. Yanikian, âgé de soixante-quatorze ans, abat à Los Angeles le consul général et le vice-consul turcs.

4. Parution aux Etats-Unis de *Passage to Ararat* de Michael Arlen qui reçoit, en 1975, le « National Book Award ». Ce très beau livre, qui devient un « best-seller » aux Etats-Unis, est traduit en français : *Embarquement pour l'Ararat*, coll. « Témoins », Gallimard, Paris, 1977. En 1975, paraît en France *Arménie 1915. Un génocide exemplaire*, J.-M. Carzou, Flammarion, Paris, 1975.

contre un traumatisme dont les jeunes générations veulent se libérer, non par l'oubli ou le rejet, mais par l'action.

Ils ont pour origine le refus de l'Etat turc de reconnaître les faits. A cet égard, la question du paragraphe 30, supprimé en 1974, est d'une importance qui ne peut être sous-estimée. N'ayant pas d'Etat qui puisse faire entendre leur voix au sein des organisations internationales, ne pouvant intéresser les médias à un dossier depuis longtemps classé, les Arméniens n'ont pour eux que la justesse d'une cause perdue et l'indignation intériorisée des vaincus sans tribune.

C'est contre cette injustice flagrante et cette impotence que s'élève, la rage au cœur, une poignée de jeunes terroristes arméniens. Ce terrorisme n'est à l'origine ni idéologique ni déstabilisateur comme nombre de terrorismes contemporains : il est, avant tout, un terrorisme de l'indignation né de l'entêtement de l'Etat turc, du silence des autres Etats, de la non-prise en compte par la conscience universelle de la réalité du génocide. Il est enfin une rupture avec l'impuissance des générations précédentes. Les jeunes générations, démographiquement plus nombreuses, nées dans des milieux sécurisants en des temps où identité, droits de l'Homme et terrorisme publicitaire sont des composantes de l'époque, refusent le désastre naguère refoulé comme une fatalité historique.

Institut Kurde de Paris

Entre 1975 et 1982, vingt et un diplomates turcs, ou membres de leurs familles et de leur personnel, ont été tués au cours de quatorze attentats à Paris, Lyon, Los Angeles, Boston, Rome, Beyrouth, Londres, Madrid, Vienne et Sydney. Une série d'attentats ont également eu lieu en Turquie.

Quel que soit le jugement que l'on puisse porter à son égard, le terrorisme des groupes armés arméniens, dirigé

contre les représentants de l'Etat turc[1] a été l'élément déterminant pour ramener à l'ordre du jour un crime contre l'humanité quasiment aux oubliettes — sauf pour la mémoire collective arménienne. Un ambassadeur symbolise son pays. Tout publicitaire qu'il soit, ce terrorisme est un terrorisme du dernier recours puisque aucun changement d'attitude n'est intervenu du côté de l'Etat turc depuis plus d'un demi-siècle. A cet égard, le cas arménien démontre, avec acuité, les carences d'un droit international où il n'existe aucune juridiction supranationale même pour condamner moralement un génocide.

Il a fallu pour rompre le mur du silence et du temps user du terrorisme, les médias en Occident ne faisant écho qu'à l'actualité en privilégiant la violence et le spectaculaire — ce qui est une façon de justifier le terrorisme. Peut-être est-ce aussi, en partie, le prix de la démocratie, car il n'y a guère de terrorisme en U.R.S.S. par exemple, non par absence de motifs ou de courage, mais parce qu'il n'est pas relaté. Sans écho, il n'a plus de portée. Ce n'est pas le cas en Occident où les médias offrent une tribune sans égale, souvent disproportionnée avec l'importance politique des éléments qui le pratiquent. De surcroît, en Occident, les terroristes sont au moins assurés d'un procès régulier dans des Etats dont la plupart n'appliquent pas la peine de mort.

En France, le procès de Max Klindjian et le verdict qui l'a sanctionné a été pour les Arméniens en général et pour les Français d'origine arménienne tout particulièrement un événement important. Max Klindjian faisait partie d'un groupe terroriste ayant attenté, sans succès, à Genève, à la vie d'un diplomate turc, en 1980. Son procès s'est tenu à

1. Selon les lois internationales, c'est l'Etat turc en tant que tel qui est responsable, non un régime particulier. Ainsi de la responsabilité de l'Etat allemand après la Seconde Guerre mondiale.

Institut Kurde de Paris

Aix-en-Provence, en janvier 1982[1] ; pour la première fois depuis l'acquittement en 1921, à Berlin, de l'assassin du dirigeant jeune-turc Talât, il permettait de faire entendre devant une Cour les faits qui sont à l'origine du terrorisme arménien aujourd'hui. La Marseillaise unanime, entamée à l'annonce du jugement par les manifestants venus soutenir la cause arménienne, n'avait d'autre sens que de saluer la France qui au-delà de la raison d'Etat permettait l'expression publique de la vérité et faisait preuve de clémence. Car ce terrorisme n'est que la manifestation la plus violente de l'aspiration des Arméniens à travers le monde — qui tous, loin de là, n'approuvent pas le terrorisme mais sont obligés de reconnaître que seule la violence a pu faire resurgir la cause arménienne — de voir enfin justice leur être rendue. En effet, il importe qu'au moins ce génocide fasse partie intégrante de la conscience universelle. C'est en étant sensible à cette aspiration, légitime s'il en fut, au cours d'un siècle fertile en atrocités, que le Premier ministre déclarait à Marseille, le 24 avril 1982 : « Le gouvernement français reconnaît le génocide dont le peuple arménien a été victime[2]. » La réaction de la presse turque à cette déclaration a été particulièrement violente à l'encontre non du gouvernement français mais du rôle de la France en Cilicie en 1920-21. Pour la première fois, la Turquie se trouve aujourd'hui en position défensive et d'après divers témoignages d'organisations non gouvernementales le régime militaire turc est très irrité par « le terrorisme arménien et ses conséquences ». Désagrément bien léger par rapport à l'énormité du crime

1. Condamné à deux années de prison, M. Klindjian, compte tenu de sa détention préventive, sortait de prison quatre jours après le jugement.

2. En 1981, le ministre des Relations extérieures, en réponse à une question d'un député R.P.R., reconnaît officiellement la réalité du génocide. En avril 1982, le Premier ministre déclarait aussi : « Nous considérons les événements de 1915 comme un génocide et non comme la répression d'une révolte. »

Institut turc de Paris

que l'Etat turc continue de nier. Irritation de « nantis historiques » insoucieux du traumatisme des rescapés. Pour les Arméniens, au contraire, plus particulièrement pour les jeunes, quelque limitée que soit la portée de ce terrorisme, il a un effet cathartique. L'action violence efface le sentiment d'impuissance, redonne fierté intérieure et permet l'affirmation de l'identité[1] autrement que comme victime.

Ce terrorisme est exercé par deux organisations principales : les « Justiciers du génocide arménien » proches du parti *Dachnak* (Fédération révolutionnaire arménienne) et son dynamique concurrent et rival, l'A.S.A.L.A. (Armée secrète de libération arménienne). Ces groupes, pour des raisons historiques : vitalité de la communauté arménienne sur le plan du nationalisme, présence d'organisations palestiniennes en armes dans un climat de guerre civile, etc., ont eu pour matrice le Liban.

L'usage du terrorisme par ces deux groupes recouvre en fait deux revendications qui sont indépendantes l'une de l'autre ; d'une part, la reconnaissance, au moins par la communauté internationale, sinon par la Turquie, du génocide, et, d'autre part, la revendication de territoires qui furent peuplés, naguère, par des communautés arméniennes. Cette revendication, véhiculée par les groupes terroristes et relayée par des organisations politiques nationalistes arméniennes, a la caractéristique quasi unique de réclamer des territoires qui ne sont *plus* peuplés d'Arméniens mais par d'autres communautés notamment kurdes[2] et turques. Par voie de conséquence, cette reven-

Institut kurde de Paris

1. Même si celle-ci est revendiquée au niveau de l'origine par ceux qui sont ou se veulent assimilés ou par ceux qui ne se définissent pas comme des nationalistes arméniens.

2. La communauté kurde en tant que minorité ne dispose d'aucun droit en Turquie. L'article 38 de la loi 648 de juillet 1965, concernant les partis politiques, stipule : « Les partis politiques n'ont pas l'autorisation d'affirmer que sur le territoire de la République turque il existe des minorités basées sur des différences ethniques, politiques ou lin-

dication est caduque dans un avenir prévisible. Elle constitue une utopie stimulante mais il n'y a pas et ne peut y avoir, à partir d'un tel objectif, de stratégie nationaliste efficace à moyen terme.

Par contre, le combat pour la reconnaissance du génocide — qui ne concerne pas seulement les Arméniens mais tous ceux pour qui les Droits de l'Homme ne sont pas qu'un slogan creux — doit être mené avec détermination et ténacité. Dans ce combat, le rôle qu'a eu le terrorisme ne peut-être sous-estimé. Il aura été le catalyseur qui a ramené du passé au présent le génocide. Mais il s'agit, dans un combat politique, d'avoir une stratégie cohérente.

Tant que l'A.S.A.L.A. et les « Justiciers du génocide » s'attaquent à des personnalités diplomatiques turques et à des établissements officiels turcs, ce qui est le cas jusqu'en 1979, cette stratégie est cohérente. Mais à partir de l'automne, tout en continuant à viser des diplomates ou des établissements officiels turcs, l'A.S.A.L.A. commet une série d'erreurs graves qui dénotent sa confusion idéologique et son immaturité politique. En effet, des attentats à la bombe sont commis contre des compagnies d'aviation non turques, à Paris (dont KLM et Lufthansa, etc.) et à Madrid (TWA, British Airways, Sabena, etc.) sous le prétexte qu'elles représentent les intérêts d'Etats ayant partie liée avec la Turquie. En octobre 1980, deux membres de l'A.S.A.L.A. sont arrêtés en Suisse, la bombe qu'ils manipulaient ayant explosé, privant l'un d'eux de la vue. Afin de faire pression sur le gouvernement helvétique, l'A.S.A.L.A. se lance dans une série d'attentats contre les établissements suisses. Bien qu'en février 1981 le membre de l'A.S.A.L.A. frappé de cécité soit libéré, l'organisation continue ses attentats pour tenter d'imposer sa volonté au

guistiques. Les partis politiques n'ont pas l'autorisation de favoriser la division de l'unité nationale et la création de minorités sur le territoire de la République turque en protégeant et en diversifiant les langues et les cultures autres que la langue et la culture turques. »

Institut Kurde de Paris

gouvernement suisse. Est-il utile de préciser que ces méthodes nuisent à la cause qu'elles veulent servir et ne mènent qu'au discrédit ? La caractéristique de la plupart des groupes terroristes sans base sociale et surtout privés d'une direction politique, émanation d'un mouvement ayant une stratégie adaptée aux réalités, est le maximalisme incohérent, doublé du risque de manipulation indirecte. Tandis que la stratégie de leurs alliances conjoncturelles paraît erronée et naïve, l'autonomie de *certains* groupes arméniens peut être questionnée.

L'A.S.A.L.A. a par ailleurs mené des actions dont on saisit la cohérence, comme l'investissement par un commando de l'ambassade de Turquie à Paris, en octobre 1981. Mais la fraction (désavouée) qui se dénomme « groupe Orly » vient de commettre deux attentats aveugles à Paris, en juillet 1982, l'un dans un café du quartier Notre-Dame causant seize blessés, et l'autre deux blessés dans le VI[e] arrondissement. Ceci afin d'obtenir la libération des quatre membres du commando de l'ambassade. Ces crimes absurdes sont des fautes politiques nées de l'illusion qu'on peut faire chanter des Etats. On voit d'ailleurs mal pourquoi des groupes usant du terrorisme n'auraient pas à en payer le prix quand l'observateur dans une guérilla par exemple accepte le risque d'y laisser sa peau. En effet, quand on passe à l'action violente, il faut aussi consentir à en subir les conséquences éventuelles. Un Etat ne peut pas admettre que des individus se livrent au terrorisme sur son territoire quelle que soit la justesse éventuelle de leur cause. Apparemment, cette logique politique élémentaire semble échapper au « groupe Orly ». Il faut une haute dose de crétinisme politique pour s'attaquer en France à des personnes n'ayant aucun rapport avec le problème du génocide alors que la France est sans doute le premier pays du monde — avec les Etats-Unis — à reconnaître la réalité de ce génocide.

L'action ne dispense pas de l'usage de l'intelligence. Il

Institut kurde de Paris

importe de ne pas se tromper de combat et de ne pas servir de repoussoir à une cause qu'on a contribué plus que beaucoup d'autres à faire connaître.

A cet égard, l'autobiographie d'Archavir Chiragian est exemplaire. Pas de victimes inutiles. Des objectifs précis, indiscutables, exécutés avec efficacité. Le terrorisme aussi a sa déontologie. La façon de combattre, quand on en appelle à l'opinion publique tout particulièrement, doit refléter la justesse d'une cause et non la desservir.

Les morts sans sépulture de cette tragédie de l'Histoire que fut le premier génocide du XX^e siècle n'ont pas été seulement l'objet des larmes et du désespoir des survivants. Le livre « optimiste » d'Archavir Chiragian porte la charge d'actes qui libèrent du passé. Ces actes auront pris tout leur sens lorsque, enfin, le génocide des Arméniens sera internationalement reconnu.

Bangkok-Penang, juillet 1982.

Institut kurde de Paris

1.

L'armée des greniers

J'avais quatorze ans au début de la Première Guerre mondiale. Mes parents, comme d'ailleurs tous mes ancêtres, étaient natifs de Turquie. Orphelin de père depuis ma tendre enfance, je vivais avec ma mère, ma sœur et mon frère à Constantinople (que les Turcs appellent Istanbul), dans le quartier de Péra, sur la rive européenne du Bosphore.

Avant même octobre 1914 et l'entrée en guerre de l'Empire ottoman aux côtés des Allemands contre les puissances alliées, de terrifiantes rumeurs circulaient dans ce quartier entièrement peuplé de chrétiens (Arméniens et Grecs). Nous ne pouvions imaginer à l'époque que le gouvernement jeune-turc, les membres les plus éminents du parti de l'*Ittihad* (Union et Progrès) alors au pouvoir, pouvaient envisager d'homogénéiser l'Anatolie en la débarrassant des *giaours* (les infidèles), et qu'en moins de quatre ans, plus d'un million d'Arméniens allaient être arrachés à leur foyer et massacrés. Pourtant nous n'avions pas oublié le passé.

A la fin du XIXe siècle, les massacres ordonnés par le Sultan rouge, Abdül-Hamid, avaient horrifié le monde civilisé. En 1908, lorsque le parti jeune-turc avait renversé le gouvernement pour s'emparer du pouvoir, les Arméniens, notamment la Fédération révolutionnaire

Institut kurde de Paris

arménienne[1], qui avaient activement soutenu ce mouvement, s'étaient réjouis, persuadés que les minorités chrétiennes seraient désormais traitées d'égal à égal avec les citoyens musulmans de l'Empire. Mais, un an plus tard, en 1909, la populace turque d'Adana, port méditerranéen de Cilicie, massacrait trente mille Arméniens. L'armée turque, sous l'autorité d'un gouvernement qui s'était emparé du pouvoir au nom des réformes sociales, encouragea le carnage et y participa.

Ainsi, maintes fois, les Jeunes-Turcs manquèrent à leur parole. Avant même que la guerre fût déclarée, les Arméniens vivaient déjà dans la peur du lendemain — que leur réservait-on ? — et ce dans leur pays natal, pays où la lignée arménienne remontait à des milliers d'années.

Dans leurs journaux et leurs mosquées, les dirigeants turcs menaient une campagne systématique visant à exciter chez le Turc de la rue la haine des chrétiens natifs d'Anatolie. Quelques semaines avant l'entrée en guerre de l'Empire ottoman commencèrent des manifestations contre les chrétiens et leurs institutions.

Je fus témoin de l'une d'entre elles. Une foule de quelque quatre ou cinq mille Turcs, enflammés par un *namaz* (prière) à la Yeni Jami (Nouvelle Mosquée), franchit en jurant et criant le pont de Galata qui relie les quartiers européen et asiatique de la capitale, et se répandit dans le quartier de Péra. Sur le pont, les hommes se prirent par le bras, formant ainsi des rangées compactes de vingt personnes. Ils avaient l'air sauvage et invincible. Quand ils eurent gagné la grande artère de Péra, ils rompirent les rangs et passèrent à l'action avec fureur.

Entraîné par la foule prise de folie, je vis voler en éclats les grandes vitres de l'hôtel Tokatlian. Ambassades étrangères, grands magasins et restaurants bordaient la grand-

1. Parti socialiste appelé Dachnak, membre de la IIe Internationale ; fondé en 1890. *(N.d.t.)*

Institut Kurde de Paris

rue de Péra, mais la foule, malgré sa fureur, veillait à ne pas endommager les bâtiments officiels et les magasins appartenant aux Allemands. Seuls les boutiques et les immeubles arméniens et grecs étaient visés. Elle se déchaînait, hurlant des imprécations contre l'Europe chrétienne. Certains Turcs portaient de grands fez blancs sur lesquels était inscrit le nom de capitales étrangères — Londres, Paris, Moscou — que je supposais être leur destination quand ils partiraient à la guerre.

La foule terrorisait la population chrétienne et la police turque assistait à la scène sans réagir. Sa neutralité encouragea le saccage. Les membres de la Sûreté générale étaient en revanche très actifs. Habillés en civil, ils s'étaient répandus dans les rues voisines et maintenant pourchassaient et harcelaient tous ceux qui leur paraissaient chrétiens. La plupart des Arméniens et des Grecs se terrèrent chez eux derrière leurs volets clos.

La foule, qui avait parcouru quelque quatre ou cinq kilomètres en deux heures environ, se rassembla ensuite devant le Hüriyet Tepessi, monument national commémorant la déposition du sultan Abdül-Hamid en 1908. Là, près de la sépulture des héros du coup d'Etat, les meneurs de l'émeute, avec force gestes et cris, firent à haute voix le serment de mener la guerre sainte contre l'infidèle. Dans leurs violentes invectives religieuses, ils prirent cependant soin d'épargner leurs amis allemands.

La presse gouvernementale, qui passait sous silence ces émeutes, regorgeait en revanche d'articles hostiles aux chrétiens. Quelques jours après la déclaration de guerre, la *Police Medjmouassi*, gazette officielle de la police turque, publia une série de photographies grand format. On y voyait des agents de police turcs devant d'énormes tas d'armes prétendument trouvées chez les Arméniens des villages d'Anatolie. Il s'agissait pour la plupart de vieux fusils et autres armes mis au rebut par les arsenaux de l'armée. Mais la foule fanatisée n'était pas d'humeur à

Institut Kurde de Paris

entendre la vérité. L'Arménien était devenu l'ennemi. Et les Arméniens savaient que les Turcs attendaient l'occasion de satisfaire leurs instincts haineux.

Un sentiment de panique imprégnait la vie quotidienne des chrétiens. Si ces manifestations de la foule vociférante n'étaient pas un fait quotidien, derrière les fenêtres mi-closes, on entendait tous les soirs la voix éraillée et perçante du veilleur de nuit qui martelait de son lourd bâton le sol inégal des rues pavées, annonçant un incendie *(Yangin Var !!)* ou une autre catastrophe survenue dans quelque quartier de la ville. Depuis des dizaines d'années, les enfants chrétiens se recroquevillaient dans leur lit en entendant ces cris. Le veilleur symbolisait le père Fouettard. A présent, les adultes eux-mêmes redoutaient sa voix et retenaient leur respiration. Ils ne savaient jamais quel décret gouvernemental sortirait de la bouche de cet homme qui, après tout, était un fonctionnaire turc.

Après la déclaration de guerre, les chrétiens durent s'habituer à un autre bruit, celui du tambour appelant aux armes. Il tapait avec frénésie sur son tambour tandis que le veilleur, qui souvent l'accompagnait, déclamait le dernier décret en frappant le sol de son bâton :

« LES PÈRES DE FAMILLE OU LES CÉLIBATAIRES... ÂGÉS DE 17 A 30 ANS... DEVRONT SE PRÉSENTER DANS TROIS JOURS AU SEFKIAD (Centre militaire de recrutement)... MUNIS DE PROVISIONS DE BOUCHE POUR UNE SEMAINE... LES ARTISANS DEVRONT APPORTER TOUS LEURS OUTILS... PERSONNE NE POURRA DIRE ENSUITE : "JE NE SAVAIS PAS..." LES ABSENTS SERONT TRADUITS DEVANT LE DIVANI-HARB (cour martiale). »

Par la suite, la conscription allait être étendue aux garçons de seize ans et aux hommes de soixante ans. Ces annonces publiques, psalmodiées et accompagnées de roulements de tambours, se produisaient deux ou trois fois par semaine. Elles avaient valeur d'avis officiel de mobilisation pour les milliers d'hommes qui étaient venus du

Institut Kurde de Paris

centre de l'Anatolie et n'avaient pas d'adresse fixe à Constantinople. Ces décrets et avis concernaient également tous ceux d'entre nous qui étions nés dans la capitale. Aussi les écoutions-nous avec attention, nous demandant ce que les Turcs nous réservaient.

Aujourd'hui encore, quand, après tant d'années, je me remémore cette époque de la guerre, je revis la terreur qui se répandit comme une épidémie à Constantinople. Au début, des milliers de jeunes Arméniens répondirent à cet appel et rejoignirent l'armée. Certaines familles vendirent tout ce qu'elles possédaient pour acquitter le *bedel* militaire (taxe d'exemption). Mais le gouvernement jeune-turc, après avoir encaissé des millions de dollars, ne tint plus compte de la loi d'exemption et rassembla les hommes qui avaient payé et les autres pour les envoyer au front ou les organiser en bataillons de travail. Certains moururent dans la crasse et les maladies qui infestaient l'armée turque. Mais la plupart périrent assassinés par leurs propres officiers turcs : cent vingt mille Arméniens environ furent massacrés après avoir été incorporés dans ces prétendus bataillons de travail. Des milliers désertèrent et des milliers d'autres retournèrent à Constantinople, rapportant d'horribles récits de meurtre et de torture systématiques. Ils devinrent des fugitifs, traqués par la police.

C'est alors que commença l'ère des perquisitions, sans respect de la loi et de ses instances. Avec la complicité de quelques mouchards d'origine arménienne, les policiers turcs se mirent alors à perquisitionner jour et nuit. Ils frappaient aux portes, pénétraient dans les maisons qu'ils fouillaient, à la recherche d'objets de valeur, de livres interdits, d'armes à feu et de fugitifs. Si l'on tardait à ouvrir la porte, ils la défonçaient et s'engouffraient dans la maison en criant des obscénités, même en présence de femmes et d'enfants. Jamais ils ne présentaient de mandats de perquisition. Quand ils avaient décidé d'emmener un membre de la famille, ils l'arrachaient de force à son

Institut Kurde de Paris

foyer. Il était rare de le voir revenir. Et si l'on était assez hardi pour aller s'informer à son sujet au poste de police du quartier, on courait toujours le risque d'être « retenu ».

Après une perquisition, la maison offrait en général un triste spectacle, car les policiers turcs étaient de grands « experts » en dévastation. On pouvait cependant s'estimer heureux quand personne n'était brutalisé. Les gens de notre quartier vivaient dans une terreur permanente. Les femmes rentraient du marché apeurées par la nouvelle de l'arrestation du fils d'une telle ou du jeune époux de telle autre.

Alors que les tambours nous appelaient à rallier l'armée turque, les dirigeants de la Fédération révolutionnaire arménienne qui se rappelaient les promesses non tenues, les émeutes et les massacres, s'efforçaient de recueillir et de cacher des armes. Malgré leur appellation officielle de révolutionnaires, leur unique souci était de pouvoir assurer la protection des Arméniens de la capitale. Notre patriarcat de Constantinople avait en effet reçu des rapports secrets alarmants sur le traitement des Arméniens en Anatolie : massacres et déportations n'avaient pas encore commencé, mais des arrestations et des exécutions se produisaient tous les jours. Malgré la présence de nombreux Européens, il y eut également des arrestations à Constantinople. En 1914, vingt dirigeants du *Hintchak* [1], autre parti politique arménien, furent arrêtés, tenus au secret pendant presque six mois avant d'être pendus à trois heures du matin sur la place de Bayazid.

Pendant quatre ans, les Arméniens vécurent sous un règne de terreur. Pas un jour ne s'écoulait sans qu'on apprît un fait nouveau. Au début du conflit, la rumeur

1. *Hintchak :* « La cloche » (inspiré du russe *Kolokol*). Parti socialiste révolutionnaire influencé par le populisme russe, fondé en 1887. *(N.d.t.)*

Institut Kurde de Paris

courut que le gouvernement avait envoyé des documents secrets à la police de Constantinople. Certains y ajoutèrent foi, affirmant que ces enveloppes scellées renfermaient des ordres de massacre. D'autres la dédaignèrent, parce qu'ils ne pouvaient croire qu'un gouvernement du XX[e] siècle pût concevoir et exécuter un programme visant à exterminer ses propres citoyens. D'autres encore estimèrent qu'on ne tuerait pas les Arméniens mais qu'on les déporterait hors d'Anatolie. Troublé par ces rapports, le patriarche Zaven rendit visite à l'ambassadeur d'Allemagne, le baron von Wangenheim, lequel le rassura et lui affirma que les Allemands ne laisseraient personne nuire aux minorités de l'Empire. Le bruit courait aussi à l'époque que la capitale serait transférée dans une ville d'Anatolie. Les chrétiens se demandèrent alors si les Turcs leur permettraient de demeurer à Constantinople, ville proche de l'Europe, ou si les déportations allaient commencer.

Nous avions malgré tout nos heures d'espoir et de joie. Au début de 1915, les forces alliées bombardèrent les Dardanelles et occupèrent certaines régions. Elles représentaient pour nous la civilisation et la moralité de l'Europe occidentale. Quels jours que ceux-là ! Quand on entendait le tonnerre, on le confondait avec le bruit des canons et nos cœurs éclataient de joie ! Les Alliés, se disait-on, ont fini par pénétrer dans les eaux de Constantinople. Bientôt, ils occuperont la ville et viendront délivrer les chrétiens. Peu après, il se mettait à pleuvoir et nos espoirs se noyaient dans un déluge de larmes. Neuf mois plus tard, les Alliés se retirèrent, emportant avec eux toutes nos espérances. Nous étions désormais un peuple sans défense.

Avant la guerre, j'étais un élève absorbé par ses études et passionné de sport, notamment de football. Une fois par semaine, je me rendais à la maîtrise de la paroisse et, le dimanche matin, dans ma robe d'enfant de chœur, je chantais au premier rang de la chorale. Après la déclara-

Institut Kurde de Paris

tion de guerre, je pris peu à peu conscience de la situation politique et me mis à partager l'inquiétude des adultes devant les difficultés des Arméniens. Notre maison était devenue le lieu de réunion des dirigeants de la Fédération révolutionnaire arménienne. Assis dans un coin, j'écoutais pendant des heures ces hommes analyser et commenter les nouvelles du jour. Certains gardaient espoir en l'avenir, notamment à l'époque du bombardement des Dardanelles par les Alliés. D'autres étaient pessimistes ; ils trouvaient dangereux de compter sur les Alliés comme sur des libérateurs. Sur un point, cependant, ils étaient unanimes : il fallait aider le parti Dachnak et le peuple arménien avec dévouement.

Au bout de quelque temps, les hommes me tirèrent de mon coin et décidèrent de me confier la tâche de transporter et de cacher des armes. Ils me chargèrent aussi de recueillir des renseignements à diverses sources extérieures. Ils avaient besoin de moi parce qu'ils étaient tous en âge d'être mobilisés et ne pouvaient donc plus circuler librement dans la ville. J'avais l'avantage d'être de petite taille et de ne pas paraître mes quinze ans.

Les marchands arméniens de la ville nous procurèrent des armes tant que leurs magasins ne furent pas fermés. Quelques mois plus tard, en effet, le gouvernement procéda, au nom du *tekallüfi harbiye* (effort de guerre), à des réquisitions qui étaient en fait une escroquerie, un vol officiel déguisé. Pour exprimer leur mépris d'une telle pratique, les Arméniens écorchaient à dessein la prononciation du mot *tekallüfi*. « C'est le jour du *tekalumi* (prélèvement) », disaient-ils, ou encore : « Voilà les Tekalumis. » Au bout de quelque temps, le mot devint synonyme de voleur. Les fonctionnaires de l'Etat ou Tekalumis pénétraient dans les entrepôts des magasins et emportaient tout ce qui les intéressait : vêtements, lingerie, outils, grains, médicaments, voitures, brouettes, charrettes et, naturellement, les armes. Ils délivraient des reçus qui

Institut Kurde de Paris

n'étaient que la simple promesse d'un prochain paiement. (Le gouvernement turc n'a jamais remboursé un centime à un chrétien ni proposé de le faire pour compenser les biens réquisitionnés ou volés. Inutile d'ajouter qu'il n'a jamais versé ni proposé de verser des indemnités aux parents des un million deux cent mille Arméniens massacrés.) Ces confiscations provoquèrent une augmentation du coût de la vie et un rationnement du pain. Dans la crainte d'une famine, on commença à stocker des vivres.

Durant les premiers mois de la guerre, on put encore se procurer armes et nourriture. Comme les négociations étaient menées par les chefs de la Fédération, j'ignorais si nos fournisseurs d'armes (M. Frengian, par exemple) donnaient ou vendaient la marchandise au parti Dachnak. Pour remplir la mission que l'on m'avait confiée, je m'habillais généralement en jeune *hamal* turc (portefaix). J'allais chercher les armes — Mauser, Luger, Smith & Wesson — chez le marchand et les empilait dans un grand panier que je recouvrais de viande et de légumes. Je rapportais ce chargement chez nous. Puis, selon les instructions que je recevais chaque jour, je les redistribuais dans diverses cachettes sûres. Pendant quelque temps, je remplis cette mission sans incident. Qui pouvait s'intéresser aux allées et venues d'un jeune garçon et, qui plus est, d'un jeune Turc ?

Je connus ma première panique par une froide et humide journée de décembre. Je devais remettre des armes à un camarade qui les porterait en lieu sûr. Après les avoir empilées dans un sac en cuir (semblable à la sacoche d'un médecin, mais plus grande), je quittai la maison. J'avais fait quelques pas dans la rue quand, soudain, je me retrouvai au milieu d'une vingtaine ou d'une trentaine d'agents de police. Mon sang se glaça. Je me rapprochai de la boutique du cordonnier située au coin de notre rue et posai mon sac à terre.

Et si la police avait des soupçons et m'emmenait au

Institut Kurde de Paris

poste pour m'interroger ? La peine la plus lourde pour trafic d'armes était la mort par pendaison. Même si mon jeune âge m'épargnait un tel châtiment, je n'échapperais pas à une sévère correction qui me laisserait estropié. J'avais du mal à maîtriser le tremblement de mon corps. Ma terreur augmenta lorsque j'aperçus mon frère et ma sœur qui m'observaient derrière la fenêtre. J'imaginais la peur qu'ils devaient ressentir. Si j'étais pris, la police entrerait immédiatement chez moi et, comme nous n'avions pas encore trouvé une bonne cachette dans cette vieille bâtisse de pierre, nos camarades seraient également arrêtés, puis exécutés.

Les agents arpentaient la rue. Chaque fois qu'ils posaient les yeux sur moi, je m'efforçais de prendre l'air idiot. Je finis par comprendre que je ne les intéressais pas. Certains d'entre eux, en effet, pénétrèrent dans la maison à l'autre coin de la rue. Le lendemain, on apprit qu'ils avaient arrêté un avocat arménien avec la complicité d'un mouchard arménien. Certains de ces traîtres étaient alors notoirement connus. Il y avait Hidayet, un prêtre qui s'était converti à l'islam ; le sadique M. Haroutounian, membre de la section politique de la police secrète turque ; Vahé Ihssan, né Essayan, traître méprisé et rejeté par ses compatriotes, ses parents, plus tard par ses propres enfants. (Au début de la guerre, je ne connaissais pas ces individus, mais je fus ensuite en mesure de confirmer leur identité quand ils vinrent perquisitionner chez nous avec la police.)

Je voulus reprendre mon sac mais en fus incapable tellement mes mains tremblaient. Je réussis enfin à le soulever et, feignant un air calme et décontracté comme si ma charge était légère, j'avançai de quelques pas puis continuai mon chemin jusqu'à la place Tahliman. On m'avait dit d'aller m'asseoir au troisième rang des bancs publics et d'attendre l'arrivée d'un camarade qui se ferait reconnaître par un mot de passe. Après lui avoir remis le sac, je

Institut Kurde de Paris

devais rentrer directement chez moi. Je m'assis sur le banc. J'étais en nage et tremblais encore. Peu à peu, cependant, je repris de l'assurance. La nuit tombait. Soudain, un Turc vint s'installer à côté de moi et se mit à murmurer quelques mots. Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre qu'il me faisait des avances. Impossible de m'enfuir avec le sac ; il était bien trop lourd et je l'avais de plus poussé sous le banc. D'un bond je me levai, bredouillant que mon frère était officier à l'Ecole militaire turque voisine et que j'allais l'avertir qu'on m'importunait. Le Turc semblait toujours aussi résolu. Je m'élançai alors de quelques mètres vers l'autre côté de la place comme pour mettre ma menace à exécution. Me voyant déterminé, le Turc se leva et s'enfuit. Je me rassis, tout remué par cet incident. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'une pareille aventure m'arrivait. Tout jeune, j'avais appris à reconnaître ce genre d'avances. Ce soir-là, cependant, le danger était beaucoup plus grand et ma frayeur d'autant plus vive.

Le camarade finit par arriver. Quand il m'eut donné le mot de passe, je lui remis le sac. C'était un homme jeune et athlétique. Il devait prendre la marchandise et filer. Or, il me demanda de l'accompagner jusqu'à l'adresse de la livraison. Comme il était mon aîné, je fis taire mes scrupules et lui obéis. A notre arrivée, les camarades furent pris de fureur, à juste titre. Il était interdit d'enfreindre les ordres. Ma tâche spécifique consistait à apporter les armes à un endroit précis. Le camarade que j'accompagnais devait les récupérer et revenir seul à sa base d'opérations. Quand je repense à cet incident, je me demande s'il avait recherché ma présence pour le cas où il eût été arrêté. Il essaya d'invoquer une excuse. Je m'éclipsai sans dire un mot.

Ma famille et les camarades que nous hébergions attendaient avec impatience mon retour. Mon frère et ma sœur qui, de derrière la fenêtre, avaient vu les agents arpenter

Institut kurde de Paris

la rue, avaient raconté aux autres combien mes bras et mes jambes tremblaient sous le poids du sac. Mon absence prolongée les avait tous conduits au bord de la panique. Je leur dis que j'avais accompli ma mission. Puis, comme à l'habitude, on ne reparla plus de l'affaire. Toutes ces opérations étant secrètes, il fallait être discret. On s'attendait toujours au pire et on avait appris à se défier des Turcs. Et pourtant, aujourd'hui, je peux affirmer que peu d'Arméniens étaient préparés aux événements qui commencèrent le 24 avril 1915.

Ce jour-là, dès la nuit tombée, la police vint appréhender chez eux deux cent cinquante notables de notre communauté — écrivains, directeurs de journaux, enseignants, avocats, dirigeants du parti Dachnak — et les emmena en prison avant de les envoyer en Anatolie où ils furent massacrés, en prologue au carnage dont un million deux cent mille Arméniens allaient être victimes.

Les arrestations commencèrent vers huit heures du soir après que des groupes d'officiers de police, éclairés de lanternes, eurent cerné les quartiers arméniens. Certains de nos compatriotes étaient déjà en tenue de nuit. Les Turcs leur déclarèrent qu'ils seraient de retour dans moins d'une heure et qu'ils n'avaient donc pas besoin de se changer. Incrédules et inquiets, tous obéirent pourtant, sachant qu'il serait déraisonnable et impossible — les messagers étant armés — de refuser une invitation à se rendre au poste pour répondre à « une ou deux questions ». Les heures s'écoulant, certaines épouses, prises d'angoisse, allèrent s'informer au commissariat de leur quartier, munies de lits de camp, d'oreillers et de vêtements chauds pour leurs hommes. La police leur certifia que leurs maris seraient bientôt de retour et les femmes rentrèrent chez elles les attendre. Mais aucun ne revint. Ils furent traînés d'un endroit à l'autre dans le labyrinthe des prisons politiques turques. A la fin de la semaine, ils se trouvaient en Anatolie.

Institut kurde de Paris

Ces groupes d'hommes, certains vêtus de pantoufles et de pyjamas, d'autres enveloppés dans des couvertures, que la police emmenait à l'aube par les rues de la capitale, ne passèrent pas inaperçus. La nouvelle de ces arrestations se répandit dans la ville comme une traînée de poudre. A la mi-journée, il n'y avait pas un foyer arménien qui ne fût livré aux lamentations et à la terreur. Les jours suivants, bien d'autres notables furent arrêtés. Quand les deux parlementaires arméniens, Kirkor Zohrab et Vartkès Serengulian, se présentèrent devant le grand vizir, Saïd Halim Pacha, pour protester formellement, ils reçurent des réponses évasives. Ils jurèrent alors de dire un jour au monde civilisé quel genre d'hommes étaient les Jeunes-Turcs. Le grand vizir se contenta de répliquer avec mépris. Ils furent déportés et assassinés. Notre patriarche Zaven, qui avait reçu de l'ambassadeur d'Allemagne l'assurance que les minorités de l'Empire n'étaient pas en danger, se présenta également devant Saïd Halim Pacha et le pria d'épargner la nation arménienne. L'élégant Premier ministre, homme de sang royal, lui répondit que les rapports faisant état d'arrestations et de déportations en masse étaient extrêmement exagérés. Notre patriarche, par la suite, devait être également déporté. En quelques mois, près de deux mille cinq cent notables arméniens furent à jamais arrachés à leur communauté.

Ce même soir du 24 avril où notre nation fut décapitée, eut lieu un autre événement qui fut pratiquement passé sous silence. Des milliers de jeunes Arméniens de la province, venus à Constantinople pour travailler comme journaliers — portefaix, portiers ou coursiers —, furent emprisonnés, puis déportés et tués. Ces jeunes gens pauvres avaient quitté leur village et leur famille. Certains avaient parcouru des centaines de kilomètres à pied pour se rendre dans la métropole. A Constantinople, ils acceptaient les tâches les plus humbles et les plus dures, tra-

Institut Kurde de Paris

vaillant treize heures par jour pour un salaire mensuel dérisoire. Ils envoyaient la plus grande partie de leurs gains à leur femme pour nourrir leurs enfants, ou à leurs parents pour acheter semences ou animaux de ferme. Ils vivaient avec leurs compatriotes dans des logements misérables et surpeuplés, dans les quartiers les plus sordides de la capitale. Pour la plupart analphabètes, ils constituaient la classe économiquement la plus faible de la communauté arménienne. Mais ils étaient jeunes et forts, c'est pourquoi les Jeunes-Turcs les considéraient comme une menace pour leur régime. Il fut facile à la police turque de rassembler ces cinq mille hommes en une nuit et de les conduire de force en prison et à la mort. Le 25 avril, aucun d'entre eux ne se trouvait sur son lieu de travail habituel et pas un ne revint. Dans leur longue marche vers l'intérieur du pays et vers la mort, certains furent peut-être brièvement réunis à leur famille. Les déportations en masse avaient commencé.

C'est, en effet, à l'époque de ces arrestations à Constantinople que nous parvinrent les premières nouvelles des déportations en Anatolie. Au moment même où le Premier ministre, Saïd Halim Pacha, déclarait avec humeur à notre patriarche que les Arméniens répandaient des mensonges et des rumeurs sans fondement, ses hommes et lui mettaient à exécution leurs plans de meurtre en masse. Les Turcs avaient élargi les repris de justice les plus endurcis et avaient fait de ces criminels des agents du gouvernement, membres du *Techkilati Mahsusiye*, l'organisation spéciale chargée des massacres. Cette organisation enrôla par milliers ces sadiques sans foi ni loi ; elle les arma, puis les envoya en Anatolie où ils collaborèrent avec les troupes régulières turques. La méthode était la suivante : les soldats turcs occupaient un village arménien et ordonnaient aux habitants — hommes, femmes, jeunes, vieux, malades — de quitter leur maison tels quels et de se rassembler dehors. (Le gouvernement avait déjà pris des

Institut Kurde de Paris

dispositions pour permettre le pillage et l'occupation des lieux ainsi abandonnés.) Les gens, terrifiés, impuissants, encerclés par des soldats armés de baïonnettes, étaient obligés de quitter leur village et commençaient leur long et infernal voyage forcé vers la mort. Tandis qu'affamés, battus, ils se traînaient sur les pistes d'Anatolie, ils voyaient fondre sur eux les bandes du *Techkilati Mahsusiye*, venues des collines voisines prêter main-forte à l'armée régulière. Ces irréguliers ou *tchétés*, comme on les appelait, achevaient le pillage et laissaient leurs victimes virtuellement nues, dépouillées de leurs chaussures, chemise, alliance et de tout argent ou objet qu'elles avaient réussi à dissimuler sur leur personne. Il y avait pire encore. Toutes les souffrances et l'horreur subies par les Arméniens ont été relatées en détail ailleurs, notamment dans le *Livre Bleu* britannique (1916)[1]. Quand les Turcs eurent achevé leur besogne, un million deux cent mille Arméniens avaient péri dans les massacres et l'Asie mineure s'était transformée en charnier.

Vingt-quatre heures après la première vague d'arrestations du 24 avril 1915, le nombre des fugitifs augmenta à Constantinople. Etudiants, professeurs, membres du parti Dachnak et d'autres encore, sachant que bientôt leur tour viendrait, passèrent dans la clandestinité. Les déserteurs qui arrivaient en masse dans la ville rapportaient des témoignages sur le désarmement des officiers et soldats arméniens par les autorités turques et sur le massacre des troupes arméniennes. On apprit ainsi que Muammer, gouverneur de Sebastia, avait massacré vingt mille soldats arméniens dans sa région. Comme je l'ai dit plus haut,

1. Arnold Toynbee, alors jeune historien, réunit les documents et fit une analyse concise des antécédents et de l'exécution des massacres. Cf. *Le traitement des Arméniens dans l'Empire ottoman.* Viscount Bryce, extrait du *Livre Bleu,* Laval, 1916, préface d'Arnold Toynbee. *(N.d.t.)*

Institut kurde de Paris

environ cent vingt mille de nos compatriotes avaient été incorporés dans des bataillons de travail. Les uns après les autres, ils furent massacrés. A Constantinople, le nombre des arrestations continua de croître et, chaque jour, filtraient de l'intérieur du pays de nouveaux rapports sur les atrocités perpétrées par les Turcs contre les Arméniens.

Dans tous les quartiers arméniens de la capitale, greniers, caves, puits intérieurs, cabinets de débarras, tout espace vide entre murs intérieurs et extérieurs, se transformèrent en cachettes. Ainsi se constitua tout un monde souterrain, peuplé de milliers d'hommes, où la police turque, guidée par les maudits traîtres, pénétrait parfois. Quand elle découvrait des fugitifs, elle les traînait de force en prison avec ceux qui leur avaient donné asile et, après les avoir torturés, elle les tuait ou les expédiait à l'intérieur du pays pour servir de victimes aux massacres en cours.

La maison que nous habitions était devenue le refuge de dix ou douze jeunes gens venus de diverses régions d'Anatolie. Ce chiffre variait car certains, après quelques semaines passées chez nous, partaient à la recherche d'une autre cachette. Quelle épreuve pour tous ces hommes, vifs d'esprit et de corps, que de rester dissimulés pendant quatre ans, les nerfs tendus dans la crainte d'une visite inopinée qui les forçait à se tapir ! Chaque jour nous parvenaient des nouvelles terrifiantes qui les remplissaient de tristesse et de fureur, mais contre lesquelles ils ne pouvaient rien. L'un d'entre eux eût-il été pris, c'était la mort pour nous tous.

En raison de mon allure gamine, j'étais la seule personne de sexe masculin de la maison à être libre de mes mouvements. En effet, la police secrète, aidée par des traîtres et espions arméniens, traquait les célibataires de province venus à Constantinople s'instruire ou trouver un

Institut Kurde de Paris

travail décent. Cette chasse à l'homme n'épargnait même pas les garçons de seize à dix-sept ans. Ces provinciaux n'avaient aucune attache familiale dans la ville et, pour cette raison, les Turcs les croyaient plus susceptibles de fomenter la révolte que l'Arménien stable de la capitale dont la famille avait souvent vécu dans la même maison et pratiqué le même métier pendant des générations.

Evidemment, l'Arménien qui s'était soustrait au service militaire encourait la même peine, qu'il fût natif de Constantinople ou de la province. Mais la présence dans la capitale de nombreux Européens et Américains nous épargnait la déportation et le meurtre en masse. Les Turcs ne tenaient pas à révéler à l'Occident leur projet barbare. La communauté arménienne de Constantinople était néanmoins prête à prendre des risques pour sauver ses compatriotes. Malgré son mode de vie conservateur et son hostilité à l'égard des mouvements révolutionnaires, quinze mille Arméniens environ ont été cachés et sauvés de la mort dans une ville qui comptait quelque cinquante mille foyers arméniens. Mais durant la guerre, autant sinon davantage furent arrêtés à Constantinople et déportés. Quatre-vingt-dix pour cent d'entre eux périrent avant la fin du conflit. Et chaque fois que la police découvrait des fugitifs dans un foyer, c'était une place de moins où d'autres auraient pu trouver refuge.

J'avais pour tâche d'escorter les fugitifs d'une maison ou d'un quartier à un autre. Les rues et ruelles de la capitale n'avaient pas de secret pour moi et mon courage était continuellement stimulé par les éloges que me prodiguaient mes camarades du Dachnak. Je servais aussi de messager entre les chefs de la Fédération qui vivaient dans la clandestinité et les Arméniens qui pouvaient encore circuler au grand jour. Notre patriarche Zaven, l'ancien député Keghan de Mouch (ville d'Anatolie), le professeur Khatchatourian, philologue autrefois proviseur du collège Getronagan, les dirigeants du Dachnak, Khos-

Institut Kurde de Paris

rov Babayan et Chavarch Missakian[1], tous purent rester en liaison grâce aux lettres que j'étais chargé de leur faire passer.

Je me souviens parfaitement de l'archevêque Zaven, notre patriarche, qui avait supplié le Premier ministre Saïd Halim Pacha d'épargner la nation arménienne et qui fut ensuite déporté. Un jour, j'allai lui porter une lettre du professeur Khatchatourian. Comme j'allais le quitter, il me dit :

— Archavir, mon fils, si tu es pris, nous nous retrouverons tous dans une grave situation.

— Soyez tranquille, monseigneur, lui répondis-je, ému par l'intérêt que me portait cet éminent personnage. Quand je vous aurai quitté, je courrai si vite que même un oiseau ne pourrait me rattraper. Et si je m'aperçois qu'on me suit, je déchirerai la lettre en mille morceaux et je l'avalerai.

Ma réponse le fit rire. Il me souhaita bonne chance et me laissa partir.

Une autre de mes occupations consistait à trouver des vivres non seulement pour ma famille et les hommes que nous hébergions mais aussi pour le professeur Khatchatourian et d'autres fugitifs. Tout, à commencer par le pain, était rationné. Notre alimentation quotidienne, quand on avait à manger, se composait de pain, de haricots, de quelques légumes, de poisson à l'occasion et d'un ersatz de café (fabriqué avec des pois chiches). Arsen Terlemezian (son passeport persan lui avait permis d'échapper à la mobilisation) et moi devions nous procurer des *vesikas* (cartes de rationnement). Pour les obtenir, on faisait revivre les morts et on libellait des dizaines de cartes d'identité au nom de femmes. Nous devînmes rapidement experts dans ce genre de faux. En effet, le moyen le plus

1. Fondateur, par la suite, du quotidien arménien de France *Haratch*. *(N.d.t.)*

Institut kurde de Paris

sûr de faire passer nos camarades d'une maison à l'autre était de les munir de cartes d'identité portant de fausses dates de naissance. Cette falsification n'était pas aussi difficile qu'il peut paraître. Certains fugitifs étaient en fait assez jeunes pour se faire aisément passer pour des adolescents de moins de seize ans. Et il était toujours possible de vieillir les plus âgés pour leur donner la soixantaine. Ces faux papiers leur permettaient, quand la police les arrêtait dans la rue, de prouver qu'ils n'avaient pas déserté.

On se gagna une telle réputation parmi les fugitifs que certains riches négociants vinrent ensuite nous prier de les sauver du service militaire. Une fois, nous fabriquâmes de faux papiers pour un négociant en *pasterma* (viande de bœuf boucanée) de Césarée (Kayseri). Mais la police l'arrêta, le tortura et réussit à lui faire avouer où il se les était procurés. Alors, elle nous tendit un piège. Elle trouva un Arménien disposé à jouer le rôle d'un fugitif en quête de papiers. Cet individu nous contacta par l'intermédiaire du négociant (lequel avait accepté de devenir indicateur en contrepartie de sa libération). Tous deux vinrent à Galata, près du pont, dans la maison du Grec chez lequel habitait mon grand ami, Archavir Papazian, alors âgé de dix-sept ans. Dès que l'espion de la police, muni de ses nouveaux papiers, fut parti avec le négociant, nous quittâmes la maison. A peine avions-nous refermé et verrouillé la porte d'entrée que nous nous aperçûmes que des agents de la Sûreté générale cernaient la maison. Il ne restait qu'une seule issue. Nous fîmes demi-tour, défonçâmes la porte d'un coup d'épaule et grimpâmes à toute vitesse l'escalier pour monter sur le toit. En bas, les agents donnaient l'assaut à la place avec force jurons. Stimulés par la peur, nous escaladâmes avec énergie le toit de tuiles glissantes. Deux ou trois agents s'aventurèrent à notre poursuite. Nous sautions de toit en toit, brisant des tuiles, risquant la chute à chaque pas, réussissant pour-

Institut Kurde de Paris

tant à garder notre équilibre et à maintenir une certaine avance sur nos poursuivants. Un des agents faillit tomber. Un autre, plus lourd, passa au travers d'un toit. Ses cris et ses hurlements durent alerter tout le voisinage. Les tuiles se brisaient tout autour de nous et roulaient sur les toits en pente. Finalement, on réussit à sauter dans une ruelle et à prendre la fuite.

Je frisai une autre fois la catastrophe, toujours avec mon ami Archavir. Nous nous étions rendus dans le quartier turc de Chahzade Baché pour acheter du pain avec nos fausses cartes de rationnement. Le boulanger, un petit homme renfrogné, prit nos cartes mais, au lieu de nous donner le pain, les posa sur la table et murmura quelques mots à son jeune employé. Celui-ci quitta le magasin. Je savais que nous étions en danger, mais nombre de nos camarades comptaient sur ce pain et je ne voulais pas repartir les mains vides. Nos cartes de rationnement indiquaient que nous étions employés dans un restaurant. Je m'empressai de prendre cinq miches empilées sur la table et les glissai dans mon sac, en disant au boulanger :

— Ecoutez, aujourd'hui, nous avons droit à sept miches ; mon ami va déjà rapporter celles-ci au restaurant pour ne pas faire attendre les clients.

Archavir attrapa le sac et partit en courant. Le boulanger, pris de fureur, s'apprêtait à m'injurier quand, brusquement, du minaret de la mosquée voisine, nous parvint le cri : « *Allah Ekber* » (Allah est grand). C'était l'appel à la prière. Le boulanger musulman garda le silence. La voix du muezzin semblait le captiver. Je jetai un coup d'œil dans la rue. Mon camarade avait disparu. J'aperçus alors l'employé qui revenait en courant, accompagné d'un agent de police.

— Je suis très très en retard, m'écriai-je, et je quittai précipitamment le magasin, abandonnant le boulanger à ses réflexions.

Lorsqu'on arrêta le professeur Khatchatourian qui

Institut Kurde de Paris

vivait dans la clandestinité depuis près d'un an, je faillis être pris. C'était au début de 1916. Vêtu d'un tablier d'épicier, je me dirigeais vers l'immeuble d'Oundjian où se cachaient le professeur et d'autres fugitifs pour leur remettre des vivres et une lettre de Kegham de Mouch, quand, au détour de la rue, j'aperçus une foule d'agents de police. Quelques instants plus tard, d'autres policiers, précédés de Vahé Ihssan, l'un des traîtres arméniens notoires, sortirent de l'immeuble, entraînant le professeur, l'avocat Samuel Rouchdouni, et une autre personne que je ne pus identifier. La nouvelle se répandit rapidement car Khatchatourian était l'un des hommes les plus respectés de Constantinople. Son arrestation provoqua une vive émotion dans la communauté qui se sentit dépossédée.

Le monde des fugitifs avait un nom. Même sous la menace de mort, ces hommes surent conserver leur sens de l'humour. Pour décrire l'épreuve qu'ils enduraient, ils avaient trouvé une expression sarcastique : *Taven tabouri*, ce qui, en turc, signifie « l'armée des greniers ». Et c'étaient bien les soldats des greniers, des caves, des doubles cloisons et des passages secrets. Ils s'appelaient ainsi par dérision, se moquant à la fois d'eux-mêmes et de la police, des espions et des traîtres.

Pendant ces affreuses années de guerre, les Arméniens de Constantinople se comportèrent dignement à l'égard de leurs compatriotes menacés. Ils firent des efforts héroïques pour transformer leurs maisons en refuges, partageant leur pain avec ces malheureux persécutés. Sans jamais se plaindre, ils s'exposèrent à maints dangers, supportèrent les tensions quotidiennes, les difficultés financières, les perquisitions terrifiantes et humiliantes. En ces jours de terreur, les méprisés surent se montrer vertueux ; ivrognes, prostituées, malfaiteurs, tous les clients habituels des commissariats de police de par le monde, aidèrent à trouver et à distribuer pain et vivres. Ils se

Institut Kurde de Paris

montrèrent loyaux et discrets. Et la haute classe possédante et conservatrice, qui tournait le dos aux mouvements révolutionnaires, cacha des fugitifs, tout comme le fit l'*Esnaf*, la bourgeoisie qui formait le nerf de la vie arménienne, dans tous les domaines. Comment pourrait-on oublier le comportement touchant des grand-mères et des vieilles filles qui, après avoir mené si longtemps une vie tranquille et protégée dans le cercle de leur famille, se mirent, avec un dévouement magnifique, à partager les deux cent cinquante grammes de pain de leur ration quotidienne avec les fugitifs et se firent pour eux blanchisseuses et femmes de chambre, lavant leurs vêtements et changeant leurs draps. Les déclarations et les menaces de la police demeuraient sans effet devant ce mouvement de résistance. On eût dit que chacun avait juré de sauver le plus de vies possible.

C'est ainsi que quinze mille soldats de l'armée des greniers purent survivre pendant la guerre.

Après l'armistice, quand des milliers d'orphelins et autres survivants des marches de la mort affluèrent dans la métropole, les Arméniens de Constantinople montrèrent à nouveau leur courage. Ils créèrent des orphelinats, organisèrent des cantines, procurèrent soins et médicaments aux victimes de la sauvagerie turque. En une année, la plupart de ces créatures à demi mortes retrouvèrent figure humaine. Jamais les adultes et même certains enfants ne pourraient oublier les souffrances subies, mais ils avaient au moins réappris à manger et à dormir et les enfants recommençaient à jouer et à chanter. Tous n'avaient naturellement qu'une idée en tête : quitter au plus vite la Turquie. Pour les survivants, le gouvernement grec leva immédiatement toute restriction à l'immigration ; des milliers d'Arméniens partirent ainsi en Grèce. Certains pays arabes, comme la Syrie et le Liban, qui, pendant des siècles, avaient subi le joug des Ottomans, accueillirent également les réfugiés arméniens. Ainsi com-

Institut Kurde de Paris

mença une nouvelle vie pour mon peuple. Les Jeunes-Turcs n'avaient pas pu « régler une fois pour toutes la question arménienne ». Ils n'avaient su que rendre à jamais leur nom synonyme de meurtriers, de massacreurs, de barbares.

Institut Kurde de Paris

Institut kurde de Paris

2.

Le sang dans les rues

Durant les premières années de la guerre, on souffrit constamment de la faim. Il était également difficile de trouver des vêtements mais cela nous semblait sans importance. Les familles modestes n'avaient pas les moyens d'acheter au marché noir. Le pain était rationné. Les boulangers et leurs employés exploitèrent au maximum la situation. Ils s'appropriaient une grande partie du pain pour leur consommation personnelle ou pour le marché noir. Lorsque la file devant le magasin manifestait quelque signe d'impatience, il n'était pas rare de s'entendre dire que tout avait été « vendu ». Il fallait alors attendre des heures durant la fournée suivante. Si le boulanger était de méchante humeur — et la plupart semblaient l'être pendant la guerre — il lui arrivait parfois, comme à ses employés, de nous mettre dehors, même si nous avions des tickets de rationnement. Les légumes coûtaient très cher. Seuls les oignons, les pommes de terre, les haricots et, de temps à autre, une courge, étaient à notre portée. Le sucre avait disparu des magasins.

Un parent éloigné de la famille vint à notre secours. Il m'envoya, muni d'une lettre de recommandation, chez le directeur de la Société des tramways, alors sous gestion allemande. M. Grünberg — tel était son nom — m'engagea comme receveur, et les beaux jours commencèrent.

Je recevais un salaire hebdomadaire, dérisoire en com-

Institut kurde de Paris

paraison des sommes que j'empochais effectivement, comme d'ailleurs tous les autres receveurs. A cette époque, le service des tramways était extrêmement désorganisé, ce qui permettait à tous les employés, en majorité grecs et arméniens, de « mettre du beurre dans leurs épinards ». Quelques jeunes Turcs, pour la plupart des *beyzades* (fils de riches) s'étaient fait inscrire sur la liste du personnel pour échapper au service militaire. Mais on les voyait rarement. Chaque semaine, nous parvenions à amasser un petit pécule en faisant payer les voyageurs sans leur délivrer de billets. Les contrôleurs, du moment qu'ils recevaient leur part, nous couvraient.

Je n'avais pas compté sur une pareille aubaine. Au début, j'étais tout heureux d'avoir un travail qui me procurait un salaire et un uniforme. N'ayant plus à craindre la conscription, je pouvais circuler librement dans les rues et regarder en face les agents de police. Ils avaient le respect de l'uniforme, quel qu'il fût. Les premiers jours, je fus plutôt intimidé par mes nouvelles fonctions. Tout ce que je voyais me stupéfiait. Puis, constatant que chacun agissait pour son compte, je décidai d'en faire autant. Je dois avouer que, pendant longtemps, trois au moins des quatre roues du tramway roulèrent à mon profit ! Mon ami Archavir Papazian travaillait également comme receveur. Nous devînmes inséparables et, partout, on nous accueillait avec ces mots : « Voilà les profiteurs ! »

Les inspecteurs commencèrent à se plaindre au directeur de l'augmentation de mes revenus. M. Grünberg me changea de poste et me donna celui, bien plus avantageux, de contrôleur qui équivalait à la fonction d'inspecteur. Ce changement mit un terme au mécontentement et améliora sensiblement ma situation. Le travail était moins fatigant et je demeurais « actionnaire » du cercle des receveurs que j'avais pour tâche de contrôler.

J'avais davantage l'occasion de me distraire. J'aimais beaucoup le théâtre, les opérettes en particulier, et sou-

Institut kurde de Paris

vent je me rendais au théâtre de l'Odéon, dans le quartier de Galata-Saray, lorsque la célèbre troupe de Balian interprétait la comédie musicale turque : *Leblebidji Horhor Agha*.

Pour finir, M. Grünberg me confia la distribution de pain et de vivres aux employés de la société. (Chacun recevait une ration alimentaire quotidienne comme il convenait au personnel d'un service aussi vital.) Je dois dire que les rations de pain étaient correctes. J'étais tout-puissant car je détenais les clés du magasin à provisions. Nos camarades fugitifs et d'autres familles commencèrent d'ailleurs à reprendre du poids. Mais ce que j'aimais particulièrement, c'était me pavaner dans les rues en uniforme. Je prenais grand soin de mon costume qui était toujours propre et bien repassé.

Je voulus remercier M. Grünberg de sa gentillesse, mais comment ? Je savais qu'il n'accepterait aucun cadeau. Finalement, je trouvai un moyen qui fut très apprécié. J'achetai les meilleurs poissons du Bosphore, un *levrek* et un *batounia*, frais et savoureux, et les lui apportai.

— Mon oncle est pêcheur, lui dis-je, et il serait heureux que vous acceptiez ce modeste présent.

L'inspecteur en chef, Filipucci, et Djenani Bey, qui assistaient aux séances du conseil de discipline de la Société des tramways, acceptaient fort heureusement cadeaux et argent. Je m'assurai leurs bonnes grâces. Chaque jour, deux ou trois receveurs étaient convoqués devant le conseil pour avoir fabriqué de faux billets afin d'équilibrer leurs comptes. La plupart purent conserver leur emploi grâce aux sommes importantes que je donnai à Djenani Bey.

Les autres employés avaient adopté une attitude de « non-intervention » à mon égard, du fait de ma position privilégiée. Je faisais les courses du ménage Grünberg et parfois j'accompagnais l'épouse du directeur, une Arménienne fort belle, dans les magasins pour l'aider à porter

Institut Kurde de Paris

les paquets. M. Nourdjian, le parent qui m'avait introduit, était chef mécanicien dans la société et membre du club de M. Grünberg. Je profitais de sa position invulnérable.

Cette période de ma vie me donna l'occasion de découvrir, avec un amusement mitigé, différents aspects de la vie à Constantinople. J'achevai ainsi mon éducation. Certains receveurs turcs formaient les cohortes des célèbres pickpockets de la capitale. Ils circulaient d'une voiture à l'autre, repérant les hommes aux portefeuilles bien garnis. Quand ils avaient trouvé une victime, ils la signalaient d'un clin d'œil au pickpocket. Parfois celui-ci était pris sur le fait, mais au milieu du brouhaha qui suivait et des cris : « Voilà l'homme... », « Non, c'est lui ! », il parvenait à s'échapper avec la complicité des receveurs. La police arrivait toujours trop tard sur les lieux.

Un jour que j'effectuais ma ronde d'inspection dans la rue Bayazid où se trouvait le ministère de la Guerre, je vis un tramway arrêté, bloquant la circulation. Entendant des cris, je sautai dans une des voitures et me retrouvai devant un spectacle incroyable. Un général turc giflait un receveur et lui bottait les fesses tout en l'injuriant. Le pauvre receveur était terrifié. Prudent, je me gardai d'intervenir ; un homme beaucoup plus courageux que moi n'eût pas osé faire des reproches à un militaire. Les passagers avaient l'air effrayé ; ils étaient eux aussi à la merci du général. Que s'était-il passé ?

Très vite, je compris. Il y avait une coupure de courant, ce qui arrivait assez fréquemment, et le général tenait le receveur pour responsable du contretemps et lui demandait des explications qu'il n'écoutait même pas.

— Mais, mon pacha, disait l'employé à travers ses larmes, le tramway s'est arrêté parce qu'on a coupé l'électricité... Ce n'est pas de ma faute... Grâce !

Le général continuait de vociférer.

— Et pourquoi l'a-t-on coupée ? Qu'est-ce que c'est que cette électricité ! Que ça vous serve de leçon... Que ça ne se reproduise plus.

Institut Kurde de Paris

Il finit par descendre du tramway en hurlant des injures. On put alors consoler le receveur. Tout le monde soupira de soulagement.

Parfois le tramway était arrêté par une patrouille de police qui montait à bord et fouillait les jeunes gens. Il fallait alors présenter livrets militaires et feuilles de permission. Pareils à des limiers, les policiers repéraient toujours les fugitifs sortis de leur cachette. Les malheureux chrétiens étaient alors emmenés de force. Je me rappelle le cas d'un jeune homme. Il devint blême lorsque la police monta dans la voiture. Un agent l'attrapa par le col et se mit à le secouer en jurant furieusement. Un silence de mort s'était répandu parmi les passagers. Je bouillais de colère mais ne pouvais rien faire. La police l'arrêta. C'était un Grec, un beau garçon d'environ dix-huit ans.

Malgré le zèle qu'elle mettait à traquer les fugitifs, la police veillait cependant à ne pas contrarier la direction de la Société des tramways. C'était en effet une concession allemande. Les arrêts trop fréquents ou prolongés du service provoquaient parfois la colère des responsables. Les hauts fonctionnaires turcs qui voyageaient en première classe supportaient également assez mal ces retards. Il n'était pas rare de voir un officiel, rentrant chez lui après une réunion au ministère de la Guerre, ordonner à la police de descendre immédiatement et de poursuivre sa chasse aux fugitifs ailleurs ou à un autre moment. « Allez perquisitionner chez eux et ne nous retardez pas » était la réflexion habituelle des officiers ou fonctionnaires turcs. La police craignait donc d'arrêter les tramways et, pour en finir au plus vite, demandait parfois aux conducteurs, receveurs et contrôleurs de collaborer. Nous devions alors prendre position autour du tramway pour empêcher les gens de descendre et pour signaler les voitures déjà visitées afin d'éviter toute répétition inutile de l'opération.

Dans la confusion que provoquait ce genre de fouille, je

Institut kurde de Paris

réussis un jour à aider quelques fugitifs. Un groupe d'agents stationnait dans la rue tandis que leurs collègues s'empressaient de visiter les voitures. Ils avaient commencé par celle devant la nôtre. Notre tour venant, un Arménien s'approcha de moi et me murmura :

— J'ai laissé mes papiers chez moi... N'y a-t-il pas moyen de sortir ?

Deux jeunes Grecs, nous voyant en conciliabule, s'approchèrent à leur tour et me firent la même demande. Je répondis en grec que j'allais essayer de trouver une solution et j'ordonnai immédiatement au conducteur de démarrer. A peine la voiture s'ébranlait-elle qu'un policier nous somma de nous arrêter. Je levai les bras et m'écriai en turc : « *Tamam !* » (Tout est en ordre), comme si nous avions déjà été fouillés. L'agent me crut et les trois chrétiens furent sauvés, ce jour-là du moins.

Je passais mes soirées à m'occuper des fugitifs que nous hébergions. Je leur procurais, ainsi qu'à beaucoup d'autres, des vivres en abondance, mais ces hommes, isolés pendant des années, étaient surtout avides de nouvelles, ce que j'étais aussi en mesure de leur donner. Mon uniforme me servait de bouclier. Je pouvais aller partout et même me faire passer pour un fonctionnaire turc. Mon statut d'employé des Tramways me permettait de fréquenter les cafés où les agents de police et de la Sûreté générale rencontraient les fonctionnaires et les marchands qui arrivaient d'Anatolie et leur rapportaient les dernières nouvelles sur le carnage en cours.

C'est dans un de ces cafés crasseux et enfumés, où l'on servait également du raki[1], que je vis pour la première fois, de mes propres yeux, des membres du *Techkilati Mahsusiye*, l'organisation spéciale chargée des déportations. Ces immondes repris de justice, dont le fez et les

1. Boisson alcoolisée préparée par la distillation du raisin et de l'anis. *(N.d.t.)*

Institut Kurde de Paris

bottes militaires attestaient leurs nouvelles fonctions de *tchétés*, venaient en permission dans la métropole pour dépenser dans les cafés et les bordels leur argent taché de sang.

Les conversations tournaient autour de la guerre. Ces tchétés, tout comme les fonctionnaires et les marchands à la barbe grise et enturbannés, glorifiaient les officiers et les divisions turcs et parlaient avec mépris des armées du *Moscov giaour* (le « Russe infidèle ») sur le front du Caucase, ou des giaours anglais, australiens et français à Gelibolu (Gallipoli) et sur le front du Sud.

Certains tchétés racontaient également d'autres histoires que j'écoutais très attentivement. Ils parlaient avec jubilation des déportations et des massacres d'Arméniens. Ils décrivaient la façon dont on torturait et tuait lentement les hommes sous les yeux de leurs femmes et de leurs enfants. Ils expliquaient dans un langage obscène ce qu'ils avaient fait aux Arméniennes. Ils prenaient plaisir à parler des milliers de nourrissons et d'enfants tués. Si la « chienne de Buchenwald » récoltait la peau des juifs, ces hommes, pour leur part, se vantaient de collectionner les tétons des Arméniennes qu'ils avaient assassinées. Et ils se glorifiaient évidemment des richesses prises aux *giaours*.

Aucun de ces individus ne manifestait jamais la moindre trace de regret, de dégoût ou de culpabilité. Ils se comportaient comme si le gouvernement jeune-turc rendait un grand service au pays. Il en était de même pour ceux qui les écoutaient. Ils entendaient ces récits d'horreur non seulement avec plaisir mais avec envie. Parfois, les tchétés leur montraient ce qu'ils avaient volé : une montre en or, un ruban de mariage, des colliers, des robes de soie même. Ils vendaient ces objets puis faisaient tinter leurs pièces tout en disant à la foule admirative qui les entourait : « L'argent du giaour est toujours bienvenu. » Les agents de police qui vivaient de pots-de-vin, et les

Institut kurde de Paris

autres pleuraient presque de jalousie. Ils répétaient constamment que les tchétés avaient de la chance, ce qui n'était pas le cas de tout le monde. Un jour qu'un tchété venait de raconter un récit particulièrement horrible sur le meurtre de plusieurs milliers d'Arméniens, un Turc lui répondit :

— Leurs racines ne se dessèchent pas.

Le soir, de retour chez moi, je rapportais ces conversations à mes camarades.

Dans un de ces cafés, je rencontrai Echref, agent très efficace de la police secrète. Après la guerre, quand j'en eus fini avec le traître arménien Vahé Ihssan, avec le grand vizir Saïd Halim Pacha et d'autres dirigeants turcs, Echref, qui était le seul à me connaître personnellement, me pourchassa sans relâche, pendant des années, sans pourtant jamais parvenir à me capturer.

Pendant la guerre, Echref vint perquisitionner chez moi avec d'autres agents de la police secrète. Il m'interrogea à plusieurs reprises mais je réussis toujours à le convaincre de mon innocence. Je lui promettais de l'avertir dès qu'un fugitif viendrait chercher refuge chez nous. J'étais en fait une sorte de fonctionnaire et il devait penser que je ne serais pas assez fou pour risquer de perdre non seulement mon travail mais aussi la vie.

C'était un homme intelligent et rusé. Jamais il n'acceptait de pot-de-vin. Il avait environ quarante-cinq ans, le teint pâle, l'air en général perdu dans ses pensées. Il n'était pas violent comme Ali Riza, autre agent de la police politique. La férocité de ce dernier et de certains de ses collègues était notoire.

Au cours de la guerre, il m'arriva, une ou deux fois, d'offrir un café à Echref. Il riait, amusé de me voir disposer de tant d'argent dont il connaissait d'ailleurs la provenance. Une fois, j'insistai pour l'emmener au théâtre de l'Odéon. Il y resta une demi-heure puis, alléguant son travail, me quitta.

Institut Kurde de Paris

Echref semblait ne jamais dormir la nuit. Aux dires de ses amis des cafés, il se comportait comme s'il était le seul à avoir reçu la tâche de traquer et de capturer les fugitifs. Echref et moi espérions obtenir des renseignements l'un de l'autre. J'étais très prudent dans mes rapports avec lui et toujours très courtois. Chaque fois que je l'assurais de lui livrer des fugitifs, il me répondait :

— C'est bien, mon garçon.

Il portait un intérêt tout particulier à notre maison. Je soupçonnais Vahé Ihssan d'en être la cause. La suite des événements allait montrer que j'avais raison.

Vahé Ihssan était né en Anatolie dans le vilayet[1] d'Erzingan. Son nom de famille était Yessayan. Il était probablement venu à Constantinople dans son adolescence. Au début de la guerre, il devait avoir quarante ou quarante-cinq ans. Il avait de nombreux parents arméniens dans la ville, tous d'honorables chrétiens qui le méprisaient et, évidemment, n'aimaient pas dire qu'il appartenait à leur famille. Il avait épousé une Arménienne dont il avait eu deux fils et une fille. Sa femme et ses enfants avaient conservé le patronyme arménien Yessayan, mais quand ces derniers, devenus grands, quittèrent la Turquie, ils changèrent de nom.

Ihssan décida de s'attacher à la fortune des Turcs. Il renia le christianisme, turquifia son nom et accepta un travail dans le *Kesme Siasi*, la section politique de la police secrète turque. Comme d'autres traîtres arméniens, c'était un agent zélé et impitoyable. Il devint par la suite un des responsables les plus sûrs de la section. Il avait des dizaines de Turcs sous ses ordres. Ayant adopté les principes du commandement turc, il les maltraitait en toute impunité et jurait pour le motif le plus futile. Je me souviens de lui comme d'un homme grand, plutôt robuste, aux joues roses et aux yeux sombres.

1. Division administrative dans l'empire Ottoman. *(N.d.t.)*

Institut Kurde de Paris

Cet individu était une calamité. Il semblait ne jamais se reposer. Jour et nuit, il arpentait les rues avec des patrouilles de police. Lorsqu'une arrestation avait lieu en son absence, on apprenait ensuite que l'accusation venait de lui. Il fut responsable de la déportation de milliers d'hommes et de la pendaison de dizaines d'autres. Ce fut lui qui, avec l'autre traître arménien Hidayet, aida à dresser la liste des notables arméniens arrêtés et déportés en 1915. Il avait déjà collaboré, en 1914, à l'arrestation des vingt dirigeants du parti Hintchak, emprisonnés pendant six mois et pendus.

Le hasard voulut qu'Ihssan habitât à côté de chez nous à Péra. Nos cours étaient contiguës et, par les fenêtres arrière, nous pouvions regarder l'un chez l'autre. Il était particulièrement soucieux de contrôler son voisinage. Il exerçait sur nous une surveillance permanente. Je me rappelle le jour où l'on arrêta un jeune médecin arménien qui logeait chez un Grec, en face de notre maison. L'homme avait payé la taxe d'exemption du service militaire afin d'achever ses études médicales. Dès qu'il eut obtenu son diplôme, il fut mobilisé. Or, il avait entendu dire à l'époque que le gouvernement massacrait ses compatriotes et, plutôt que de servir un pareil gouvernement, il avait rallié l'armée des greniers. A plusieurs reprises, Ihssan envoya ses hommes chez le Grec qui réussit à les convaincre qu'il ne dissimulait aucun fugitif. La cachette était bonne. Ihssan décida alors de diriger lui-même les opérations. Des agents en tenue et en civil encerclèrent la maison tandis que d'autres perquisitionnaient. Ihssan attendait dans la rue, très sûr de lui. Un moment plus tard, les agents ressortirent, bredouilles.

— Avez-vous regardé sur le toit ? leur demanda Ihssan. Montez sur le toit, dépêchez-vous. Le fugitif *doit* s'y trouver.

Il s'était mis à hurler sans perdre pour autant son air assuré. Il avait manifestement repéré le pauvre garçon au

Institut Kurde de Paris

moment où celui-ci s'était aventuré hors de sa cachette. Les agents, obéissant aux ordres de leur chef, finirent par trouver le fugitif qui, pour sauver sa vie, s'était suspendu au toit. Quand ils réapparurent dans la rue, traînant leur proie, Ihssan gifla le plus proche en criant :

— Imbéciles, il faut toujours être derrière votre dos !

On ne revit jamais le jeune médecin. La famille grecque réussit par bonheur à convaincre la police qu'elle ignorait tout de ce pensionnaire et échappa au châtiment.

Quand j'évoque cette époque des perquisitions, le souvenir d'une nuit particulièrement terrifiante me revient distinctement en mémoire. C'était en 1916. On nous avait demandé d'héberger pour quelques jours un officier de l'armée italienne qui s'était secrètement introduit dans Constantinople. Nous l'avions surnommé Leonardo. Toute la journée, l'Italien avait discuté de ses plans avec les camarades du Dachnak qui vivaient chez nous. Le soir, on s'était couché de bonne heure. A minuit, tout le quartier était endormi. Les becs de gaz dispensaient une faible lumière dans la rue sombre. A demi endormi, j'entendis sonner l'horloge de l'école catholique voisine. J'écoutais les bruits de la maison. Je me rappelle tout avec netteté, même la voix du petit-fils de notre voisin qui avait alors la coqueluche et que des quintes de toux réveillaient constamment.

Nous avions passé une journée épuisante et étions tous très tendus. Après l'arrivée de Leonardo, la police avait procédé à l'une de ses perquisitions périodiques et visité presque toutes les maisons du quartier. Elle avait même capturé certains fugitifs qui tentaient de trouver une cachette plus sûre. Deux camarades du Dachnak étaient venus se réfugier chez nous. A la nuit tombée, tambour et veilleur de nuit avaient arpenté les rues, appelant aux armes, proférant des menaces contre les fugitifs et ceux qui les abritaient : « Ils seront tous pendus », psalmodiait

Institut Kurde de Paris

le veilleur tandis que résonnaient les tambours. Nous étions allés nous coucher de bonne heure pour économiser le chauffage et essayer de dormir lorsque, vers dix heures, la voix du veilleur nous avait à nouveau fait sursauter. Cette fois, il annonçait un incendie. Aux cris de *Yangin Var ! Yangin Var !* (Au feu !) se mêlaient les jappements de bandes de chiens errants et la rumeur des curieux se précipitant sur le lieu du sinistre.

Soudain, j'entendis frapper doucement à la porte. Je bondis hors de mon lit et me précipitai à la fenêtre. Une patrouille de police était postée dans l'ombre devant notre maison. Pris de panique, je grimpai au deuxième étage pour prévenir les onze hommes que nous cachions.

Les fugitifs, comme moi, n'avaient pu trouver le sommeil. Dès que je fis irruption dans leur chambre, une lampe à la main, ils sautèrent de leur lit. Dans la pénombre, ce fut soudain la bousculade, un enchevêtrement de bras et de jambes, un chassé-croisé de murmures haletants. On renversa une table. Dans la confusion, je fis tomber la lampe. L'obscurité totale qui s'ensuivit, au lieu d'aggraver la situation, nous incita au calme.

La police, maintenant, martelait la porte et proférait des menaces ; elle jurait d'enfoncer la porte si l'on ne venait pas ouvrir immédiatement. J'aidai les hommes à se faufiler dans la cachette spécialement conçue pour ce genre de circonstances et descendis au rez-de-chaussée. En chemin, je me retrouvai nez à nez avec Leonardo. L'Italien était en nage et hors d'haleine. Il me dit en turc qu'il avait tenté de s'échapper par la fenêtre de la cour mais qu'un homme, revolver au poing, l'en avait empêché. Je compris qu'il s'agissait de Vahé Ihssan.

— Où sont les garçons ? répétait Leonardo.

Comme il était simplement de passage, nous ne lui avions pas parlé de notre cachette. Elle était ingénieuse. Tant de policiers avaient piétiné le sol de notre maison qu'elle était maintenant dans un état épouvantable ; cer-

Institut Kurde de Paris

taines lattes du plancher avaient été arrachées, les murs s'étaient fissurés. L'une des chambres du premier étage était particulièrement délabrée. A travers les larges fentes du plancher, on apercevait le rez-de-chaussée. Qui aurait pu deviner que dans cette pièce, derrière un mur fendillé et sous un coin de plancher se trouvait un vide capable de renfermer plus d'une douzaine d'hommes ? Cette cavité voûtée en pierre se prolongeait jusqu'au sous-sol, dans la cuisine, à hauteur du puits que dissimulait un mur. Sur le mur étaient accrochées casseroles et poêles.

Ma mère descendait ouvrir la porte. Je lui hurlai d'attendre. Dehors, la police criait et jurait. J'emmenai Leonardo jusqu'à la cachette. Il s'y faufila avec un soupir de soulagement. Une vieille porte défoncée servait à dissimuler l'ouverture. Il fallait la disposer d'une certaine façon. Une fois en place, on jetait devant quelques couches sales (ma sœur avait deux jeunes enfants) et l'illusion était complète. J'étais en train de l'installer lorsque les agents de police défoncèrent la porte d'entrée. Je les entendis se ruer dans la maison. Ma pauvre mère qui attendait dans le vestibule fut piétinée et sérieusement contusionnée. Après cet incident, elle ne cessa de souffrir de douleurs à l'estomac et dans le dos qu'aucun remède ne soulageait.

Je quittai la chambre et me précipitai dans l'escalier au moment où les policiers envahissaient le rez-de-chaussée. Parmi eux, je reconnus Ali Riza, Echref — que j'allais ensuite rencontrer dans les cafés — et Hidayet, le prêtre qui avait abandonné l'église arménienne pour se faire indicateur au service des Turcs.

Je m'approchai d'Echref avec mon sourire habituel mais il me regarda avec mépris. Il hurlait des ordres à ses hommes. Il était déjà venu perquisitionner chez nous avec Ali Riza et m'avait même invité à le suivre au commissariat où il avait tenté de m'amadouer avec de belles paroles et en m'offrant à manger. Comme toujours, j'avais solennellement promis de l'avertir dès qu'on nous amènerait des fugitifs.

Institut Kurde de Paris

Les policiers, soucieux de plaire à leurs supérieurs, se démenaient. Les voyant se ruer dans l'escalier, je leur criai : « Il est branlant », ce qui freina un peu leur ardeur. Ma sœur, Eliz, s'était enfermée dans la chambre où se trouvait l'entrée de la cachette. Quand la police cogna à sa porte, je l'entendis répondre :

— Un instant, s'il vous plaît, je ne suis pas habillée.

Je m'empressai de les rejoindre et, prenant un air matois, fis de grands gestes vers l'étage supérieur. Tous s'engouffrèrent dans l'escalier. J'en profitai pour pénétrer dans la chambre et arranger convenablement la porte. J'entendis mes camarades soupirer de soulagement. Je jetai des cendres par terre pour faire croire qu'elle n'avait pas bougé depuis longtemps. Puis je sortis et allai rejoindre les policiers déconfits. Echref, furieux de son échec, grimpa sur le toit pour parlementer avec Vahé Ihssan qui montait toujours la garde dans notre cour. Ali Riza me regardait.

— Mon garçon, me dit-il d'une voix enjôleuse, dis-moi, sans mentir... où sont-ils allés ?

A cet instant Echref redescendit. Je me dirigeai vers la fenêtre qui donnait sur la cour et m'adressai à lui, sans tenir compte de la question d'Ali Riza.

— Echref, *Effendi* [1], croyez-moi, je dormais encore il y a quelques minutes. Vous savez que j'ai promis de vous avertir dès qu'un *comitadji* [2] viendrait ici.

— Tu mens, hurla le traître Ihssan de la cour. Archavir ment. J'en ai vu un qui se penchait à cette fenêtre, il y a quelques minutes. Il essayait de s'échapper. Je l'ai forcé à rentrer avec mon revolver. Où est-il ? Trouvez-le.

1. *Effendi* et *bey* sont des formules de respect fréquemment utilisées dans la conversation. *(N.d.t.)*

2. Nom donné par les Turcs à tous les opposants. Le terme signifie littéralement : « qui appartient à un parti » ; ici, il désigne plus particulièrement un membre du Dachnak. *(N.d.t.)*

Institut Kurde de Paris

— Non, *Effendi*, dis-je. Il se trompe. L'homme qui se penchait à la fenêtre, c'était moi.

Je me tournai alors vers Ihssan et lui répétai mon explication. L'Arménien me jeta un regard noir et marmonna quelque chose.

Ali Riza, se comportant comme si j'étais de leur côté, me demanda s'il ne pouvait pas se trouver dans la maison quelque cachette dont j'ignorais l'existence. Je me sentis plein d'audace. Une idée avait germé dans ma tête.

— *Bey Effendi*, lui dis-je, usant d'un double titre, il serait peut-être prudent de jeter un coup d'œil au puits.

La même pensée semblait l'avoir effleuré. Il emmena ses hommes au sous-sol, dans la cuisine.

— Peut-on descendre dans le puits ?

— Je pense bien, Ali Riza *Bey* ! Une fois, mon beau-frère a laissé tomber son portefeuille et mon frère est descendu le chercher.

C'était vrai. Je me rappelais combien l'entreprise avait été difficile et dangereuse. Elle le serait davantage encore de nuit. Je laissai cependant croire que l'opération ne présentait aucune difficulté. Je tenais à voir descendre un certain policier.

Je me tournai vers Ali Riza et, montrant du doigt l'homme en question, lui dis :

— *Bey Effendi*, cet homme me semble le moins lourd et le plus agile de tous. Il lui sera facile d'aller au fond du puits.

Il s'appelait Mehmed. Je l'avais vu gifler ma mère après qu'elle eut été piétinée par ses collègues.

— Vas-y, Mehmed, fais-nous voir ce dont tu es capable, lui dit Ali Riza.

Mehmed me lança un regard furieux. Il lui fallait obéir aux ordres sans discuter. On lui attacha une corde autour de la taille, et lentement il commença à descendre. Ali Riza et les autres me regardaient d'un œil amical ; ils étaient convaincus que j'étais de leur bord.

Institut Kurde de Paris

— Il n'y a personne ici... personne..., criait Mehmed.

— *Effendi*, dis-je en feignant la plus grande sincérité, le puits est très profond et deux longueurs de corde suffiront à peine à le conduire au fond.

Tandis que les policiers réfléchissaient, la voix de Mehmed nous arriva, encore plus forte et implorante. Il s'était enfoncé de près de neuf mètres dans ce trou obscur.

— Il n'y a personne... Je le jure... Il n'y a personne... Je ne peux plus respirer... La bougie est éteinte... Je ne peux plus respirer.

On finit par le remonter. Quand il m'aperçut, il se mit à jurer entre ses dents. Ali Riza et Echref ne lui prêtèrent pas la moindre attention. J'eus le sentiment qu'ils préparaient quelque chose ; ils semblaient perdus dans leurs pensées. Ils se parlèrent à voix basse puis ordonnèrent à leurs hommes de partir. L'ordre fut exécuté avec empressement. Les deux chefs les suivirent et la maison nous fut rendue.

Pour pénétrer chez nous, ils avaient cassé la tige de fer qui servait à verrouiller la porte de l'intérieur. J'essayai de l'arranger le mieux possible. Puis je montai au premier. Soudain j'entendis ma mère et ma sœur hurler. Les cris venaient du sous-sol. Je m'y précipitai. Elles avaient découvert deux policiers cachés dans le réduit à charbon. Ils avaient sans doute reçu l'ordre de rester sur les lieux pour surprendre d'éventuels fugitifs que nous aurions pu cacher.

Ils auraient attendu en vain. Après une descente de la police, nous avions l'habitude de fouiller la maison aussi minutieusement qu'elle venait de le faire, pièce par pièce. Nous montions même sur le toit et guettions par les fenêtres pour nous assurer qu'elle ne revenait pas. Une vingtaine de minutes plus tard, on déplaçait la porte dissimulant la cachette pour laisser pénétrer l'air. Nous ne faisions sortir nos camarades qu'après nous être assurés que la maison était vraiment à nous et qu'aucun policier ne se cachait dans les rues sombres.

Institut Kurde de Paris

En dépit de leur arrogance et de leur brutalité habituelles, les deux policiers surpris dans le réduit à charbon prirent un air aussi coupable que des voleurs. Pour sauver la face, l'un d'eux me cria :

— Qui vient de descendre ?

— C'était moi, vous le voyez bien, répliquai-je sur le même ton.

Ils s'attardèrent un instant puis partirent. Je fus réconforté à l'idée que leurs supérieurs allaient les tancer vertement et leur donner quelques coups pour les punir d'avoir échoué dans leur mission.

Nous fûmes tranquilles le reste de la nuit et les jours suivants. Puis, le soir de Pâques, alors que nous étions tous réunis à la table familiale, nous entendîmes frapper doucement à la porte. Je grimpai au grenier pour regarder dans la rue. En bas, je vis un Turc en fez qui portait, sous le bras, de grands registres. Il n'avait pas l'air dangereux, mais il fallait toujours se méfier. Les camarades se glissèrent dans la cachette. Cette fois-ci, tout se passa dans le plus grand calme. Tandis que ma mère rangeait la pièce, ramassait les assiettes et les verres de nos camarades, je descendis au rez-de-chaussée.

J'ouvris la porte. Avant même que le Turc pénétrât dans le vestibule, une silhouette se glissa derrière lui, suivie d'une autre. C'était Echref accompagné d'une patrouille. Très poliment, il m'informa qu'il venait faire une dernière perquisition à l'issue de laquelle il nous donnerait un papier à signer attestant que nous n'abritions aucun fugitif. Ensuite, on nous laisserait en paix.

Echref avait amené avec lui un maçon. Celui-ci fouilla la maison de fond en comble avec les policiers, tapant sur les murs et le sol pour repérer les espaces creux. C'était une grande maison et ils travaillaient avec lenteur et méthode. J'étais très nerveux et ne cessais de bavarder. Je voulais distraire l'attention du maçon et des policiers et maintenir Echref dans de bonnes dispositions. Brusque-

Institut kurde de Paris

ment, Echref sortit sur le palier et pénétra dans la pièce où donnait la cachette. Sans interrompre mon bavardage, je lui emboîtai le pas. Il regarda autour de lui, d'un air pensif, puis se planta au milieu de la chambre et fixa le mur derrière lequel se dissimulaient mes camarades. Mon cœur cognait dans ma poitrine. J'étais terrifié. Un instant, je crus qu'il connaissait notre cachette et qu'il jouait sadiquement au chat et à la souris avec moi. Je priais le Ciel qu'il ne se tourne pas vers moi. Malgré mes efforts pour me maîtriser, je savais que mon visage me trahirait. Echref réfléchissait intensément. Il me faisait l'effet d'un limier flairant sa proie. Instinctivement, il avait repéré quelque chose d'anormal dans cette pièce.

Quelques minutes de réflexion supplémentaires pouvaient lui donner une inspiration et lui fournir la réponse à ce mystère. Je cherchai un moyen de le détourner de ses pensées. Sans bruit, je me dirigeai vers une grosse malle posée dans un coin. Je parvins à la soulever de quelques centimètres et la laissai retomber. Elle fit un bruit épouvantable, comme les petites bombes de l'époque. Echref fit un bond.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ah, cette satanée malle ! répondis-je. Ça fait cent fois que je dis à ma sœur de l'enlever de cette pièce. Mais ça ne sert à rien. C'est la seconde fois que ça m'arrive... Je crois que ce coup-ci, je me suis cassé le pied.

Je fis des tas de simagrées et feignis de boiter. Je ne saurais dire s'il s'inquiétait vraiment pour mon pied, mais il le regarda ainsi que la malle. Il avait perdu le fil de ses pensées et quitta la pièce. Je le suivis en boitant et en me plaignant comme si je souffrais.

Au même instant, ma mère, en bas, signait le fameux papier qu'avait préparé Ali Riza. Nous y faisions serment de n'abriter aucun fugitif et d'avertir la section politique de la police secrète dès que l'un d'eux viendrait chercher asile chez nous. Le papier disait aussi que nous serions tous déportés si l'on nous surprenait à cacher quelqu'un.

Institut kurde de Paris

La période des perquisitions s'acheva alors pour nous.

Ce soir-là, Vahé Ihssan ne se montra pas, mais il n'était certainement pas loin. Après le départ de la police, je pensai longuement à lui. Dans l'obscurité, j'avais l'impression de voir flotter son visage devant moi.

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

3.

Baptême du feu

Les Arméniens pensaient que l'armistice de 1918 marquerait le début d'une ère nouvelle. La perte subie par notre nation était considérable : un million deux cent mille Arméniens avaient été arrachés à leur foyer et assassinés ; la population arménienne des six provinces orientales d'Anatolie avait presque été exterminée et les vingt-cinq pour cent de survivants des provinces occidentales et centrales et de Cilicie vivaient dans des conditions épouvantables. Les Turcs avaient confisqué ou détruit pour des milliards de biens : fermes, vignobles, magasins, maisons, bijoux, meubles. L'intérieur du pays évoquait une scène de carnage. Aujourd'hui encore, de vastes étendues sont demeurées vides. Le premier génocide du XX[e] siècle avait suivi son cours funeste.

Il y avait pourtant des raisons de se réjouir en 1918. Les armées alliées victorieuses occupaient Constantinople ainsi que diverses provinces d'Anatolie. Le Turc, vaincu, courbait la tête, et les Arméniens pensaient qu'on ne laisserait plus personne attenter à l'humanité comme il venait de le faire. Nos cœurs étaient remplis d'espoir. Dans ce pays où, pendant des générations, les Arméniens avaient bâti écoles, hôpitaux, affaires prospères, où de robustes villages avaient fleuri au milieu de millions d'hectares de terres cultivées, nous avions été méprisés, pourchassés et massacrés. Malgré toutes ces souffrances,

Institut Kurde de Paris

le rêve d'une patrie arménienne était pourtant devenu réalité.

La vie arménienne se réorganisa rapidement. Après quatre ans de clandestinité, des hommes retrouvèrent leur place dans la communauté et reprirent leurs activités professionnelles.

L'archevêque Zaven, patriarche de Constantinople, déporté pendant la guerre, revint de son exil à Mossoul et fut accueilli dans l'allégresse. Des associations furent fondées dans la capitale, comme l'Association athlétique arménienne, avec des sections dans les provinces voisines. Quatre élèves de Gomidas, le célèbre compositeur arménien, créèrent une chorale de plus de trois cents personnes. La Compagnie d'art dramatique vit le jour et invita les plus grandes célébrités du théâtre arménien à donner des représentations. Une seule pensée inspirait tous ceux qui participaient à ces activités : bientôt, ils partiraient vivre en Arménie.

Tout était bouleversé à Constantinople. Les chrétiens qui, hier encore, vivaient dans la terreur, jubilaient d'avoir recouvré la liberté. Face aux persécuteurs turcs se dressaient maintenant les soldats alliés qui entendaient, saisis d'horreur, les récits des déportations et des massacres rapportés par les survivants. Les Alliés avaient divisé la capitale en zones d'occupation. Péra était sous surveillance britannique ; la partie asiatique, y compris Scutari où Florence Nightingale avait travaillé avec acharnement pendant la guerre de Crimée, était sous le contrôle des Italiens ; les Français supervisaient la section située de l'autre côté du pont de Galata, et les Grecs les quartiers périphériques, comme Makrekeugh (Bakirköy, en turc).

Les Arméniens avaient pourtant des raisons d'être amers. Les dirigeants du gouvernement jeune-turc avaient pris la fuite. Seul un groupe d'environ cent vingt personnes avait été capturé par les Britanniques. Parmi elles se

Institut kurde de Paris

trouvaient le grand vizir Saïd Halim Pacha, l'ancien vali[1] Djémal Azmi Pacha, surnommé le « Monstre de Trébizonde », et le docteur Behaeddine Chakir, haut dirigeant du parti Ittihad et chef de l'Organisation spéciale dans les provinces orientales. Mais aucun d'eux ne fut emprisonné. Aucun d'eux n'eut à comparaître devant la justice. Ils furent exilés à Malte avec leur famille et leurs serviteurs. Sur cette charmante île, ils vécurent dans le luxe jusqu'au jour où ils furent libérés et partirent avec leur entourage mener une vie confortable dans différentes villes d'Europe.

Restaient parmi nous les traîtres arméniens : Vahé Ihssan, M. Haroutounian, Hidayet, Hemayag Aramiantz et d'autres encore qui avaient livré des milliers de leurs compatriotes aux Turcs. Quoique impunis, ils avaient changé de comportement ; maintenant, ils avaient peur. Ils n'avaient jamais pensé que l'Empire ottoman serait vaincu et qu'un jour les gens qu'ils avaient trahis pourraient chercher à se venger. Les Turcs leur avaient garanti qu'il ne resterait pas un seul Arménien à la fin de la guerre. Nous avions la mémoire tenace ; même un amnésique n'aurait pu oublier ce qu'avaient fait ces traîtres. A Constantinople, des milliers de foyers étaient en deuil. Et chaque jour, des centaines de survivants des marches de la mort, chancelant de faiblesse, pénétraient dans la ville et rapportaient de nouveaux témoignages sur les massacres.

En 1919, un Bureau des exécutions fut organisé dans l'immeuble du quotidien arménien *Djagadamard*[2]. Ce Bureau jugea par défaut les dirigeants de l'Ittihad et les traîtres arméniens et les condamna à mort.

Le parti Dachnak avait d'autres sérieuses préoccupa-

1. Gouverneur de vilayet. *(N.d.t.)*
2. Littéralement : « Front de la guerre ». Organe du Dachnak à Constantinople dont les locaux servaient de quartier général au parti. *(N.d.A.)*

Institut Kurde de Paris

tions. Il nous fallait réapprendre la même leçon : on ne peut faire confiance aux Turcs. Le mouvement nationaliste turc avait vu le jour à l'intérieur du pays. A l'été 1919, il était clair que Mustafa Kemal en deviendrait le chef. Jour après jour, ce mouvement se renforçait en Anatolie. Les Turcs de Constantinople lui envoyaient secrètement armes, vivres et argent. Le gouvernement du sultan, prisonnier pendant plus de dix ans des membres de l'Ittihad, n'existait pratiquement plus mais s'efforçait cependant de combattre les forces kémalistes. Il envoya des troupes à l'intérieur du pays sous le commandement conjoint d'Aznavour Pacha et de Cherchez Edhem. Après quelques victoires kémalistes mineures, Edhem dut battre en retraite. Aznavour Pacha périt sous les coups de ses propres soldats. Une partie de son armée se débanda et retourna à Constantinople ; l'autre rejoignit les forces kémalistes. Le gouvernement du sultan condamna à mort Mustafa Kemal.

Les Turcs de Constantinople redressaient peu à peu la tête et recommençaient à manifester leur malveillance et leur haine à l'égard des Arméniens. Ils étaient persuadés d'être un jour libérés des mains des soldats infidèles. Mustafa Kemal, disaient-ils, allait occuper la capitale et jeter les giaours à la mer. Si les Européens devaient quitter la Turquie, qu'adviendrait-il de nous ? La population arménienne de la capitale s'était considérablement accrue. Qui protégerait alors les orphelinats, les centres de réfugiés et les habitations, si les Turcs, excités par les victoires kémalistes, recommençaient à se déchaîner ?

Pendant la guerre, nous avions caché des armes. Les chefs du Dachnak nous demandèrent alors de les ressortir, de les nettoyer et de leur trouver des cachettes plus sûres. Il fallait agir en secret. Les journaux cherchaient déjà à justifier les massacres. Si les Turcs nous surprenaient à transporter des armes, ils seraient bien capables, avec leur propension à déformer la vérité, de déclarer que

Institut Kurde de Paris

le parti Dachnak, par son agressivité, les avait contraints à ordonner les massacres. Ils ne tiendraient nullement compte du fait que ces armes avaient été entreposées à Constantinople pendant toute la durée de la guerre sans jamais avoir été utilisées. Aujourd'hui encore, ils refusent la responsabilité des massacres. Ils semblent pratiquement avoir oublié les événements qui eurent lieu pendant la guerre. L'histoire officielle turque ne mentionne nulle part l'extermination de ces un million deux cent mille Arméniens, pour la plupart paysans, artisans et commerçants, non armés et apolitiques, qui, avec leurs femmes et leurs enfants, payèrent un prix monstrueux le fait d'avoir été des Arméniens chrétiens.

Déjà passionné de théâtre dans mon adolescence, je devins membre de la Compagnie d'art dramatique dès sa création. On me confia quelques petits rôles et des tâches annexes. Mais, une fois encore, le transport des armes constitua ma principale activité. J'avais également d'autres idées en tête.

Le Bureau des exécutions venait de remporter ses premiers succès. Il avait abattu par balles M. Haroutounian, le traître qui, avec l'aide de Vahé Ihssan, avait dressé des listes de noms arméniens pour les remettre à Rechad Bey, directeur du *Kesme Siasi* (section politique de la police secrète). Aramiantz qui, pendant la guerre, s'était chargé de surveiller les allées et venues au patriarchat et avait averti la police que le patriarche Zaven recevait des renseignements de l'intérieur du pays, avait subi le même sort. Il était responsable de la déportation du patriarche et de l'arrestation de plusieurs personnes. A cause de lui, nous avions perdu notre meilleure source de renseignements sur le déroulement des déportations. L'espion bulgare Vladimir, qui avait vendu à la police le journaliste Chavarch Missakian, venait aussi d'être éliminé.

Quoique satisfait des louanges que me prodiguaient mes

Institut kurde de Paris

amis pour mon courage et mes succès, je voulais gagner la confiance des responsables du Bureau des exécutions. Ces hommes, amis de la famille, me trouvaient trop jeune et inexpérimenté. Il me fallait leur prouver que j'étais capable de remplir une mission dangereuse.

Nous habitions toujours rue Ayri (tordue) où, comme son nom l'indique, on ne pouvait faire plus de dix pas en ligne droite. Vahé Ihssan s'était installé dans une rue contiguë. Il avait repris la maison qu'habitait autrefois l'un de nos camarades, Levon Kharibian, torturé puis exécuté pendant la guerre. De son vivant, nous avions enterré des armes dans son sous-sol. Nous avions maintenant reçu l'ordre de les récupérer.

Ihssan appartenait toujours au *Kesme Siasi*. La police secrète n'était plus libre de nous terroriser, mais Ihssan préparait une autre trahison. Nous avions entendu dire qu'il avait pris contact avec les dirigeants du mouvement nationaliste. Il leur avait remis une liste des intellectuels et révolutionnaires arméniens rescapés afin que dès l'arrivée de Mustafa Kemal à Constantinople le carnage puisse reprendre. En paiement des services rendus pendant la guerre, il avait été nommé à la Censure. Il m'arrivait parfois, avant le début des répétitions au théâtre, d'aller lui présenter le manuscrit de la pièce pour avoir son approbation. Le traître prenait alors l'air doux comme un agneau, lisait la pièce et, souriant, m'assurait qu'il nous aiderait toujours dans nos entreprises culturelles. Mais l'homme restait très dangereux et retirer les armes de sa maison ne serait pas une tâche facile. Il fallait pourtant exécuter les ordres.

Cette mission me fut confiée ainsi qu'à trois de nos camarades. Je surveillai de près la maison d'Ihssan et constatai qu'il était en général absent la plus grande partie de l'après-midi et de la soirée. Un soir, les bras chargés de paquets comme un livreur, je frappai à sa porte. Quand sa femme vint ouvrir, mes camarades se précipitèrent

Institut Kurde de Paris

dans la maison. La pauvre femme blêmit de peur et se mit à pleurer et à gémir. A force de lui répéter que nous ne lui voulions aucun mal, elle finit par se calmer. Deux de nos hommes montèrent la garde à la porte. Au sous-sol, je repérai l'endroit où étaient enterrées les armes. On se mit à l'œuvre avec énergie mais Ihssan rentra chez lui avant que le travail ne fût achevé. Quand il pénétra dans le vestibule, les canons de quatre revolvers se pointèrent sur son front. Il devint livide. Il me regarda avec une certaine insistance, puis se tourna vers Kaloust Eynatian qui dirigeait l'opération.

— Frère, lui dit-il, était-ce bien nécessaire ? Si seulement tu m'avais mis dans la confidence, je vous aurais remis moi-même ces armes.

Nous le quittâmes en emportant notre butin.

Le 3 mars 1920 — cette date est gravée dans ma mémoire — je recevais mon baptême du feu. Auparavant, je n'avais jamais eu besoin d'utiliser une arme. Mon ami Archavir Papazian et moi avions pour mission de transférer un lot d'armes à Pangalti, quartier de Péra. Archavir devait porter les fusils tandis que, revolver au poing, je lui servirais de garde du corps. Archavir, qu'on appelait aussi Tchilingirzi Archavir (Archavir de Tchilingir, nom de son village natal en Anatolie), était l'homme le plus courageux, audacieux et enjoué que j'aie jamais connu, mon ami le plus cher dans les bons comme dans les mauvais moments. Ce soir-là, les fusils dissimulés sous son manteau, il marchait avec une telle insouciance qu'on aurait pu croire qu'il transportait un panier rempli de raisin. Et moi qui n'avais à porter qu'un pistolet pour assurer notre protection, je frissonnais de peur. Je le suivais à une dizaine de pas dans les rues désertes de Dolabdere. Il fallait marcher avec précaution pour ne pas trébucher sur les pavés inégaux et usés et éviter les rigoles et les tas de détritus et de fumier. Ce quartier avait mauvaise réputa-

Institut Kurde de Paris

tion. Des bandes de malfaiteurs l'habitaient ou venaient s'y divertir. Nous avions choisi cet itinéraire à dessein, pensant que le risque de rencontrer une patrouille turque ou alliée était moindre dans ce coin mal famé. Il est parfois plus facile de traiter avec un voleur ou un assassin qu'avec la police. En chemin, nous rencontrâmes quelques ivrognes qui ne firent pas attention à nous.

Quand nous fûmes presque au sommet de la colline de Pangalti, Archavir, nous estimant hors de danger, tira les fusils de dessous son manteau et les glissa sur son épaule. Au même instant, une silhouette surgit de l'obscurité et lui ordonna de s'arrêter. Seul un policier pouvait parler sur ce ton. Nous nous arrêtâmes. Trois autres personnes l'accompagnaient. Ne leur prêtant aucune attention, Archavir reprit son chemin. Le policier le somma une nouvelle fois de s'arrêter et menaça de tirer s'il n'obtempérait pas. Quand mon ami se mit à courir, j'ouvris le feu sur les agents. Je ne cherchais pas à les tuer mais simplement à les effrayer. La situation devint confuse. Ils tirèrent dans ma direction. Archavir s'était évanoui dans l'air comme un djinn. Malgré l'obscurité, ma position était des plus précaires ; j'étais presque au milieu de la rue et les balles sifflaient autour de moi. Je m'accroupis et me glissai sous le porche d'une maison. Je tirai encore cinq ou six fois. Deux des agents s'écroulèrent. L'un d'eux se releva et continua à faire feu. Tant qu'aucun renfort n'arrivait, le coin où je m'étais glissé m'assurait une bonne couverture. Soudain, tout redevint calme. Je rechargeai mon automatique et attendis. Le silence se prolongeait. Ou je les avais touchés ou ils avaient fui. Lentement, je m'éloignai, en scrutant l'obscurité. Il n'y eut pas d'autre incident et Tchilingirzi Archavir livra les armes à l'adresse convenue.

Parfois, nous achetions des armes aux soldats turcs qui cherchaient un moyen d'arrondir leur maigre solde. Peut-être les volaient-ils dans les arsenaux de l'armée, mais on ne se souciait guère de leur provenance. L'important était de les avoir.

Institut Kurde de Paris

Un soir, nous partîmes à une douzaine avec un sac rempli de billets de banque. Nous avions rendez-vous avec des Turcs dans un cimetière de Khaskugh (Hasköy), faubourg de Constantinople. En chemin, deux de nos camarades, les plus vantards, commencèrent à rouspéter. Ils trouvaient dangereux de faire confiance aux Turcs et craignaient de tomber dans une embuscade. Je fis part de leurs craintes à Kaloust Eynatian, le chef de l'opération, qui les renvoya sur-le-champ au quartier général. Tchilingirzi Archavir faisait partie de l'équipe ; on pouvait bien se passer de deux hommes.

A proximité du cimetière, je partis en tête reconnaître les lieux. La voie étant libre, nous y pénétrâmes et nous déployâmes en arc de cercle derrière les tombes. Quelques minutes plus tard, une douzaine de soldats arrivèrent et jetèrent les fusils devant nous, des fusils tout neufs avec cartouchières. Nos hommes restèrent dissimulés derrière les tombes, redressant de temps à autre la tête pour faire croire aux Turcs qu'ils étaient encerclés. Les soldats imaginèrent sans doute que nous étions une cinquantaine. Comme nous avions conclu l'affaire à l'avance, il n'y eut pratiquement pas de palabres. Seuls un ou deux soldats essayèrent de marchander. Nous allions leur remettre l'argent lorsque apparut, à quelques mètres de nous, une patrouille de cipayes effectuant sa ronde de nuit. Nous nous plaquâmes tous au sol, Turcs et Arméniens. Il y avait environ cent vingt fusils et revolvers étalés par terre. Si la patrouille nous repérait, nous risquions tous de gros ennuis. Et si elle cherchait à nous arrêter, quel parti prendre ? Courir ? Résister ? Nous soupirâmes de soulagement quand elle eut disparu. L'affaire fut expédiée et nous emportâmes les munitions chez un Arménien qui habitait dans le voisinage.

Tel un vétéran aguerri, je m'habituais à ces rencontres inopinées avec la police. J'attendais maintenant avec impatience l'occasion de montrer mes capacités.

Institut Kurde de Paris

Depuis un certain temps, je surveillais étroitement Vahé Ihssan. Mais je n'étais qu'un simple agent de renseignements parmi tant d'autres au service du Bureau des exécutions. Nous savions qu'Ihssan avait fourni une liste d'Arméniens aux kémalistes et, chaque jour, nous recevions de nouvelles informations sur ses activités. Une de ses enquêtes se conclut par la mort de Dadjad, l'un de nos plus précieux camarades du Dachnak.

Dadjad, officier dans l'armée bulgare, était venu voir ses parents âgés à Constantinople. Alors qu'il se rendait en leur compagnie chez un membre de leur famille, un policier l'abattit dans la rue d'une rafale de balles. Sa mort nous affligea profondément. Quand les Anglais, quelques jours plus tard, arrêtèrent un des sept policiers impliqués dans l'affaire, nous eûmes la preuve irréfutable qu'Ihssan avait préparé l'assassinat.

C'était un homme très habile. Il s'entourait presque toujours de gardes du corps et s'arrangeait, quand il était seul, pour semer les hommes qui le filaient. Deux de nos camarades qui avaient combattu sur le front du Caucase avaient reçu la mission de l'assassiner. L'espion Ihssan l'avait bien compris. Il savait qu'il était repéré et jamais il n'entrait dans un café ou un restaurant ni n'en ressortait sans envoyer en éclaireur un de ses hommes de la police secrète. Partout, on l'entendait dire :

— Celui qui réussira à me tuer n'est pas encore né.

Les deux hommes chargés de le liquider en racontaient beaucoup sur son compte. Ils le suivaient en effet depuis des semaines. L'affaire, cependant, traînait en longueur. L'un d'eux finit par se faire arrêter. Voici comment : le traître Ihssan, installé dans un café, avait percé un trou, avec une cigarette, dans le journal qui le dissimulait et par l'ouverture avait repéré notre camarade. Il s'était alors levé d'un air décontracté et avait fait signe à son garde du corps de s'emparer de lui. Notre organisation

Institut Kurde de Paris

réussit à le faire libérer mais, après cet incident, elle me confia la tâche de filer Ihssan.

Mon rôle consistait à recueillir des renseignements. Tous les matins, je suivais donc Ihssan de chez lui à son bureau de la Censure ou au commissariat central situé derrière les grands bâtiments gouvernementaux de Constantinople. Je ne le lâchais pas d'une semelle, même lorsqu'il prenait le tramway, ce même tramway qui m'avait procuré un bon gagne-pain quelques années auparavant. Je ne mangeais que lorsque lui-même mangeait. Je grignotais alors un morceau de pain ou j'avalais rapidement un plat de *piaz* (haricots) ou un *sahleb* (pudding), tout en surveillant le restaurant où il était entré. Quand je l'avais, pour ainsi dire, reconduit chez lui, je refaisais le circuit de la journée. Je devais en effet repérer l'endroit qui se prêterait le mieux à son assassinat. Je déambulais alors dans les rues et les ruelles sombres et répertoriais dans ma tête celles qui offraient de bonnes issues. Aucun endroit ne me donnant encore entière satisfaction, je continuai ma filature.

Un jour, je fis même une excursion en mer avec lui. Au lieu de se rendre à son bureau, Ihssan gagna le pont de Galata et monta sur un bateau à destination des îles de la mer de Marmara. En grimpant à bord, j'ignorais notre destination. Le bateau dépassa les îles de Kinali, Burgaz et Heybeli et accosta finalement à Prinkipio (Büyük Ada). Ihssan descendit et se dirigea vers un café proche du port. Un homme, manifestement impatient de lui parler, sortit à sa rencontre. Je fus surpris et tout joyeux de reconnaître Hidayet, le prêtre renégat. Pendant la guerre, il avait donné des milliers de fugitifs à la police. Quand le premier groupe de dirigeants du Dachnak avait été arrêté, en 1915, il les avait suivis de commissariat en commissariat en les menaçant et les accablant de sarcasmes. Hidayet était en première place sur notre liste d'hommes « à abattre ». Je rentrai immédiatement à Constantinople pour faire part de la nouvelle à Kaloust Eynatian.

Institut Kurde de Paris

Pendant le trajet du retour, j'assistai à une scène affreuse qui étouffa presque ma joie d'avoir retrouvé Hidayet. Une vive émotion envahit soudain le bateau. Les passagers se précipitaient en hurlant du même côté. Je suivis la foule et aperçus un spectacle écœurant. Des centaines de cadavres de chiens flottaient à la surface de l'eau. Parmi eux se trouvaient quelques survivants qui gémissaient lamentablement. C'étaient les fameux « chiens de Constantinople », ou plutôt ce qu'il en restait.

Des bandes de chiens errants circulaient dans tous les quartiers de la ville. Ils étaient gentils. Dans notre rue, on les aimait bien et on leur donnait à manger. Mais les Turcs les trouvaient répugnants et les méprisaient. De temps en temps, ils les ramassaient. Au lieu de les supprimer par des moyens humains (la religion musulmane interdit de tuer les animaux)[1], ils les transportaient sur une petite île déserte où les pauvres bêtes mouraient de faim et de soif. Les plus forts avaient attaqué les plus faibles. Les habitants de l'île de Kinali, située à des milles de là, avaient entendu leurs cris et leurs hurlements. Certains avaient essayé de se sauver à la nage et leurs corps décomposés glissaient maintenant devant nos yeux. La nausée et la colère m'envahirent...

Le lendemain, je retournai avec Eynatian dans l'île de Prinkipio, mais Hidayet demeura introuvable. Il avait certainement eu des pressentiments. Par la suite, on apprit qu'il s'était enfui au cœur de l'Anatolie. On n'entendit plus jamais parler de lui. J'aurais sans doute pu le tuer le jour de sa rencontre avec Ihssan, mais je n'avais reçu aucun ordre. Quarante-cinq ans se sont écoulés depuis, mais quand je songe qu'il a réussi à nous échapper, la fureur me gagne encore.

La première phase de ma mission était achevée. Je savais comment Ihssan passait ses journées et connaissais les rues, les maisons et les restaurants qu'il fréquentait.

1. A. Chiragian fait erreur. *(N.d.t.)*

Institut Kurde de Paris

J'essayai alors de l'approcher et de lui parler. Il se prêta volontiers à ces conversations. Traqueur et gibier avaient la même pensée : sonder les faiblesses de l'adversaire et lui arracher des renseignements. Malgré ses airs arrogants, je savais que notre organisation lui faisait peur. Un jour, pour l'éprouver, je lui dis qu'il n'aurait plus rien à craindre s'il nous livrait Hidayet. Il promit de le faire, mais c'était un mensonge.

A la pensée qu'Ihssan circulait librement dans les rues, ma colère redoublait. Je dis à mes amis qu'il serait difficile, sinon impossible, de le tuer dans le tramway. Le voisinage de l'Agha Djami (la Mosquée), la rue Sakiz Aghadji, le boulevard Tarla Bachi ou la rue Aysi, contiguë à la sienne, me semblaient les meilleurs endroits pour le liquider. J'avais en effet remarqué que le soir, avant de rentrer chez lui, Ihssan descendait parfois du tramway près de la Mosquée et empruntait la rue Sakiz Aghadji pour se rendre au commissariat du boulevard Tarla Bachi.

J'attendais que mes amis passent à l'action. Mais les jours s'écoulaient et ils ne bougeaient pas. Vivement contrarié, je résolus de me charger du travail. Mon baptême du feu à Pangalti m'avait enhardi. Je pensais à mon grand ami Dadjad que je venais de perdre. D'autres raisons me poussaient à agir : les affreuses perquisitions de nuit pendant la guerre ; les centaines de milliers de personnes liquidées sous les ordres d'Ihssan. J'étais dans une telle disposition d'esprit que j'allai voir les responsables du Bureau des exécutions et leur demandai la permission d'assassiner moi-même Vahé Ihssan. Ils me trouvèrent trop jeune et inexpérimenté. Nous apprîmes alors que Hidayet s'était enfui en Anatolie où aucun Arménien ne pouvait le poursuivre. Même déguisés en Turcs, nos camarades n'auraient aucune chance de le retrouver. Furieux de l'avoir laissé s'échapper, le Bureau se résolut à employer les grands moyens, sachant qu'Ihssan suivrait bientôt les traces de Hidayet. Il me demanda de le liquider et me donna une semaine pour exécuter ma mission.

Institut Kurde de Paris

Je continuais d'entretenir des relations avec Ihssan. Cette fois, j'y mis tout mon cœur. Il se méfiait de moi. Notre organisation le terrifiait. L'un et l'autre, cependant, nous feignions d'être bons amis. Parfois, il me faisait part de ses ennuis, quand il avait un peu trop bu de raki. Il n'était néanmoins jamais ivre et gardait toujours ses esprits. Il se montrait plus gris qu'il n'était en réalité, espérant que je rapporterais ses paroles aux dirigeants du Bureau. Un jour, il me dit :

— Mais qu'est-ce que vous me voulez, vous, les Dachnaks ? Quelqu'un fait les cent pas devant chez moi, du matin au soir... Dis-leur de se tenir tranquilles. Ils ne sont pas les seuls à avoir des hommes. Nous en avons aussi.

— Les gens comme vous me font penser à des voleurs apeurés, monsieur Vahé, lui répondis-je. Mes camarades que je ne quitte pas ne parlent jamais de vous.

Il sembla se détendre un instant, puis son visage s'assombrit à nouveau.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent avoir contre vous ? repris-je. Je ne leur ai jamais dit que vous aviez perquisitionné chez nous pendant la guerre. Pourquoi l'aurais-je fait ? Vous avez choisi votre camp. Vous n'avez fait que votre devoir et je respecte les gens qui font leur devoir, aussi désagréable soit-il.

— Bravo, Archavir... C'est que peu de gens pensent comme toi. (Il reprit son air maussade.) Dis-leur de ne pas jouer avec moi. Ça pourrait mal finir pour eux.

Soir après soir, j'allais boire du raki ou de la bière au café avec cette créature répugnante. Il fallait continuellement le flatter et exprimer des sentiments qui m'étranglaient. On m'a demandé si, en agissant ainsi, je ne courais pas le risque de finir par m'apitoyer et par répugner à exécuter cet assassinat. Je sais seulement que j'avais beaucoup de mal à maîtriser ma haine et mon désir de vengeance. Pour moi, Ihssan était une créature maudite, inhumaine.

Institut Kurde de Paris

Le jour arriva enfin. C'était le 27 mars 1920. A l'aube, je quittai les locaux du journal *Djagadamard*, où j'avais passé la nuit, et me dirigeai vers la rue qu'habitait Ihssan. Les fenêtres de sa maison étaient closes et les rideaux tirés. La rue était encore déserte. Vers sept heures, j'allai d'un pas tranquille jusqu'au boulevard Tarla Bachi pour passer le temps. Je portais un sac en papier, gonflé d'air. Je voulais donner l'impression d'un homme qui fait des courses.

Mon camarade Archag Yezdanian, homme de confiance et d'expérience qui avait liquidé le traître Aramiantz, avait reçu l'ordre de se poster dans le voisinage, d'une part pour me venir en aide si j'avais des ennuis, d'autre part pour tenir le Bureau informé de l'issue de ma mission. Je savais qu'il n'était pas loin, même s'il demeurait invisible. Il fit ensuite un bon compte rendu de l'événement.

J'arpentai le boulevard jusqu'à huit heures et demie. La circulation devenait plus intense. L'air résonnait des cris des colporteurs. « *Eskiler Alayim...* » (vieux habits), lançaient les fripiers d'une voix stridente. Des groupes d'enfants se tenant par la main se dirigeaient vers l'école maternelle. De l'autre côté du boulevard, une Grecque ouvrit les volets de sa boutique de friandises et de pistaches. Près de moi, dans une boucherie grecque, un jeune et gros Albanais se mit à découper la viande avec un énorme couteau. Les gens passaient rapidement.

Je remontai encore une fois le boulevard et aperçus Ihssan qui venait vers moi. Il marchait les mains enfouies dans ses poches. Il était toujours prêt à utiliser son arme réglementaire. Je regardai les gens autour de moi et commençai à frissonner. Je me ressaisis rapidement. Quand Ihssan me vit, il ralentit l'allure. Il me parut un peu inquiet. Osman, le policier turc qui lui servait de garde du corps, marchait à une quinzaine de pas derrière lui. Je m'efforçai de prendre un air détendu et souris à Ihssan

Institut Kurde de Paris

comme je l'avais fait des centaines de fois. Je sortis ma main libre de ma poche et lui fis un salut de la tête. Les muscles de mon visage étaient crispés. Sourire et remuer la tête m'étaient pénibles. Ihssan se sentit obligé de répondre à mon salut et sortit à son tour la main de sa poche. J'attendais cet instant... Je dégageai mon revolver et tirai.

Ma première balle manqua son front et le toucha à la gorge. Il voulut sortir son arme tout en appelant à l'aide les passants. Osman avait pris la fuite au premier coup de feu. Il pensait probablement que je n'étais pas seul et ne tenait pas à mourir aussi.

Ma seconde balle atteignit Ihssan au bras. Quand il comprit qu'il ne pourrait pas utiliser son arme, il se mit à courir. Je tirai encore deux fois en le pourchassant. La panique avait gagné la rue. Les piétons criaient en cherchant à se couvrir. Les gens me jetaient pots de fleurs, chaussures et autres objets par les fenêtres. Personne, cependant, n'osait se mettre en travers de ma route ou m'attraper. Ihssan tomba ; sa tête heurta une pierre. Mes troisième et quatrième balles l'avaient touché, mais il semblait invulnérable. Il était toujours vivant. Il se mit sur les genoux et essaya de se relever. Les voisins, abrités dans leur maison, continuaient de nous lancer des projectiles. Tirant parti de la confusion, Ihssan réussit à sortir son arme. Il chercha à me viser. Je sautai sur lui et lui logeai mes deux dernières balles dans la tête. Je partis alors en courant mais m'arrêtai aussitôt, incapable de fuir. Il me fallait la certitude qu'il ne respirait plus. Par nervosité et inexpérience, j'avais fait du vilain travail. Son crâne avait éclaté et sa cervelle giclé sur les pavés.

Une foule de gens était apparue aux fenêtres. Les femmes lançaient des cris hystériques et les hommes hurlaient des menaces. Dans l'embrasure d'une fenêtre, je vis une jeune femme qui, impassible, fixait le cadavre d'Ihssan. C'était la veuve du docteur Benney. Cinq ans plus tôt, Ihssan et sa police l'avaient arrêté. Puis, un

Institut Kurde de Paris

matin, à l'aube, on l'avait pendu. Depuis ce jour-là, nous avions rarement vu sa veuve. Elle s'était repliée sur elle-même et son chagrin. Dans la même rue se trouvait la maison du docteur Daghavarian, autre victime d'Ihssan.

Un attroupement commençait à se former. Aux premiers coups de feu, voitures et *hamals* (portefaix) s'étaient arrêtés. D'un moment à l'autre, la foule allait bouger. Je rechargeai mon arme avec ostentation et commençai à battre en retraite. Soudain, je vis approcher un énorme Turc. C'était un veilleur de nuit. Nous nous trouvions devant la pharmacie de Tcheblakian. Quand le Turc leva la main, je m'élançai et le frappai avec la crosse de mon arme. Il chancela et passa à travers la vitrine de la pharmacie. Il gisait dans un amas de verre brisé. Les passants se sauvèrent. Un autre veilleur, qui avait suivi son collègue pour me capturer, se ravisa et s'arrêta. Brandissant mon automatique, j'ordonnai à la foule de me laisser passer. Quand j'eus tourné au coin d'une rue, j'accélérai le pas puis m'engageai dans une autre rue. Je me mis alors à courir, me frayant un chemin en zigzag à travers rues et ruelles.

J'arrivai chez un camarade dans un état d'extrême nervosité. Une fois calmé, il m'emmena dans une maison voisine où je restai un moment avant de repartir chez un autre camarade. Aucun d'eux ne me demanda la raison de ma nervosité. Ils se contentèrent de m'offrir du café et de m'escorter d'un domicile à l'autre.

Quelques heures plus tard, j'avais regagné les locaux du *Djagadamard* où je pus enfin enlever ma veste. Ma chemise était couverte de sang, le sang du veilleur de nuit qui était passé à travers la vitrine de Tcheblakian. On partit me chercher une chemise propre. A midi, je quittai le journal et allai trouver un ami qui travaillait dans un magasin. Il m'embrassa et proposa de m'héberger chez lui. J'acceptai.

Je ne pensais pas qu'on identifierait rapidement l'assas-

Institut Kurde de Paris

sin d'Ihssan. Pourtant, le jour même, la police turque et alliée perquisitionna à mon domicile. On apprit plus tard qu'Osman, le garde du corps, avait eu le temps de me reconnaître avant de s'enfuir. Un mandat d'arrêt fut lancé contre moi.

Je restai à Péra un mois, puis partis m'installer chez un autre ami à Scutari, sur la rive orientale de la ville, où je pus enfin me détendre. Je savais que l'organisation m'aiderait ensuite à quitter Constantinople. Au bout d'un mois, je reçus de nouvelles instructions. Je devais me rendre dans notre jeune République arménienne où l'on me confierait une autre mission. Enfin, j'allais voir l'Arménie, mon pays !

Institut kurde de Paris

4.

Arménie indépendante

A l'époque, les marchands de Constantinople traversaient régulièrement la mer Noire à destination de Sébastopol, Novorossiisk et Kertch' pour vendre nourriture, vêtements et autres objets de première nécessité aux Russes blancs et à leur armée. Ils rapportaient des tapis, des bijoux et autres articles de luxe. Ce commerce était si rentable que quiconque disposait de quelques milliers de pièces d'or s'empressait de louer un bateau pour se rendre en Crimée et même jusqu'à Odessa. Les plus chanceux amassèrent ainsi des fortunes. D'autres se firent ensuite arrêter par les Rouges qui leur confisquèrent toutes leurs marchandises ; ils pouvaient s'estimer heureux quand ils avaient la vie sauve.

Notre organisation m'avait remis un passeport Nansen [1], au nom de Torcom Ghazarian, qui me permettrait de gagner Sébastopol sur un navire de la marine marchande. Je devais ensuite aller à Kertch', puis à Batoum pour rejoindre enfin l'Arménie par train. C'était la première fois que je me rendais dans mon pays. J'allais en outre retrouver mon ami Tchilingirzi Archavir, parti précipi-

1. En référence à Fridtjoff Nansen, explorateur polaire norvégien qui, après la Première Guerre mondiale et dans le cadre de la Société des nations, s'occupa activement des réfugiés, notamment arméniens. On créa un passeport à son nom pour permettre le déplacement des réfugiés devenus apatrides. *(N.d.A.)*

Institut Kurde de Paris

tamment un mois plus tôt poursuivre sa lutte contre les Turcs, cette fois comme soldat dans son pays.

Deux marchands arméniens, dont l'un était le frère d'un avocat en renom, m'accueillirent très chaleureusement sur le bateau qu'ils avaient loué. Tous les jours, nous faisions des repas merveilleux et buvions beaucoup de champagne et de cognac. J'avais l'impression d'être un hôte de marque. A Sébastopol, ils déchargèrent une partie de leurs marchandises pendant que je dormais à bord. Après une escale de deux jours, nous reprîmes la mer en direction de Kertch'.

Nous trouvâmes la ville en tumulte. A terre, j'eus le sentiment qu'après avoir échappé à la pluie (les Turcs qui me traquaient), je me retrouvais pris sous la grêle. Des avions bombardaient la ville. Des morts gisaient dans les rues. Les Bolcheviks et l'armée blanche s'affrontaient dans une lutte à mort. Le bateau qui m'avait amené fut saisi par l'armée de Wrangel qui livrait les dernières batailles de la guerre civile. Je réussis à m'échapper alors que les militaires et la police montaient à bord. J'appris ensuite qu'un des marchands avait été arrêté et soumis à un brutal interrogatoire.

Soucieux d'assurer avant tout ma sécurité au milieu de cette panique générale, j'interrogeai plusieurs personnes et finis par trouver un *khan* (auberge) tenu par un Arménien. Le lendemain, celui-ci me présenta à des marins turcs qui acceptèrent de me prendre sur leur bateau et de me conduire à Batoum.

J'étais si impatient de voir l'Arménie que je montrai la plus grande prudence. Les gens étaient abattus en pleine rue. Pour éviter de mourir « pour rien », je décidai de ne pas quitter ma chambre jusqu'au départ. J'étais plongé dans un livre, quand on frappa à ma porte. Avant même d'avoir eu le temps de me lever, une douzaine de policiers firent irruption dans ma chambre. Ils me demandèrent mon nom, d'où je venais et quelles étaient mes activités.

Institut Kurde de Paris

Je leur répondis que j'étais étudiant et leur montrai mon passeport Nansen. Ils le trouvèrent suspect. Malgré les explications que je m'empressai de leur donner en plusieurs langues, ils m'emmenèrent. Le patron de l'auberge ne voulut même pas me servir d'interprète. Ils me jetèrent en prison et me prirent tout mon argent. Fort heureusement, ils ne trouvèrent pas les pièces d'or que j'avais recouvertes de tissu et transformées en boutons. Les hommes qui m'avaient arrêté ne connaissaient rien de mon passé. Aucune accusation n'était portée contre moi. J'avais seulement eu la malchance d'être pris dans une de ces descentes de routine que la police effectuait dans les khans et mon passeport leur avait servi de prétexte pour m'emmener. Impuissant et ahuri, je restai dix jours dans cette misérable geôle de Kertch'.

Les deux premiers jours, j'étais complètement démoralisé. Je croyais qu'on allait me laisser moisir en prison. Puis, je sympathisai avec un prisonnier grec de Trébizonde et un Russe. Par bonheur, il se trouva que la sœur du Russe connaissait le directeur de la prison. Elle essayait de sauver son frère et intercéda pour le Grec et pour moi. Un jour, nous fûmes tous les trois convoqués devant le directeur. Le Grec me servit d'interprète. Au bout de quelques minutes, je compris que mon temps était fini. Pour avoir la vie sauve, il fallait simplement donner mille roubles au directeur. C'était le genre d'homme avec lequel on a plaisir à traiter ; après avoir reçu son pot-de-vin, il me rendit le reste de mon argent. On se quitta en bons termes.

Le Grec, apprenant que je voulais me rendre à Batoum, me mit en garde contre les marins lazes. Les Lazes sont un peuple qui vit dans la région de Trébizonde.

— Si ces Lazes, me dit-il, s'aperçoivent que tu as sur toi autant d'argent, ils te voleront et te jetteront à la mer. Sois prudent. Ne monte en aucun cas sur un de leurs bateaux.

Institut Kurde de Paris

Quelques jours après, je me trouvais sur le port, cherchant désespérément un moyen de sortir de Kertch' et de me rendre à Batoum. Il y avait des dizaines de *mavounas* (voiliers) amarrées, coque contre coque, dans le port. Un marin avec lequel je bavardais m'indiqua au loin un bateau qui partait le jour même pour Batoum et me dit que le capitaine accepterait certainement de me prendre à bord. Sautant de mavouna en mavouna, je gagnai le bateau en question. Un instant plus tard, un Laze à la mine patibulaire et à la barbe hirsute monta à bord. Il pliait sous le poids d'un sac glissé sur son épaule. Quand il se redressa, je découvris un homme grand et maigre. C'était le capitaine. Il m'examina attentivement des pieds à la tête. Tous les hommes de son équipage étaient lazes.

— Avez-vous de l'argent ? me demanda-t-il.

— Oui, je peux payer mon passage. Me rappelant alors les conseils du Grec, j'ajoutai : J'ai quatre cents roubles.

— Ce n'est pas même suffisant pour la nourriture. Je veux cinquante livres turques.

— Emmenez-moi jusqu'à Batoum. A l'arrivée, j'irai à la succursale de notre maison de commerce et on me donnera l'argent.

— Quelle maison ? Comment s'appelle-t-elle ?

J'inventai alors toute une histoire. Je lui racontai que j'étais le petit-fils d'Ipranossian, le célèbre négociant arménien multimillionnaire qui possédait des grands magasins dans toute la Turquie et en Russie. Je venais de faire un voyage avec des amis. Ils étaient retournés à Constantinople tandis que je poursuivais ma route jusqu'à Batoum où je voulais voir le magasin de mon grand-père. Les troubles m'avaient retardé un mois et j'avais dépensé presque tout mon argent. J'étais désemparé, ajoutai-je, car je n'avais pas l'habitude de me trouver seul dans de pareilles circonstances.

— Vous êtes donc le petit-fils d'Ipranossian Hadji Agha ?

Institut kurde de Paris

Il faisait comme si le récit de mon infortune l'avait touché. Il me dit qu'il avait souvent transporté des marchandises pour le compte de mon grand-père.

— Non seulement je vais vous conduire à Batoum, mais je vous ramènerai à Constantinople.

Le Laze espérait une belle récompense.

Sur ses conseils, je descendis acheter du pain et de la viande fumée. Il m'invita à dormir et m'informa que le bateau partirait deux jours plus tard. J'ignorais la raison de cette attente. Sans doute une question de vent. Une activité fiévreuse régnait sur le voilier. Les marins allaient et venaient, chargés de lourds ballots. Je glissai mes billets de banque dans ma chaussette droite et attachai à ma jambe gauche, sous mon pantalon, le revolver Nagan que j'avais acheté à Murka Plitchita, la Russe qui m'avait hébergé pendant plusieurs jours à ma sortie de prison. L'arme avait appartenu à son mari, mort au front alors qu'il combattait dans l'armée de Wrangel.

Deux jours s'écoulèrent. Le bateau ne quittait toujours pas le port. Pour montrer au capitaine que j'étais vraiment sans le sou, je lui demandai de me prêter un peu d'argent pour acheter des cigarettes. Il le fit de bonne grâce. L'attente se poursuivait. Le vent se leva, mais toujours aucun signe du départ. Finalement je compris la situation. Je me trouvais sur un bateau de pirates et nous attendions un temps pluvieux pour nous éloigner de la côte. Je maudis ma malchance. Mais ne dit-on pas d'un homme qui se noie qu'il se raccrocherait même à un serpent. Et, pour ma part, je ne tenais pas à lâcher mes contrebandiers.

Une forte tempête finit par se lever. C'était pour eux le temps idéal et pourtant on ne leva pas l'ancre. Nous étions un mardi, jour de malchance pour notre superstitieux capitaine. « Mauvais présage ! » ne cessait-il de répéter. Son équipage et lui, me croyant riche et innocent, me racontèrent alors qu'ils transportaient de l'or et des dia-

Institut kurde de Paris

mants. Quelques minutes après minuit, on appareilla ; nous étions mercredi. Le bateau s'éloigna lentement de la côte, toutes voiles baissées. J'étais déjà moins rassuré. Le voilier pirate et les sept Lazes de son équipage m'inquiétaient. De ma minuscule cabine, j'observais leur visage farouche à la lumière d'une lampe. Je finis par me dire qu'ils ne me tueraient pas la première nuit et dormis tranquille.

A mon réveil, le lendemain matin, le bateau naviguait toutes voiles dehors. D'énormes vagues agitaient la surface de l'eau. Il n'y a pas de saison sur la mer Noire. Les tempêtes se succèdent été comme hiver. Tout le monde dormait, excepté moi et un jeune marin turc qui chantait. On distinguait encore la terre. Le vent et les vagues frappaient le bateau avec une force effrayante et le ballottaient comme un morceau de bois. Le reste de l'équipage se rua enfin sur le pont pour tendre les cordages. Ils faisaient autant de bruit que cent personnes réunies. C'étaient pourtant des marins expérimentés, mais ils avaient peur. Le vent soufflait de tous côtés. Brusquement, le mât se brisa et les voiles tombèrent. Au même instant, on entendit des coups de canon. Nous devions nous trouver à proximité d'une zone contrôlée par les communistes. Ce bruit provoqua une véritable panique ; les marins se mirent à remonter fébrilement la cargaison sur le pont pour pouvoir la jeter à la mer le cas échéant. En effet, si les communistes capturaient le bateau et découvraient la marchandise de contrebande, nous serions tous exécutés.

Nous passâmes une nuit épouvantable, une nuit blanche pour moi aussi. Au matin, la mer était si forte que les lames balayaient le petit pont. Ma cabine était remplie d'eau. Les marins n'avaient pas une minute de repos. Ils vidaient l'eau à l'aide d'une pompe. Brusquement, ils s'arrêtèrent de travailler. C'était l'heure du *namaz* (prière) et, malgré notre situation critique, ils la respectaient. J'en

Institut Kurde de Paris

fus très troublé. Debout dans un coin, je les observai. Ils répétaient leurs prières inlassablement, tandis que le bateau se balançait et tournoyait sur lui-même. Je désespérais de les voir reprendre leur travail.

Le capitaine se tourna vers moi et me dit avec colère :

— Vous n'avez donc pas de Dieu. Pourquoi ne priez-vous pas ?

Et chaque fois qu'une lame soulevait violemment le bateau ou que le vent redoublait — était-ce encore possible ? — il disait :

— Il y a ici quelqu'un qui nous porte malheur.

Je gardais le silence. J'avais toujours mon revolver dissimulé contre ma jambe. Finalement, à force d'entendre ses grognements et de surprendre ses regards hostiles, je lui dis :

— Que voulez-vous dire ? Moi aussi j'ai prié pour que nous arrivions sains et saufs à Batoum. Je n'ai pas cessé de prier depuis que nous sommes montés à bord.

— C'est curieux, fit-il en fronçant les sourcils.

Cette nuit-là, je glissai mon revolver dans ma chemise. J'étais certain d'en avoir bientôt besoin, au milieu de ces Lazes affolés.

Le lendemain, la tempête était tombée. C'était notre quatrième ou cinquième jour de navigation. Les voiles et le mât étaient maintenant inutilisables ; il fallut ramer. La traversée fut longue et fastidieuse ; je ne saurais dire combien de temps elle dura, mais la mer était paisible. Les marins semblaient s'être aussi calmés. Je travaillai et pêchai avec eux. Soulagés d'être en vie, ils devinrent joyeux, firent des plaisanteries et chantèrent leurs chants lazes. Ils voulurent m'en apprendre un. Je me souviens encore de certaines paroles.

Armud Dalda Sallaner, Sallaner...
Sallandusdja Ballaner, Ballaner...
(La poire sur la branche se balance, se balance,
Plus elle se balance, plus elle devient sucrée.)

Institut Kurde de Paris

Enfin, nous aperçûmes Batoum, mais il fallut attendre le plus profond de la nuit pour accoster. Le capitaine m'accompagna jusqu'à un hôtel dont j'avais l'adresse. Mon ami Dikran Khoyan s'y trouvait ; il partait en Arménie organiser des patrouilles d'éclaireurs. Le patron de l'hôtel accepta de me loger et le capitaine, assuré que je passerais là la nuit, me dit :

— Dans la matinée, je viendrai vous prendre pour vous conduire au magasin de votre grand-père.

— Il est inutile d'attendre jusqu'à demain, lui répondis-je en retirant de ma chaussette tout mon argent, à savoir trois cents livres. Je lui en donnai cinquante. Il ouvrit des yeux tout ronds. Il était tellement sidéré qu'il en oubliait de tendre la main pour prendre son dû.

— Qu'est-ce qui te trouble, l'ami ? lui demandai-je.

— Je ne savais pas que tu avais tant d'argent sur toi, répondit-il.

— Il était préférable que tu n'en saches rien. Tu aurais pu être tenté et cela t'aurait porté malheur. D'ailleurs, j'avais également ça, dis-je en lui montrant mon arme.

Puis, je lui donnai l'argent, le remerciai et le congédiai.

J'arrivai en Arménie en juin 1920. Erevan, la capitale, vibrait d'activité. Les épidémies étaient maintenant enrayées et la nourriture plus abondante. Les orphelins pâles, émaciés, qui avaient dormi dans la rue sur des tas de détritus comme des bêtes, s'étaient transformés en jeunes garçons sportifs et dynamiques. Ils venaient des provinces d'Anatolie où les Arméniens, informés du carnage que subissaient ailleurs leurs compatriotes, avaient résisté aux massacreurs turcs. Dans certains vilayets, les troupes arméniennes étaient venues en aide aux combattants qui les avaient ensuite suivies en Arménie dans l'espoir de s'y installer. Des milliers étaient morts de faim et de maladies.

Quand l'Arménie était devenue une République indépen-

Institut Kurde de Paris

dante, il avait fallu s'occuper des enfants de ces courageux résistants. Yegiche Katchouni, qui avait mis au point un programme d'entraînement et d'éducation physique, les avait emmenés dans des camps de réadaptation situés dans les montagnes voisines. Un organisme de secours américain leur avait fait parvenir de la farine. Trois autres spécialistes en éducation physique, Vahan Tcheraz, Onnig Yazmadjian et Dikran Khoyan, s'apprêtaient à rejoindre Katchouni pour l'assister dans son travail. Je les avais rencontrés à Batoum et nous avions fait route ensemble. Tous les quatre, nous comptions les minutes qui nous séparaient encore de notre République indépendante.

Dès mon arrivée à Erevan, j'allai trouver le camarade Rouben Ter Minassian, alors ministre de la Guerre. Je me rappelle parfaitement ce jour-là. Je me rendis directement à son domicile. Quand sa femme m'ouvrit la porte, un nuage de fumée m'enveloppa le visage. Je pénétrai dans une pièce enfumée et soudain j'entendis une voix qui semblait venir d'un divan recouvert d'un tapis. Je m'approchai et aperçus le camarade Rouben. Il avait une cigarette à la main. Il m'en offrit une que j'acceptai. Je lui remis une lettre du camarade Amadouni de Constantinople. Il la lut, rit et se leva pour m'embrasser.

— Tu me sembles en forme, Archavir.

— L'air de l'Arménie me convient. Quand j'aurai accompli quelques missions en Europe, je reviendrai vivre ici pour toujours.

Il était convenu qu'après avoir travaillé quelques mois en Arménie, je partirais pour l'Europe où les chefs de l'Ittihad, exilés à Malte par les Alliés après l'armistice, menaient une vie de luxe. J'attendais des ordres de Constantinople.

Le camarade Rouben m'envoya chez Levon Kalantanian qui m'engagea dans les Services secrets. Quelques jours

Institut Kurde de Paris

plus tard, je partis avec deux camarades pour Kars où des espions turcs qui se prétendaient marchands de bétail venaient d'arriver. A cette époque, les Turcs collaboraient avec les communistes pour renverser la République arménienne. (Ils allaient ensuite revendiquer une partie de notre territoire, Kars et Ardahan, et les communistes prendre le reste. Aujourd'hui, l'Arménie est une République soviétique.) On captura ces espions et on leur arracha des renseignements secrets que l'on fit parvenir au camarade Rouben. Cette mission accomplie, je poursuivis ma route jusqu'à Etchmiadzin, notre ancienne ville sainte (aujourd'hui en territoire soviétique). Toujours sous les ordres du camarade Rouben, je voyageai à travers l'Arménie pendant trois mois. Puis, un jour, je fus rappelé à Erevan. Je m'empressai d'aller trouver le camarade Rouben.

Il me parla très franchement des dangers qui menaçaient notre pays. Nous avions chassé les communistes, mais les Turcs nous encerclaient. Des officiers turcs mobilisaient une armée en Azerbaïdjan, pays voisin. Ces troupes étaient placées sous le commandement conjoint d'Enver Pacha, l'ancien ministre de la Guerre du gouvernement jeune-turc, et de son oncle, le général Khalil Pacha. Ma mission consistait à « neutraliser » ces deux hommes qui se trouvaient alors à Bakou (capitale de l'Azerbaïdjan). Un camarade de mon choix devait m'accompagner. Naturellement, je choisis mon vieil associé Tchilingirzi Archavir.

Ensemble nous avions passé de bons moments à l'époque où nous étions receveurs du tramway. Nous avions transporté des armes, fabriqué et vendu de fausses cartes d'identité et de rationnement, de faux papiers militaires. Ensemble, nous avions maintes fois dupé la police turque. Je savais qu'il se trouvait en Arménie mais je n'avais pas eu le temps de prendre contact avec lui. Le camarade Rouben m'apprit qu'il travaillait au Service des renseignements de l'armée du général Sebouh, stationnée à plusieurs kilomètres de la capitale.

Institut Kurde de Paris

Dès que j'eus exprimé ma préférence, il adressa un télégramme au service en question, demandant qu'Archavir fût dégagé de ses obligations et envoyé à Erevan. La réponse ne se fit pas attendre. Archavir n'était pas revenu de sa dernière mission. Par trois fois, il avait pénétré dans les territoires sous contrôle turc et en avait rapporté des renseignements précieux. Après ces trois missions délicates et dangereuses, le général Sebouh avait voulu l'incorporer un certain temps dans l'armée régulière, mais Tchilingirzi Archavir avait insisté pour repartir derrière les lignes turques. Il n'était pas rentré. On l'avait pris, torturé et tué. Par la suite, les soldats arméniens retrouvèrent son corps. Les Turcs s'étaient manifestement acharnés sur lui pour lui arracher des renseignements. Archavir s'était vaillamment comporté. Libre ou prisonnier, il était de force à tenir tête aux Turcs.

La nouvelle de sa disparition me bouleversa. J'avais perdu un ami exceptionnel et le peuple arménien un serviteur irremplaçable. Archavir était né dans le village de Tchilingir, à quelques heures de route de Constantinople. Pendant la guerre, il avait quitté son village pour venir passer quelques jours dans la capitale. A son retour, un cauchemar l'attendait. Il n'y avait plus un Arménien au village. Tous avaient été déportés. Sa famille au grand complet, ses parents, frères, sœurs, tantes, oncles, jusqu'à ses grands-parents et ses cousins, avait été assassinée. Son extraordinaire courage lui avait permis de surmonter cette épreuve et, pourtant, il n'avait alors que dix-huit ans. Il était revenu à Constantinople et avait juré de consacrer sa vie à punir les Turcs.

Je pense à lui tous les jours depuis quarante-cinq ans et je me console à la pensée qu'il mourut comme il le désirait : en combattant les Turcs dans les rangs de l'armée arménienne.

Le camarade Rouben me proposa alors de partir avec Aram Erkanian. Nous eûmes une dernière entrevue avec

Institut kurde de Paris

le ministre de la Guerre, chez lui. Aram et moi devions gagner Bakou par Tiflis, capitale de la Géorgie. En Arménie, la situation empirait. Des incidents de frontière éclataient tous les jours et les gens qui habitaient ces régions étaient en danger permanent. Il fallait au plus vite éliminer de la scène Enver et Khalil. Nous décidâmes de nous faire passer pour des marchands turcs venus acheter du caviar à Bakou. Etant natif de Constantinople, je connaissais bien le turc, mais Aram avait un accent tartare (azerbaïdjanais). Aussi s'exerçait-on chaque jour à parler turc. Aram devait voyager sous le nom d'Ali Chevket et moi sous celui d'Ismaïl Echref Bey.

Je proposai à Aram de se trouver une femme tartare à Bakou, de lui faire la cour et de l'épouser. Je deviendrais ensuite leur locataire et nous aurions ainsi une base d'opérations sûre. Je passerais pour invalide de façon à pouvoir me cacher, si nécessaire, sans éveiller ses soupçons. Aram se résigna à suivre ce plan. J'étais tout disposé à jouer le rôle du mari, mais on me donnait seize ans alors que j'en avais quatre de plus. Aram, lui, devait avoir dans les vingt-cinq ans. C'était un homme costaud, au type plus oriental avec son large visage, ses pommettes hautes et ses petits yeux.

Une fois notre mission accomplie, il nous faudrait user d'ingéniosité pour nous sauver. Nous avions quelques adresses à Bakou mais aucune n'était absolument sûre. Il y avait une autre difficulté. Il nous fallait des revolvers. Comme il était dangereux de pénétrer en Azerbaïdjan avec des armes, nous décidâmes de nous en procurer à Bakou même. S'il s'avérait impossible d'en acheter, il ne nous resterait plus qu'à nous emparer de celle d'un policier, la nuit. Avec une arme, il nous serait facile d'en obtenir d'autres.

Pour quitter l'Arménie, nous avions des passeports diplomatiques ; Aram sous le nom de Krikor Mouradian, moi sous celui d'Aharon Avedissian. Une fois à Tiflis, nous

Institut kurde de Paris

utiliserions nos passeports turcs. Au moment de le quitter, le camarade Rouben nous remit quatre cent mille roubles arméniens que nous devions échanger ensuite au bureau de notre organisation contre quatre cent mille roubles azerbaïdjanais. Cette somme équivalait à quatre cents livres turques. Je possédais aussi quelques pièces d'or qui pourraient nous être utiles à Bakou. Le camarade Rouben me donna également une vieille pipe à l'intérieur de laquelle étaient dissimulés trois diamants. J'avais la consigne de n'utiliser ces pierres qu'en dernière extrémité, lorsque nous serions à bout de ressources. Notre ministre de la Guerre nous souhaita bonne chance.

Je racontai à mes amis d'Arménie que j'allais à Constantinople. Et ce fut le départ. Aram, après mûre réflexion, n'était plus très partisan de mon idée de mariage. Il me répétait sans cesse qu'il ne parviendrait jamais à convaincre une femme qu'il était turc.

— On aura peut-être la chance de trouver une fille dont personne ne veut, lui dis-je, et qui se moquera bien de savoir qui tu es.

Le 17 novembre 1920, nous arrivions à Tiflis. L'Arménie était en guerre. Kars était sur le point de tomber aux mains des Turcs. Nous allâmes nous présenter au Comité central de notre organisation en Géorgie.

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

5.

Torture en Géorgie

Le Comité central accepta de changer nos roubles et de nous procurer le plus rapidement possible les papiers officiels nécessaires pour pénétrer en Azerbaïdjan. A l'époque, Tiflis passait pour le Paris du Proche-Orient. Je voulais visiter la ville, mais le Comité nous déconseilla vivement de nous montrer dans les rues. Nous passâmes donc tout notre temps dans les deux chambres meublées que nous avions louées.

Cette réclusion fut mise à profit. Nous continuâmes nos exercices de conversation en langue turque et apprîmes par cœur le nom de toutes les rues de Bakou. Il fallut aussi se mettre en mémoire les adresses qu'on nous avait communiquées, bien que nous n'eussions pas l'intention de les utiliser, à l'exception de celle d'une jeune femme qui, selon le camarade Rouben, serait en mesure de nous procurer des armes.

Deux jours plus tard, nous avions la carte de la capitale azerbaïdjanaise dans la tête. J'étais certain, en quittant la gare, de pouvoir m'orienter parfaitement. Par précaution, je dissimulai des pièces d'or dans les talons de mes bottes et en cousis cinq autres, camouflées en boutons, sur mes habits. Aram fit de même.

Tout était en ordre. Nous étions prêts à partir pour accomplir notre mission. C'est alors que survint un événement inattendu qui bouleversa définitivement tous nos

Institut Kurde de Paris

plans. Je m'affairais un jour dans ma chambre, rangeant papiers et bagages, tandis qu'Aram préparait le damier pour notre dernière partie de jacquet, lorsqu'on frappa à la porte. On a beau s'efforcer d'être prudent, il survient toujours un moment où l'on oublie toute précaution et où l'on agit comme un imbécile. Ce fut le cas ce jour-là.

Quand j'entendis frapper à la porte, j'allai directement ouvrir, alors qu'adolescent j'avais toujours pris soin de regarder d'abord par la fenêtre. Une dizaine de policiers géorgiens firent irruption dans la pièce. Je les devançai pour dire à Aram de détruire nos papiers. En quelques secondes, nous fîmes disparaître les plus importants, mais oubliâmes de ranger les passeports turcs que nous venions de recevoir. Les policiers, criant et jurant comme ils le font tous dans la région, nous sommèrent de garder les mains au-dessus de la tête. Après un interrogatoire plutôt anodin, ils nous emmenèrent au centre de la police civile, Assobiardrad.

On nous jeta directement en prison où nous restâmes trois jours, coupés du monde et de notre organisation. Nos camarades du Comité central crurent que nous étions déjà partis pour Bakou. Le quatrième jour, on nous fit subir un long interrogatoire. Prenant des airs indignés, nous insistâmes pour connaître les raisons de notre arrestation. Nous fîmes valoir nos passeports diplomatiques, ajoutant que la police pouvait se renseigner sur notre compte à l'ambassade arménienne. Personne ne nous écouta. L'Arménie était encerclée par l'armée turque ; le gouvernement arménien était impuissant et les Géorgiens, à l'époque, nous étaient hostiles.

La police fouilla une nouvelle fois nos chambres et trouva nos passeports turcs. L'interrogatoire devint alors plus sévère. Elle voulait connaître nos plans. Pendant sept jours, nous fûmes sur la sellette. Les interrogatoires étaient monotones, exaspérants et toujours suivis de passages à tabac. La police utilisait toutes sortes de tortures.

Institut Kurde de Paris

J'avais l'impression d'être écharpé. Nous étions maintenant tous les deux méconnaissables. Aram boitait ; son visage était noir et ses yeux gonflés. Il était fou de rage et, quand il avait la force de parler, disait : « Ah, si seulement je pouvais résister... Je me battrais contre dix à la fois... si seulement j'étais libre ! » Il avait un air féroce, presque inhumain. Pour ma part, je pouvais à peine remuer les lèvres ; elles saignaient en permanence.

Nous étions dans cet état lorsqu'on nous transféra à la célèbre prison de Medegh. Nous fîmes route entourés de policiers munis de baïonnettes. Nous pouvions à peine marcher. Les Géorgiens, habitués à de pareils spectacles, nous fixaient une ou deux minutes puis retournaient à leurs occupations. Soudain, nous aperçûmes un ami d'Aram, dans la foule. Avant notre arrestation, nous avions quelquefois dîné chez lui. Il nous regarda fixement, les yeux remplis de tristesse. Il voulut nous dire quelques mots mais nous nous gardâmes bien de l'encourager pour ne pas le mettre en danger. Cependant, sa présence nous réconforta. Nous savions que nous n'étions pas complètement coupés de nos camarades.

Dans la sinistre forteresse de Medegh, on nous jeta dans la cellule où s'entassaient voleurs, assassins et prisonniers politiques. Les lits de crin fourmillaient de punaises. On y resta quinze jours. J'ai une nature à m'adapter facilement et il ne me fallut pas longtemps pour faire connaissance avec tous les prisonniers. Je passais mon temps à écouter leurs histoires. Aram avait un tempérament différent. Il était abattu et ruminait sans cesse de sombres pensées. La nuit, je l'entendais grincer des dents.

Parmi les prisonniers se trouvaient deux Arméniens. Le premier, qui s'appelait Aslan, avait été arrêté pour tentative de hold-up dans une banque. L'autre, Haroutioun, colosse à la grosse moustache noire, était un brigand notoire. Ses innombrables aventures me rappelaient le conte d'*Ali Baba et les quarante voleurs*. Il n'aimait pas la

Institut Kurde de Paris

vie de groupe mais, quand nous eûmes sympathisé, il se plut à me raconter son passé.

Son physique et sa réputation lui avaient gagné le respect des prisonniers. C'était le seigneur qui régnait sur ses vassaux. Il frappait les indisciplinés et, dans les cas extrêmes, les punissait de mort.

Un jour, il nous dit de ne pas sortir pour la promenade.

— Vous voyez ce grand Géorgien, nous confia-t-il. Autrefois, il travaillait dans la police et il a fait souffrir nos compatriotes. Maintenant, on l'a jeté en prison parce qu'il volait les gens, les corrompait et les trompait. Nous l'avons condamné à mort. Il sera exécuté à midi.

A midi, comme prévu, la sentence fut exécutée. Haroutioun et les autres assassins et voleurs entourèrent l'ancien policier et le poignardèrent sans se soucier de ses cris et de ses supplications. Les gardiens arrivèrent, quand tout fut fini, et nous questionnèrent dans une atmosphère enfiévrée où se mêlaient cris et dénégations. Naturellement, personne ne reconnut avoir vu ou entendu quelque chose d'anormal. Un ou deux suspects furent jetés dans une autre cellule, mais Haroutioun demeura sur son trône et l'affaire fut close.

Il faut dire que ce brigand était aussi le cuisinier en chef de la prison et, comme il faisait bien son travail, le personnel le traitait avec certains égards. Aram et moi recevions toujours des plats particulièrement savoureux. Nous étions les invités de Haroutioun et notre hôte ne négligeait jamais ses devoirs.

Cette vie plutôt confortable s'acheva bientôt. Une nuit, les gardiens vinrent me chercher ainsi qu'Aram et nous enfermèrent dans deux cachots souterrains séparés où nous restâmes pendant dix jours. L'atmosphère était humide et l'obscurité presque totale. Le sol en pierre était couvert d'immondices. Les pieds enchaînés, nous ne pouvions bouger qu'avec difficulté. Chaque nuit, les gardiens venaient s'assurer que nous étions toujours là, comme si

Institut Kurde de Paris

le contraire eût été possible. Dans l'obscurité, je sentais passer sur moi et autour de moi d'énormes choses que je pris d'abord pour des chats mais qui étaient en fait des rats. Un jour que, démoralisé, je m'étais assoupi, je fus réveillé par quelque chose qui remuait sur mon visage. J'attrapai la chose et instinctivement me mis à la serrer très fort. J'entendis un cri aigu, répugnant. C'était un rat, mort maintenant, mais qui avait eu le temps de me mordre aux lèvres. Je sentis qu'elles gonflaient. A partir de ce jour, je ne dormis que par à-coups et me réveillai fréquemment en sursaut. Parfois, je martelais le sol du pied pour communiquer avec Aram, enfermé dans le cachot voisin. Je n'avais pas toujours de réponse. Il était aussi abattu que moi.

Le cachot était une première étape vers la mort et pouvait, à tout moment, se transformer en tombeau. Dans cette saleté et cette obscurité, il n'y avait aucun espoir d'être délivré ni même de trouver Dieu. J'étais très faible physiquement. Je commençais à avoir des hallucinations. A certains moments, je croyais voir apparaître le spectre de la mort. A d'autres — c'étaient les meilleurs — je parvenais à me traîner jusqu'à la porte et à hurler d'épouvantables insultes aux gardiens. J'espérais toujours qu'ils viendraient me punir. Je pourrais alors mettre la main sur eux. Je voulais les réduire en miettes. Sans arrêt, je pensais à la désastreuse situation de notre mère patrie. Nous avions tenté de rejoindre Bakou pour parer à la catastrophe et nous avions échoué à Tiflis dans un trou noir. Dieu seul savait si nous reverrions un jour la lumière. Nos camarades également devaient se trouver dans une situation critique. Que faisaient donc les membres du Comité central ? Avaient-ils au moins été avertis ? Ils étaient notre seul espoir, mais la porte de nos cachots nous séparait d'eux et du monde.

Dans de pareilles conditions, on essaie de garder la maîtrise de soi. On se répète inlassablement qu'accepter cer-

Institut Kirdé de Paris

taines missions, c'est aussi accepter de ne jamais se laisser gagner par le désespoir, même aux moments les plus sombres. Mais quand on se retrouve dans une situation désespérée, on se demande si elle prendra fin ; on se demande quelle en sera la limite, combien de temps on pourra tenir. Cinq jours, cinq ans, indéfiniment ?

Les gardiens allaient et venaient, sourds et muets. Si seulement nos camarades avaient connu notre infortune, ils auraient pu soudoyer le directeur de la prison pour qu'il nous réintègre dans la cellule commune. Je savais que la police géorgienne était corrompue et d'une avidité insatiable. Que savait-elle de nous ? Elle semblait animée d'un désir de vengeance, mais pour quelle raison ? J'ignorais toujours notre chef d'inculpation. Y en avait-il même un ?

L'administration de la prison ne nous avait pas complètement oubliés. Un jour, des gardiens vinrent nous chercher pour un interrogatoire. J'étais content de sortir du cachot. Après avoir questionné Aram sans succès, ils le frappèrent avec une telle férocité sadique que j'en fus malade et commençai à trembler de rage. Ils le réduisaient en bouillie et moi, j'assistais à la scène impuissant. Ma fureur me donna des forces. Quand ce fut mon tour, je me jetai sur un policier et lui enfonçai mes dents dans le cou comme une bête sauvage. Je crois que dans mon accès de rage, je lui aurais tranché la tête si les autres ne s'étaient pas rués sur moi pour m'arracher à lui. C'est stupide de la part d'un prisonnier politique de vouloir combattre à armes inégales ; la lutte l'affaiblit et il ne peut plus préparer efficacement sa fuite et sa libération. Quand ils me ramenèrent au cachot, j'étais comme un cadavre ensanglanté.

Les jours continuèrent de s'écouler dans l'obscurité. Puis, un soir, les gardiens, éclairés de lanternes, vinrent nous chercher. Aram et moi marchions côte à côte dans les couloirs, chacun devinant les pensées de l'autre. Nous

Institut Kurde de Paris

avions perdu tout espoir. Les interrogatoires et les passages à tabac étaient terminés. Au comportement des gardiens, nous comprîmes que notre fin était proche. Nous connaissions les usages de cette sinistre prison. Les prisonniers politiques et ceux pour lesquels l'administration pénitentiaire ne voulait enregistrer aucune accusation officielle étaient liquidés en secret. Cette méthode s'appelait *savimassoud*. Aram me regarda avec une immense tristesse et murmura : « Ils nous emmènent pour nous tuer. » Que pouvions-nous faire ?

On nous fit sortir dans la cour intérieure de la vieille prison sur laquelle donnaient toutes les fenêtres. Au centre se trouvait un fossé dans lequel se déversait une conduite d'eau. A cette heure de la nuit, l'eau était coupée. Je regardai le tuyau puis levai les yeux vers les murs de la prison. Pas une lumière. Tout le monde dormait. Comme je les enviais ! Les gardiens nous firent presser le pas. Ils voulaient en finir au plus vite. Quand nous passâmes près du fossé, j'eus soudain une inspiration. J'empoignai le tuyau et commençai à hurler de toutes mes forces. Les gardiens se jetèrent sur moi et me rouèrent de coups mais plus ils frappaient, plus je hurlais. Des ombres apparurent aux fenêtres. Mon idée portait ses fruits. Je continuai à protester furieusement et à appeler au secours. Les prisonniers commencèrent à me venir en aide. Ils se mirent à crier et à hurler. Une tempête de protestations s'éleva. Ils tapaient sur des casseroles et lançaient leurs chaînes contre les barreaux. « Monstres ! s'écriaient-ils. Vous recommencez à tuer les gens au milieu de la nuit, hein ! » Le chef Haroutioun dominait la scène par ses beuglements effrayants ; il hurlait des insultes en russe, en géorgien et en turc contre la police, le gouvernement et même contre le peuple géorgien. Il les menaçait de mort et de destruction. Une grave mutinerie se préparait. Encouragé par leurs réactions, je m'accrochai avec des forces redoublées à la canalisation.

Institut kurde de Paris

Soudain, quelqu'un sortit de l'ombre. C'était le directeur. Le vacarme cessa ; les prisonniers voulaient savoir ce qui se passait. Le directeur, l'air innocent, demanda aux gardiens pourquoi nous nous trouvions dans la cour. Ils répondirent, avec une égale innocence, qu'ils nous emmenaient au tribunal. De la fenêtre de sa cellule, Haroutioun insista pour qu'on nous y conduise seulement dans la matinée. La discussion prit fin. Le directeur déclara qu'il était trop tard pour aller au tribunal et on nous ramena dans notre cachot.

Haroutioun ignorait jusque-là qu'Aram et moi nous trouvions encore à Medegh. Les gardiens qu'il avait interrogés lui avaient répondu que nous avions été transférés à la prison de Koutaïs. Il avait cependant découvert que nous étions des prisonniers politiques et savait même le nom de notre organisation. Dans la journée qui suivit cette nuit où nous échappâmes de justesse à la mort, il parvint à avertir nos camarades de notre présence à Medegh. Trois jours plus tard, grâce aux démarches du camarade Dikran Avedissian, député au parlement géorgien, on nous fit sortir de nos cachots et nous réintégrâmes la cellule commune.

Auparavant, on nous conduisit à la salle des *gandals* (des fers) où l'homme qui nous avait mis les fers nous les enleva. C'était un Russe de grande taille, à la barbe blonde, aux lèvres et aux mains brunies par le tabac. Il portait des bottes et un tablier de cuir. Il n'était que le forgeron de la prison, mais il me rappela les bourreaux de l'Inquisition au Moyen Age. Il me dit quelque chose que je ne pus comprendre. Alors, d'un coup sec de son pied, il projeta ma jambe sur un morceau de fer qui lui servait d'enclume et se mit à cogner sur son ciseau avec un marteau. Il brisa mes chaînes et me laissa des ecchymoses sur la jambe. Malgré la douleur, je fus soulagé d'être débarrassé de ce poids encombrant. Aram reçut le même traitement.

Institut Kurde de Paris

En remontant, nous eûmes l'impression de pénétrer dans un palace. Je me jetai sur une couchette et dormis pendant vingt-quatre heures. Haroutioun s'occupa de nous. Il incisa mes lèvres infectées, les pressa pour en faire jaillir le pus et recouvrit la plaie de mie de pain. Quelques jours plus tard, elles étaient guéries et Aram et moi étions presque rétablis. Haroutioun nous apportait les aliments les plus savoureux qu'il pût trouver. Aram reprit du poids et peu à peu l'appétit me revint. Je dormais bien et faisais de la gymnastique pour recouvrer force et souplesse.

Par l'intermédiaire du brigand, nos camarades de l'extérieur nous firent parvenir des renseignements sur notre situation et sur celle de l'Arménie. Un jour, on apprit que nous allions être transférés à la prison de Koutaïs, surnommée la Sibérie géorgienne. Elle se trouvait dans un endroit éloigné et isolé. La plupart des prisonniers, une fois enfermés derrière ses murs, disparaissaient à jamais. Cette nouvelle me donna pourtant le sentiment d'avoir des ailes car, en même temps, on apprit que les camarades Senag et Aslan allaient organiser notre évasion pendant le transfert.

Institut Kurde de Paris

Je suis incapable de dire combien de jours nous restâmes enfermés dans la prison de Medegh. Le temps passait plutôt agréablement dans la cellule commune. Aram et moi étions cependant impatients de poursuivre notre mission. Finalement, un gardien vint nous informer que le départ était pour le lendemain, dans l'après-midi. Aram et moi avions mis au point un plan. Après un repas copieux, nous nous reposâmes longuement. Nous ne savions toujours pas si nous serions enchaînés pour le transfert.

Le lendemain matin, un gardien vint nous rendre nos affaires personnelles. Il semblait si honnête et amical qu'Aram faiblit dans ses résolutions et insista pour que nous renoncions à notre évasion. Mais ma décision était

prise. J'étais déterminé à fuir, même si nos camarades ne pouvaient pas nous venir en aide. Encore fallait-il ne pas être enchaîné !

— Aram, lui dis-je, que tu viennes ou pas, j'ai l'intention de m'évader. Je ne vais pas laisser passer cette occasion.

Me voyant si résolu, il répondit :

— Non, je ne te laisserai pas partir seul. Il faut à tout prix que nous soyons libres demain.

L'ordre du départ arriva à dix heures. Nous étions lavés et rasés. Mon pantalon que j'avais glissé, comme à l'habitude, sous le matelas, semblait fraîchement repassé. Nous avions tous deux l'air propre et respectable. Nous allumâmes une cigarette et nous embrassâmes notre hôte, le brigand. Ce redoutable criminel était tout ému ; il nous souhaita les plus grands succès. Cet homme m'a laissé une forte impression. Je pense souvent à sa vie ruinée. Dans des conditions différentes, il aurait pu être un grand meneur d'hommes et faire beaucoup pour sa patrie. Mais sa nature déréglée en avait fait un voleur et un assassin.

On sortit de Medegh par une petite porte contiguë à l'immense portail. Quatre soldats, le fusil accroché à l'épaule, nous accompagnaient. Deux d'entre eux encadraient Aram, que je suivais à quelques pas avec mon escorte. Ils nous avaient passé autour du poignet une espèce de menotte en cuir dans laquelle était glissée une corde qu'ils tenaient. Nous étions donc attachés et sous bonne garde, mais sans chaînes. Comme au jour de notre arrestation, les gens, habitués à ce genre de procession, ne s'arrêtèrent pas pour nous regarder.

En approchant d'une côte, j'aperçus un marchand de fruits dépenaillé qui descendait vers nous sans hâte, l'air insouciant. Je le reconnus immédiatement : c'était notre camarade Aslan. Nous avions beau avancer lentement, la prison était déjà loin derrière nous. Le vendeur se rapprocha et commença à vanter sa marchandise. Il ne nous quittait pas des yeux. Nous continuâmes à marcher comme

Institut Kurde de Paris

s'il n'existait pas. Soudain, il fut près de nous et nous pressa d'acheter ses fruits. Nous comprîmes sur-le-champ que c'était le signal. Nous avions atteint l'endroit choisi pour notre évasion. Trois hommes surgirent alors et nous encerclèrent. Sans laisser à notre garde le temps de réagir, j'avais dégagé mon poignet et arraché le fusil du soldat qui m'était le plus proche. Je m'en servis pour frapper et repousser celui qui marchait à côté d'Aram. Entretemps, nos camarades avaient désarmé les autres. Ils leur ordonnèrent de se coucher à plat ventre, sur le sol. Ensuite, ils jetèrent les fusils dans une cour voisine. Aram, deux de nos camarades et moi partîmes en courant vers une voiture qui nous attendait tandis qu'Aslan et Senag tenaient en respect les soldats étendus à terre. Dès que nous eûmes disparu, ils filèrent se réfugier en lieu sûr. L'épisode ne dura pas trois minutes.

On nous emmena chez Seryodja, un ami d'Aram, où Senag et Aslan vinrent bientôt nous rejoindre. Ce furent alors de joyeuses retrouvailles. Ils avaient préparé un festin au cours duquel ils nous firent mille questions. Je mangeai légèrement, bus quelques verres de raki et m'endormis sur un coin du canapé. Lorsque je me réveillai, tard dans la soirée, ils étaient encore à table, buvaient, chantaient tout en écoutant Aram leur conter notre histoire.

Institut Kurde de Paris

Après une semaine passée à Tiflis, le Comité central de notre organisation me donna de l'argent et l'ordre de rentrer à Constantinople.

La scène politique avait complètement changé. Tandis que nous moisissions en prison, les Arméniens, après deux mois de domination communiste, s'étaient rebellés contre les Rouges en février 1921 et les avaient chassés de leur pays. L'Arménie, premier objectif de l'expansionnisme communiste, était aussi la première nation à s'être révoltée avec succès. La révolution fut cependant éphé-

mère. Cernée par les Turcs et les communistes, la République indépendante d'Arménie succombait en avril 1921. Une partie de son territoire fut donnée aux Turcs et le reste passa sous domination soviétique.

Aram et moi étions bien incapables de prédire l'avenir, mais nous savions qu'il n'y avait plus de travail pour nous à Bakou. La nouvelle de mon départ pour Constantinople l'attrista. Il crut que nous allions être séparés. A part cet argent que je venais de recevoir, nos fonds étaient épuisés. A Medegh, on nous avait pris nos pièces d'or. Aram savait que j'étais impatient d'accomplir d'autres missions et il voulait m'accompagner. Ces longs mois d'angoisse et de supplice nous avaient rapprochés et je n'avais pas envie d'abandonner cet ami précieux qui, j'en étais convaincu, nous serait d'une grande utilité. Nous reprîmes donc la route ensemble, cette fois vers Constantinople.

Quand nous arrivâmes à la gare de Tiflis, nous nous crûmes à l'Apocalypse ; effectivement, les communistes remportaient victoire sur victoire. Des hordes de réfugiés terrifiés avaient envahi la gare. Les trains étaient bondés. Ce n'étaient que cris, agitations, larmes. Il nous fallut soudoyer divers employés pour pouvoir monter dans le train à destination de Batoum. Une fois parvenus à Batoum, on prit le bateau.

A bord se trouvaient une multitude de réfugiés : Russes, Arméniens, Géorgiens, Tartares, soldats, fonctionnaires, agitateurs politiques. Tous fuyaient la terreur bolchevique pour aller chercher refuge à Constantinople qu'occupaient toujours les troupes alliées. Le Bosphore représentait la sortie de secours. Arrivés au terme du voyage, tous soupirèrent de soulagement, excepté moi. Si j'avais réussi à échapper aux Géorgiens, j'étais toujours recherché par les Turcs. Ils m'avaient condamné à mort par défaut. Il me fallait donc trouver un moyen de descendre à terre sans tomber entre les mains de leur police.

Tandis que le bateau poursuivait lentement sa route, je

Institut kurde de Paris

préparai un plan. Je décidai de descendre au port de Baykeoz. Ensuite, comme un banal travailleur rentrant chez lui à la fin de la journée, je prendrais la vedette qui reliait Chirket au pont de Khalatia où je n'aurais à présenter ni papiers d'identité ni passeport. Après Baykeoz venait en effet le port de Voyvoda où se trouvait le sinistre commissariat du même nom. Il fallait à tout prix l'éviter.

En fin de compte, il me fut impossible de débarquer à Baykeoz pour cause de quarantaine. Le bateau accosta dans un petit port voisin. Quand j'aperçus sur le quai une espèce de tente, je compris qu'on allait nous soumettre à un traitement fumigène plutôt primitif. Une cloison de bois séparait les femmes des hommes. On nous fit mettre en file.

Sous la tente, on nous prenait nos vêtements pour les passer dans une machine et on nous les rendait seulement quand nous étions revenus près du bateau. Sans habits, il m'était impossible de quitter le port.

Mes craintes redoublèrent quand je vis qu'il me faudrait descendre comme tout le monde à Voyvoda. Et si un membre de la Sûreté me reconnaissait ? Malgré la présence des Alliés dans la ville, les Turcs ne se gêneraient pas pour m'« inviter » à les suivre au commissariat où ils me feraient alors disparaître.

Il était vingt heures trente quand on accosta au port de Voyvoda. Du pont, j'aperçus sur le quai éclairé les agents de la police secrète, en civil. Le débarquement commença. Ils surveillaient les passagers, sans toutefois leur demander leur passeport. De temps à autre, ils se faisaient un signe puis s'approchaient d'une personne qu'ils emmenaient. Je me dis qu'en prenant la passerelle, je ne vaudrais pas plus cher qu'un agneau traversant un abattoir. Mais la chance à nouveau me sourit.

Les passagers s'impatientaient. Soudain, ils se ruèrent en masse sur la passerelle comme si l'Armée Rouge eût été sur leurs talons. Tous ces gens qui venaient d'échap-

Institut Kurde de Paris

per à la mort dans une Russie où les bolcheviks gagnaient rapidement du terrain n'avaient sans doute qu'un seul désir : sentir enfin sous leurs pieds le sol de Constantinople. Il s'ensuivit une confusion indescriptible. L'air se remplit de cris assourdissants, de hurlements, de jurons proférés dans toutes les langues. Les gens se poussaient, se bousculaient. Ce désordre me fut profitable. Non sans difficulté, je parvins à me frayer un chemin dans la foule. Je trouvai enfin une famille d'Arméniens occupés à rassembler leurs paquets, valises et malle. J'offris de les aider et, sans attendre leur réponse, soulevai la lourde malle sur mon dos et m'éloignai avec eux, espérant que la police me prendrait pour un *hamal*. Quand nous eûmes franchi le barrage policier, je repris ma respiration. Pour le moment, j'étais sauf.

J'attendis Aram que personne ne connaissait à Constantinople. Dès qu'il fut à terre, nous nous rendîmes au journal *Djagadamard*. Dans les bureaux de la rédaction, je trouvai Kourken Mekhitarian occupé à écrire un article. Stupéfait de me voir, il bondit d'un air joyeux et vint m'embrasser. Je lui présentai Aram. Tous nos camarades se trouvaient à l'étage supérieur. Ils furent ravis de me revoir et de faire la connaissance d'Aram. Ils lui donnèrent de l'argent et lui trouvèrent un logement. Sur ces entrefaites, arriva mon beau-frère, Manoug Aslanian. Je ne sais pas comment il avait pu apprendre aussi vite mon arrivée. On se jeta dans les bras l'un de l'autre.

— On nous a dit qu'on t'avait tué, me dit-il. Tu avais disparu... Comment aurais-je pu savoir... Je connais Archavir, leur ai-je dit, ce n'est pas un garçon qu'on tue facilement. Ils ne m'ont pas cru. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Pourquoi as-tu mis si longtemps à revenir ? Tant de gens sont rentrés avant toi... Qu'est-ce que tu fabriquais ?

Nous rentrâmes chez nous, riant et plaisantant.

Institut kurde de Paris

Ce jour-là, on célébrait les *Karasoun Manoug*[1] (Quarante martyrs). Comme c'était aussi la fête de Manoug, une soirée dans la tradition arménienne fut organisée. Beaucoup de nos camarades y participèrent. On porta des toasts, on chanta et on écouta des anecdotes sur la vie dans les montagnes du Caucase. Dans un coin, je remarquai une belle jeune fille au regard brillant. Son visage me semblait familier mais je n'arrivais pas à me rappeler où j'avais pu la voir.

— Manoug, murmurai-je, qui est cette fille ?

— Tu ne la connais pas ? fit-il l'air surpris. C'est Gaiané, la belle-sœur de Kourken Mekhitarian.

J'allai m'asseoir à côté d'elle. On refit les présentations. Je l'avais rencontrée à l'époque où j'habitais Scutari, après l'assassinat d'Ihssan. Quel changement en un an ! Elle était tellement plus jolie maintenant. Ses yeux souriaient constamment. Elle ne put cacher sa joie quand je lui appris que j'irais bientôt vivre à Scutari. Elle me dit qu'elle habitait également le quartier, ce que, bien entendu, je savais déjà, et que nous pourrions nous y rencontrer souvent. Elle était si simple et innocente ; elle applaudit presque de plaisir.

Quelques jours plus tard, j'allai m'installer à Scutari chez madame Nemzour. Elle hébergeait un autre camarade, un jeune professeur de l'école Berberian, venu de la province. Pour ma propriétaire, j'étais Torcom Ghazarian, le fils d'un négociant de Smyrne. Sa maison devint le lieu de rencontre des étudiants de l'école Berberian et d'amis venus d'Arménie. Le soir, on grimpait sur le mont Frengi pour admirer le magnifique panorama du Bosphore. Cette colline était le rendez-vous des amoureux de l'école Berberian.

Le jardin Beyler était un autre lieu de rencontre favori

1. Fête traditionnelle religieuse arménienne célébrant le martyre de quarante enfants. *(N.d.t.)*

Institut kurde de Paris

des étudiants et des familles arméniennes vivant à Scutari. Parfois, il s'y donnait des pièces de théâtre. On s'y attardait souvent le soir à boire du café, du raki ou à déguster des glaces à une table du casino. Matheos Zarifian faisait toujours partie de notre groupe. C'était un jeune et bel athlète, au visage superbe. Un an plus tard, sa réputation de poète serait établie, mais à l'époque il enseignait à l'école Berberian. Il éprouvait une sympathie particulière pour les Arméniens venus des provinces d'Anatolie ou des régions voisines du Caucase parce qu'ils avaient subi les pires atrocités, non seulement pendant la guerre mais aussi au cours des affrontements qui avaient conduit à l'asservissement progressif de la République arménienne.

Zarifian était un homme courageux et prompt à la colère quand il sentait qu'on insultait sa nation. Un soir, chantant à tue-tête, nous partîmes nous promener vers le mont Frengi. A Baglar Bache, en face du cimetière arménien, se trouvait le commissariat du quartier. L'agent en chef avait souvent vu passer notre bande sans jamais nous aborder. Ce soir-là, nos chants durent l'irriter. Il les interrompit en lançant à haute voix une remarque désobligeante sur les Arméniens. Surpris, nous nous retournâmes. Avant même qu'un de nous ait pu répliquer, Zarifian s'était jeté sur le policier, et l'agrippant au col, exigeait des excuses. Aram et les autres camarades se précipitèrent sur lui pour le retenir. J'allai pour ma part me dissimuler à une vingtaine de mètres derrière un gros arbre. La situation s'envenimait.

L'agent avait donné un coup de sifflet pour avertir ses collègues. Une douzaine d'hommes se ruèrent dans la rue pour lui porter secours. Zarifian ne lâchait pas prise. Personne, ni la police ni mes camarades, n'avait d'influence sur lui. Aucune puissance terrestre ne semblait pouvoir arracher ce Turc des bras de Zarifian, aussi inflexibles que sa détermination. Il voulait absolument que l'homme

Institut kurde de Paris

lui fît des excuses. Il serrait de plus en plus fort. Nos camarades demandèrent au policier de le satisfaire. Devant leur insistance, il finit par s'y résoudre et Zarifian le lâcha. Cette nuit-là, nous frôlâmes le drame.

Le Scutari de l'époque, qu'on appelle parfois la « terre des poètes », ressemblait à une grande ville arménienne. Ses habitants formaient une grande famille cultivée, hospitalière, qui aimait la gaieté — les chants, la danse, le théâtre. Il se passait toujours quelque événement (conférences, concerts, représentations théâtrales) à l'école Berberian, à l'école élémentaire Dayan ou à la salle Raffi (du nom d'un célèbre poète arménien). Bien que ma tête fût mise à prix, je me sentais en sécurité à Scutari.

J'allai voir Gaiané. Sa famille me reçut cordialement, mais elle, timide, m'accueillit gentiment, sans manifester l'enthousiasme auquel je m'étais attendu. J'essayai de me montrer également réservé. Plus je la voyais, plus j'avais l'impression qu'elle s'attachait à moi. Sa famille, à l'exception de sa sœur aînée, Rose, ne semblait pas approuver l'affection qui grandissait entre nous. Comme tous les parents soucieux du bonheur de leurs enfants, ils pensaient que leur fille ne pourrait pas être heureuse avec un garçon dont l'avenir était si obscur et incertain. Ils savaient que j'appartenais au Dachnak et avaient entendu parler de mes activités. Il est difficile pour une mère de se résoudre à donner sa fille à un homme qui a une vie dangereuse en perspective. Ils craignaient l'influence de mon travail sur ma personnalité. Saurais-je un jour me ranger et fonder un foyer, et le pourrais-je même ? Malgré toute la confiance que j'avais en moi, je comprenais leurs inquiétudes.

Un jour, j'emmenai Gaiané au cinéma. Puis commencèrent les sorties à deux. Nous savions que nous nous aimions. Le soir, nous allions en secret nous promener sur les collines et dans les vallons de Scutari. Nous restions en général dans les quartiers turcs pour cacher nos ren-

Institut Kurde de Paris

contres à nos amis ou à la famille de Gaiané. Elle redoutait les commérages. Souvent, lorsque nous passions devant leur maison, des Turques nous lançaient en souriant : « Voilà les deux tourtereaux ! » Et elles riaient. Moi aussi, j'avais envie de rire, mais je savais que cela embarrasserait Gaiané. J'avait vingt et un ans à peine et l'impression d'en avoir vécu cent. Cette fille me faisait oublier toutes les souffrances et les difficultés du passé. Son amour me récompensait de tout. J'étais heureux. Je lui dis qu'à mon retour d'Europe, nous nous fiancerions. Ensuite, nous partirions pour un pays libre — l'Amérique — vivre dans la paix et la tranquillité. Nous échafaudions des rêves merveilleux. Souvent je me demandais si je vivrais assez longtemps pour les voir se réaliser un jour, mais jamais je ne fis part de ces pensées à Gaiané.

Un soir, je reçus la visite de Hratch, délégué du Comité central. Dès que je l'aperçus, je compris qu'il avait une nouvelle importante à me communiquer. Effectivement, l'organisation avait décidé de m'envoyer à Rome. Les anciens dirigeants de l'Ittihad, dont Saïd Halim Pacha, l'ex-Premier ministre et grand vizir, s'étaient retrouvés dans cette capitale où ils menaient une vie de luxe. A l'époque, personne ne parlait de « procès de Nuremberg ». C'est pourquoi le parti Dachnak s'était érigé en tribunal. Il jugeait les dirigeants de l'Ittihad déposés par le gouvernement turc et, après avoir reconnu leur culpabilité, les condamnait à mort par défaut.

On me communiqua le nom d'un camarade que j'avais connu à Constantinople et avec lequel je devais travailler à Rome. Cet homme, au passé impressionnant, membre de confiance du Dachnak, avait la quarantaine et, par sa maturité et son expérience, devait m'être d'un grand secours. Je dirai plus loin comment, par sa faute, je faillis échouer dans ma mission. Comme j'ai choisi de parler en toute franchise dans ce livre, je l'appellerai M., le camarade M.

Institut Kurde de Paris

L'organisation l'avait envoyé à Rome deux mois plus tôt pour préparer le terrain. Je devais me rendre à Marseille où j'attendrais ses instructions. Mes camarades me conseillèrent de m'habiller à l'européenne et me donnèrent un nouveau passeport au nom d'Arsil Sirag, Grec d'Edirne (Turquie).

Avant mon départ, je fis une dernière promenade avec Gaiané. Elle frisa la catastrophe. Nous nous étions un peu éloignés du quartier arménien lorsque, brusquement, cinq voyous nous firent face. Ils regardaient mon amie d'un air vicieux. Je lui donnai mon chapeau et lui dis de courir se réfugier vers une colline voisine. Puis je sortis mon revolver et les menaçai de mort. Ils s'enfuirent. On se jura de ne jamais revenir dans le quartier.

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

6.

Chasse aux Jeunes-Turcs à Rome

Il pleuvait ce jour de juin 1921 lorsque j'arrivai au port de Khalatia. Seules Gaiané et sa sœur Rose étaient venues m'accompagner. Il était midi. Le bateau devait appareiller à seize heures. Nous entrâmes dans un restaurant appelé « Altounbey » pour déjeuner. Gaiané était pâle et nerveuse. Moi aussi. Je tremblais et, en me servant de fromage, me coupai la main. J'essuyai le sang avec un mouchoir. J'ignorais alors le rôle utile qu'allait jouer ce mouchoir taché de sang.

Ce fut un triste repas. J'étais très préoccupé, pour le présent comme pour l'avenir. Il me fallait en effet franchir le barrage de la police à Voyvoda, tout en sachant que ma photo était placardée dans la plupart des commissariats et autres lieux officiels de la ville. Serais-je reconnu avant de monter à bord ? J'essayais de parler d'un ton léger de choses insignifiantes mais n'y arrivais guère et les deux filles étaient de plus en plus tristes.

Brusquement, je me levai et leur dis :

— Je vais régler cette histoire de passeport tout de suite.

Ma patience était à bout. On se dit au revoir et je me dirigeai lentement vers le poste de police. Je présentai mon passeport à l'officier.

— Où allez-vous ? me demanda-t-il après l'avoir examiné.

Institut Kurde de Paris

— A Vienne, en passant par Marseille.

— Pourquoi quittez-vous le pays ?

— *Effendi*, répondis-je en toussant et en portant le mouchoir maculé de sang à ma bouche, on m'a dit que j'étais tuberculeux et je vais me faire soigner dans un sanatorium de Vienne.

Je recommençai à tousser et, cette fois, projetai un nuage de salive sur son bureau.

Au mot « tuberculeux », la peur était apparue sur son visage. L'agent qui se trouvait derrière moi, me croyant contaminé, s'empressa de reculer. L'officier regardait avec frayeur et dégoût la salive répandue sur son bureau. Il agita nerveusement la main pour me signifier de m'écarter, tamponna mon passeport d'un geste rapide et me congédia. J'eus du mal à me retenir de rire.

Je montai à bord, sain et sauf. Gaiané et Rose étaient sur le pont avec mon camarade Missak Torlakian, venu me dire au revoir. Je leur racontai le tour que je venais de jouer à la police et nous rîmes de bon cœur.

Je débarquai à Marseille le 30 juin 1921. J'allai directement chez le camarade Jamgotchian et lui présentai la lettre du Comité central de Constantinople. Il me loua une chambre à côté de chez lui. Je restai plusieurs semaines à Marseille, attendant les instructions de M. Je lui envoyai plusieurs lettres mais, dans son courrier, il s'étonnait de n'avoir aucun signe de moi. Dans sa dernière lettre, il m'informa qu'il m'enverrait l'argent du voyage dès qu'il aurait de mes nouvelles. Je craignais que mes lettres n'aient été interceptées par la police. J'en parlai à Jamgotchian (chez lequel M. m'écrivait) qui proposa de me prêter mille francs pour aller à Rome, car j'avais dépensé tout mon argent durant ce séjour prolongé. M. m'avait écrit qu'il était difficile de trouver une arme à Rome. Avec l'aide de Jamgotchian; je réussis, non sans mal, à me procurer deux Gold Browning. J'attachai les armes contre

Institut kurde de Paris

mes cuisses, acceptai l'argent que mon camarade me proposait et partis pour Rome, en me fiant à la chance pour passer la frontière italienne.

Au poste frontière, les douaniers examinèrent minutieusement le contenu de mes bagages. Un inspecteur vint les rejoindre et me posa quelques questions auxquelles je ne pus répondre, faute de connaître l'italien. J'éprouvais une telle inquiétude que je sortis mon portefeuille et commençai à compter mon argent pour me donner du courage. Cela me fit du bien. L'inspecteur sourit et me posa une autre question. Ne comprenant toujours pas, j'agitai la tête en signe de dénégation. Il secoua également la tête comme s'il s'adressait à un jeune demeuré. Ensuite, il palpa mes habits pour me fouiller. Je commençai à glousser, comme si j'étais chatouilleux. Quand ses mains approchèrent de mes cuisses, je me pliai en deux en gloussant de plus belle. Il finit par abandonner cet idiot de touriste et passa à la personne suivante.

J'avais étudié avec soin le plan de Rome, aussi eus-je l'impression, en quittant la Piazza Termini, de pénétrer dans un lieu familier. J'allai jusqu'aux Quattro Fontane, allumai une cigarette et réfléchis à ma situation. Si cette splendide capitale était un lieu de plaisirs pour les autres, pour moi, c'était une zone dangereuse. Il fallait donc préparer un plan minutieux, comme si je m'étais trouvé sur un champ de bataille, derrière les lignes ennemies. Les Alliés semblaient non seulement avoir oublié les Arméniens, mais se faire de la concurrence pour offrir un asile aux ex-dirigeants de l'Ittihad. M. avait-il retrouvé leur trace ? J'étais impatient de le rencontrer pour recevoir des instructions précises et accomplir ma mission. J'étais optimiste ; M. était à Rome depuis plusieurs mois ; il avait certainement eu le temps de repérer nos cibles et de se familiariser avec leurs habitudes. Plein d'enthousiasme, je cherchai un endroit pour passer la nuit.

Je ne voulais pas habiter l'hôtel. En effet, si mes lettres,

Institut Kurde de Paris

que M. n'avait pas reçues, étaient tombées entre les mains de la police italienne, je risquais d'avoir des ennuis. Je déambulai dans les rues et finis par trouver une chambre à louer en face de la gare. J'allai chercher mes bagages à la consigne et m'installai. Après avoir caché mes armes, je me lavai, me rasai puis sortis dîner.

Les rues étaient bruyantes. Les cris des colporteurs me rappelèrent Constantinople. Je trouvai un restaurant sur la Piazza Venezia. J'avalai une soupe et une assiette de macaronis, avec une bière. Malgré ma fatigue, je n'avais pas envie de retourner tout de suite dans ma chambre. J'allumai une cigarette, quittai le restaurant et me mêlai à la foule des passants. Je croisai de jeunes couples et des groupes d'hommes et de femmes bavardant. Les Italiens donnaient l'impression d'être des gens heureux. Mon esprit se mit à vagabonder. Je songeai à l'Arménie que j'avais vue libre et indépendante. Je songeai à ces jours et ces nuits interminables dans la prison de Medegh. Puis mes pensées retournèrent à Constantinople, à Scutari, et à Gaiané.

De bonne heure, le matin suivant, je me rendis à l'hôtel Regina où logeait M., ainsi que le camarade Varantian. Quand j'entrai dans sa chambre, je le vis affairé à trier du courrier. Je regardai par-dessus son épaule : toutes mes lettres étaient là. Pourquoi m'avait-il écrit qu'il ne les avait pas reçues ? Il m'avait fait craindre une interception de la police. Je ne lui fis aucune réflexion. Varantian, auquel je racontai ensuite toute l'histoire, m'informa que M. avait disparu de l'hôtel pendant quelques semaines et venait juste de rentrer au moment de mon arrivée.

Après des retrouvailles cordiales, nous décidâmes d'aller à la Villa Borghese pour parler tranquillement. M. fit presque tous les frais de la conversation. Il s'étendit longuement sur les difficultés qu'il avait rencontrées en suivant les Turcs dans Rome. Il me décrivit avec enthousiasme et par le menu les habiles méthodes qu'il avait uti-

Institut Kurde de Paris

lisées pour résoudre ces problèmes. Mais il avait maints sujets d'inquiétude et de plainte. Il pensait en effet que certains Turcs l'avaient repéré et commençaient à se méfier. C'était une mission complexe et dangereuse, ajouta-t-il, et l'organisation l'avait laissé tout seul. Il n'était pas content de la façon dont l'avaient traité nos camarades de Constantinople.

Je l'écoutai respectueusement car il était mon aîné et avait un passé digne d'éloges. Je voulais lui faire confiance et dissiper les doutes qui m'avaient assailli. Il me dit qu'il était heureux de m'avoir auprès de lui car, désormais, nous allions pouvoir partager le travail.

Je m'empressai d'acquiescer sans lui faire remarquer que l'organisation l'avait envoyé à Rome à dessein avant moi pour retrouver la piste des anciens chefs de l'Ittihad et pour s'informer sur leur mode de vie et leurs habitudes. On lui avait confié la tâche de traqueur. Moi, j'étais là pour jouer le rôle d'exécuteur. Je devais me préparer à frapper dès qu'on connaîtrait tous les mouvements et les habitudes de nos victimes. En principe, l'exécuteur ne doit pas se montrer. Dès mon arrivée à Rome, M. aurait dû me soumettre un projet détaillé. Mais il se plaignit tellement et manifesta tant d'inquiétude que j'acceptai de bon gré de partager avec lui ce travail préparatoire. Après tout, notre but était le même : réussir dans notre mission.

Il fut décidé que, le lendemain, j'irais me poster devant l'ambassade turque kémaliste. M. ferait le guet devant l'ambassade du gouvernement du sultan. A l'époque, la situation en Turquie était confuse. Mustafa Kemal contrôlait l'Anatolie et se considérait comme le représentant du peuple turc. Le pouvoir du sultan était plus ou moins restreint à Constantinople. Il fallait néanmoins surveiller les deux ambassades car les Turcs, quelle que fût leur allégeance, passaient de l'une à l'autre et demeuraient en contact étroit, même s'ils se prétendaient ennemis.

Je devais rester à mon poste de dix heures à seize heu-

Institut Kurde de Paris

res. Dès le premier jour, je reconnus plusieurs hauts fonctionnaires turcs, comme Bekir Sami Bey, alors ministre des Affaires étrangères de Mustafa Kemal. Mais aucun des hommes que j'aperçus n'était inscrit sur la liste que nous avait remise notre organisation à Constantinople.

Les jours s'écoulaient. Je passais de nombreuses heures à surveiller l'ambassade. De temps en temps, profitant d'une accalmie, je me rendais à l'autre ambassade. Comme j'y trouvais rarement M., je décidai de répartir mon temps entre les deux immeubles. Je travaillais également la nuit car je voulais savoir combien de membres de l'Ittihad se trouvaient à Rome et connaître leurs habitudes, de nuit comme de jour.

Parfois, j'allais avec M. explorer les cafés. On s'asseyait à des tables séparées et on ouvrait tout grands les yeux et les oreilles. Il nous arrivait de voir des groupes de Turcs attablés autour d'un café et de surprendre des bribes de leur conversation. On en suivait certains dans les magasins, au théâtre, parfois même au *bordello*. On les filait jusqu'à leur hôtel où on prenait une chambre dans l'espoir de retrouver, par eux, les dix premières personnes mentionnées sur notre liste. Ce travail était pénible et exigeait beaucoup de patience. Tous les soirs, je devais rencontrer M. pour un compte rendu de notre journée, mais il n'était jamais facile, parfois même impossible, de le trouver.

J'essayais de travailler avec méthode. Nous possédions les photos des dix hommes les plus importants et nous les étudiions à nos moments perdus. Toutes les nuits, avant de m'endormir, je les regardais intensément pour bien me graver en mémoire leur visage. Il n'était pas question de les laisser nous échapper. Je brûlais d'exécuter ma mission et supportais d'autant moins bien les nombreuses disparitions de M.

Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il manquait d'organisation et qu'il était négligent dans son travail. Il

Institut kurde de Paris

ne poursuivait pas notre objectif avec énergie et détermination. Je sentais aussi qu'il me critiquait injustement pour justifier ses propres erreurs et manquements. Je m'efforçais d'être tolérant et d'accepter patiemment ses humeurs. Pour m'y encourager, je me répétais sans relâche qu'il avait de l'expérience et que nous avions reçu, ensemble, une mission sacrée. Bientôt, pourtant, nous commençâmes à nous critiquer réciproquement ; puis ce furent des disputes à chacune de nos rencontres. Cette situation me préoccupait beaucoup. Vu notre objectif, il me semblait honteux de nous quereller sans cesse.

M. avait un cercle d'amis arméniens à Rome. Je passais de bons moments avec ces hommes et ces femmes qui le respectaient et le considéraient comme un personnage important, imposant même. Néanmoins, je me rendis rapidement compte que l'impression favorable qu'il donnait ne résultait pas de ses actions passées mais seulement de son comportement en public. La plupart des Arméniens vivant à Rome à l'époque étaient de jeunes étudiants qui ignoraient ses activités au sein de l'organisation. M. se donnait toujours des airs graves et mystérieux. Il se montrait réservé, parlait lentement et avec sérieux comme s'il devait se surveiller pour ne pas trop en dire. Sa démarche lente et hautaine soulignait son splendide physique d'athlète, blond et robuste. Il ne souriait presque jamais. Acteur, le personnage d'un homme au passé énigmatique chargé d'une importante mission eût été le rôle rêvé pour lui. Comme nous avions pour consigne d'être infiniment discrets à ce stade de notre mission, je trouvais cette comédie répréhensible, mais ne fis aucun commentaire.

Une fois, nous restâmes pendant plusieurs semaines sans nous voir et sans même essayer de nous rencontrer. Nous nous étions querellés et je l'avais menacé d'écrire aux dirigeants du Dachnak à Constantinople. M. voulait que j'obtienne de l'organisation l'assurance qu'après le succès de notre mission, notre avenir financier serait

Institut Kurde de Paris

assuré. En d'autres termes, M. voulait que nous devenions des pensionnaires de l'organisation. Je trouvai l'idée répugnante et le lui dis. Une grave dispute avait suivi. J'étais évidemment beaucoup plus jeune que lui (il avait, à l'époque, environ quarante-cinq ans) et ne me souciais pas de ma sécurité matérielle. A mon âge, j'avais l'impression qu'il me serait facile un jour de gagner de l'argent. Je voulais exécuter ma mission pour pouvoir ensuite gagner ma vie, me marier et fonder une famille. M., au contraire, était satisfait de vivre à Rome avec l'argent de l'organisation. Il n'était pas pressé d'en finir. Les cafés et les théâtres offraient quantité d'agréments ; il menait une vie idéale. Alors, il avait conçu un plan pour perpétuer cette existence ; nous allions tous les deux vivre aux crochets de l'organisation pour le reste de nos jours. Une pareille idée était contraire à mes principes et le serait toujours demeurée, même si l'on m'avait dit à l'époque que des jours difficiles m'attendaient. Je considérais comme un honneur d'avoir été choisi pour cette mission en Europe. M., pour sa part, semblait penser qu'il faisait une faveur à l'organisation. Quand je compris que notre mission était menacée, je ravalai ma colère et allai trouver le camarade Varantian, ex-ambassadeur de la République indépendante d'Arménie en Italie. Il arrangea une rencontre entre nous.

Un soir, dans un restaurant, il nous sembla reconnaître le docteur Nazim et Hassan Tahssin. Le docteur Nazim avait organisé, avec le docteur Behaeddine Chakir, les déportations et les massacres des Arméniens. Tahssin, l'ex-gouverneur de la province d'Erzeroum, avait envoyé à la mort des dizaines de milliers de nos compatriotes. Après avoir surpris leur conversation, nous eûmes la certitude qu'il s'agissait bien d'eux. Il faut dire que, si nous possédions les photos des dix principaux membres de l'Ittihad et d'autres personnalités de moindre importance, il n'était pas toujours facile de les reconnaître. En Tur-

Institut kurde de Paris

quie, nous ne les avions jamais vus que dans leurs uniformes très décorés. Et ceux qui s'habillaient à l'occidentale ne renonçaient jamais au fez traditionnel. Toutes les photos les représentaient coiffés du fez, alors qu'à Rome ils étaient vêtus de pied en cap à la dernière mode européenne.

Le soir où nous vîmes Nazim et Hassan Tahssin, M. et moi oubliâmes nos rancœurs. Nous eûmes une longue conversation et décidâmes d'écrire à Constantinople pour demander à nos dirigeants de nous envoyer en renfort mon vieil ami Aram Erkanian. La réponse fut négative. Elle était d'ailleurs justifiée. M. et moi voulions liquider tous les chefs de l'Ittihad en même temps, au cours d'une de leurs réunions, et deux hommes ne pouvaient suffire pour affronter une douzaine de Turcs ou même davantage. A cette époque, M. débordait d'enthousiasme. Parfois, je n'avais pas même le temps de manger. Nous avions repéré un grand nombre d'hôtels et d'immeubles où résidaient des Turcs et nous voulions surveiller toutes ces adresses. Nous avions un moral d'acier et nos revolvers étaient prêts à faire feu.

Personne, à Rome, à l'exception du camarade Varantian, n'était au courant de notre mission. Je fréquentais les étudiants arméniens mais ne devins jamais membre de leur association. J'assistais à leurs réunions avec le docteur Armenag Alikhanian, pour lequel j'éprouvai une attirance particulière quand j'appris qu'il était né en Arménie. M. venait également à ces réunions mais jamais l'un de nous ne révéla qu'il travaillait étroitement avec l'autre.

Pour nous appeler, nous sifflions l'hymne national arménien, *Mer Hairenik* (Notre patrie). Il m'arrivait souvent de siffler sous sa fenêtre en pure perte. Il avait à nouveau disparu. J'apprenais alors par l'un ou par l'autre qu'il faisait le tour des musées ou qu'il était parti quelques jours en vacances. Quand on se retrouvait, après ces absences, il reprenait ses lamentations : l'organisation

Institut Kurde de Paris

n'avait pas envoyé telle ou telle photo ; on nous laissait seuls ; il nous fallait d'autres hommes.

Je n'avais pas vu le docteur Nazim depuis plusieurs jours et j'étais très abattu parce que nous avions laissé passer l'occasion de l'attraper.

Deux mois environ après mon arrivée à Rome, nous réussîmes enfin une percée. J'avais vu Tevfik Azmi, l'un des gardes du corps de Saïd Halim Pacha, entrer successivement dans les deux ambassades turques mais n'avais pu le prendre en filature. Une fois, je l'avais perdu dans la foule ; l'autre fois, je n'avais pas voulu abandonner mon poste. Un après-midi, je le vis se diriger vers le Palazzo Barbieri. Je perdis un instant sa trace puis le retrouvai à l'arrêt du tramway. Quand celui-ci arriva, j'entendis le Turc demander un billet pour Frascati. Dès qu'il fut assis, je montai en voiture et pris un billet pour la même destination. En chemin, Azmi sortit quelques lettres de sa poche et se mit à lire. Puis il glissa quelque chose dans sa bouche ; on aurait dit un bonbon. Venait-il de recevoir ces lettres avec les bonbons ou relisait-il une vieille correspondance ? Je mourais de curiosité et d'envie de lui voler son courrier. Il le rangea dans la poche intérieure de sa veste. Combien je regrettai à cet instant de ne pas avoir la dextérité des pickpockets qui opéraient dans le tramway de Constantinople du temps où j'étais un contrôleur sans scrupules.

Après un voyage d'une heure et quart, le tramway arriva à Frascati. Azmi descendit et se dirigea vers un portail. Il donnait sur un grand jardin entouré d'un mur. Au fond se trouvait une grande bâtisse qui, je l'appris ensuite, servait de club aux Turcs. Etait-ce un hôtel où je pourrais passer la nuit ? Je n'osai pas frapper car, s'il s'agissait d'une maison particulière, il me faudrait justifier ma présence. Néanmoins, il me fallait absolument pénétrer dans ce jardin. Certains des hommes que je

Institut Kurde de Paris

recherchais pouvaient s'y trouver. Je longeai le mur sans apercevoir aucune entrée.

J'étais déjà venu dans ce faubourg éloigné de Rome, situé sur une hauteur et jouissant d'une vue splendide sur la Ville éternelle. Avec un ami, j'avais découvert une auberge fréquentée par les citadins. C'était comme un balcon au-dessus de Rome. Le propriétaire était un vieux monsieur qui servait du vin local avec du poulet rôti. Un jour que mon ami et moi étions assis à contempler le panorama resplendissant de soleil, le vieil homme s'était approché de nous et nous avait demandé d'où nous venions.

— De Rome.

— On dit que c'est un endroit magnifique, avait-il répondu. Un jour, j'irai moi aussi.

Sa réponse nous avait sidérés et amusés. Il avait passé quatre-vingts ans à Frascati sans jamais aller visiter Rome !

— Mais je la contemple d'ici tous les jours ! avait-il ajouté en riant avec nous.

J'avais faim mais ne voulus pas me rendre à l'auberge ce jour-là. Je longeai une fois encore le mur. La porte par laquelle Azmi avait disparu se trouvait à l'extrémité d'une petite rue pavée. De l'autre côté, derrière la maison, s'étendait un bois. Le coin était désert et il commençait à faire nuit. Je grimpai sur le mur. Deux hommes, dont Azmi, étaient installés sur un banc à quelques mètres de moi. Ils étaient en grande conversation. Je reconnus également l'autre ; c'était Rustem Redjeb, une vieille connaissance. Je l'avais vu plusieurs fois entrer au consulat kémaliste et, un autre jour, je l'avais aperçu à la poste où il venait prendre son courrier. Il avait dû alors donner son nom.

De quoi pouvaient-ils bien parler ? Ils étaient assis sur un immense banc capable de recevoir une douzaine de personnes. Des massifs d'arbustes les entouraient et leurs

Institut Kurde de Paris

branches étaient si longues que les Turcs devaient parfois les écarter pour se lever ou bouger. Il faisait noir maintenant. Je me laissai glisser le long du mur, rampai jusqu'au banc sous lequel je me faufilai. Pendant quelques secondes, les battements de mon cœur couvrirent leurs voix. A peine m'étais-je ressaisi qu'arriva un troisième homme, dénommé Munir Bey. La conversation s'anima.

Le docteur Behaeddine Chakir, Djanpolad et Enver — tous sur notre liste noire — étaient attendus à Rome. Bekir Sami Bey, ministre des Affaires étrangères de Mustafa Kemal, avait prié Saïd Halim Pacha, l'ex-Premier ministre et grand vizir du gouvernement jeune-turc, de venir en aide à Mustafa Kemal en lui faisant parvenir des armes en Anatolie et en mettant des fonds à sa disposition. L'ancien Premier ministre était prêt à le soutenir à condition toutefois que certains dirigeants de l'Ittihad, alors en exil, soient autorisés à retourner en Anatolie, puis à Constantinople après la défaite de l'armée grecque. J'appris également que Saïd Halim Pacha présiderait une réunion à Rome dès l'arrivée des autres dirigeants.

J'avais obtenu des renseignements du plus haut intérêt. Il ne me restait plus qu'à quitter le jardin et à retourner à Rome. Malgré mes craintes, je jubilais. Tous les dirigeants turcs allaient se trouver réunis au même endroit. Quelle réception nous pouvions leur préparer ! L'organisation se déciderait peut-être à nous envoyer deux camarades en renfort, mon ami Aram et Archag Yezdanian.

La nervosité me gagnait. Si les Turcs me découvraient sous le banc, j'étais résolu à utiliser mon arme et à m'enfuir. Mais quel éclat dans les journaux ! Tous les dirigeants turcs retourneraient alors se cacher. Ce serait l'échec de notre plan. En réfléchissant à tout ceci, je maudis mon imprudence.

Les Turcs s'attardaient obstinément et me maintenaient cloué au sol. Soudain, l'un d'eux prononça le nom vénérable de l'Agha Khan. Ils parlaient de la campagne de Galli-

Institut Kurde de Paris

poli en 1915 et faisaient remarquer que la marine alliée aurait pu franchir facilement le détroit des Dardanelles et occuper Constantinople pendant la guerre si l'Agha Khan n'avait pas demandé aux Britanniques de se retirer. Tous se mirent à rire de plaisir. L'Agha Khan, ajoutèrent-ils, ne voulait pas que la Turquie islamique fût conquise.

Ils abandonnèrent ensuite les sujets sérieux et se lancèrent dans des commérages sur leurs patrons qui, d'après eux, avaient tous beaucoup d'argent en banque mais se plaignaient constamment de difficultés matérielles. Ils dépensaient des sommes fabuleuses pour leurs femmes. Les Turques, éblouies par la mode européenne, avaient renoncé à leurs costumes traditionnels et tenaient absolument à porter les vêtements occidentaux les plus luxueux : fourrures, bas de soie, chapeaux à plumes.

— Frère, dit l'un des Turcs, ils gaspillent beaucoup d'argent. Quand on voyage tout le temps, l'argent ne dure pas. Il faut payer les domestiques, l'hôtel. Et les femmes sont devenues comme les Européennes ; elles veulent tout. C'était différent en Turquie.

Ils se levèrent enfin et partirent. Je soupirai de soulagement. J'attendis quelques secondes, puis franchis le mur et me retrouvai dans la rue. Il était près de vingt-trois heures trente. Je m'aperçus alors que je mourais de faim et entrai dans une auberge où je m'offris un repas complet et une bouteille de vin. J'avais manqué le dernier tramway et dus rentrer à pied à Rome. Le retour me prit presque la nuit entière, mais j'étais jeune et mon aventure de la soirée m'avait rempli d'enthousiasme. A mon arrivée à Rome, j'entrai chez un coiffeur pour me faire raser. Puis j'allai trouver M. et lui racontai ma nuit. Il fut très excité par les nouvelles.

— Ah, si seulement nous avions Aram et Archag avec nous, me dit-il, nous pourrions accomplir une tâche glorieuse !

Nous poursuivions sans relâche nos recherches, errant

Institut Kurde de Paris

de café en café, essayant de surprendre des conversations en turc. J'aimais particulièrement m'arrêter dans un café proche de la Villa Borghese, fréquenté par un vieux Turc qui, pendant des heures, racontait à ses compatriotes les nouvelles du jour et leur parlait d'autres Turcs vivant en Europe. Sa conversation m'apportait de précieux renseignements. Je m'arrangeais pour être près de lui sans éveiller ses soupçons, mais, un jour, il se tourna vers moi et me dit :

— Mon garçon, à part toi, y a-t-il ici quelqu'un qui connaisse le turc ?

Je le regardai en écarquillant les yeux, l'air perplexe. Alors, il sourit poliment et me répéta sa question. Je bredouillai quelques mots italiens que j'avais appris et qu'il ne comprit pas. L'un de ses compagnons se mit à rire et dit en turc :

— Je te l'avais bien dit ; ce garçon n'est qu'un de ces jeunes fiérots d'Italiens.

Le vieux Turc se tourna alors vers moi et, en mauvais italien, me présenta des excuses. Je me détournai et continuai à déguster ma bière.

Les cafés italiens étaient très différents des cafés turcs. Ceux de Rome étaient de merveilleux établissements, situés sur de magnifiques places bordées de statues. Nombre d'entre eux se trouvaient dans le voisinage d'élégants hôtels et accueillaient une clientèle d'Italiens et de touristes richissimes. Chaque groupe social ou national avait évidemment le sien. Les Turcs, par exemple, fréquentaient un établissement de la Via Ballaria. C'est là que j'aperçus pour la première fois l'homme que nous recherchions en priorité.

J'étais installé à une table et observais un groupe de Turcs, en grande conversation. Soudain, ils se turent et regardèrent avec étonnement la porte du café. Un homme petit, plutôt grassouillet, l'air sérieux, entrait d'un pas lourd et résolu. Un autre, à l'allure presque aussi impo-

Institut Kurde de Paris

sante, le suivait. Un vieux Turc se précipita vers eux et baisa le revers du manteau du premier venu. Tous les autres se levèrent, saluèrent respectueusement l'inconnu et attendirent un signe de lui pour se rasseoir. J'avais reconnu le deuxième homme. C'était Tevfik Azmi, le garde du corps de Saïd Halim, que j'avais suivi jusqu'à Frascati. Il était suspendu aux lèvres de l'inconnu. Ils s'installèrent à une table. Azmi commanda deux cognacs. Alors, les Turcs qui n'avaient d'yeux que pour eux se levèrent l'un après l'autre, s'approchèrent de la table d'Azmi, dirent quelques mots à l'inconnu puis retournèrent à leur place. Je surpris quelques-unes de leurs paroles. Certains avaient préparé une question pour avoir une raison de l'aborder ; d'autres lui demandaient une petite faveur. Le vieux Turc s'approcha également de sa table sous un prétexte quelconque. Cette scène insolite captivait tous les clients.

Qui donc était ce mystérieux inconnu ? Les seules photos que j'avais dans mes poches étaient sales et déchirées. Elles représentaient les dignitaires turcs en uniforme, la tête coiffée d'un fez. Quand, après tant d'années, je me remémore cet après-midi-là, je me demande quels sentiments j'aurais éprouvés si j'avais su que cet homme, traité avec tant d'égards par ses compatriotes, avait été l'un des grands chefs de l'Ittihad et du gouvernement turc, l'un de ceux qui portaient la responsabilité de la destruction d'une nation et que notre organisation avait, pour cette raison, décidé de liquider. Parfois, le destin nous joue de curieux tours. Je le cherchais partout et voilà que, de lui-même, il se présentait à moi.

Je l'observais discrètement. Les autres Turcs étaient nerveux et jetaient des regards méfiants dans la salle. Les nouveaux venus dégustaient leur cognac et parlaient à ceux de leurs compatriotes qui les approchaient timidement. Un instant plus tard, ils se levèrent en hochant lentement la tête. Je les vis se diriger vers la Villa Borghese. Après leur départ, les autres se détendirent. Le vieux Turc dit à son voisin :

Institut Kurde de Paris

— C'est une chance... Il y a longtemps que j'avais envie de le voir. Je voulais lui dire certaines choses... J'ai enfin pu obtenir un rendez-vous.

J'espérais les entendre prononcer le nom de l'inconnu, mais, le connaissant tous, ils ne l'appelaient que par ses titres. Je quittai le café pour suivre l'homme. Il bavardait avec Azmi sous un grand réverbère de la Villa Borghese. Dissimulé dans l'ombre, j'examinai son visage. Qui était-ce ? Brusquement, tout devint clair. Azmi était de service ce jour-là et l'homme qui l'accompagnait ne pouvait être que Saïd Halim Pacha, l'ex-Premier ministre de cet infâme gouvernement jeune-turc, l'un des responsables majeurs des déportations et du massacre des Arméniens.

Je possédais une photo de lui, mais le croyais plus grand. J'avais bien reconnu Azmi, mais jamais je n'aurais pu penser que son patron — se sachant traqué par les dirigeants du Dachnak — oserait se rendre dans un lieu public comme un café. Il devait avoir une immense confiance en son garde du corps. Ils se promenèrent pendant près d'une heure, puis retournèrent à l'hôtel Palace où logeait Saïd Halim.

J'avais trouvé mon homme et ne le lâchais plus. En général, il sortait se promener entre seize et dix-huit heures. Parfois, dans la journée, il prenait une voiture pour se rendre dans différents bureaux, magasins et banques. Ces arrêts compliquaient ma tâche ; il m'était en effet impossible de le suivre dans la plupart de ces établissements par crainte d'être remarqué. Souvent, j'attendais dans la rue des heures durant et parfois il m'arrivait de perdre sa trace. J'étais néanmoins satisfait de l'évolution des événements. Presque tous les jours, Saïd Halim se rendait au ministère des Affaires étrangères italien ou recevait la visite de fonctionnaires des deux ambassades turques. Le vendredi soir, il assistait à des réunions, mais elles avaient lieu dans une maison étroitement gardée qu'il m'était très difficile d'approcher.

Institut Kurde de Paris

A cette époque, les Grecs aussi surveillaient les Turcs. Les deux pays étaient en guerre[1] et les Grecs traquaient les représentants et les agents politiques de Mustafa Kemal afin d'obtenir des renseignements utiles à leur cause. Ils disposaient d'une organisation impressionnante ; rien qu'à Rome, ils employaient plus de vingt personnes. Ils semblaient vouloir également assassiner Saïd Halim. Ils avaient en effet appris que l'ancien Premier ministre de l'empire ottoman envoyait des armes et une aide économique aux forces kémalistes d'Anatolie. Ils me prirent en filature.

Je m'en aperçus et perdis beaucoup de temps à semer ces hommes mystérieux dont j'ignorais alors l'identité. M. était à l'époque parti pour Paris et je restai seul pendant un mois. Finalement, je racontai au camarade Varantian que j'étais suivi. Il fit une enquête et découvrit que les Grecs m'avaient pris pour un Turc. Il alla trouver le consul grec et la filature cessa.

Je transmis au consul les renseignements que j'avais obtenus à Frascati. Quand ma mission fut accomplie, il m'invita à venir le voir et me remit une lettre de remerciement très chaleureuse.

A deux reprises, j'eus l'occasion de voir de près l'ex-ministre de la Guerre, Enver Pacha. La première fois devant l'hôtel Plaza. Je remarquai deux hommes dont l'un portait des lunettes noires. Ils marchaient en regardant autour d'eux d'un air méfiant. Quand ils furent à ma hauteur, je reconnus Enver et sa moustache noire, relevée de chaque côté. Mes camarades m'avaient souvent dit que, mis à part ce grain de beauté qu'il portait au visage, nous

1. Guerre gréco-turque (1920-1922) en Anatolie, perdue par les Grecs. Les Grecs d'Asie mineure quittent définitivement ce qui va devenir la République de Turquie. Leurs colonies étaient nombreuses en Anatolie occidentale, notamment le long de la côte : Constantinople, Smyrne, etc. *(N.d.t.)*

Institut Kurde de Paris

nous ressemblions. Il était midi. Ils entrèrent dans un restaurant voisin. Après le déjeuner, ils gagnèrent la Piazza Termini. Je les suivais à distance sur le trottoir opposé, car ils se montraient très vigilants. Au bout d'un quart d'heure de filature, ils se retournèrent brusquement et me fixèrent. Je m'empressai de disparaître dans une rue voisine.

Je le revis quelques jours plus tard à la Villa Borghese. Installé sur un banc, je lisais des lettres de Constantinople. J'avais négligemment posé à côté de moi plusieurs numéros du journal arménien *Djagadamard*. C'était vraiment stupide de ma part ; une grave erreur. N'importe quel Turc aurait compris que j'étais arménien et, qui plus est, lecteur de l'organe du Dachnak. C'est exactement ce qui se passa. Entendant des pas, j'essayai de tout rassembler, mais il était trop tard. L'homme me regarda puis posa les yeux sur les journaux. Ce jour-là, il ne portait pas de lunettes de soleil. Nos regards se croisèrent. Je me levai tranquillement et quittai le jardin. Pendant trois jours, je restai enfermé dans ma chambre et, pour ne pas éveiller la curiosité de ma propriétaire, prétextai une indisposition. Je ne cessais de me reprocher ma négligence. Quand je finis par sortir, j'eus le sentiment que tout le travail était à recommencer.

Je repris ma tournée monotone des cafés. Quand M. revint de son voyage à Paris, nous eûmes une longue conversation et décidâmes d'assassiner Saïd Halim le plus rapidement possible. Les autres dirigeants, peut-être avertis par leur instinct, semblaient avoir disparu de Rome. On partirait à leur recherche quand on en aurait fini avec l'ex-Premier ministre.

A nouveau, l'enthousiasme nous rapprochait. On tenta de fixer un jour et une heure. C'est alors que nous perdîmes la trace de notre proie. Impossible de la retrouver dans tout Rome. Nous étions consternés. Nous nous lançâmes dans une chasse forcenée. Au cours d'une de mes des-

Institut Kurde de Paris

centes dans un café, j'aperçus deux des Turcs qui occupaient une place d'honneur sur notre liste noire : le docteur Nazim et le docteur Behaeddine Chakir. Munir Bey les accompagnait. Ils étaient tous trois absorbés par la lecture d'une lettre. Je me précipitai chez M. pour lui apprendre la nouvelle. Il était absent. Je retournai alors au café ; les Turcs étaient toujours là. Un quatrième homme, inconnu de moi, les avait rejoints. Quand ils quittèrent le café, je les suivis. Ils gagnèrent l'hôtel Palace. « La chance recommence à nous sourire », me dis-je pour me réconforter.

J'allai ensuite dans un café fréquenté par les Arméniens de Rome où, comme je l'avais espéré, je trouvai M. Il fut étonné de me voir. Il buvait une bière en compagnie d'une jeune Arménienne et de son frère. Ils parlaient des musées qu'ils venaient de visiter dans la journée. J'étais contrarié mais n'en laissai rien voir. Quand ses amis l'eurent quitté, je lui racontai que j'avais repéré deux des hommes inscrits sur notre liste. Il fut tout excité par la nouvelle et promit de les prendre en filature.

Le lendemain, ne voyant pas M. à proximité de l'hôtel Palace où il avait promis de se trouver, je filai jusque chez lui et sifflai. Il passa la tête à la fenêtre de sa chambre et me dit :

— Vas-y, je te suis.

J'allai donc me poster près de l'hôtel Palace. Je vis sortir Nazim, Behaeddine Chakir et Munir Bey. Ils prirent le chemin de la gare puis gagnèrent l'arrêt du tramway à destination de Frascati. Je retournai en courant chez M. ; il n'était pas là. Il devait se trouver dans le voisinage de l'hôtel Palace. Je courus le chercher, sans succès. A toute allure, je retournai à l'arrêt du tramway. J'étais surexcité. Le tramway arriva. Les Turcs montèrent en voiture. J'allai m'asseoir derrière eux et écoutai leur conversation. Une réunion devait avoir lieu le 27 novembre du calendrier turc, c'est-à-dire le 19 décembre du calendrier euro-

Institut kurde de Paris

péen. Je gravai cette date dans ma mémoire comme s'il se fût agi d'une fête sacrée. Plus tard, le 18 novembre, M. et moi allions envoyer un télégramme à Constantinople pour demander la venue immédiate d'Aram Erkanian. Notre objectif était de pénétrer dans la salle où se tiendrait la réunion et de liquider, d'un seul coup, tous les chefs de l'Ittihad.

Je descendis du tramway à l'arrêt de la Via Porto. Il était clair que les Turcs se rendaient à Frascati. Je rentrai à Rome et trouvai M. attablé dans un café devant un petit déjeuner. Il me fit cette remarque curieuse :

— Moi aussi je te cherchais.

— Tu es en retard, lui dis-je. Ils sont partis à Frascati.

Nous quittâmes le café. Quand nous arrivâmes à Frascati, il était près de midi et la réunion était terminée. Munir Bey descendait la rue. M. essaya en vain de le photographier. Nous étions de retour à Rome vers seize heures.

Je rentrai chez moi, fatigué et énervé par cette journée frustrante. J'avais pris rendez-vous avec M. pour le lendemain matin. Quand j'arrivai chez lui à l'heure convenue, il était absent. Je souffrais d'une rage de dents et priai un ami arménien de me conduire chez un bon dentiste.

En revenant, je tombai par hasard sur M. Son appareil photo en bandoulière, il escortait une jeune Arménienne avec laquelle il venait de visiter les catacombes. Il mit un temps infini à prendre congé d'elle. Une fois seuls, nous eûmes une violente dispute. Nous nous lançâmes d'affreuses injures. Je lui énumérai toutes ses erreurs et ses défaillances. Il me dit qu'au moment où je le cherchais, il était à tel et tel endroits. Or je m'y étais rendu sans jamais le trouver. Je le traitai de menteur. Si l'on continuait à travailler ainsi au petit bonheur, on serait obligé de rester à Rome pendant des mois sans parvenir peut-être même à exécuter notre mission. Ce soir-là, j'allai trouver le camarade Varantian. Il m'écouta et me conseilla d'être patient.

Institut Kurde de Paris

M. avait un passé très brillant, à en croire ses propres récits. Il disait avoir participé aux batailles entre Arméniens et Azerbaïdjanais, en 1905. Je savais qu'il avait travaillé avec Christapor Mikaelian, l'un des fondateurs de la Fédération révolutionnaire arménienne, et qu'il avait été membre de la commission de contrôle des activités terroristes à Constantinople. En 1919, il avait participé à la Convention du parti en Arménie. Le ministre de la Guerre du gouvernement arménien lui avait demandé de se rendre à Kharabagh (aujourd'hui en Azerbaïdjan soviétique) où Turcs et Azerbaïdjanais fomentaient des soulèvements. M. avait eu alors certaines exigences impossibles à satisfaire et, pour finir, avait refusé de s'y rendre. A Constantinople, nous avions été très liés. Au moment de ma fuite, après l'assassinat de Vahé Ihssan, il m'avait emmené chez lui et m'avait traité comme un frère. Nous avions rêvé de cette mission en Europe et souvent même évoqué la possibilité de surprendre tous les anciens chefs de l'Ittihad au cours d'une de leurs réunions pour les liquider d'un seul coup. Ce rêve brûlait en nous comme une flamme. Nous imaginions l'impact que produirait cette exécution en masse. Elle rendrait dignité et fierté à notre nation. Tous nos camarades arméniens partageaient nos sentiments. Il y avait déjà eu quelques assassinats. Nous attendions tous avec impatience l'ordre d'en exécuter d'autres.

Mais ce type d'action exige patience et détermination, qualités qui, je le découvrais, manquaient au camarade M. Nos relations se détériorèrent tellement qu'un jour je lui déclarai qu'une fois achevée notre mission à Rome, je retournerais à Constantinople et demanderais la collaboration d'un autre camarade pour les missions suivantes. (Je mis plus tard cette menace à exécution.) J'espérais, en le bousculant ainsi, le sortir de sa torpeur et l'inciter à accomplir sa part du travail.

Il nous fallait maintenant retrouver Saïd Halim. Chaque

Institut Kurde de Paris

jour, je passais des heures à faire la tournée des cafés et à épier l'entrée de l'hôtel Palace. Il n'était pas possible que nous ayons définitivement perdu notre homme. Je surpris enfin une conversation entre quelques Turcs. Ils parlaient d'une importante conférence qui devait se tenir à Rome. J'eus l'idée de me poster à la gare dans l'espoir de voir le pacha, puis me ravisai et décidai de concentrer tous mes efforts sur la surveillance de l'hôtel Palace.

Un jour, une voiture s'arrêta devant l'hôtel. Deux hommes en descendirent. C'étaient Saïd Halim et son garde du corps, Tevfik Azmi. Je me précipitai chez M. Il écrivait une lettre et semblait très affairé, mais, quand il apprit la nouvelle, il s'empressa de se lever et de me suivre. A notre arrivée à l'hôtel, la voiture avait disparu. M. se posta devant l'établissement tandis que j'allais m'asseoir sur un banc un peu plus loin où je feignis de lire. Je voyais mon camarade arpenter la rue, les poings serrés.

Soudain, le pacha sortit d'une confiserie voisine, suivi d'Azmi. Celui-ci appela une voiture dans laquelle monta son patron, seul. M. me fit un signe que je compris immédiatement. Je devais suivre le fiacre tandis qu'il s'occuperait du garde du corps. C'était une tâche délicate. Il fallait courir pour éviter d'être semé sans toutefois attirer l'attention. Je m'efforçai de courir de manière décontractée, comme un jeune homme s'adonnant à la course à pied. Le fiacre quitta la vieille ville, franchit les remparts et pénétra dans un quartier neuf. Il s'arrêta finalement dans la Via Eostallio, devant un hôtel particulier. Un domestique attendait sur le pas de la porte. Enfin, j'avais découvert la résidence de Saïd Halim.

De retour à Rome, je trouvai M. d'excellente humeur. Mon rapport lui fit plaisir. Il me raconta alors qu'après avoir suivi Azmi pendant un certain temps, il avait décidé d'interrompre sa filature.

Dans la soirée, je revis Azmi dans un café de Piazza dei Monti. Je l'entendis dire à son compagnon qu'une impor-

Institut Kurde de Paris

tante réunion devait avoir lieu à Albano. Au même instant entra un Turc de petite taille, dans la cinquantaine. Azmi lui demanda s'il avait reçu une invitation à cette réunion.

— Oui, répondit l'homme, mais je ne connais pas le chemin.

— Allez-y avec Rustem Redjeb, lui dit Azmi, lui le connaît.

J'ignorais où se trouvait Albano, mais il était facile de se renseigner. Malheureusement, les Turcs n'avaient pas mentionné la date de la réunion. Il nous faudrait donc monter la garde à tour de rôle au terminus du tramway.

Je me rendis chez M. et sifflai sous sa fenêtre. Il devait être vingt-trois heures. Je recommençai à siffler de plus belle lorsqu'un inconnu se pencha à une fenêtre et me cria des injures. Je l'avais réveillé. J'allai me dissimuler dans l'ombre pour attendre M. Environ une heure plus tard, je le vis descendre la rue. Il fut ravi d'apprendre les dernières nouvelles.

De bonne heure, le lendemain, nous étions postés près du terminus du tramway. Dans un restaurant voisin, on aperçut le petit Turc que j'avais entrevu la veille. Il devait attendre Rustem Redjeb. Rapidement, on mit au point un plan. Je prendrais le prochain tramway et descendrais à l'arrêt avant Albano. M. resterait à Rome à attendre les autres Turcs. Il les suivrait dans le tramway et me guetterait à l'arrêt précédant celui d'Albano. Si tout allait bien, il s'essuierait le visage avec un mouchoir. Je monterais alors en voiture.

Je pris donc le tramway suivant et descendis à l'arrêt convenu. C'était une chaude journée. J'attendis des heures sous un soleil brûlant. Les tramways passaient les uns après les autres. Mes vêtements étaient trempés. M. arriva enfin. J'aperçus son signal avant même que la voiture se fût arrêtée. Il avait l'air épuisé. Je montai dans le tramway et allai m'asseoir à trois sièges de M. Devant lui, il y avait quatre Turcs en grande discussion. Je l'enviais

Institut kurde de Paris

d'être suffisamment proche d'eux pour les entendre et me demandais quelles précieuses informations il pouvait recueillir.

A Albano, tout le monde descendit. Avec M. je me mêlai aux passants italiens. J'avais l'air d'un travailleur épuisé ; ma cravate était chiffonnée, ma chemise froissée, mon chapeau rabattu sur le visage. Des quatre Turcs, Nazim était le seul à manifester une certaine méfiance ; il regardait constamment autour de lui, tel un renard. Les autres ne s'occupaient que d'eux-mêmes. Comme M. s'était assis derrière eux dans le tramway, je les suivis seul par prudence. Cela fut très facile dans les rues remplies de monde. Le chemin devenant désert, j'augmentai la distance qui nous séparait. Les Turcs pénétrèrent dans le jardin d'une villa. J'appris par la suite que c'était la résidence d'Ismaïl Hakki Pacha, l'ex-ministre du Ravitaillement du gouvernement jeune-turc pendant la guerre, surnommé *Topal* (le Boiteux) par ses compatriotes. Il n'existait pas d'homme plus corrompu. C'était un voleur avide, spéculateur en sucre et en céréales qui, durant la guerre, avait nourri son pays de pain noir fabriqué avec des tiges de blé et de l'orge avariée immangeable. Il avait amassé une fortune en vendant au marché noir du sucre qu'il importait d'Autriche. A Rome, il supervisait une organisation d'espions et d'assassins chargés de liquider des dirigeants arméniens.

Nous avions entendu dire que les Turcs voulaient assassiner le camarade Varantian pour venger la mort de Talât Pacha, l'ex-ministre de l'Intérieur du gouvernement jeune-turc, récemment assassiné à Berlin par l'un de nos camarades, Salomon Teilirian. Un jour, en effet, on avait appris par les journaux le meurtre d'un marchand italien. Le tueur était de nationalité italienne. Après avoir tiré sur le marchand dans un train, il avait sauté du wagon et s'était cassé la jambe. La police n'avait pas mis longtemps à l'arrêter. Le compte rendu de son interrogatoire montrait

Institut Kurde de Paris

qu'il ne connaissait pas sa victime. Or celle-ci ressemblait beaucoup à Varantian que l'assassin ne connaissait pas davantage. L'enquête s'était poursuivie et avait montré qu'il existait des liens entre le meurtier et Ismaïl Hakki Pacha. Puis l'affaire avait été étouffée.

Quand les Turcs pénétrèrent dans le jardin d'Ismaïl Hakki, il ne me resta plus qu'à attendre la nuit. J'allai rejoindre M. Nous étions tous les deux très fatigués. Nous décidâmes d'aller dîner sur les bords du lac Emisserio. Après un bon repas, nous partîmes nous promener et fumer sur la rive. Soudain, M. me posa une question inattendue :

— Tu es bien allé chez Varantian te plaindre de moi, n'est-ce pas ?

Je commençais à me détendre et ne voulus pas entamer de discussion. J'essayai donc de changer de sujet, mais M. semblait d'humeur querelleuse. Alors je lui répétai ce que je pensais de ses habitudes de travail, ce qui, cette fois, le fit exploser comme une bombe. Il me dit qu'en allant me plaindre à nos dirigeants, j'avais enfreint les règles de l'amitié. Je m'efforçai de rester calme et lui répondis qu'à mon avis, il avait atteint un âge où il lui était difficile de jouer un rôle actif dans des missions aussi pénibles. Si nous avions été plusieurs, ajoutai-je, il aurait supervisé le groupe et nous aurions déjà réglé leur compte à quatre ou cinq Turcs.

— Nous dépensons inutilement l'argent de l'organisation, repris-je. Oui, je me suis plaint au camarade Varantian et me plaindrai également à nos dirigeants de Constantinople. Et même si nous réussissons, ce sera notre dernière mission ensemble.

J'ajoutai que jamais je n'oublierais l'affection et l'amitié qu'il m'avait témoignées quand j'étais un fugitif à Constantinople, mais que notre mission passait en priorité.

Je fus surpris de voir M., toujours prompt à l'attaque, garder le silence. Lui qui fumait rarement alluma alors cigarette sur cigarette dont il tirait de profondes bouffées.

Institut Kurde de Paris

Il y eut un long silence. J'observais les vaguelettes du lac, roulant vers la rive et refluant à la manière de petits chats espiègles.

Brusquement M. rompit le silence comme un homme réveillé en sursaut. Il me posa une question qui me prit par surprise :

— Est-ce qu'il t'arrive de nettoyer ton automatique ?

— Oui, presque tous les jours.

Il se tut un instant puis reprit :

— Tu sais qu'il faut s'exercer de temps en temps. L'endroit est tranquille et me semble tout à fait approprié. Allons-y.

Je lui fus reconnaissant d'avoir trouvé une façon utile de passer le temps. J'étais soulagé car tous ses silences pesants commençaient à me mettre mal à l'aise. Je le suivis dans un coin isolé qui ressemblait à une caverne peu profonde.

— Essaie ton automatique, me dit-il. Personne ne peut t'entendre.

Je sortis mon arme et tirai... un, deux, trois, quatre coups.

— Continue, s'écria-t-il.

Je me tournai pour le regarder. Il était blanc comme un linge. J'eus soudain le sentiment de le découvrir. Je tenais toujours mon arme. Il restait trois balles.

— C'est assez pour moi, lui dis-je. A toi maintenant.

Mais M. ne tira pas et l'on rentra en silence. J'avais la migraine et l'esprit assailli par d'étranges pensées. M. n'avait pas mis longtemps à trouver cet endroit isolé, comme s'il le connaissait. Je retournai chez moi, Via Coladrienze, avec l'impression que ma tête allait éclater. Quand ma logeuse, Maria, me vit, elle demanda à sa bonne d'apporter immédiatement un verre de cognac que j'avalai. Ensuite elle me proposa d'aller faire une promenade.

Maria joua un rôle important dans ma mission. C'était

Institut Kurde de Paris

une femme seule, d'environ vingt-cinq ans, aux traits délicats. Elle descendait de la noble famille des Emmanelli. Son époux, colonel dans l'armée italienne, avait été tué à Trieste pendant la Première Guerre mondiale. Elle ne voulait pas se remarier. Sa maison était pleine de photos de son mari, dont une était accrochée dans ma chambre. Le chagrin et la solitude l'avaient plongée dans un état dépressif qu'on appelait à l'époque « mélancolie ». Elle restait des heures enfermée dans sa chambre, sans manger, et elle maigrissait. Les médecins lui avaient conseillé de vivre avec une amie. Bien qu'elle fût riche, elle avait passé une annonce dans un journal pour trouver une pensionnaire. Cette annonce nous fit bien rire, quand on la lut dans notre cercle d'étudiants. Quelle occasion alléchante pour un jeune homme en quête d'aventure ! Mais Maria cherchait vraiment une locataire. Je lus l'annonce plusieurs fois et décidai que la maison de cette veuve serait un refuge idéal pour moi. Je ne serais pas obligé de donner mon nom, comme dans un hôtel, et ne risquerais pas de tomber entre les mains de la police.

Par un bel après-midi d'été, je m'étais donc rendu au n° 28 de la Via Coladrienze. C'était un grand immeuble élégant. Je montai au deuxième étage et sonnai. Une domestique vint m'ouvrir. Je lui montrai l'annonce dans le journal. Elle rit et dit quelques mots en italien. Je suppose qu'elle voulait me faire comprendre que l'annonce s'adressait uniquement aux femmes. J'insistai. Au même instant, apparut une jeune et jolie femme ; c'était Maria, la propriétaire. La bonne riait de mon obstination. Maria me jaugea d'un regard sérieux et triste, puis me demanda qui j'étais. Dans un italien sommaire, je lui répondis que j'étais un étudiant grec, orphelin, et que j'étais venu à Rome pour m'inscrire à l'Ecole d'agronomie. Je répétai cette explication plusieurs fois comme si je récitais une leçon. Le visage de Maria s'éclaira. Mon apparente naïveté l'amusait. Elle me prit la main et me conduisit dans une

Institut Kurde de Paris

chambre. La pièce était somptueusement meublée. Elle apprécia mes regards admiratifs. Avec ses doigts, elle m'expliqua que le loyer était de vingt lires. Je fus stupéfait ; c'était vraiment bon marché. Immédiatement, je sortis mon argent et la payai.

— Puis-je m'installer dès ce soir ? lui demandai-je.

— Quand vous voulez, répondit-elle, puis elle sortit.

C'est ainsi que j'avais rencontré Maria et trouvé une bonne chambre dont personne ne connaissait l'adresse, pas même le camarade M. Maria et moi devînmes grands amis. Peu à peu, un changement s'opéra chez la veuve aux yeux sombres ourlés de longs cils. Elle renonça à porter du noir, le remplaça par du bleu qui, à son tour, disparut en faveur de couleurs plus claires et joyeuses. Elle retira les rideaux noirs de ma chambre, décrocha la photo de son mari et, à la place, mit un tableau. Au début, elle avait toujours l'air grave, sombre même. Progressivement sa tristesse disparut ; ses yeux prirent une belle expression joyeuse. Elle se mit à sourire, à rire de mes plaisanteries et même à bavarder.

Nous faisions de longues promenades ensemble. Elle possédait aux environs de Rome une magnifique villa, héritée de son mari, où elle allait souvent passer quelques jours. Parfois je l'accompagnais, mais rentrais toujours à Rome le soir pour m'occuper de mon « travail ». Maria trouvait étrange ce travail de nuit. Elle était curieuse de connaître mes activités, mais je restais vague sur ce point. Elle voulut m'apprendre l'italien. J'en avais acquis par moi-même quelques notions mais prétendis ignorer complètement cette langue. Elle admirait mes progrès, convaincue que c'était le résultat de ses méthodes d'enseignement.

La présence de Maria à mon retour d'Albano fit peu à peu disparaître ma migraine et ma nervosité. Nous partîmes nous promener, bras dessus, bras dessous, sur les boulevards. Son quartier était éloigné de ceux que fré-

Institut Kurde de Paris

quentaient mes amis arméniens. Elle me fit la conversation et gentiment me gronda de ne pas prendre plus soin de moi. Je la rassurai d'un air distrait car mes pensées me ramenaient sans cesse à Albano et à cette caverne peu profonde. La même question me tourmentait : pourquoi M. avait-il voulu que j'épuise mes balles ?

Institut Kurde de Paris

Institut kurde de Paris

7.

Assassinat du Premier ministre ottoman

Le lendemain à l'aube, j'étais à Albano pour examiner de plus près la villa où s'étaient rendus les Turcs. J'interrogeai quelques travailleurs italiens et appris qu'il s'agissait de la résidence d'Ismaïl Hakki Pacha. Sachant qu'une réunion devait s'y tenir quelques jours plus tard, il fallait donc surveiller cette maison ainsi que l'hôtel particulier de Saïd Halim à Rome, afin de déterminer le moment le plus favorable pour porter un coup décisif.

De retour à Rome, j'allai voir le camarade Varantian à son hôtel à l'heure du thé. M. était introuvable. Nous avions écrit à Constantinople pour demander deux personnes supplémentaires et j'étais impatient de connaître la réponse de nos dirigeants. Je le cherchai de café en café. Il avait encore disparu.

Maria avait loué deux places d'opéra pour ce soir-là ; on jouait *Faust*. Je m'étais préparé à une soirée de détente, mais une rencontre inopinée gâcha mon plaisir. En face de nous, dans une loge, j'aperçus Saïd Halim Pacha, royalement installé entre ses gardes du corps. Si le drame faustien captivait Maria et le public, j'étais pour ma part obsédé par la tragédie qui avait frappé mon peuple. Quelle occasion de le venger ! Je m'imaginais ouvrant la porte de la loge et vidant tout mon chargeur dans le crâne de Saïd Halim. Je regardai autour de moi : la fuite ne serait possible qu'au prix de la vie d'innocentes victimes.

Institut Kurde de Paris

Le lendemain matin, j'étais à mon poste habituel devant l'hôtel Palace. Je vis deux Turcs en sortir en hâte et se diriger vers la gare. Je me précipitai à leurs trousses, certain qu'ils allaient chercher de nouveaux venus. Grande fut ma consternation quand j'arrivai à la gare. J'aperçus en effet une foule de Turcs, dont Saïd Halim, qui s'apprêtaient à partir pour Gênes. Il restait dix minutes avant le départ. Je courus à la recherche de M. A notre retour, le train n'était plus là. Il restait encore quelques Turcs sur le quai, mais le pacha avait disparu.

Je fus pris de désespoir. M. me quitta, la tête basse. J'eus brusquement le sentiment que ma mission n'avait plus de sens. Pourquoi Saïd Halim se rendait-il à Gênes ? Reviendrait-il jamais à Rome ? Si je m'embarquais le jour même pour Constantinople, que diraient mes camarades et les chefs de l'organisation ? J'avais laissé filer notre proie.

L'après-midi, tandis que j'errais tristement dans la ville, j'aperçus plusieurs Turcs, dont Behir Sami Bey, en grande discussion. Je les suivis dans un café et me dissimulai derrière un journal italien. La conversation tournait autour d'un emprunt de deux millions de livres sterling que Saïd Halim allait tenter d'obtenir pour les kémalistes. Les interlocuteurs, qui tous avaient joué un rôle actif dans le gouvernement jeune-turc, mettaient maintenant tous leurs espoirs dans la nouvelle Turquie de Mustafa Kemal. Ils étaient d'accord pour envoyer le plus rapidement possible des armes en Anatolie. Ils parlèrent ensuite de leurs problèmes personnels. Saïd Halim semblait être une fois de plus le gardien de leurs rêves et de leurs projets. Ils espéraient qu'il obtiendrait pour eux de Mustafa Kemal l'autorisation de retourner en Turquie.

— Le pacha a beau être pacha, dit l'un d'eux, il n'a toujours pas arrangé l'affaire du docteur Nazim. Le pauvre homme est retourné à Gênes le cœur brisé.

Institut Kurde de Paris

— Un peu de patience, répondit un autre. Dans quelques mois, tout sera réglé. Il faut être patient.

Un instant plus tard, deux de leurs compatriotes vinrent les rejoindre. L'un d'eux, que j'avais vu à la gare, dit d'un ton railleur :

— Il [Saïd Halim] a beau être pacha, il n'a même pas attendu pour dire au revoir aux délégués.

Quand il vit qu'un des partisans du pacha s'apprêtait à le justifier, il poursuivit, d'un ton exaspéré :

— Comment peut-on défendre un homme pareil ? Quand, par pure politesse, nous lui avons dit : « Pacha, vous avez froid. Il faut vous reposer », au lieu de rester, il a répondu égoïstement : « J'ai froid ? Hum... oui, c'est possible. Allez chercher la voiture et rentrons. »

Je dus maîtriser ma joie. Le Turc, il est vrai, mimait la scène de façon amusante, mais seul, le mot « rentrons » avait capté mon attention. J'allai trouver M. et, tout excité, lui racontai ce que je venais d'apprendre : le pacha n'avait pas quitté Rome. Mais M. était découragé. Il écrivait à Constantinople pour se plaindre que nos deux camarades ne fussent toujours pas arrivés. Il me fit pitié. Le pauvre homme se rongeait parce que notre mission n'avait pas progressé. Il avait peur qu'on rejette le blâme sur lui. L'inquiétude semblait le paralyser. Je pris une décision.

— A partir de maintenant, lui dis-je, je m'occupe seul de cette mission. Et je t'assure que je réussirai.

M. garda le silence. Je l'abandonnai à son état d'abattement et rentrai chez moi. Dans ma chambre, je rassemblai toutes les lettres et tous les papiers que j'avais reçus de Constantinople et les déchirai en mille morceaux. Puis je sortis et allai les jeter dans le Tibre. Je tenais à faire disparaître toute trace de mon identité pour le cas où je serais pris ou tué. Maintenant, il ne me restait plus que deux cents livres turques, environ deux mille lires italiennes, une arme et des balles.

Institut Kurde de Paris

Le même jour, j'allai pour la sixième fois faire le guet devant la résidence du pacha. Elle se trouvait dans le plus beau quartier de Rome et ressemblait à un château. Elle avait toujours l'air si tranquille que je craignais d'éveiller les soupçons en venant trop souvent rôder autour. J'avais heureusement sympathisé avec une fille qui habitait en face, au rez-de-chaussée d'un immeuble. Elle s'appelait Helena. Ses parents étaient grecs et, comme elle connaissait un peu cette langue, nous pouvions communiquer.

J'avais fait sa connaissance dans de curieuses circonstances. Pour surveiller la demeure du pacha, j'allais souvent me poster près des immeubles voisins. Je me dissimulais derrière les murs pour ne pas être repéré au cas où un des gardes du corps viendrait à regarder par la fenêtre. Un jour que je faisais ainsi le guet, j'aperçus une jeune fille qui m'observait derrière une fenêtre. Elle me sourit. L'idée me traversa l'esprit qu'elle me croyait peut-être là pour elle. Je ne pouvais pas laisser passer une occasion pareille. J'avais répondu à son sourire et nous étions devenus rapidement amis. Je pouvais désormais attendre librement et hardiment sous sa fenêtre. Qui soupçonnerait un jeune homme venu voir sa petite amie ? Même si le pacha m'apercevait, il ne me prêterait pas la moindre attention.

Peu à peu mes relations avec Helena avaient pris un tour plus intime. Nous allions nous promener sans jamais trop nous éloigner cependant de son immeuble. Elle me trouvait sans doute timide et devait attribuer ma réserve à un souci délicat de ne pas la compromettre. La pauvre fille ne pouvait pas savoir que je ne venais pas sous sa fenêtre pour ses beaux yeux, mais pour le monstre qui habitait en face.

Je pus ainsi étudier dans le détail les habitudes de Saïd Halim. Par beau temps, il se rendait à pied ou en voiture à la Villa Borghese vers quatorze heures. Il s'y promenait pendant environ une demi-heure, puis rentrait chez lui. Un

Institut Kurde de Paris

jour que j'étais assis dans ce jardin, il apparut vers treize heures avec son garde du corps. Il avait son air habituel, arrogant et impénétrable. Je me levai, la main posée sur mon pistolet. Comme j'allais le tirer de ma poche, deux agents apparurent. Je m'enfuis aussi vite que possible, maudissant la police italienne d'avoir choisi ce moment pour faire sa ronde. Une minute de plus, me dis-je, et je passais à l'action. Je compris alors quelle catastrophe j'avais évitée. En effet, la police m'aurait surpris au moment où je sautais sur le pacha et m'aurait arrêté ou même tué sur place avant que j'aie eu le temps de tirer sur l'homme que je traquais depuis si longtemps. J'aurais préféré mourir de mille morts.

Je passai les jours suivants dans un état d'hébétude et d'angoisse. La peur m'empêchait de dormir. Pourtant j'avais évité le désastre. Cette souffrance morale fut néanmoins salutaire. Je compris qu'il fallait à tout prix maîtriser mes impulsions. La précipitation et l'impatience pouvaient causer un tort irréparable.

Le 5 décembre 1921 au matin, je pris un bain. me rasai et me frictionnai le corps à l'eau de Cologne. Tous mes habits étaient flambant neufs, de mes sous-vêtements jusqu'au couvre-chef, un chapeau d'artiste noir à larges bords. Autour de mon cou, je nouai une cravate lavallière noire, comme en portaient les étudiants de l'époque. Je mis autant de soin à m'habiller qu'un futur marié au matin de ses noces. Je quittai ma chambre de bonne heure. La veille, j'avais nettoyé mon pistolet et compté mes balles.

Sans me soucier de trouver M., je gagnai à pied la demeure du pacha, mon manteau jeté sur les épaules. Je n'appelai pas Helena. J'étais décidé à mettre mon projet à exécution ce jour-là. A treize heures précises, une voiture s'arrêta devant la porte de Saïd Halim. Tevfik Azmi, un grand sac sous le bras, se précipita dans la maison. Il en

Institut kurde de Paris

ressortit peu après derrière le pacha. Ils semblaient se rendre à un important rendez-vous. Je ne m'inquiétai pourtant pas car, connaissant les habitudes de Saïd Halim dans leur moindre détail, j'avais la quasi-certitude qu'il reviendrait pour sa promenade quotidienne.

Je me précipitai donc à la Villa Borghese. Vers quatorze heures, M. fit son apparition. Il me demanda pourquoi je n'étais pas à notre lieu de rendez-vous habituel, un restaurant du voisinage.

— Parce que je vais en finir avec ce travail aujourd'hui, lui répondis-je.

La nervosité commençait à me gagner. Aucun signe du pacha. J'attendis encore un peu puis décidai de retourner à sa résidence. Je quittai les jardins avec M. Au détour d'une rue, nous aperçûmes un tramway et nous nous mîmes à courir pour l'attraper. Je le pris au vol mais M., un peu lourd, le manqua et dut attendre le suivant. Tout essouflé, il regardait le tramway s'éloigner. Le spectacle était tellement drôle que je ne pus m'empêcher de rire. Je n'avais pas ri de si bon cœur depuis longtemps.

Je descendis Via Nomentana et m'engageai dans la rue Estaki. Soudain j'aperçus Helena. L'arrivée d'un agent ne m'eût pas troublé davantage. J'essayai de dissimuler mon irritation sous un air d'indifférence. La pauvre fille fut surprise de ma froideur. Elle écarquillait les yeux comme si elle me voyait pour la première fois.

— Qu'est-ce qui se passe ? me demanda-t-elle en grec. Tu es malade ?

— Non, mais mon père va arriver d'un instant à l'autre et je ne veux pas qu'il nous voie ensemble.

— Mais tu m'as dit que tu n'avais pas de père.

— Oui, c'est vrai, je t'ai dit ça. Mais maintenant il est là. Il est furieux parce que mes études ne sont pas brillantes. C'est pour cette raison que je ne veux pas qu'il nous voie ensemble.

— Dans la rue... quel curieux endroit pour un rendez-vous !

Institut Kurde de Paris

Helena me soumit à un véritable interrogatoire. Ce flirt m'avait été utile dans mon travail mais je me demandais maintenant s'il en avait vraiment valu la peine. Il était presque seize heures. Les ouvriers qui construisaient un immeuble à une extrémité de la rue allaient bientôt quitter leur travail. La rue se remplissait de monde. La voiture du pacha pouvait apparaître d'un instant à l'autre. Et voilà que cette fille s'entêtait à me parler et à accaparer mon attention.

J'entendis le roulement d'un fiacre puis je vis les chevaux, leur crinière ondulant dans le vent. Un frisson me courut dans le dos. Saïd Halim et son garde du corps se trouvaient dans la voiture. Je regardai de l'autre côté de la rue : aucune trace de M. D'un ton ferme, je dis au revoir à Helena et lui conseillai de rentrer vite chez elle car je voyais venir mon père.

Je décidai d'aller me poster de l'autre côté de la rue. C'était à mon avis le meilleur endroit pour agir. D'un pas hésitant, manquant presque de tomber sous les sabots des chevaux, je traversai et levai brusquement le bras. Les chevaux se cabrèrent. Profitant de ce ralentissement momentané, je courus vers la voiture pour sauter sur le marche-pied. Je glissai mais réussis à agripper d'une main le support arrière. Le garde du corps, ignorant toujours ma présence, demanda au cocher pourquoi les chevaux se cabraient ainsi. Au même instant, Saïd Halim se retourna et nos regards se croisèrent.

— *Yeren*[1]..., dit-il à son garde du corps d'une voix suppliante.

Ce fut la dernière parole que prononça l'ancien grand vizir de l'Empire ottoman. La terreur se lisait dans ses yeux quand je pointai le canon de mon pistolet sur sa tempe droite. Je tirai. Cette fois, une seule balle suffit. Il

1. Terme signifiant approximativement « mon cher », « cher monsieur ». *(N.d.t.)*

Institut Kurde de Paris

laissa échapper un cri étouffé et s'écroula sur le plancher de la voiture. Sa tête touchait presque mes pieds.

Les chevaux galopaient à vive allure. Tevfik Azmi, remis de sa confusion, sortit son revolver, mais je le visai au front et lui hurlai en turc :

— Jette ton arme ou je tire.

Sans hésiter, il lança son revolver dans la rue. Il était horrifié. Il me fallait maintenant descendre de la voiture et m'enfuir de ce quartier, mais nous roulions à une vitesse vertigineuse. Je frappai le cocher avec la crosse de mon arme et lui criai en italien : « *Aspetta, aspetta* » (Attendez, attendez). Le pauvre homme, tremblant de peur, me jeta un regard à fendre l'âme et montra les chevaux affolés. Il maniait désespérément les rênes pour me faire comprendre qu'il ne pouvait les maîtriser.

Je n'oublierai jamais cette scène : les chevaux lancés à une allure folle, la tête de Saïd Halim ballottant à l'extérieur de la voiture, le garde du corps terrifié, les bras dressés comme des chandelles, le cocher italien atterré et moi, arme au poing, en équilibre sur le marchepied. Le vent s'était engouffré dans mon manteau qui flottait à l'horizontale. Je ressemblais sans doute à un gigantesque oiseau noir. Mon manteau et mon chapeau frappèrent sans doute l'imagination de certains passants et les journaux italiens, au cours de l'enquête qui suivit, allaient appeler l'assassin de Saïd Halim : « le fantôme ».

Les chevaux ne s'arrêtèrent qu'une fois parvenus devant l'hôtel particulier du pacha. Le domestique qui attendait sur le pas de la porte leva machinalement la main vers son front pour saluer (ce geste s'appelle *temmenah*). Mais, quand il vit la tête ballottante et inerte de son maître, il se figea sur place. Je sautai de la voiture et, pointant mon automatique, fit un mouvement circulaire pour tenir en respect les passants, bouche bée.

Un attroupement s'était formé. Les ouvriers, leur journée de travail achevée, se rassemblaient autour de moi,

Institut Kurde de Paris

me barrant toute issue. Pendant une seconde, j'hésitai. Si ces innocents Italiens m'attaquaient, que ferais-je ? A côté d'un groupe d'ouvriers, j'aperçus l'obstinée Helena qui me fixait d'un air ébahi. Aucun signe, en revanche, de mon camarade et associé M.

Je pointai mon arme sur les ouvriers pour les inciter à me laisser passer, mais ils ne bougèrent pas. Alors, je leur criai en italien :

— C'est un assassinat politique, ça ne vous concerne pas. Laissez-moi passer.

Voyant que personne ne s'écartait, je hurlai :

— Laissez-moi le passage ou je vous descends tous.

Pour les effrayer, je tirai deux coups vers la chaussée. Des éclats de pavé volèrent. Les gens commencèrent à s'écarter. Quand je me mis à courir, j'entendis Azmi hurler : « Attrapez-le, attrapez-le ! »

Ses cris semblèrent encourager la foule qui partit à ma poursuite. Parvenu à hauteur d'une rue, je me retournai et menaçai de mon pistolet mes poursuivants. Dans le mouvement, mon chapeau tomba. Il y eut un moment de flottement dans la foule ; j'en profitai pour retirer mon manteau qui me gênait. Comme je repartais, je vis qu'un des ouvriers, un homme grand, ramassait mon chapeau. Le brandissant comme une bannière, il se mêla aux poursuivants.

Je me retrouvai sur le boulevard Spallanzani. La sueur me brûlait les yeux ; mes poumons semblaient vidés. De l'autre côté du boulevard, j'aperçus M. qui se glissait dans la foule. Il fallait à tout prix me sauver. Je me dirigeai vers le boulevard Nomentana. Brusquement, une automobile arriva à ma hauteur. Le chauffeur, entendant de toutes parts les cris « attrapez-le », tenta une manœuvre audacieuse pour me barrer le passage ou me renverser. Je m'arrêtai, pris de désespoir. Il crut que j'allais me rendre et arrêta son véhicule. Quand il ouvrit la portière, je la repoussai violemment d'une main et de l'autre pointai mon arme sur lui.

Institut kurde de Paris

— Ne bougez pas, lui dis-je en italien, ou vous êtes mort.

Il demeura rivé à son siège.

Un tramway, composé de deux voitures, déboucha sur le boulevard. J'entendais les cris de la foule dans mon dos. Je me ruai avec fureur sur la chaussée et évitai de justesse le tramway. Celui-ci barrait maintenant le passage à la foule. Reprenant espoir, je regardai autour de moi. L'ouvrier qui avait ramassé mon chapeau avait réussi à traverser ; il était toujours à mes trousses. Il fallait m'en débarrasser. Je tournai au coin d'une rue et l'attendis. Il s'arrêta à quelques mètres de moi. Je pointai mon arme sur son ventre et menaçai de tirer s'il ne faisait pas immédiatement demi-tour. C'était un homme courageux et prudent ; il n'avança ni ne recula.

— Regardez-moi bien dans les yeux, lui dis-je alors. Je ne suis ni un assassin ni un voleur. L'homme que j'ai tué était un monstre. Ce serait dommage que vous mouriez pour rien et que je sois arrêté. C'est un assassinat politique. Un assassinat politique.

Je ne sais pas ce qui, de mes paroles prononcées d'une voix haletante en mauvais italien, ou de mon automatique, fut le plus dissuasif, mais il fit demi-tour et s'enfuit.

Mes poursuivants m'avaient malheureusement obligé à modifier le trajet que j'avais préparé pour ma fuite. Soudain, je me retrouvai dans une impasse. Je revins sur mes pas, espérant découvrir une autre issue. Des agents de la police montée gardaient tous les carrefours. Par bonheur, ces policiers avaient ce jour-là une mission qui ne me concernait pas et ne pouvaient abandonner leur poste sans un ordre direct de leur supérieur. Aucun de mes poursuivants n'était en vue mais j'entendais leurs cris dans les rues voisines.

— Il est dangereux, c'est un voleur, hurla quelqu'un.

Je compris que j'étais toujours en danger. Devant moi se dressait un mur de deux fois ma hauteur qui clôturait

Institut Kurde de Paris

un jardin. Il n'offrait aucune prise. Après quelques tentatives infructueuses, je réussis à grimper à un poteau téléphonique voisin et à sauter dans le jardin. Un chien de garde se mit à aboyer furieusement ; par chance, il était attaché. Une femme boulotte sortit de la maison et me demanda ce que je faisais dans son jardin. Sans me soucier d'elle, je me mis à la recherche d'une issue. Son mari apparut alors.

— Vous n'avez pas entendu qu'on vient de tuer un homme, leur criai-je d'un air furieux en leur montrant mon revolver. (Ils gardèrent le silence.) Faites taire votre chien et veillez à ce qu'il ne se détache pas.

Je m'enfonçai dans le jardin en direction d'une petite porte. Quand je l'ouvris, j'aperçus un ruisseau sur lequel on avait jeté une planche de bois pour servir de pont. Je le traversai, retirai la planche, la brisai et en jetai les morceaux dans le courant. Par une rue latérale, je revins sur le boulevard Nomentana. De grosses machines, de celles qu'on utilise dans le bâtiment, étaient stationnées à une extrémité. A côté se dressait un énorme tas de gravats. Ne voyant personne autour de moi, j'enterrai mon pistolet sous les gravats. J'étais sauvé.

Je regagnai le centre de la ville et entrai dans mon restaurant habituel vers l'heure du dîner. Quand mes amis me demandèrent ce que j'avais fait l'après-midi, je leur dis que je rentrais de Frascati. Ils ne connaissaient pas encore la nouvelle. J'avais très faim. M. entra alors que j'avalais des macaronis. Il alla suspendre son manteau et, au passage, me fit un clin d'œil. J'allai le rejoindre.

— Tu as laissé tomber ton manteau, murmura-t-il, tu as laissé tomber ton chapeau... Ce n'est pas du travail soigné... Et l'homme n'est même pas mort ; il gémissait encore dans la voiture.

Fou de rage, le visage congestionné, j'abandonnai mon assiette de macaronis à moitié pleine et sortis. Pendant une heure, j'errai dans les rues dans un état d'extrême anxiété. M. avait-il dit la vérité ?

Institut kurde de Paris

Au cours des deux mois précédents, j'avais fait d'énormes efforts pour garder courage et sang-froid. J'avais constamment lutté contre la dépression. Alors même que la foule me poursuivait dans les rues, alors même que je me sentais pris au piège, j'avais réussi à me persuader que je parviendrais à m'en tirer. Et tout cela n'avait peut-être servi à rien. J'étais au bord des larmes. Si le pacha était toujours en vie, je méritais un châtiment. Quelle humiliation pour ma nation et pour l'organisation ! Les Turcs nous couvriraient de sarcasmes ; ils diraient que malgré tous leurs beaux discours de vengeance, les Arméniens s'étaient montrés incapables de liquider un chef turc alors que le tueur était tout près de sa victime et avait eu tout son temps pour tirer. Ils seraient d'autant plus prompts à ridiculiser cet échec que Salomon Teilirian venait d'assassiner Talât en Allemagne. Un tueur qui, de près... et avec tout son temps...

Secoué de frissons et croyant devenir fou, je rentrai chez moi. Maria vint me retrouver dans ma chambre quelques instants plus tard.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? me demanda-t-elle. Vous êtes rentré plus tôt aujourd'hui. Ça ne va pas ?

Elle m'apporta un verre de cognac puis me laissa. Je m'allongeai et essayai de lire mais diverses pensées me traversaient l'esprit. Je voulais me rendre à l'hôpital, me faire passer pour un parent du pacha et le tuer dans son lit. Je ne me souciais plus de ma liberté. Je ne pouvais dormir.

A minuit, Maria entra dans ma chambre. Elle était pleine d'attentions et m'apporta un autre verre de cognac. Je voulais être seul et le lui dis. J'étais très nerveux et lui parlai avec brusquerie. Blessée, elle sortit. Je restai éveillé toute la nuit. Peu avant l'aube, je me glissai hors de l'appartement et partis chez mon ami Varantian. Ses fenêtres étaient closes, mais je décidai néanmoins de frapper à sa porte. Il m'ouvrit immédiatement. Dès qu'il m'aperçut, il s'avança et me serra dans ses bras. Il pleurait.

Institut Kurde de Paris

— Oh, me dit-il, puisses-tu vivre mille vies ! Puisses-tu vivre mille vies !

Il me fit entrer. Des journaux traînaient partout.

— Dis-moi, reprit-il, comment as-tu fait ? Ah, puisses-tu vivre mille vies !

Je lui racontai ce que m'avait dit M. et ma nuit d'angoisse. Il me regarda avec étonnement.

— Comment ? Mais regarde donc les journaux.

Il en prit une pile qu'il me fourra dans les mains. Je m'assis et commençai à lire les titres. Saïd Halim avait été tué sur le coup.

Un journal disait : « Un monstre vivait dans un luxueux palais ; c'est lui qui, Premier ministre de l'Empire ottoman, avait préparé et mis à exécution l'extermination d'un noble peuple pendant la guerre. Mais personne ne doutait que l'arme vengeresse du peuple arménien martyrisé finirait par abattre les principaux responsables, comme elle abattra tous les complices de cet immense crime. »

Un journaliste, manifestement influencé par les réactions des spectateurs terrifiés, déclarait que le terroriste s'était jeté sur la voiture comme un « fantôme venu du ciel ».

Dans l'ensemble, la presse ne se montrait nullement favorable à Saïd Halim. Elle avait plutôt tendance à justifier l'assassin. Quelques jours plus tard, elle devait changer de ton quand il devint clair que la mort du riche pacha compromettait les intérêts financiers de quelques banques italiennes et laissait en suspens un certain nombre d'accords commerciaux. Il était noble de rendre justice aux Arméniens, mais il fallait aussi penser aux sommes considérables que les Italiens venaient de perdre.

Le docteur Varantian m'observait en buvant du cognac tandis que je lisais. Il ne cessait de m'exprimer ses vœux les plus affectueux. J'étais grisé. Vers huit heures, je le quittai et, après avoir pris un café, allai m'acheter un manteau et un chapeau.

Institut Kurde de Paris

En rentrant chez moi, vers midi, j'aperçus en face de l'immeuble un attroupement devant une affiche placardée contre un mur. C'était un avis de la police offrant trente mille lires à toute personne susceptible de fournir des renseignements sur l'identité de l'assassin de Saïd Halim Pacha. L'avis était suffisamment grand pour être vu, sinon lu, de la fenêtre de ma chambre.

J'étais certain que la police n'était pas encore sur ma piste mais si elle venait à l'appartement de Maria, je serais fait comme un rat. Personne, pas même M. ni le bon Varantian, ne connaissait mon adresse. Seule Maria, ma propriétaire, savait.

En entrant, j'accrochai mon chapeau et mon manteau à leur place habituelle. C'était l'heure du déjeuner. Maria répondit à mon joyeux bonjour d'un air contrarié. Je la priai de m'excuser pour mon comportement de la veille et lui dis sur un ton de plaisanterie que j'étais allé voir un docteur et me sentais beaucoup mieux. Elle m'observait attentivement. Le quotidien, *Corriere della Sera*, était posé sur la table devant elle. La moitié de la première page était consacrée à l'assassinat de Saïd Halim. Il y avait aussi des photos.

Je détournai les yeux et me mis à circuler gaiement dans la pièce. Maria semblait ignorer mes tentatives de réconciliation. Elle me demanda si je voulais déjeuner avec elle sans quitter des yeux mon chapeau et mon manteau. J'en compris la raison. Le journal avait reproduit deux photos du manteau et du chapeau dont je m'étais débarrassé. La légende disait : « Trouvez le propriétaire de ce chapeau et de ce manteau et vous aurez trouvé l'assassin de Saïd Halim Pacha. »

Maria prit mon chapeau neuf. Nos relations avaient dépassé le stade des rapports formels entre locataire et propriétaire. Elle avait pris l'habitude de brosser mon chapeau et mon manteau tous les jours. Je vis qu'elle avait remarqué mes nouveaux achats. Précipitamment, je lui demandai si elle voulait aller dîner en ville.

Institut kurde de Paris

— Non, non ! s'écria-t-elle avec une vigueur inattendue. Non, la bonne a préparé un magnifique repas pour ce soir. Dînons à la maison, ne sortons pas.

Son insistance était inhabituelle.

— Très bien, dis-je pour la calmer. Nous dînerons ici, mais à une condition : c'est que vous acceptiez d'être demain mon invitée.

— J'accepte, répondit-elle sur-le-champ.

Elle pria alors la bonne de mettre le couvert et partit dans la cuisine. Je me plongeai dans le journal et ne l'entendis pas revenir.

— Avez-vous fini de lire ? me demanda-t-elle.

— Oh, je ne lisais pas, je regardais simplement les photos.

— Vous avez vu, il y a celle d'un manteau et celle d'un chapeau.

Il n'y avait plus de doute : Maria savait tout. Je changeai de sujet.

— Mangeons. Quel délicieux déjeuner avez-vous préparé ?

Comme d'habitude, elle fit la coquette et me répondit en souriant :

— Il n'y a pas de déjeuner pour les vilains garçons.

Enfin on se mit à table. Je me sentais paisible et heureux. Je n'avais plus rien à faire à Rome et pourrais bientôt partir. D'autres missions étaient prévues. Je commençais à faire des projets.

— Avez-vous lu les journaux ?

Maria me parlait. Je l'avais complètement oubliée.

— Oh oui, j'ai lu... je crois qu'hier on a assassiné un sanguinaire pacha turc.

— C'est également ce que dit le journal.

J'allais quitter la table lorsqu'elle reprit :

— J'ai l'intention d'aller me reposer quelques jours dans ma villa. Mais, toute seule, je m'ennuie. Voulez-vous m'accompagner ?

Institut Kurde de Paris

Je savais que ce n'était pas la meilleure époque pour aller à la campagne. Deux jours plus tôt, Maria m'avait dit qu'à Rome, décembre était la saison théâtrale par excellence. Elle me répéta sa question, sur un ton mi-suppliant mi-imposant. Cette merveilleuse femme pensait davantage à moi qu'à elle. Sa proposition me convenait et j'acceptai. Satisfaite, elle s'affaira dans l'appartement en vue du départ. Un peu plus tard, elle me cria qu'elle sortait faire des courses.

— Attendez-moi ici, ajouta-t-elle.

C'était bizarre. D'habitude, nous allions faire les courses ensemble. Quand elle fut partie, j'allai dans ma chambre l'observer par la fenêtre. Il y avait toujours un attroupement devant l'avis de la police. Maria s'en approcha, le lut, s'éloigna puis revint sur ses pas pour le lire à nouveau. J'avais les yeux rivés sur elle. Lentement, comme une femme fatiguée, elle s'éloigna, tourna au coin d'une rue et disparut.

Je commençai à m'inquiéter et à ruminer de sombres pensées. Etait-elle revenue vérifier le montant de la prime ? C'était une grosse somme. Maria pouvait-elle être tentée ? Après tout, qu'étais-je pour elle ? Simplement un étranger. En me dénonçant à la police, commettrait-elle même un acte de trahison ? Elle agirait en citoyenne respectueuse de la loi et qui livre un assassin à la justice.

J'eus soudain la certitude qu'il fallait quitter l'appartement. Par prudence, j'irais attendre Maria au coin de la rue. Mais j'étais incapable de bouger. Comment pouvait-on soupçonner une femme si bonne et si gentille ? J'oubliais qu'elle était riche et que la prime ne pouvait la tenter. A peine m'étais-je ainsi rassuré que mes pensées reprenaient le même cours et mon malaise revenait. Je tournais en rond dans ma chambre tout en guettant Maria à la fenêtre. Elle était partie depuis vingt minutes et les minutes me semblaient durer des heures.

Je l'aperçus enfin qui revenait les bras chargés de sacs

Institut Kurde de Paris

en papier. Je courus l'aider. En remontant l'escalier, j'observai son visage bien dessiné, aristocratique. Une créature aussi angélique ne pouvait pas commettre une mauvaise action. Elle avait une âme pure et belle.

L'image de Maria, inséparable de cet épisode sanglant à Rome, est encore fraîche dans ma mémoire, sans une ombre.

Deux heures plus tard, nous étions installés sur la terrasse de sa villa, loin des rumeurs de la ville. Devant nous s'étalait un grand lac bleu. La brise en ridait doucement la surface. Ma nervosité avait disparu. Quelle chance j'avais d'être avec Maria ! Je savais que si j'en exprimais le désir, je pourrais passer toute ma vie avec elle, loin du monde et sans aucun souci.

Elle parlait souvent de ses biens et de ses revenus, en insistant sur le fait qu'elle n'avait pas d'attaches. Je l'écoutais, mais mes pensées étaient ailleurs. D'autres missions m'attendaient. Nos dirigeants avaient appris qu'Enver, l'ex-ministre de la Guerre du gouvernement jeune-turc, et Nazim étaient passés à Bakou, en Russie. Il était insultant pour nous de les savoir toujours en vie. Et puis, il y avait les autres : le docteur Behaeddine Chakir, personnage clé de l'organisation spéciale chargée du massacre en masse des Arméniens en Anatolie orientale et l'un des dirigeants les plus influents du parti Union et Progrès ; Djémal Azmi, surnommé le monstre de Trébizonde. Tous avaient été condamnés à mort. Comment pouvait-on penser mener une vie tranquille alors que tous ces individus étaient en liberté ?

Maria me parla de ses projets pour le lendemain. Nous préparâmes ensemble des brochettes et l'on dîna sur la terrasse. Je n'oublierai jamais ces jours-là. Tôt le lendemain, on partit à la pêche sur son bateau. Le soir, je descendis à la cave chercher du vin pour le dîner. Je fus abasourdi ; je crus me trouver dans la réserve d'un marchand de vins. Il y avait des centaines de bouteilles de différents

Institut Kurde de Paris

crus, tous inconnus de moi. Je remontai avec deux bouteilles de vin rouge. Après avoir bu quelques verres, Maria devint plus gaie et bavarde. Elle recommença à me parler de ses biens. J'écoutais par politesse. Le vin avait excité mon imagination, mais mes pensées étaient loin d'elle. Elle fut stupéfaite quand je l'interrompis pour lui dire que je rentrerais à Rome quelques jours plus tard.

— Vous rentrez à Rome ? Mais pourquoi ?

— Un travail important m'attend.

— Quel travail ?

Elle avait parlé d'une voix forte et précipitée ; puis, comme si elle regrettait d'avoir perdu son calme, elle se tut. Elle était blessée. Il est malvenu pour un jeune homme d'avouer qu'une belle femme ne peut le retenir, même en lui offrant une vie facile. Maria était une femme noble et discrète, mais ce soir-là, elle ne put cacher sa déception. Je n'en dis pas davantage et le dîner se termina dans un silence froid.

Institut kurde de Paris

8.

Retour à Constantinople

Deux jours après, dans la matinée, je rentrais à Rome. Maria devait m'y rejoindre un peu plus tard. J'allai directement aux nouvelles chez le camarade Varantian. La police italienne s'occupait énergiquement de l'affaire. Plusieurs Arméniens avaient été soumis à d'interminables interrogatoires. La police de Constantinople avait décidé d'envoyer des agents à Rome pour collaborer avec leurs collègues italiens. C'était la nouvelle la plus alarmante. Varantian m'apprit aussi que la dépouille du pacha ne serait pas enterrée à Rome mais transportée à Constantinople pour des funérailles officielles. C'était dire combien le peuple turc était encore attaché aux anciens chefs de l'Ittihad, pourtant déposés et exilés. La nouvelle était d'autant plus surprenante que les Alliés qui les avaient exilés se trouvaient encore dans la capitale turque.

Le camarade Varantian ne sortait plus à moins d'y être obligé. Après l'assassinat du marchand italien qui lui ressemblait, il s'était acheté un revolver qui ne le quittait pas. Chez lui, je lus les journaux. Ils n'exprimaient toujours aucun sentiment de sympathie pour le pacha ni ne lançaient d'accusation contre le terroriste inconnu. Mais, d'évidence, les Italiens regrettaient la mort de l'ex-dirigeant turc, frappé au moment où se négociait un gros emprunt à la banque nationale. Les fonds devaient servir à acheter aux firmes italiennes des armes qui auraient été

Institut Kurde de Paris

ensuite envoyées à Mustafa Kemal. La signature du contrat avait été prévue pour le 6 décembre, le lendemain de l'assassinat.

Les Grecs avaient appris avec plaisir la mort de Saïd Halim. Le camarade Varantian m'emmena chez le consul grec. Après m'avoir chaleureusement embrassé, celui-ci me remit une décoration et une lettre de recommandation.

Je me rendis ensuite chez M. et sifflai sous sa fenêtre. Il s'empressa de me rejoindre et nous partîmes faire une promenade. Il commença par me demander ce que j'avais fait au cours des derniers jours. Je lui répondis que c'était un secret. Ensuite, on discuta de questions plus sérieuses. Il me dit qu'il ne restait apparemment plus un dirigeant turc à Rome. Après la mort du pacha, tous avaient disparu de la scène publique. Puis il m'annonça une nouvelle qui me réjouit beaucoup : mon camarade Aram Erkanian était arrivé à Rome.

— Maintenant qu'Aram est là, ajouta-t-il, nous pouvons tenir une conférence.

— Il n'est plus question de conférence pour moi, lui répondis-je. Je rentre à Constantinople pour faire mon rapport à l'organisation.

— Mais tu sais qu'il est dangereux pour toi de retourner là-bas.

— Dangereux ou pas, j'ai l'intention de retourner encore une fois à Constantinople, quel qu'en soit le prix.

Il ne fit aucun commentaire. Je partis à la recherche d'Aram qui devait se trouver Piazza Terminale, l'une des plus belles places de Rome. Au centre se dressait une fontaine entourée d'élégantes statues, l'eau jaillissant de leur bouche. J'allais souvent m'y reposer ou lire les lettres de Gaiané, ma fiancée arménienne.

J'y trouvai Aram que j'emmenai dans un café. Il me raconta que dans le train de Brindisi à Rome il s'était retrouvé par hasard avec des Turcs dans le même compartiment. Il les avait écoutés parler du meurtre de Saïd Halim Pacha, puis leur avait posé une seule question :

Institut kurde de Paris

— A-t-on arrêté le meurtrier ?

— Pas encore, lui avait-on répondu, ce qui l'avait un peu rassuré.

Aram m'annonça que Hratch Papazian se trouvait à Rome. Ils avaient quitté Constantinople en même temps mais voyagé séparément. Le Dachnak avait chargé Hratch de s'infiltrer dans le cercle des dirigeants de l'Ittihad, en se faisant passer pour un étudiant turc.

Nous avions maintenant besoin d'un agent secret comme Hratch en Europe. L'assassinat de Talât Pacha par Salomon Teilirian à Berlin, en mars 1921, avait en effet provoqué un véritable sauve-qui-peut chez les Turcs. Peu à peu, cependant, ceux-ci étaient sortis de leur tanière. Ils pensaient sans doute que le meurtrier de Talât était un déséquilibré et qu'un tel acte de démence n'était pas susceptible de se reproduire. Or, huit mois plus tard, le 5 décembre 1921, Saïd Halim était à son tour assassiné à Rome. C'était là un message clair pour les Turcs. Ils avaient désormais la certitude qu'une organisation avait décidé de punir les responsables du massacre des Arméniens. De ce jour, on ne les vit pratiquement plus dans les rues des capitales européennes et ils vécurent dans la terreur.

Je connaissais bien Hratch. On lui avait confié le poste de secrétaire général du Comité central de notre organisation. Il m'avait donné de précieux conseils avant l'assassinat de Vahé Ihssan. Il avait fait des études de droit en Turquie et parlait couramment le turc, sans aucun accent. L'organisation l'avait préparé à ce travail d'agent secret peu après l'assassinat de Talât. Afin de passer pour musulman, il s'était fait circoncire. Il connaissait parfaitement les coutumes turques et saurait tenir sa place dans les plus hauts cercles. C'était un homme au charme exceptionnel qui savait se faire des amis quand il le voulait et se les rendre fidèles. A Berlin, Hratch joua son rôle à la perfection. Il trompa non seulement les dirigeants de l'Itti-

Institut Kurde de Paris

had, méfiants et effrayés, mais aussi leurs épouses. Il nous fournit d'utiles renseignements et nous fit gagner un temps précieux. C'est en grande partie à lui que nous dûmes notre succès.

Aram, comme M., était hostile à mon projet de retourner à Constantinople. Il se mit à grommeler entre ses dents. Mon désir de revoir Gaiané lui semblait sans doute enfantin. Mais ma décision était irrévocable.

Nous nous séparâmes. Il était prudent de ne pas nous montrer ensemble. Je rentrai chez moi par des rues détournées et inspectai soigneusement les environs avant de pénétrer dans l'immeuble.

De ma fenêtre, je vis que l'avis de la police était toujours placardé sur le mur en face. Il n'y avait plus d'attroupement, mais les passants s'arrêtaient pour le lire. Un coin de l'affiche était déchiré et pendait, dissimulant le texte. Un vieux monsieur qui marchait avec une canne s'approcha du mur, parcourut l'avis, puis, d'un mouvement vif de sa canne, en redressa le coin pour ne pas perdre un mot. Au même instant Maria entra dans ma chambre. Montrant l'affiche du doigt, elle me demanda :

— L'avez-vous lue ?

— Oui, répondis-je en riant.

— Si vous connaissiez la personne recherchée et si vous saviez où elle se trouve, iriez-vous le dire à la police ?

Elle avait parlé sur un ton mi-badin.

— Non, répondis-je.

— Pourquoi ? N'a-t-on pas promis une grosse récompense ?

— La victime était un assassin. Comment peut-on trahir quelqu'un pour de l'argent ?

— Mais l'homme qu'on recherche a commis un meurtre.

— Oui, mais le mort en avait commis un million.

Elle garda le silence, consciente que la conversation prenait un tour sérieux et que je devenais grave. Pour rompre le silence, je me mis à la taquiner.

Institut kurde de Paris

— Et vous ? lui demandai-je, est-ce que vous trahiriez l'assassin, si vous le connaissiez ?

Après un long silence, elle répondit :

— Oui, je connais un vilain garçon. Il est méchant et désobéissant. Il mériterait que la police l'attrape et le punisse sévèrement. Pas parce qu'il a tué un Turc, mais parce qu'il traîne dans les rues, la nuit.

En sortant de ma chambre, elle ajouta :

— Si j'étais sûre qu'elle vous emprisonne dans mon appartement, j'irais immédiatement avertir la police.

Après cette conversation, Maria sembla retomber dans cet état de mélancolie où je l'avais trouvée quelques mois auparavant. Je ne lui parlai pas de mon prochain départ, car mes plans devaient rester secrets. J'aurais voulu la réconforter, mais me refusais à être malhonnête.

Ce soir-là, je vis Aram. Nous décidâmes d'aller à Venise, mais séparément, par mesure de précaution. Je pouvais toujours être arrêté. Il partit le lendemain matin. Nous devions nous rencontrer quelques jours plus tard. Je passai mes dernières soirées à Rome avec mes amis étudiants arméniens. Tous avaient deviné l'identité de l'assassin de Saïd Halim mais c'étaient des jeunes gens loyaux et discrets. Ils me fournirent des renseignements intéressants sans me poser de questions embarrassantes. Certains avaient été convoqués par la police puis relâchés. Ils me parlèrent d'un jeune prêtre arménien que la police avait également interrogé mais qui semblait totalement ignorer mon existence.

L'assassinat occupait toujours la « une » des journaux, mais en second plan. Certains articles m'inquiétèrent. Un journal écrivait que l'arrestation de l'assassin était une question d'heures. Un autre donnait des renseignements beaucoup plus alarmants. Le journaliste déclarait en effet qu'on avait souvent vu un jeune homme en compagnie d'une jeune fille devant l'hôtel particulier du pacha. L'homme était le tueur et la jeune fille, certainement une complice.

Institut Kurde de Paris

Si la police trouvait Helena, la situation deviendrait dangereuse. Elle obtiendrait mon signalement complet. Il me faudrait alors voyager sous un déguisement, ce qui pouvait être gênant.

Il n'était pas question de retourner chez Helena. Il fallait essayer de la voir sur le chemin de son école et lui parler seul à seule. De bonne heure, le lendemain, je me rendis à proximité de son école et me postai dans un coin d'où je pouvais surveiller l'entrée de l'établissement. Des groupes de jeunes filles en uniforme passaient dans la rue. Soudain, je vis Helena. Elle marchait lentement, ses livres sous le bras, et bavardait avec une amie. Elle disparut dans l'école. Je scrutai la rue pour m'assurer qu'elle n'avait pas été suivie. Un cycliste s'arrêta devant l'entrée et tendit quelque chose au concierge. Était-ce un agent de la Sûreté ? Peu après, le concierge lui remit une lettre et l'homme partit. J'allai attendre la fin des cours dans un café voisin. J'occupai mon temps en écrivant des lettres pour Constantinople. A midi, je repris mon poste dans la rue.

Helena sortit en compagnie de camarades. Elles se dirigèrent de mon côté. Je m'approchai d'elles et m'écartai pour les laisser passer. Helena me vit mais ne fit aucun signe de reconnaissance. Quelques minutes plus tard, elle quitta ses amies et prit une rue transversale. J'attendis un instant puis la rejoignis. Je lui dis bonjour en grec et lui pris le bras. Elle me répondit, la tête baissée.

— Helena, je quitte Rome dans quelques heures. Je ne voulais pas m'en aller sans te revoir.

— Où vas-tu ?

— A Paris.

J'étais obligé de mentir. Si elle donnait ce renseignement à la police, celle-ci ne me suivrait pas à Venise.

— Je t'aime bien, Helena, et j'ai de bons souvenirs. Je n'oublierai jamais nos promenades. Je ne t'oublierai jamais.

Institut kurde de Paris

Nous marchions main dans la main. Je lui effleurai le menton et repris :

— Pourquoi ne dis-tu rien ?

— Qu'y a-t-il à dire ?

Elle me regarda droit dans les yeux, l'air sombre, les joues rouges de colère. C'était une fille gentille et innocente ; je décidai d'être franc avec elle.

— Helena, je ne sais si tu as lu les journaux. Ils parlent d'une fille qu'on a souvent vue autour de la maison du pacha. La police va peut-être te retrouver et t'interroger.

— Et que devrai-je dire ?

— Réponds que tu ne savais rien de l'assassinat, évidemment. Mais quand tu donneras mon signalement, dis que je suis grand, roux et que j'ai les yeux bleus.

Je ris avec elle.

— Et puis, repris-je, tu as deux instantanés de moi. Déchire-les et jette-les dès que tu rentreras chez toi. N'oublie pas...

(Au cours d'une de nos promenades, elle avait insisté pour qu'on se fasse photographier. J'avais d'abord refusé puis m'étais laissé faire.)

— Non, je ne les détruirai pas, répondit-elle, mais tu peux être certain qu'ils ne tomberont pas dans les mains de la police. Ne crois pas que j'ignore tout. Tous les jours, mon père et mon oncle lisent les journaux avec grand intérêt. Ils sont très enthousiastes. Au début, cela m'a étonnée. Et puis, j'ai découvert que le mort était un méchant homme. Quand j'ai lu ça, j'ai dit à mon père que j'avais été témoin de la scène. Il m'a interdit d'en parler à qui que ce soit, et, hier, il a décidé de m'envoyer chez ma tante pour quelques jours.

Nos adieux furent amicaux mais tristes. Je l'avais toujours traitée comme une sœur et j'étais certain qu'elle garderait mon secret. Ses derniers mots furent : « Sois prudent. »

Avant de partir, Aram m'avait informé qu'Echref, une

Institut Kurde de Paris

de mes « vieilles connaissances », devait diriger l'équipe de détectives turcs envoyée à Rome. Echref me connaissait bien ; nous étions même allés un jour au théâtre ensemble. Il avait à plusieurs reprises perquisitionné notre maison. Après l'assassinat de Vahé Ihssan, il y avait trouvé une photo de moi qu'il avait conservée. Son arrivée était de mauvais augure. Elle signifiait que les Turcs essayaient de protéger leurs anciens dirigeants et qu'ils allaient engager une lutte sérieuse avec notre organisation.

Echref était un homme intelligent — remarquablement intelligent pour un Turc. Il m'avait traqué pendant des années et plusieurs fois tendu des pièges. Nous allions maintenant nous mesurer en dehors de Constantinople, à Rome, à Berlin, dans toute l'Europe. Jusque-là, il avait toujours été perdant. Mais que réservait l'avenir ?

Me remémorant nos affrontements passés, je me rappelai un incident survenu à Constantinople à mon retour d'Arménie. Je me trouvais chez un coiffeur arménien dans le quartier de Pagalti. Archag, le coiffeur, s'occupait d'un client dont le visage était recouvert d'une serviette. Je m'installai dans le fauteuil voisin pour attendre mon tour. Le second d'Archag me passa une serviette autour du cou puis, d'un geste rapide, enleva celle qui cachait la tête de mon voisin. L'homme que j'aperçus dans la glace, les yeux écarquillés de surprise, était Echref.

Pendant trente secondes environ, nous nous observâmes l'un l'autre dans le miroir, sans dire un mot. La situation était grotesque. Cela faisait des mois qu'il me cherchait pour « m'interroger » au sujet de l'assassinat d'Ihssan. Ce fut lui qui rompit le silence.

— Comment allez-vous, Archavir Bey ?

— Très bien, lui répondis-je en turc.

— Mon cher Archag, dit alors Echref en s'adressant au coiffeur, dépêchez-vous de finir votre travail. Aujourd'hui, j'ai promis à mes enfants de rentrer de bonne heure.

Institut Kurde de Paris

Archag finit de raser Echref et lui essuya les joues avec une serviette. Echref le repoussa et voulut se lever. Je sortis mon revolver et le pointai vers lui.

— Ne bougez pas jusqu'à ce que j'aie terminé. Restez assis, j'ai quelque chose d'important à vous dire.

Il resta cloué à son fauteuil. Archag fronça les sourcils et feignit d'être contrarié. Son employé arménien continua son travail en s'efforçant de dissimuler la joie qu'il ressentait à voir un Turc en mauvaise posture. Sur un ton sarcastique, je dis à Archag :

— Pourquoi restez-vous immobile ? Vous devriez vous occuper d'Echref ?

Le coiffeur se mit à l'ouvrage immédiatement. Echref demeura assis pendant près d'un quart d'heure, sans dire un mot et sans bouger, les mains posées bien en évidence sur ses genoux. Quand ma coupe de cheveux fut terminée, nous nous levâmes tous deux. Je tenais mon revolver dissimulé dans la poche de ma veste. Je laissai un généreux pourboire au coiffeur et payai pour Echref. Il me remercia. Il était blême. Nous parlâmes de choses insignifiantes, comme si nous étions vraiment de vieux amis. Brusquement je changeai de sujet.

— Que voulez-vous de moi ? lui demandai-je. Pourquoi me traquez-vous ?

— Mais, Archavir Bey, vous savez bien que je ne suis qu'un simple employé. Je reçois des ordres et je dois les exécuter. Personnellement, je n'ai rien contre vous.

Il parlait avec précipitation et se mit à critiquer feu Vahé Ihssan.

— Ce *mukhbeer* [espion] nous a dressés l'un contre l'autre. Il a répandu de faux bruits et, sans raison, a fait de nous des ennemis. Dieu l'a d'ailleurs déjà puni...

— Très bien, répondis-je. Nous n'avons donc rien à nous reprocher personnellement. Si vous dites la vérité, restez assis dans ce fauteuil pendant encore cinq minutes puis allez retrouver votre femme et vos enfants sans vous arrêter au commissariat.

Institut Kurde de Paris

Il m'obéit sans une hésitation et se plongea dans un journal. Avant de partir, j'ajoutai :

— Vous voyez, Echref Effendi, on se quitte en bons termes. Si, une fois le dos tourné, il m'arrive quelque chose, ce sera de votre faute. Vous devez rester assis ici encore cinq minutes.

Sans attendre sa réponse, je sortis du magasin, montai dans un tramway que je quittai quelques rues plus loin. Le lendemain, j'apprenais du coiffeur que toutes mes précautions avaient été superflues. Echref avait lu le journal pendant une bonne demi-heure avant de se risquer à rentrer chez lui.

Quelques semaines après cet incident, je rencontrai à nouveau Echref. Cette fois, c'était au coin d'une rue proche de la place Pangalti. Je sortis mon revolver que je dissimulais sous mon chapeau et lui ordonnai de faire demi-tour et de disparaître sur-le-champ. Il obéit mais, quand il fut à une cinquantaine de mètres, il aperçut un agent qui venait en sens inverse et il se mit à crier : « A l'assassin... à l'assassin... attrapez-le ! »

Et il s'enfuit en criant. L'agent courut vers moi. Je restai immobile et, feignant la surprise, regardai autour de moi comme si Echref avait désigné une autre personne. L'agent n'avait pas reconnu Echref, habillé en civil. Il s'arrêta près de moi, la main posée sur son revolver, et me dit :

— Que se passe-t-il ? Qui était cet homme qui s'enfuyait en criant ?

— Je crois que c'était le voleur. Je pense qu'il l'a fait exprès pour créer la confusion et réussir à se sauver.

— Quel roublard ! s'exclama l'agent qui partit dans la direction prise par Echref.

A quelques semaines de là, j'échappai de justesse aux hommes d'Echref. Un acteur arménien m'avait invité à dîner chez lui. Je prenais toujours de grandes précautions mais, ce soir-là, j'étais particulièrement inquiet. En che-

Institut Kurde de Paris

min, je laissai tomber mon mouchoir pour pouvoir regarder derrière moi. J'aperçus deux hommes qui parlaient en me montrant du doigt. Je fis part de mes soupçons à mon ami.

— Ce n'est rien, me dit-il, c'est ton imagination.

Nous entrâmes chez lui. La table était dressée. Comme apéritif, il m'offrit du raki, des tomates confites et des piments. Je ne tenais pas en place. Finalement, je le quittai en lui promettant de revenir immédiatement. Sa maison se trouvait à mi-côte. Je remontai la rue et aperçus un agent de police posté devant une épicerie. Je me retournai et vis une demi-douzaine d'agents qui montaient la côte. Je me précipitai vers l'agent solitaire et lui criai :

— Jetez votre arme !

Il m'obéit immédiatement. Je le poussai à l'intérieur de l'épicerie et, d'un coup de pied, éloignai son revolver. Puis je m'enfuis du quartier aussi vite que je pus. Une minute de plus, et j'étais pris. Echref aurait alors pu écrire « affaire classée » au bas du dossier qui semblait l'occuper jour et nuit.

Et voilà que maintenant ce même Echref venait en Italie avec quatre collègues pour retrouver l'assassin de Saïd Halim.

Quand je rentrai chez moi, je trouvai Maria l'air très malheureux. Sa tristesse augmenta quand je lui dis que je partais pour une destination inconnue. Elle garda le silence. Un heure plus tard, elle me proposa de l'accompagner à la campagne et d'aller à la fête du village. Se mêler à la foule, participer aux réjouissances : ce fut une merveilleuse façon de passer cette dernière soirée. Nous rentrâmes épuisés. Sur la terrasse, devant le lac où se reflétait une lune argentée, nous prîmes un café et chacun s'abandonna à ses pensées et à ses rêves.

Quand l'air devint plus frais, on rentra, on alluma un feu et on s'installa près de la cheminée. Dans cette atmosphère chaude et confortable, j'avouai à Maria que j'étais

Institut turc de Paris

arménien. Je lui parlai du martyre de mon peuple et lui racontai certains épisodes de ma vie. Je parlai longtemps, m'aidant fréquemment du dictionnaire et de mes mains pour me faire comprendre. Elle écouta avec une extrême gravité. Quand je lui dis que je devais partir pour Venise le lendemain, elle proposa de m'accompagner. J'acceptai.

Le lendemain, nous quittions Rome. A Venise, où je la présentai à Aram, nous passâmes ensemble deux merveilleuses journées. Au moment des adieux, je lui dis que jamais je ne l'oublierais. Je promis de lui écrire et, effectivement, dès mon arrivée à Vienne, je lui envoyai une lettre. Ce fut la seule. Je ne l'ai jamais revue.

Je restai quelques jours à Venise avec Aram. Nous fîmes le tour des musées et des sites historiques. Nous rencontrâmes plusieurs Arméniens. Nous nous rendîmes aussi au monastère arménien situé sur l'île voisine de San-Lazarro [1] où le poète anglais Lord Byron s'était retiré bien des années auparavant et où il avait même étudié notre langue. L'après-midi en compagnie des moines fut fort agréable. On visita également l'Ecole mékhitariste qui faisait partie du monastère et l'on rencontra le père de notre camarade Dadjad, assassiné par balles dans les rues de Constantinople alors qu'il se rendait dans sa famille avec ses parents. Sa vieille mère était morte peu après et son père avait quitté sa ville natale pour Venise, où il était devenu directeur de l'Ecole mékhitariste. Le pauvre homme ne cessa de verser des larmes pendant toute la durée de notre visite. Il pleura aussi de joie quand je lui racontai l'assassinat de Saïd Halim et ne voulut plus me laisser partir. Mais nous devions être à Vienne à la fin du mois de décembre.

Dans le train pour Vienne, Aram et moi fîmes comme si nous étions des étrangers l'un pour l'autre. Je risquais d'être arrêté à la frontière et ne voulais en aucune façon le

1. Monastère fondé au XVII[e] siècle, toujours actif sur le plan culturel. Un autre monastère mékhitariste se trouve à Vienne, Autriche. *(N.d.t.)*

Institut Kurde de Paris

compromettre. A la gare de Venise, j'avais eu le sentiment d'être suivi. Pensant que j'étais peut-être la victime de mon imagination, j'en avais parlé à Aram qui avait également remarqué un individu suspect. Qu'y faire ? Il fallait bien continuer notre route. Si l'homme était un agent des services secrets, je le découvrirais à la frontière.

Le 29 décembre, nous étions à la frontière. Une longue file de passagers nous précédait. En attendant mon tour de passer la douane, j'observai les inspecteurs avec anxiété. De temps à autre, ils emmenaient un voyageur dans une pièce séparée. La nervosité me gagnait. J'avais survécu à une tempête en mer. J'espérais bien ne pas me noyer dans une mare. Combien j'enviais Aram ! Ses papiers étaient en règle ; c'était un touriste ; après avoir visité l'Italie, il pouvait avec insouciance passer en Autriche.

Ce fut enfin mon tour de présenter mon passeport, libellé au nom d'Arsil Sirag, Grec d'Edirne. L'inspecteur l'examina ainsi qu'un certain nombre de cartes et de plans que j'avais réunis à l'intention de Gaiané. Il ne me posa aucune question. Tout était en règle. Je soupirai de soulagement : j'avais réussi à franchir la frontière.

A Vienne, tout me sembla paisible. Après avoir pris deux chambres dans un hôtel, nous allâmes dans un café anglais que m'avait recommandé un ami étudiant en Italie. Nous y retrouvâmes quelques Arméniens dont l'écrivain Simon Hagopian, auquel je présentai une lettre d'introduction du camarade Varantian. C'était la veille du Noël arménien et nous étions tous d'humeur fort joyeuse. On rit, on chanta avec un tel entrain que les clients viennois, pour parler de nous, disaient : les Italiens.

Quelques jours plus tard, alors que j'attendais un ami arménien dans un café, je vis entrer un homme brun. Il inspecta la salle, et après m'avoir aperçu, alla s'installer à une table en coin. Il portait un manteau au col de velours et un chapeau européen, presque jaune, qu'il ne retira

Institut Kurde de Paris

même pas en s'asseyant, comme s'il avait l'habitude de porter un fez. Ses chaussures étaient d'un type assez répandu à Constantinople. Après l'avoir bien examiné, je conclus qu'il était turc. Il ne pouvait guère me nuire en territoire étranger, mais il fallait néanmoins être prudent. Ce jour-là, je dis à Aram de m'approcher le moins souvent possible. Je revis l'homme dans le café et devant notre hôtel. Son air innocent ne me trompa pas. Combien de fois n'avais-je pas moi-même adopté cette attitude en de pareilles circonstances ? Un soir, en sortant de l'opéra, j'entrai avec mes amis dans un café où j'aperçus le Turc en compagnie d'un autre homme. Tous deux me regardèrent. Mes amis notèrent également leur coup d'œil. Cet incident me décida à partir immédiatement pour Constantinople.

Aram emporta ma valise chez un ami et acheta mon billet de train. Je restai à l'hôtel quelques jours encore, puis, un matin, de bonne heure, je me rendis à la gare où m'attendait Aram, avec ma valise.

Le train traversa la Serbie à vive allure et pénétra en territoire bulgare. Je devais descendre à la gare de Sirkeci, à Constantinople.

Pendant le voyage, je réfléchis et rêvassai. Mon succès à Rome m'avait redonné confiance. J'espérais avoir une autre mission. Enver, le docteur Nazim, le docteur Behaeddine Chakir, Djémal Azmi Pacha, tous ces individus occupaient jour et nuit mes pensées. Et puis, je songeai à Gaiané. Je tenais absolument à la revoir. Tant de choses pouvaient m'arriver. Je voulais profiter de cette dernière occasion, même si, comme je l'avais appris de mes camarades, la police turque me recherchait activement, au point d'avoir fait paraître un article me concernant dans la publication officielle, *Police Medjmouassi*. Les Turcs préparaient des funérailles nationales à Saïd Halim ; ils étaient prêts à tout pour me capturer à cette occasion.

Aussi peu croyant soit-on, on est parfois obligé d'admettre que la main de Dieu nous a tiré d'un danger inéluctа-

Institut Kurde de Paris

ble. Dans le train, j'étais inquiet et arpentai les couloirs plusieurs fois. En territoire bulgare, je bénéficiais d'une certaine protection, mais, après Svelingrad, c'était la Turquie. Que m'arriverait-il alors si j'étais suivi ? On pouvait m'arrêter à la gare de Sirkeci et m'envoyer directement en Anatolie, alors sous le contrôle de Mustafa Kemal. Cette pensée me terrifiait car j'imaginais les Turcs m'écorchant vif avec leurs ongles ; ils ne m'épargneraient même pas pour le bourreau. J'en avais des frissons. Je m'efforçais d'être courageux, espérant que Dieu me viendrait encore en aide. Il est vrai qu'une série d'événements surprenants m'attendait.

Le train arriva à la frontière le 8 janvier 1922. Au-delà, c'était la Grèce, puis la Turquie. La gare était en ébullition. Elle était remplie de soldats et d'officiers. J'appris qu'on mobilisait les Grecs de dix-huit ans et plus pour les envoyer rejoindre l'armée qui affrontait les forces du gouvernement populaire turc dans une guerre sanglante. Or, mon passeport indiquait que j'étais de nationalité grecque.

Il fallait sauver ma tête. Je m'approchai d'un fonctionnaire grec et, d'une voix tremblante et suppliante que je n'avais nul besoin de forcer, je lui dis :

— J'ai perdu mon passeport et mon argent en Bulgarie. Je suis de nationalité arménienne. Je vous prie de me laisser retourner en Bulgarie.

J'ajoutai que j'avais seize ans alors que je venais d'en avoir vingt et un. Le Grec, après m'avoir examiné attentivement, me donna un laissez-passer. Je racontai la même histoire aux inspecteurs bulgares qui me laissèrent également passer. Je montai dans le train à destination de Sofia et gagnai ensuite le petit port de Burga. Il pleuvait à torrents quand le train entra en gare. Sous des trombes d'eau, je me dirigeai vers un hôtel dénommé « le Balkan ». Après m'être séché, je m'écroulai sur le lit et sombrai dans un profond sommeil. Je pris ensuite un bateau qui,

Institut kurde de Paris

dans l'après-midi du 11 janvier, accostait au port de Galata Köprüsü (Khalatia) à Constantinople.

Une patrouille alliée surveillait le port tandis que la police turque examinait les bagages des passagers. Comme d'habitude, les Turcs cherchaient à s'enrichir. L'un d'eux essaya même de marchander avec un homme d'allure plutôt simple. Les voyageurs les plus dégourdis les évitaient et, après avoir rassemblé leurs affaires, s'éloignaient furtivement. Je poussai mes quatre sacs à côté d'une pile de valises déjà inspectées. Puis je sortis sur le quai où je trouvai Vahran Boyakian, un vieil ami arménien, cocher de son métier. Je revins sur mes pas et, profitant de l'inattention des Turcs, absorbés par leur *pazarlek* (marchandage), pris mes bagages. Je demandai à Vahran de les porter au bureau du *Djagadamard*. Puis, je me rendis chez Gaiané. Sa famille habitait maintenant Péra ; leur maison et tous leurs biens avaient été détruits dans un incendie qui avait ravagé les quartiers arméniens de Scutari. Les pompiers turcs s'étaient arrangés pour circonscrire le feu juste avant qu'il se fût propagé aux quartiers turcs.

Le lendemain, j'allai rendre visite aux camarades du *Djagadamard*, puis retournai chez Gaiané. Du balcon où j'étais assis, je vis arriver deux camarades, l'air inquiet. La police turque avait perquisitionné aux locaux du journal et trouvé dans mes bagages plusieurs cartes postales d'Italie. Elle était à ma recherche.

En fait, après mon départ de Rome, la police de Constantinople avait reçu un télégramme l'avertissant que j'étais en route vers la Turquie. Notre organisation ne savait pas qui était l'auteur du message. J'avais cependant réussi à brouiller les pistes et la police n'avait rien su de mon arrivée à Constantinople.

Je remerciai une nouvelle fois la Providence. J'avais maintenant la certitude que les hommes aperçus à Vienne étaient des agents secrets. Ils avaient probablement

Institut Kurde de Paris

retrouvé ma trace en Bulgarie, mais, grâce aux inspecteurs grecs, je leur avais échappé. Si, comme prévu, j'avais poursuivi mon voyage sur l'Orient-Express, j'aurais trouvé à Sirkeci une escouade de policiers pour m'accueillir. Ce coup de filet eût été célébré encore plus joyeusement qu'une noce.

Le lendemain, je reçus la visite du camarade Amadouni qui voulait un compte rendu détaillé de ma mission à Rome. Quelques jours plus tard, au cours d'une conférence, je fis mon rapport officiel aux dirigeants de notre organisation. J'exposai mes griefs à l'égard de M. et déclarai ne plus vouloir travailler avec lui. Impatient d'accomplir d'autres missions, je leur demandai de m'envoyer à Bakou, en Russie, où se trouvaient Enver et le docteur Nazim. Ils s'opposèrent à ce projet mais m'informèrent que je devais me rendre à Berlin.

Chahan Natali allait m'accompagner, à la place de M. Hratch Papazian se trouvait déjà dans la capitale allemande où, sous le nom de Mehmed Ali, il avait réussi à se lier d'amitié avec les notables turcs. En fait, il était très intime avec le fils de l'un d'eux. Aram pouvait à tout moment quitter Vienne pour gagner l'Allemagne. Archag Yezdanian nous rejoindrait à Berlin où se trouvait un autre camarade que je connaissais simplement de nom.

— Vous serez six, me dit le camarade Vahan Navassartian. Vous pouvez faire du beau travail. Allez vengez notre nation.

J'étais enthousiaste. Mes compagnons d'armes étaient des hommes dignes de confiance et expérimentés. Je ne connaissais pas très bien Chahan mais son passé ne manquait pas d'intérêt. Hratch était un vieil ami et, avec lui dans l'équipe, je n'aurais pas à consacrer des heures interminables aux opérations de filature, comme j'avais dû le faire à Rome.

Chahan vint me rendre visite. C'était notre première rencontre. Il se montra très enjoué. Chaque fois qu'il me

Institut Kurde de Paris

regardait, il se mettait à rire. Il finit par me donner des explications. Il me trouvait très jeune, presque assez jeune pour porter encore des culottes courtes.

— C'est une bonne chose d'être jeune et expérimenté, ajouta-t-il.

Il y a diverses manières de participer à un mouvement de résistance ou révolutionnaire. On peut le faire comme journaliste, propagandiste ou même poète. Pourquoi Chahan, ce petit homme aux cheveux prématurément grisonnants, avait-il choisi la voie difficile et dangereuse du terrorisme ? C'était surprenant. J'appris alors qu'il avait aidé Salomon Teilirian à traquer Talât Pacha à Berlin. Cette découverte accrut d'autant plus ma curiosité que l'organisation l'envoyait à nouveau à Berlin où les Turcs pourraient facilement le reconnaître. Nos dirigeants avaient sans doute de bonnes raisons d'agir ainsi. Chahan venait d'être nommé délégué du Bureau des exécutions en Amérique, poste qui ne manquait pas de prestige.

Je passai une agréable soirée avec lui et plusieurs de nos camarades. Il fut très amical. Il parla beaucoup et m'informa qu'il partait bientôt pour Berlin afin de commencer le travail préparatoire.

Je restai encore une dizaine de jours à Constantinople. Les moments les plus agréables furent, naturellement, ceux que je partageai avec Gaiané. Nous savions que l'heure de la séparation était proche et que celle-ci durerait peut-être longtemps.

Les funérailles de Saïd Halim eurent lieu pendant mon séjour à Constantinople. Dix mille Turcs, dont des ministres et des militaires de haut rang, suivirent le cortège. Des étrangers vinrent également saluer la dépouille mortelle de cet assassin. Les soldats et la police alliés assurèrent le service d'ordre et les bateaux de guerre français et italiens, au mouillage dans le port, mirent leurs pavillons en berne. Seuls les Anglais gardèrent un silence officiel.

Ce jour-là, l'accès aux bateaux de banlieue fut gratuit,

Institut Kurde de Paris

afin de permettre à la foule de se rendre au centre de la ville pour rendre hommage à l'ancien Premier ministre du gouvernement jeune-turc. J'aurais bien voulu voir ce spectable mais un camarade m'en dissuada. J'appris ensuite que l'une des prières officielles lues au cours de la cérémonie comprenait ces mots : « Que celui qui t'a envoyé en Paradis trouve bientôt le chemin de l'Enfer ! »

Institut Kurde de Paris

Institut kurde de Paris

9.

Mission à Berlin

Je restai un mois à Péra et passai le plus clair de mon temps dans le cercle chaleureux de la famille de Gaiané. Je pouvais lire tranquillement le soir tout en participant à leur vie, ce qui me plaisait. (En fait, j'ai passé presque toute mon existence en voyage ou à l'extérieur de chez moi, sans jamais vraiment aimer cette façon de vivre.)

Tandis que je goûtais aux plaisirs d'une vie de famille, Echref et ses hommes quittèrent Rome pour poursuivre leur chasse à l'homme à Constantinople. Mon portrait, une description de mes habitudes et un compte rendu de mes antécédents avaient été publiés dans les bulletins de la police et largement diffusés. J'étais devenu l'ennemi public des Turcs. Ces circulaires mettaient en garde les gens contre mon apparence jeune et innocente, ajoutant que j'étais un homme dangereux. Les Turcs m'avaient même trouvé un surnom : *Djehennem Archag* ; le diabolique Archag ; ils m'appelaient Archag de préférence à Archavir. Ils se gardèrent bien de dire que ce redoutable assassin n'avait fait d'autre victime que la personne visée. En fait, à Rome et à Constantinople, plus tard à Berlin, alors que la foule me menaçait, la pensée de me servir de mon arme contre des innocents ne m'avait pas une seule fois effleuré. La police m'avait souvent traqué, mais jamais je n'avais tiré sur un agent, pas même turc. Je ne voulais pas devenir un assassin. Et le jour de l'exécution

Institut Kurde de Paris

de Saïd Halim, je n'avais pas un instant songé à tuer le garde du corps, Tevfik Azmi, sauf en cas de nécessité absolue.

Nombre de personnes, informées de mes activités et de mon comportement, se sont demandé pourquoi je n'avais pas liquidé Azmi ou d'autres. La réponse me paraît évidente : Azmi n'avait eu aucune part à la préparation et à l'exécution du massacre du peuple arménien. Il avait combattu au rang de colonel dans la campagne de Gallipoli et, en récompense de son courage, on l'avait promu, puis nommé secrétaire et garde du corps de Saïd Halim. Notre organisation n'avait pas de plan d'extermination. Elle distribuait leur châtiment aux individus qui avaient été jugés par défaut et reconnus coupables d'assassinat en masse. En tête de notre liste, il y avait d'ailleurs des traîtres arméniens.

En fait, la description corsée qu'on donnait de ma personne me servait. Il était peu probable en effet qu'un agent de police risque sa vie face à un homme qualifié de redoutable terroriste. J'étais certain qu'un, deux ou même trois Turcs n'oseraient pas m'attaquer s'ils me rencontraient par hasard dans la rue. Ils m'attraperaient uniquement s'ils avaient préparé un piège très ingénieux. Je ne prenais néanmoins aucun risque. Mon revolver ne me quittait jamais et l'expérience avait fait de moi un bon tireur.

Par une froide journée de février, je me rendis à la gare maritime de Khalatia. Mon camarade Yezid Archag (Archag Yezdanian) avait déjà chargé mes bagages à bord d'un navire roumain qui mouillait à une certaine distance du quai. Quand je vis le nombre impressionnant de policiers turcs présents sur le port, je louai une embarcation et gagnai seul le navire.

Sur le pont, un officier de police voulut voir mes papiers. Je lui répondis que je venais simplement dire adieu à mon oncle et lui apporter quelques paquets de

Institut Kurde de Paris

cigarettes. Je lui montrai les cigarettes et lui glissai quelques billets dans la main, ajoutant : « Je reviens dans cinq minutes. »

Sur ce bateau roumain, je me sentais en sécurité. Mon passeport, libellé au nom de Torcom Ghazanian, était en règle.

Mon camarade Archag, surnommé Archag de Bitlis, était un terroriste aguerri. Il avait liquidé le traître arménien Hemayag Aramiantz, responsable de la pendaison de vingt intellectuels arméniens. Il n'était pas loin de moi lorsque j'avais tué Ihssan. Il avait aussi participé à l'assassinat de Vladimir, ce Bulgare de triste notoriété qui avait vendu nos camarades à la police turque.

Quand le bateau appareilla en direction du Bosphore, Archag leva les bras en signe de joie. Il allait enfin réaliser un rêve qu'il chérissait depuis longtemps : partir en Europe pour une importante mission. Il considérait ses activités antérieures comme un travail de pure routine. Maintenant, il allait frapper des ministres et des pachas. Il était comme un enfant incapable de dissimuler ses sentiments.

Le bateau nous emmenait à Constantza, en Roumanie, où nous prendrions ensuite un train pour Vienne avant de rejoindre Berlin. Pour la traversée, Archag avait prévu une montagne de provisions : un gros poulet rôti, du caviar, du pain, des concombres en saumure et même une bouteille de cognac. Quand il me vit les mains vides, il parut surpris et me dit :

— Torcom, pourquoi n'as-tu rien emporté ? Tu vas avoir faim.

— C'est vrai, répondis-je en riant. Je me débrouillerai.

Brusquement, il devint sérieux et me fixa de ses yeux noirs et ronds, comme s'il avait lu dans mes pensées.

— Ecoute, me dit-il, ne t'imagine pas que tu vas vivre à mes frais. Dieu m'est témoin que je ne te donnerai rien à manger. Débrouille-toi tout seul.

Institut kurde de Paris

— Oui, oui, bien sûr, je comprends. De toute façon, il y a un restaurant à bord.

Il se calma et nous descendîmes dans notre cabine. Les eaux du Bosphore commençaient à s'agiter. Par les hublots, on apercevait les faubourgs de Constantinople ; ils avaient cet aspect triste qui leur est habituel en hiver. Dans le lointain, je distinguais les collines en pente douce qui réveillèrent en moi mille souvenirs.

Je me tournai pour inviter Archag à venir contempler la vue. Il était allongé sur sa couchette et fixait le plafond. Dès qu'on entra dans la mer Noire, les eaux devinrent houleuses. Des vagues d'un vert bronze roulaient furieusement le long du bateau qu'elles frappaient avec un bruit sourd, faisant vibrer la coque. Les marins affluèrent sur le pont. De tous côtés montaient les cris et les plaintes de gens effrayés et malades. Je n'ai heureusement jamais été sujet au mal de mer. Par ailleurs, ce n'était pas ma première tempête en mer Noire. J'avais déjà vécu une aventure de ce genre sur un bateau beaucoup plus petit.

Moins d'une heure plus tard, Archag ressemblait à un moribond. Il murmurait continuellement des phrases incohérentes. De temps à autre, reprenant des forces, il maudissait la mer Noire. Je ne pus résister à l'envie de taquiner cet homme brave et solide !

— Archag, lui dis-je, ça ne va pas ? Ça passera, sois patient. Montre un peu de courage. La tempête va bien se calmer.

Il poussa un grognement qui devint rugissement quand il m'entendit ajouter :

— A qui parles-tu, Archag ? Pourquoi tout ce bruit ?

Je décidai qu'il était l'heure de déjeuner. Mais je devais d'abord m'occuper de mon camarade. J'ouvris son ballot et en sortis le poulet. Je lui tendis un pilon.

— Archag, ressaisis-toi. Tu dois avoir faim ; mange un peu.

Il rugit comme un lion.

Institut turc de Paris

— Non, non... le diable t'emporte. Je ne veux rien. Enlève-moi ça !

Il se couvrit la bouche d'une main comme s'il craignait que je le force à manger.

— Archag, j'ai faim. Puis-je manger un peu de tes provisions ?

— Mange, mange. Puisses-tu t'étouffer !

Je commençai par la cuisse de poulet. En ces jours merveilleux de ma jeunesse, j'avais un appétit d'ogre. Je pris ensuite l'autre cuisse.

— Archag, je te garde celle-ci ?

Il était étendu sur le côté, les bras glissés sous la tête. Il se retourna brusquement pour me faire face. Il roulait les yeux comme il le faisait toujours quand il était en colère.

— Bon Dieu, je t'ai dit de faire comme tu voulais ! Jette-la ou dévore-la, mais, pour l'amour du Ciel, ne me parle pas de manger !

Il n'était pas question de discuter les ordres d'un camarade ! Je me servis un verre de cognac, puis j'étalai un peu de caviar sur un morceau de *frangella*, ce bon pain frais qu'il avait si gentiment acheté. Et, levant mon verre, je lui portai un toast :

— A ta santé, Archag !

Il se leva avec difficulté et courut vomir. Il fut soulagé et revint s'allonger. Il était toujours furieux contre moi.

— Va-t'en, s'écria-t-il. Va-t'en manger ailleurs, pour l'amour de Dieu !

Je m'empressai de lui obéir. J'allai m'installer dans un coin et étalai devant moi un merveilleux festin. J'avalai de grandes gorgées de cognac. J'entendais Archag jurer faiblement dans son lit. Quand j'eus terminé, j'étais presque ivre. J'allai m'étendre à côté de lui.

— Pouah ! Tu es saoûl ou quoi ? me dit-il. Tu empestes.

— Je m'en fiche !

J'estimai alors que la plaisanterie avait suffisamment

Institut Kurde de Paris

duré. J'allai m'étendre sur ma couchette où je sombrai dans un profond sommeil.

Nous arrivâmes à Constantza par une belle matinée ensoleillée. La mer était paisible ; le bateau semblait danser légèrement sur les vagues clapotantes. Archag, qui allait mieux, monta sur le pont avec moi.

Dès que j'eus touché le sol roumain, je me sentis soulagé, grisé. J'avais franchi, sain et sauf, une autre zone dangereuse. Ce fut ma seule pensée. A cet instant, je ne me souciais même pas de l'avenir. Archag partit boire un verre d'eau. Je restai près des bagages. Il revint en remuant les bras, pour détendre ses muscles, et en agitant la tête de droite à gauche. Il avait lui aussi le sourire d'un homme qui vient d'échapper au danger. Brusquement, il me demanda :

— Torcom, qu'est-il arrivé à ce ballot ?

— Quel ballot ? Ah, ça ! Je l'ai nettoyé la nuit dernière. Ne m'avais-tu pas dit d'en faire ce que je voulais.

— Serais-tu un sauvage ? Tu as tout mangé ? Tu ne m'as rien laissé ?

Archag connaissait mon appétit féroce. C'était un homme gentil et il se mit à rire. On entra dans un restaurant où, après quelques verres de raki, on fit un bon déjeuner. Au moment de payer, je le vis tirer quelques dollars américains d'une poche secrète ou de sa ceinture. Sa famille lui envoyait régulièrement de l'argent de Californie pour payer sa traversée en Amérique. Mais Archag, très attaché à ses amis, ne pouvait pas s'empêcher de dépenser l'argent pour eux. A peine arrivés, les dollars disparaissaient et la famille d'Archag attendait en vain son arrivée.

— Archag, lui dis-je, les dollars ont une grande valeur ici. Commençons par les utiliser. Ensuite, je paierai avec mon argent.

Il acquiesça, mais sans grand enthousiasme. Je savais

Institut Kurde de Paris

que je finirais par le convaincre. Il était prêt à donner ses dollars et son âme pour ses amis. Utilisant ma tactique d'approche habituelle, je lui dis :

— Ecoute, Archag, si tu gardes ces dollars, tu peux être sûr que je le dirai à Aram. (Il tenait beaucoup à conserver l'estime d'Aram Erkanian.)

Il ne dit rien. En quittant le restaurant, il prétexta une petite course à faire et s'éloigna. Naturellement, je le suivis. Le pauvre garçon partit à la recherche d'un cambiste dans Constantza. Il ne voulait manifestement pas me dire combien de dollars il possédait. Je gardai mes distances. Je le vis gesticuler furieusement pour se faire comprendre d'un Roumain. Il parlait avec les mains et même avec les pieds. Sans faire de bruit, je me glissai derrière lui.

— Tu peux me croire, dit-il en sursautant, je n'ai que dix dollars.

— Très bien, répondis-je, partons.

Plusieurs de nos camarades, pour plaisanter, traitaient Archag d'avare. Parfois, ils l'appelaient le « comptable » parce qu'il tenait mentalement le compte de tout l'argent qu'il dépensait pour nous, afin de pouvoir ensuite nous présenter la facture. Mais je suis certain qu'en dépit de sa ferme intention, il n'a jamais récupéré un centime. Et nous le traitions d'avare !

Une fois, pour un motif spécieux, je lui empruntai cinq dollars et je dois avouer que je ne les lui ai toujours pas rendus. Un jour, à Berlin, il me dit :

— Torcom, viens ici, il faut que nous fassions nos comptes.

D'évidence, il avait une nouvelle crise de comptabilité.

— Archag, lui répondis-je, ce n'est pas urgent. Commençons par faire ce travail. Si l'un de nous meurt, l'argent reviendra à l'autre. Et si nous nous en sortons tous les deux, alors nous mettrons nos comptes à jour.

Pauvre Archag ! D'un pays à l'autre, la monnaie changeait : livres turques, dollars américains, lei, couronnes,

Institut Kurde de Paris

marks, etc. Il était constamment tracassé par ces questions d'argent.

Avant de quitter Constantza, il me dit :

— Maintenant, assez d'histoires. A partir de demain, c'est toi qui paies tous les frais de repas jusqu'à Vienne.

— Compte là-dessus !

— Allons, allons, ne te fâche pas.

— Je ne me fâche pas.

De Constantza à Vienne, en passant par Bucarest, je payai tous nos repas. Je pus ainsi diriger les opérations. J'aimais beaucoup les légumes alors qu'Archag était amateur de viande. Midi et soir, je commandais des légumes. Au début, il ne dit rien. Puis, un soir, il perdit brusquement son calme.

— Dis donc, pour qui me prends-tu ? s'écria-t-il. Tu me fais manger de l'herbe matin et soir.

Plus je riais, plus sa fureur augmentait. Il se mit à maugréer des jurons de sa ville natale.

Yezid Archag, comme nous l'appelions, ne manquait pas d'intérêt. C'était un homme brun, petit, très brave. Il marchait toujours les bras légèrement courbés, comme s'il portait une pastèque sous chacun d'eux. Avant de quitter Constantinople, il s'était fait faire un complet et un manteau à col de velours. Ce sympathique descendant d'une famille paysanne cherchait par tous les moyens à se donner un air d'Européen. Il avait entendu dire que les Européens portaient des gants, aussi en avait-il acheté une paire ; ils étaient en cuir, doublés de fourrure et montaient jusqu'au coude. Son chapeau à larges bords projetait une ombre sur son épaisse moustache et ses sourcils très fournis. Des chaussures pointues complétaient le tableau. Quand il parlait, ses grands yeux qu'il roulait sans cesse ressemblaient à deux billes. De temps en temps, je le plaisantais sur son allure, mais il ne s'en formalisait pas.

— Archag, tu ne pourrais pas avoir l'air un peu plus

Institut Kurde de Paris

raffiné ? Dans ce costume, tu ressembles à ces rustres de Turcs de Constantinople dans leurs habits du dimanche.

— Tu es impossible, répondait-il en riant. Maintenant que tu es allé en Europe, tu parles comme un professeur.

Nous avions des surnoms qui nous servaient aussi de pseudonymes. Les yeux noirs et ardents d'Archag lui avaient valu le sobriquet « la Foudre ». On appelait Chahan Natali « le Marié » parce qu'il s'habillait avec recherche, avait des cheveux longs, de petits pieds, et marchait avec grâce. Hratch Papazian (qui se faisait passer à l'époque pour le Turc Mehmed Ali) était surnommé « l'Européen » en raison de son allure élégante. Aram Erkanian avait des manières si posées qu'on l'avait baptisé « Doucement ». M. s'appelait « Moi, le chef » parce qu'il employait souvent ces mots dans nos discussions. J'étais, pour ma part, surnommé « Mercure », parce que je parlais et me déplaçais rapidement.

Au café Bellaria, à Vienne, je retrouvai quelques amis étudiants. L'un d'eux, que j'appellerai P., avait terminé ses études à Rome et venait parfaire son éducation à Vienne. C'était un ami d'enfance. Il savait tout sur l'assassinat de Saïd Halim. Quand je lui dis que je partais pour Berlin, il me regarda d'un air de dire : « Qu'est-ce qui se prépare encore ? » Il accepta sans la moindre hésitation de recevoir chez lui mon courrier en provenance de Constantinople, sachant pourtant que cela pourrait le mettre dans une situation dangereuse.

Je leur présentai Archag, comme un négociant en cuir. Mes amis, comme la plupart des étudiants, avaient des revenus limités et des appétits illimités. On mangea et on but de bon cœur. Archag, dans son rôle de marchand, raconta des histoires pittoresques et fit des déclarations péremptoires sur le commerce. Quand on nous présenta la note, aucun des étudiants ne tendit la main pour la prendre. Moi non plus. Archag dut donc dépenser d'autres dollars. De retour à l'hôtel, il sortit la note qu'il avait conservée et se mit à l'examiner.

Institut turc de Paris

— Ecoute, me dit-il, je n'aime pas cette histoire de négociant en cuir. Je ne peux pas nourrir une armée sous prétexte que je suis marchand. Tu ne m'apportes que des ennuis. Dès notre arrivée à Berlin, je me trouverai une chambre pour moi tout seul.

Chahan Natali et Aram Erkanian vinrent nous voir à Vienne avant leur départ. La rencontre eut lieu dans un établissement de bains publics. Chahan nous donna le nom et l'adresse de restaurants et de cafés berlinois où nous pourrions nous retrouver. On mit au point un code. La période d'attente était presque terminée.

Nous partîmes pour Berlin par un train de nuit. Un ami s'était occupé de nos billets. Le train était tellement bondé qu'il nous fut impossible de trouver une place assise. Archag ne cessait de grommeler ; l'idée de passer la nuit à arpenter les couloirs nous était insupportable. Après avoir exploré tous les wagons, nous finîmes par trouver un compartiment vide. Une pancarte rédigée en allemand était suspendue à la fenêtre.

— Suis-moi, Archag, lui dis-je en entrant dans le compartiment.

— Que fais-tu ?

— Tu ne vois donc pas la pancarte. Elle dit : « Ce compartiment est réservé à Torcom Ghazanian et Archag Yezdanian ».

— Mais c'est merveilleux ! s'exclama Archag qui me crut sur parole. Quel prodigieux pays !

On s'installa confortablement sur les banquettes de velours. Au bout d'environ deux heures, un contrôleur ouvrit la porte. Après avoir examiné nos passeports, il nous invita poliment à quitter le compartiment. Il dit quelque chose en allemand. Je compris seulement qu'il parlait de passeports diplomatiques. Je lui lançai les deux mots d'allemand que je connaissais : « *Nicht verstehen* » (Comprends pas). Il partit furieux et revint avec un inspecteur qui nous fit un long discours incompréhensible. Je répétai

Institut Kurde de Paris

mes deux mots d'allemand. Pour finir, je sortis une liasse de marks de ma poche.

— Qu'est-ce que tu fais là ? me demanda Archag. Pourquoi lui donnes-tu de l'argent puisque ce sont nos places ?

Les Allemands examinèrent à nouveau nos passeports turcs puis nous laissèrent — nous, les diplomates turcs — dans le compartiment. Le lendemain matin, après un voyage confortable, nous arrivions à Berlin.

J'avais pris la décision de vivre seul et, comme à Rome, de tenir secrète mon adresse. Le premier jour, cependant, je m'installai à l'hôtel Minerva avec Archag. Nos revolvers ne nous quittaient pas. Archag possédait aussi un poignard qu'il gardait sur lui jour et nuit.

Nous rangions nos affaires lorsqu'une femme de chambre, rondelette et jolie, entra. Tandis qu'elle se penchait pour arranger nos lits, mon incorrigible compagnon ne put s'empêcher de la pincer. La femme cria et se précipita vers la porte. Je lui barrai le passage, lui donnai quelques marks et lui expliquai, à l'aide de mon dictionnaire, que je devais conduire mon ami dans une maison de santé. Elle se calma et termina son travail.

— Qu'est-ce qui lui prend ? me demanda Archag avec un sourire. Je l'ai à peine touchée.

Le lendemain, je sortis me promener, seul. Berlin était une ville propre aux immeubles massifs comme des forteresses, aux rues rectilignes qui s'entrecroisaient et se terminaient en chemins ombragés d'arbres. Ce jour-là, je trouvai une chambre.

L'enthousiasme que nous éprouvions pour cette mission à Berlin n'effaçait pourtant pas notre vive amertume. Le monde civilisé avait abandonné la nation arménienne au moment des déportations et des massacres et, maintenant, nous avions le sentiment qu'il nous avait trompés. Notre peuple pleurait toujours ses morts tandis que les Alliés rivalisaient entre eux pour se gagner la faveur de la Tur-

Institut Kurde de Paris

quie qui redressait la tête. Les dirigeants de l'ancien gouvernement jeune-turc préparaient leur retour « d'exil » pour participer au renouveau du pays. Aucun tribunal international n'avait demandé des comptes aux Turcs. Au contraire, le monde occidental semblait récompenser la Turquie en accédant à ses revendications de territoire et de puissance.

L'Arménie n'était plus une république libre. On nous avait arraché notre indépendance. Tandis que les Occidentaux se penchaient sur d'autres problèmes, les communistes avaient occupé le terrain. Cette situation avait conduit le Dachnak à former son propre comité pour venger les morts arméniens.

Aram, Hratch et Chahan se trouvaient déjà à Berlin quand nous y arrivâmes. Hratch, alias Mehmed Ali, avait réussi à s'infiltrer dans les hauts cercles turcs et cherchait à découvrir leurs lieux de réunion. Seto Djelalian, ancien inspecteur de police de la République arménienne, s'occupait également des opérations de filature.

Le lundi matin, 26 février 1922, je quittai l'hôtel en compagnie d'Archag. Peu après, nous nous séparions. Archag devait se trouver une chambre. La mienne, située au coin de l'avenue Kurfürstendamm et de la Joachimstrasse, me semblait un refuge idéal. Je l'avais choisie parce qu'elle se trouvait à proximité d'un magasin et d'un grand immeuble appartenant à Djémal Azmi, l'ex-vali de Trébizonde. La boutique servait de centre de réception des messages et de lieu de rendez-vous pour les dirigeants de l'Ittihad. Il y avait toujours quelqu'un pour transmettre des messages aux Turcs qui habitaient l'immeuble voisin, dont Djémal Azmi et sa famille occupaient un des appartements.

Comme convenu, je retrouvai Archag à quatorze heures aux Jardins zoologiques. Je l'informai que nous avions une réunion au café Anglais, une heure plus tard. C'est alors que M. fit son apparition.

Institut Kurde de Paris

— Tu es donc à Berlin, me dit-il d'un ton très amical. Pourquoi n'es-tu pas venu me voir ?

Malgré mon silence, il reprit :

— Tu es parti à Constantinople sans me dire au revoir.

— J'avais mes raisons, lui répondis-je. Je voulais mettre les choses en ordre. Et je voulais m'assurer que nous ne travaillerions plus ensemble. On pourra en parler une autre fois. Je suis ici pour une autre mission et je ne veux rien avoir à faire avec toi.

Dominant sa fureur, il nous invita à poursuivre la conversation dans un café. Comme nous avions le temps, nous acceptâmes. Il nous emmena dans un endroit qui rappelait les cafés en contrebas de Constantinople. La porte servait de fenêtre et l'éclairage était au gaz. En entrant, Archag s'écria :

— Il y a aussi des restaurants en sous-sol à Berlin ?

M. se mit à parler. Je savais qu'il allait essayer de nous décourager. Je ne me trompais pas.

— Notre tâche ici est très difficile, nous dit-il. (C'était « Moi, le chef » qui parlait.) La police allemande nous surveille étroitement. Hier encore, elle a arrêté dans un hôtel quatre personnes qui avaient tué un ministre allemand. Si j'avais un rôle actif dans cette affaire, je changerais complètement les plans. Je renverrais les autres à Vienne. Toi et moi nous resterions ici pour tout préparer et nous les rappellerions seulement en cas de besoin. Le camarade Hratch est déjà l'objet de soupçons. Dans un café, j'ai entendu un Turc prononcer son véritable nom. Il disait que Mehmed (son pseudonyme turc) lui rappelait Hratch avec lequel il avait étudié le droit.

Comme d'habitude, M. déformait les faits. La chose s'était passée différemment. Hratch se trouvait dans un café en compagnie de Turcs. Un Arménien était entré, l'avait reconnu et s'était dirigé vers lui. Hratch s'était levé avec rapidité et décontraction et, en quelques mots, avait congédié l'Arménien.

Institut Kurde de Paris

Je répondis d'un ton brusque à M. et lui répétai que notre association était terminée. Puis, nous le quittâmes pour rejoindre nos camarades au café Anglais. Il ne faisait pas partie de l'équipe mais il cherchait à s'imposer.

Le café Anglais était un lieu à la mode et, de ce fait, toujours bondé. Archag détonnait dans cette atmosphère sophistiquée. Je décidai qu'il fallait changer de café ; il n'était pas prudent de fréquenter des endroits où l'on nous repérerait immédiatement comme étrangers.

Lorsque nous fûmes installés ailleurs, je dis à mes camarades qu'il ne fallait plus nous réunir en public. Comme Chahan devait me communiquer nouvelles et renseignements, on choisit divers points de rencontre et on convint d'un code. Après avoir mis au point nos tâches quotidiennes respectives, nous abordâmes des problèmes plus personnels. On me demanda de trouver une chambre pour Archag, ce que je fis quelques jours plus tard. Puis, je quittai le café avec Chahan et lui racontai ma conversation avec M.

— Oui, me dit-il, il a écrit la même chose à Constantinople. Nous allons essayer d'aplanir les difficultés. Tu le connais bien, tu ne vas pas te laisser démoraliser par ses discours. Ton attitude m'encourage. Il quittera Berlin dès demain.

Ce soir-là, M. vint nous rejoindre dans un restaurant proche de la Königazerstrasse. J'étais avec Aram et Archag. Il recommença à énumérer les difficultés qui nous attendaient. Il déclara que nous allions échouer et que nous serions probablement arrêtés avant d'avoir pu agir. Aram et Archag l'écoutèrent d'un air pensif. Je ne lui prêtai aucune attention. Je savais qu'il quitterait Berlin le lendemain.

Cette nuit-là, je dormis dans la chambre que j'avais louée, sous le nom de Torcom Ghazanian, chez Frau Sack, une femme aux yeux bleus, corpulente, dans la cinquantaine. Elle avait un grand appartement qui comprenait

Institut Kurde de Paris

plusieurs chambres et un immense vestibule. Le lendemain matin, alors que j'allais commander mon petit déjeuner à la bonne, j'aperçus, dans l'entrée, trois agents de police en uniforme. Je fus pris de frayeur. Mais ils ne me regardèrent même pas et continuèrent de bavarder entre eux. A l'aide de mon dictionnaire de poche, je demandai à la bonne ce qu'ils faisaient chez Frau Sack. Elle prit un air amusé.

— Ce sont des amis de Herr Sack, me répondit-elle.

— Et qui est Herr Sack ?

C'était le fils de ma propriétaire. J'appris également qu'il était chef-adjoint de la section des services secrets du quartier.

Je sortis et allai m'asseoir sur un banc de l'avenue Kurfürstendamm pour reprendre mes esprits. C'était le comble. Il avait fallu que je tombe dans la maison d'un agent des services secrets ! Un départ précipité pourrait éveiller les soupçons. Par ailleurs, je risquais de ne jamais retrouver une chambre aussi proche de l'appartement de Djémal Azmi. Puis, je me dis que le fait de loger chez un membre de la police pouvait peut-être jouer en ma faveur, à condition toutefois de montrer la plus grande prudence. Si je parvenais à gagner la confiance de Herr Sack, il pourrait m'être utile. Cela valait la peine de tenter l'expérience.

Ce soir-là, je me dépêchai de rentrer pour le dîner. Frau Hanna, la mère de Herr Sack, m'accueillit avec le sourire et m'annonça que mon dîner m'attendait dans ma chambre. Mais je m'attardai auprès d'elle et, à l'aide de mon dictionnaire, essayai d'engager une conversation. Elle fut amusée et ravie de voir que j'avais envie d'apprendre sa langue. Sur ces entrefaites, son fils arriva. Comme je l'avais espéré, elle nous présenta.

Herr Sack était un grand jeune homme blond, bien bâti, le visage souriant comme sa mère. Très attaché à son foyer, il respectait docilement les désirs de sa famille, comme je le découvris par la suite. Naturellement, je ne

Institut Kurde de Paris

compris pas un mot de ce qu'il me dit mais, le voyant plutôt gentil, mes craintes disparurent. Je partis dans ma chambre et engloutis mon repas.

Quelques jours plus tard, je m'attardai dans le vestibule après le déjeuner dans l'espoir de le rencontrer. J'entendis des pas, puis sa voix. Il parlait avec sa mère. Dès qu'il sortit, j'ouvris mon dictionnaire, trouvai le mot « chemise », et lui dis :

— *Ich will ein Hemd kaufen* (Je voudrais acheter une chemise).

Il rit. Il m'informa qu'il rentrerait vers quinze heures et qu'il me conduirait alors dans une bonne boutique.

Je courus au café Anglais où je trouvai Chahan devant un verre de cognac. Sans lui indiquer mon adresse ni le nom de ma propriétaire, je lui racontai mon aventure et lui fis part de mon intention de garder cette chambre. Je lui demandai d'avertir nos camarades de ne jamais me saluer lorsqu'ils me verraient avec un inconnu. Il me supplia de trouver un autre logement. Pour le satisfaire, je lui promis de déménager, malgré mon intention de ne pas le faire.

A mon retour à l'appartement vers quinze heures, je fus accueilli par Bertha, la sœur de Herr Sack, une jolie jeune fille de dix-sept ans. Leur père, haut fonctionnaire, était mort un an auparavant. Ils avaient aussi une sœur aînée, mariée. Herr Sack était le seul membre de la famille à travailler et la chambre qu'on m'avait louée était auparavant la sienne. J'obtins tous ces renseignements de Bertha, petit à petit, avec l'aide de mon dictionnaire. Je voulais me rendre sympathique à ces gens simples et gentils pour qu'ils aient confiance en moi et en viennent à me considérer comme un membre de leur famille.

De retour chez lui, Herr Sack m'accompagna dans un magasin où j'achetai quelques chemises. J'en pris une autre à sa taille mais dus beaucoup insister pour la lui faire accepter. Puis, je l'invitai au café Anglais. Chahan et

Institut kurde de Paris

Aram étaient installés à une table en coin. Ils nous observèrent discrètement. Aram secouait la tête. Il était inquiet et me trouvait imprudent. Herr Sack était connu de nombreux clients et des serveurs qui le traitèrent avec déférence. On but quelques cognacs puis il retourna travailler. J'achetai quelques bouteilles de cognac et une boîte de confiseries aux amandes et rentrai chez moi.

Je fis alors la connaissance d'un autre membre important de la famille dont j'ignorais l'existence. Il avait probablement été retenu plusieurs jours au poste de police par son travail.

Quand je sortis de ma chambre, je vis en effet un énorme chien couché dans le couloir, le museau enfoui sous ses pattes. Il me dévisagea.

— Qui est-ce ? demandai-je à la bonne.

— C'est notre Fritz, répondit-elle.

— Il mord ? lui fis-je après avoir trouvé à grand-peine le mot dans le dictionnaire.

— Oh, non ! Fritz est un gentil chien.

Alors je m'en approchai et le caressai. C'était un berger allemand, bien dressé. Par la suite, je pris l'habitude de lui donner les restes de mes repas et même de lui rapporter des os et de la viande quand je mangeais dehors. Parfois, je lui achetais des saucisses de Francfort et des friandises. Je l'emmenais souvent promener. Peu à peu, il s'attacha à moi. Il m'attendait toujours devant la porte de ma chambre.

Tout allait bien. J'emmenai Herr Sack et sa sœur au théâtre et, au bout d'une semaine, j'étais considéré comme un membre de la famille. J'avais raconté aux Sack que j'étais un étudiant et que mon père était un riche Arménien propriétaire de nombreux gisements de pétrole en Roumanie. Ils pensaient donc que je passais tout mon temps à suivre des cours. Je possédais des dollars et un seul à l'époque suffisait à vivre bien toute une journée.

Institut Kurde de Paris

Institut kurde de Paris

10.

La traque

Un soir, je rencontrai Chahan, Aram et Hratch dans un petit café minable, éloigné du centre. Hratch travaillait toujours à se faire admettre dans le cercle familier des dirigeants turcs. Il s'était déjà intimement lié avec Ekmel, le fils de Djémal Azmi Pacha. Ils allaient visiter la ville ensemble et, en vrais amis, se voyaient presque tous les jours. Hratch espérait obtenir bientôt des renseignements précis mais, déjà, ce soir-là, il nous annonça que l'ancien ministre de la Guerre, Enver Pacha, et l'ancien ministre de la Marine, Djémal Pacha (à ne pas confondre avec Djémal Azmi Pacha), seraient de passage à Berlin quelques jours plus tard.

Notre mission en était encore au stade de l'attente et de la filature. Notre camarade Seto, l'ex-inspecteur de police, ne s'était toujours pas manifesté. Hratch avait pour tâche de recueillir tous les renseignements utiles. Aram, Archag et moi devions rester dans les coulisses jusqu'au moment de passer à l'action. Nous commencions cependant à perdre patience et décidâmes finalement de nous occuper aussi des opérations de filature.

L'immeuble de Djémal Azmi fut ainsi soumis à une surveillance permanente. Aram prenait son poste le matin. Archag, puis moi, venions le remplacer. Au bout de quelques jours, je compris qu'on allait encore une fois me laisser une bonne part du travail. Aram se fatiguait vite.

Institut Kurde de Paris

Archag montrait de la ténacité mais, du fait de son allure particulière, était facile à repérer et quasiment inoubliable. J'essayais de me résigner à l'inévitable : j'allais devoir m'occuper des opérations de renseignement et de filature. C'était décourageant ; j'avais l'impression de me retrouver à Rome.

Un autre problème me tracassait. Tous les étrangers résidant en Allemagne étaient tenus de s'inscrire au commissariat dans les quinze jours suivant leur arrivée. Mes papiers étaient en règle mais je ne voulais pas que mon nom figure dans les registres de la police allemande, car elle s'empresserait de les consulter après l'assassinat de dirigeants turcs. Par ailleurs, si je ne me soumettais pas à cette formalité, il me serait difficile, le moment venu, de quitter rapidement le pays. J'avais parlé de cette affaire d'enregistrement à Herr Sack, dix jours auparavant. Il avait regardé mes papiers et m'avait assuré que je pouvais encore attendre. Il avait promis de m'aider puis avait oublié, comme je l'avais justement espéré.

Un jour qu'il s'apprêtait à quitter en hâte l'appartement, je m'approchai de lui, mes papiers à la main.

— Peut-on y aller maintenant ? lui demandai-je.

— Oh, fit-il en prenant un air contrit. Je suis très occupé aujourd'hui. Je serai libre après-demain. Nous pourrons alors y aller ensemble.

Je m'étais ainsi déchargé sur lui de cette formalité. Il ne pourrait pas m'accuser ensuite d'avoir voulu me soustraire à la loi de son pays. Le surlendemain, jour où nous avions prévu d'aller au commissariat, j'emmenai Frau Hanna et Fräulein Bertha au théâtre, puis goûter dans une pâtisserie. Ce jour-là et d'autres passèrent et je n'étais toujours pas inscrit.

Le soir du 14 mars 1922, j'eus une autre réunion avec mes camarades au cours de laquelle nous décidâmes de nous en tenir au plan originel, c'est-à-dire de liquider tous les Jeunes-Turcs en même temps : Djémal et Enver, Djé-

Institut kurde de Paris

mal Azmi Pacha, le docteur Behaeddine Chakir, l'ancien préfet de police Bédri Bey, Djevdet et d'autres. Hratch et le mystérieux Seto seraient en mesure de nous dire où les Turcs se réuniraient. On déterminerait l'heure en fonction de ce renseignement.

La tâche était colossale. Maintenant, en effet, il nous fallait affronter une force de police européenne dynamique et bien consciente depuis la mort de Talât et de Saïd Halim que ces assassinats n'étaient pas le fait d'Arméniens solitaires et aigris, mais qu'ils entraient dans le plan d'une organisation. Même si les Européens manifestaient une sympathie naturelle et humaine pour les Arméniens martyrisés, la police ne pouvait pas permettre à une organisation étrangère d'opérer sur son territoire et d'en violer les lois. Il nous fallait donc agir avec une extrême prudence et dans le plus grand secret, puis, une fois notre mission accomplie, quitter l'Allemagne le plus rapidement possible.

On se mit à fréquenter les brasseries, les cafés, les halls d'hôtel et les restaurants. Nous devions nous comporter en simples étudiants ou touristes sans cesser d'être sur le qui-vive. Il fallait constamment ouvrir l'œil. Malheureusement, aucun Turc ne se montrait dans ces lieux publics. Si Hratch ne s'était pas lié à Ekmel, le fils de Djémal Azmi, nous n'aurions jamais pu découvrir l'immeuble qu'habitait l'ex-gouverneur de Trébizonde.

Après notre réunion, je passai devant le magasin de Djémal Azmi. Ekmel se trouvait parfois derrière le comptoir à vendre des cigares de luxe. Il lui fallait bien entretenir la fable selon laquelle il était le fils d'un homme d'affaires ordinaire. Quand il arrivait des membres de l'Ittihad, il les emmenait directement chez son père, quelques immeubles plus loin. Je jetai un coup d'œil à l'intérieur du magasin. Ekmel semblait s'affairer autour de nombreux clients. Je ne comprenais pas pourquoi Seto ne nous avait apporté aucun renseignement.

Institut Kurde de Paris

Je rentrai chez moi puis ressortis avec Fritz pour une promenade. Je l'avais rebaptisé Robert et il commençait à s'habituer à ce nouveau nom. Ce soir-là, Bertha nous accompagna. Nous passâmes devant le magasin d'Azmi. Le lendemain, j'allai dans un café pour réfléchir. Je voulais savoir où se trouvait Seto et ce qu'il faisait. Il était censé surveiller la boutique d'Azmi. Or, j'avais fait le guet pendant trois jours, du matin jusqu'à cinq heures de l'après-midi puis de dix-neuf heures à vingt-trois heures, sans jamais le voir. J'avais fait une amère expérience avec M. et je me demandais si Seto ne m'en préparait pas une semblable.

Le 18 mars, Seto apparut enfin à l'une de nos réunions et nous fit son rapport. Il l'avait préparé avec soin. Non seulement il avait fait une liste de ses occupations, mais il avait aussi noté les heures et les minutes passées pour chacune d'elles. Son rapport était truffé de mots brillants et rédigé dans un style si éblouissant qu'on aurait pu croire qu'il s'adressait à un parlement et voulait emporter l'adhésion. Pour conclure, il nous signala que Djémal Azmi, quand il sortait, était toujours suivi par deux hommes blonds. Il s'agissait, à son avis, d'agents des services secrets allemands.

Chahan, Aram, Archag et Hratch écoutèrent son compte rendu avec grand intérêt. Quand il eut terminé, ils lui exprimèrent leur satisfaction. Chahan prit son verre de cognac et proposa de boire à la santé de Seto, l'homme qui traquait pour nous les massacreurs turcs et repérait leur tanière.

J'interrompis le toast.

— Pardon, dis-je, j'ai écouté ton rapport avec beaucoup d'attention. Tu as déclaré t'être rendu tous les jours dans la rue de Djémal Azmi et ne pas avoir quitté ton poste une minute, sauf pendant l'heure du déjeuner, de douze heures trente à treize heures. Or, ces trois derniers jours, j'y suis resté de huit heures à dix-sept heures et j'y suis revenu le soir avec Fritz. Je ne t'ai vu que quelques minutes.

Institut Kurde de Paris

Seto, pris d'une colère soudaine, se mit à mentir. Je lui dis qu'il mentait. Chahan reposa son verre de cognac. Les autres gardaient le silence. Seto m'accusa à son tour de mentir. Il se lança dans l'histoire de sa vie pour montrer combien il était expérimenté et infaillible. Personne, de toute sa vie, déclara-t-il, ne l'avait jamais critiqué ou accusé de la sorte. C'était la première fois qu'on mettait en doute sa parole.

— Malheureusement, il se trouve que tu mens, dis-je nerveusement. Tu joues avec nos vies et tu compromets notre mission sacrée. J'ai vu Djémal Azmi deux fois. Les hommes qui le suivaient ne ressemblaient absolument pas à des Allemands. L'un aurait pu être son fils, Ekmel, et l'autre était brun. Je le répète : en trois jours, je ne t'ai aperçu que quelques minutes.

Chahan m'interrompit et ordonna à Seto de nous rapporter d'autres renseignements. Seto partit. Je me levai et quittai le café en compagnie de Chahan. Il était très déprimé. M. avait envoyé une lettre pessimiste à Constantinople et nos dirigeants, alarmés, lui avaient fait part de leurs craintes et de leurs doutes.

Hratch aussi était sombre. Dans le rôle de Mehmed Ali, il côtoyait constamment des Turcs qui se vantaient sans relâche de leurs cruautés comme de celles de leurs associés de l'Ittihad. Pauvre Hratch qui devait écouter sans sourciller et dissimuler sa propre souffrance ! Les histoires que venaient de raconter Seto l'accablaient d'autant plus qu'il vivait dans l'espoir de faire taire à jamais ces Turcs vantards.

Avec lui, je décidai de mettre Seto à l'épreuve. Notre plan consistait à choisir une adresse éloignée du magasin d'Azmi et à lui dire qu'il s'agissait de la résidence d'un important membre de l'Ittihad. Nous lui laisserions un délai de deux jours à l'issue duquel il devrait nous faire part de ses découvertes. C'était un piège, mais il était nécessaire.

Institut Kurde de Paris

Je rentrai chez moi vers vingt et une heures trente. Je n'avais pas faim et donnai presque tout mon repas à Robert. Puis j'allai frapper à la porte de Frau Sack pour lui demander la laisse du chien. Bertha m'ouvrit et exprima le désir de m'accompagner. On partit se promener. Au cours de ces sorties, je m'arrangeais toujours pour rester dans le voisinage de l'immeuble de Djémal Azmi.

Nous rencontrâmes le frère de Bertha qui revenait de son travail. Je l'invitai à venir prendre un verre de cognac au café Anglais. Il accepta de bon cœur et dit à sa sœur de rentrer à la maison avec le chien. En chemin, deux policiers en uniforme vinrent se joindre à nous. Ils entamèrent alors une longue conversation animée. J'appris par la suite qu'un meurtre avait été commis dans un bois et que Herr Sack participait à l'enquête. Robert devait d'ailleurs jouer un rôle capital dans la capture de l'assassin.

Près de l'entrée du café Anglais, j'aperçus Chahan et Aram. Ils furent troublés de me voir en compagnie de deux policiers et d'un inconnu allemands mais ne me firent aucun signe de reconnaissance. Leur surprise m'enchanta et, pour les épater, je m'empressai de prendre Herr Sack par le bras comme cela se fait entre intimes.

Les policiers nous quittèrent devant la porte du café. J'insistai pour que Herr Sack bût plusieurs cognacs. Puis, je sortis dix dollars de ma poche et le priai de bien vouloir les changer en marks pour moi le lendemain. Nous étions de bons amis maintenant ; il ne refusait plus mes cadeaux ni mes invitations et j'appréciais sa façon toute fraternelle de me rendre ces petits services. Comme je voulais un nouveau costume, nous décidâmes d'aller chez un tailleur. Brusquement, il changea de sujet.

— Qu'avez-vous fait pour vos papiers ? me demanda-t-il. Etes-vous allé vous inscrire ?

Sa question était inattendue.

Institut Kurde de Paris

— Non, répondis-je. Ne m'aviez-vous pas dit d'attendre deux jours ?

— Ah, oui ! J'avais complètement oublié. Ne vous inquiétez pas, nous arrangerons ça.

Le lendemain matin, je me rendis à la poste restante où m'attendait une lettre de Gaiané que m'avait fait suivre mon ami de Vienne. Gaiané était furieuse de ne pas avoir de réponse à ses lettres. Elle ignorait que je me trouvais à Berlin. En vérité, j'étais si nerveux et préoccupé que je n'avais pas le cœur de lui écrire. Le jour même, je lui envoyai une lettre par l'intermédiaire de mon ami de Vienne. Puis j'emmenai Robert faire une promenade.

Il était difficile de suivre les gens. Mes camarades auraient dû se trouver de petites amies pour pouvoir circuler librement et pénétrer dans les cafés et les brasseries sans se faire remarquer. Je m'en tirais bien avec Bertha et Robert, mais je comprenais la lassitude d'Aram. Il se plaignait constamment d'avoir mal aux pieds. Ce n'était pas sa faute, naturellement, mais s'il s'était montré un peu plus inventif, il aurait pu se trouver une jeune Allemande et joindre ainsi l'utile à l'agréable. Sortir une fille nécessite évidemment quelques dépenses, mais cela en valait la peine.

Ma situation était idéale. Mon seul regret était de ne pas connaître mieux l'allemand car les Sack parlaient très librement en ma présence. Ils étaient enchantés à l'idée de m'avoir pour pensionnaire pendant quelques années.

Nous nous trouvâmes un soir tous réunis au salon. L'atmosphère était très détendue. Frau Sack tricotait tout en bavardant. Bertha lisait et, de temps en temps, se mêlait à la conversation. Herr Sack, devant la glace, arrangeait le col de sa chemise. Il avait posé son revolver sur une chaise, à côté de lui.

Je me levai tranquillement et m'approchai de la chaise. Je pris le revolver et le pointai vers moi comme si je vou-

Institut Kurde de Paris

lais regarder à l'intérieur du canon. Mon doigt reposait légèrement sur la détente. Herr Sack, voyant mon geste, sauta sur moi comme un fou et m'arracha l'arme des mains. Le pauvre garçon avait l'air très secoué. Il était tout pâle. Sa mère se leva avec fureur et le réprimanda pour avoir laissé traîner son revolver. Bertha était au bord des larmes. Tous montraient un respect salutaire des armes. Je les regardai en feignant la surprise. J'avais créé l'impression recherchée.

— Vous auriez pu vous tuer ! me dit le gentil Herr Sack.

— Une si petite chose ! fis-je en secouant la tête et en montrant le revolver.

Ils se mirent à rire. Ils étaient persuadés que je n'avais jamais vu d'arme auparavant. Je leur promis de ne plus jamais y toucher. J'étais satisfait de ma petite comédie et me dis que même le célèbre acteur arménien Sevoumian n'aurait pas joué ce rôle avec plus de conviction.

Le lendemain, j'aperçus Hratch sur l'avenue Kurfürstendamm. Il avait une mine réjouie. Je le suivis dans une rue latérale.

— Torcom, me dit-il en souriant, j'ai des nouvelles fantastiques. J'ai trouvé la maison du docteur Behaeddine.

J'étais tellement content que je lui pris la main et la serrai très fort.

— Chahan est au courant, reprit-il. Nous avons rendez-vous aujourd'hui à notre café habituel, mais nous ne donnerons pas la bonne adresse à Seto. Voyons ce qu'il va faire.

Hratch m'indiqua l'adresse : 22, Savigny Platz. Je partis repérer les lieux. Sur la place débouchaient plusieurs rues. Je ne trouvai aucun numéro 22. J'entrai alors dans la rue la plus proche et vis un immeuble portant ce numéro.

Je sonnai. Une femme vint m'ouvrir. Je lui demandai si

Institut kurde de Paris

le docteur Schacht habitait bien là. En même temps, je glissai une boulette de papier dans la gâche de la serrure. Elle me répondit qu'il n'y avait pas de docteur Schacht dans l'immeuble. Je m'éloignai après l'avoir remerciée, puis, quelques minutes plus tard, revins sur mes pas, poussai la porte et entrai. J'allai lire le nom inscrit sur la porte de chaque appartement. Au premier étage, je trouvai ce que je cherchais : un nom turc caractéristique, ALP, écrit en lettres arabes. C'était sans doute le nom d'emprunt de Behaeddine Chakir.

Je redescendis au rez-de-chaussée et, après avoir retiré la boule de papier de la serrure, partis informer mes camarades du résultat de mon enquête. Ils furent satisfaits des nouvelles. Même si ce mystérieux ALP n'était pas Behaeddine Chakir, c'était certainement l'un des Turcs que nous traquions ; la plupart des dirigeants de l'Ittihad vivaient maintenant sous de faux noms.

A peu de temps de là, je rencontrai à l'improviste Behaeddine Chakir. En face de chez lui se trouvait un magasin où j'allais souvent acheter des chaussettes et des sous-vêtements. Tout en flânant autour des comptoirs, je surveillais son immeuble. Un jour de pluie, alors que, debout devant le magasin, je venais d'incliner légèrement mon parapluie pour me cacher une partie du visage, mon regard fut attiré par un pantalon rayé, suivi d'un veston ; c'était une tenue officielle. Lentement, je relevai mon parapluie. L'homme avançait vers moi et il me sembla qu'il se troublait. Il me croisa et tourna la tête pour me regarder. Il me fixa si longtemps qu'il heurta un passant. Il présenta ses excuses à l'inconnu et j'en profitai pour disparaître.

C'était la première fois que je voyais le docteur Behaeddine Chakir. Je racontai l'incident à Hratch. Les jours suivants, par prudence, je n'approchai pas de l'immeuble.

S'il brûlait d'en finir avec notre mission, Hratch éprouvait pourtant des inquiétudes, d'ailleurs compréhensibles.

Institut Kurde de Paris

« Il faudra peut-être que je sois avec eux ce jour-là, me répétait-il avec un sourire triste. N'oublie pas. Je serai peut-être près d'eux. Espérons que les balles de mes camarades ne m'atteindront pas. » J'essayais de le rassurer mais pouvait-on savoir comment les choses se passeraient le moment venu ? Le danger ne serait d'ailleurs pas plus grand pour lui que pour nous.

J'éprouvais néanmoins de la compassion pour Hratch qui se trouvait dans une position très délicate. Son intelligence et son charme lui avaient gagné la faveur des hauts cercles turcs dont il devenait peu à peu le « chouchou ». Les épouses des Turcs l'aimaient aussi beaucoup. Il jouait même le rôle de chevalier servant auprès de la veuve de Talât Pacha. On le prenait pour le fils d'un richissime Turc de Kayseri (Césarée). Et dans ce rôle de play-boy, il devait toujours demeurer imperturbable, même lorsque les Turcs, pour l'amusement de leurs dames, se délectaient à raconter les détails révoltants des sanglants massacres.

Il avait entendu Djémal Azmi Pacha décrire la façon dont ses hommes avaient jeté à la mer des enfants arméniens alors qu'il était gouverneur de Trébizonde. « Les poissons ont bien mangé cette année », disait le Turc que de ce jour on surnomma « le Monstre de Trébizonde ».

Hratch était à bout de nerfs. Et pourtant, nuit et jour, il devait tenir le rôle qu'il avait choisi. Ma vie quotidienne était également une comédie. Mais c'est avec tendresse que je pense à cette famille qui fut mon public. J'ai souvent souhaité revoir Herr Sack et lui serrer la main avec respect et affection. Un jour viendra peut-être où ce sera possible.

Un après-midi, je me rendis dans une brasserie de la Joachimstrasse. En entrant, j'aperçus Aram et Archag. Ils avaient le visage congestionné et semblaient particulièrement nerveux. Je m'assis, passai ma commande et remarquai alors que les Allemands installés à une table voisine

Institut Arbre de Paris

de la leur marmonnaient entre eux en leur jetant des regards furieux. Archag les avait peut-être offensés. Un des Allemands jura. Aram se mit à parler à Archag, comme s'il voulait le retenir.

Archag était un merveilleux camarade, mais, quand il avait bu, il devenait dangereux. Une fois, à Constantinople, il avait fait une remarque à la femme d'un officier anglais, alors que le couple se promenait sur le boulevard de Péra. L'officier ne pouvait pas laisser passer une pareille insulte, surtout venant d'un « indigène ». Il avait prié Archag de vider l'affront à la boxe. Un attroupement s'était formé et un passant avait traduit la demande de l'Anglais. Archag avait répondu à l'interprète : « Je ne connais rien à la boxe. Si l'homme est courageux, qu'il se mesure à moi au couteau. » Il avait alors ouvert son manteau et montré son couteau à l'officier, en répétant : « Qu'il se mesure à moi au couteau. » L'Anglais avait pris sa femme par le bras et disparu.

Les agents de police qui avaient assisté à la scène et brûlaient de voir un arrogant officier anglais recevoir une punition méritée avaient alors traité Archag en héros. Mon impétueux camarade était bien capable de provoquer une scène semblable en Allemagne.

L'Allemand se leva et je vis Archag fouiller dans son veston. Une rixe dans une brasserie, suivie d'une arrestation, aurait de graves conséquences pour nous tous. Je m'empressai de payer la note et, avec l'aide d'Aram, entraînai Archag dans la rue, où je laissai éclater ma colère. Je les quittai très énervé et partis réfléchir dans un jardin. Un tas d'histoires défaitistes circulaient parmi nos camarades de Constantinople ; à Berlin, Seto essayait de nous berner en nous racontant des mensonges ; et voilà que, pour finir, notre cher camarade Archag se montrait incapable de maîtriser ses impulsions quand il avait bu !

Ce soir-là, Chahan, Hratch et moi avions rendez-vous avec Seto. Ses nouveaux mensonges accrurent mon décou-

Institut Kurde de Paris

ragement. Il semblait voir des agents secrets allemands partout. Le lendemain, il devait nous faire un rapport sur ses activités de surveillance devant le prétendu immeuble de Behaeddine Chakir.

Après le départ de Seto, je racontai d'un air sombre à mes camarades l'incident qu'avait failli provoquer Archag et suggérai de le renvoyer à Vienne jusqu'à la fin de la phase de préparation. Chahan accepta et promit de lui parler dès le lendemain.

Je m'attardai encore un peu dans les rues en compagnie de Hratch. Lui, du moins, travaillait avec acharnement. Il espérait être bientôt invité à une réunion des principaux dirigeants turcs.

Le lendemain, il pleuvait. J'avais pris froid et restai des heures à la maison. Puis j'allai voir un médecin. Il me dit que je n'avais rien, mais que j'étais dans un état d'extrême fatigue. C'était le tribut de mon anxiété et des longues heures passées à guetter et traquer les Turcs.

Je me rendis ensuite au café Hamburg et, dans cette brasserie un peu à l'écart du centre, j'attendis avec mes camarades l'arrivée de Seto. Il apparut enfin. Il marchait comme un homme épuisé. Il s'assit et, après avoir commandé une bière, sortit un carnet de sa poche, étudia ce qu'il avait écrit et fit quelques corrections. Puis il se lança. Nous l'écoutâmes avec le plus grand sérieux.

D'une manière pittoresque, il nous raconta qu'il s'était rendu devant la maison de Behaeddine Chakir (à la fausse adresse que nous lui avions donnée) et qu'il avait attendu des heures avant de voir apparaître Chakir. Deux hommes suivaient le Turc. Ils semblaient sur leurs gardes car ils regardaient sans cesse autour d'eux. Notre camarade les avait pris en filature toute la journée. Il ne s'était pas même arrêté pour boire ou manger. Il ne voulait pas les lâcher avant qu'ils ne fussent retournés chez Chakir. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'il était arrivé en retard à notre rendez-vous.

Institut Kurde de Paris

Il raconta son histoire avec un tel brio — et un tel aplomb — que, si nous n'avions pas connu la véritable adresse de Chakir, nous aurions été convaincus de la véracité de son témoignage. J'arrivais à peine à me contenir. J'avais envie de le rosser. Hratch sembla lire dans mes pensées, car il interrompit Seto et, sans me laisser le temps de riposter, l'accusa de mentir. Il lui avoua alors que nous lui avions donné une fausse adresse pour le mettre à l'épreuve.

— Ton rapport est une pure invention, lui dit Hratch, du début jusqu'à la fin.

Seto était blême. On lui avait arraché son masque. Il nous semblait maintenant parfaitement inutile. Toute la responsabilité du travail allait retomber sur mes épaules. Archag, en effet, devait partir pour Vienne. Aram était tout disposé à travailler, mais il était de faible constitution. Il se fatiguait facilement. Je me demande si les sévices qu'il avait subis à la prison de Medegh en Géorgie ne lui avaient pas définitivement ruiné la santé. Le camarade Chahan, pour sa part, n'était absolument pas fait pour une besogne qui requérait l'anonymat le plus complet.

Il est temps que je donne quelques précisions sur son aspect extérieur. C'était le genre d'individu que les gens remarquent dans la rue et qui les intrigue. Il portait les cheveux longs et un manteau à taille haute et à col de fourrure. Il avait une allure théâtrale dont il était très content. Je suis certain qu'il aimait voir les clients des cafés le montrer du doigt et se poser des questions sur son identité.

Archag, Aram et Chahan ainsi éliminés, il ne restait plus que moi pour traquer les Turcs et préparer le terrain. Cela posait deux problèmes. Comme je l'ai déjà dit, l'homme chargé de tirer devrait toujours rester dans l'ombre. J'avais besoin de conserver mon énergie et ma vivacité d'esprit ; de longues heures de tranquillité m'étaient par conséquent nécessaires. Autant d'impératifs

Institut Kurde de Paris

impossibles à respecter. Qu'arriverait-il si, après avoir assuré tout le lourd travail de filature, je me trouvais trop faible et anxieux et sabotais la partie essentielle de ma mission ? Et si l'on me reconnaissait ? Les Turcs, à Berlin, mouraient de peur et se montraient très méfiants. Comment, pour finir, pourrais-je expliquer à la famille Sack mes longues heures d'absence, de jour comme de nuit ?

Après avoir parlé de ces problèmes, nous décidâmes, à contrecœur, de recourir encore à l'aide de Seto. Cette fois, nous lui indiquâmes la bonne adresse, en espérant qu'il essaierait de se racheter après sa récente humiliation. Quand il nous eut quittés, Chahan décida que nous irions à tour de rôle inspecter les lieux où Seto était censé faire le guet. Il se saurait ainsi sous surveillance permanente.

C'était à moi de vérifier qu'Archag quittait bien Berlin pour Vienne. Malgré les ordres de Chahan, il voulait rester encore quelques jours. J'avais acheté son billet de train mais il refusait toujours de partir. Le jour fixé pour son départ, je le rencontrai aux Jardins zoologiques.

— Archag, lui dis-je, nous avons à peine le temps de déjeuner. La décision a été prise. Tu dois t'y soumettre. Allons-y, je t'en prie.

Je sortis son billet de ma poche et le lui tendis. Il le prit, la tête baissée. Quand il était content, les rapports avec lui étaient faciles. Mais, lorsqu'il était troublé ou en colère, il devenait têtu. Je soupirai de soulagement quand il prit le billet. Je m'aperçus alors qu'il pleurait. Il avait tant d'espoirs en venant à Berlin et voilà qu'on lui avait ordonné de partir. Il se mit à marmonner entre ses dents. Il proférait sans doute des injures contre nous tous. J'essayai de le réconforter, lui assurant que nous le rappellerions dès que les préparatifs seraient terminés.

— Archag, lui dis-je, tu peux être certain que nous te ferons revenir.

— Oh, vous ! s'écria-t-il d'une voix déchirée. Vous vous occupez de tous les pachas et vous ne nous laissez que le menu fretin.

Institut kurde de Paris

Il continuait de pleurer.

— Ne fais pas l'enfant, Archag. Tu peux me croire, nous te rappellerons.

— Je n'oublierai pas, marmonna-t-il à travers ses larmes.

Cet homme si robuste et tenace était en fait aussi sensible qu'un enfant. Il me fixa un long moment de ses grands yeux noirs, attristés.

Finalement, nous partîmes pour la gare. Je le mis dans le train et retournai au café Anglais faire mon rapport à Chahan. Puis je rentrai chez moi pour m'occuper de Robert.

Dès que j'ouvris la porte, le chien, comme à son habitude, bondit vers moi et posa ses pattes sur mes épaules. Je lui donnai à manger et l'emmenai promener. A mon retour, Herr Sack m'informa que mon nouveau costume était prêt et que je pouvais aller le chercher le lendemain. Les opérations de filatures exigeaient une garde-robe bien fournie.

Une fois dans ma chambre, étendu sur mon lit, ma mission et mes rêves accaparaient toutes mes pensées. La machine était en route et malgré les difficultés continuait de fonctionner. Mais il fallait qu'au moment fatidique tout fût en ordre. Je rêvais de mener un jour une vie paisible. Une fois cette mission accomplie, je retournerais à Constantinople pour me fiancer officiellement à Gaiané. Ensuite, nous irions en Amérique et nous nous marierions. Je me lancerais dans les affaires et nous aurions alors une vie agréable sans crise ni frayeur quotidiennes. Et si cela s'avérait impossible, je pourrais peut-être réaliser mon rêve d'enfance et devenir médecin.

Puis mes pensées revenaient à Archag. Quel dommage que son allure et son comportement à Berlin nous aient privés de ses services, car c'était un homme habile, infatigable, très expérimenté en matière de filature. Il était

Institut Kurde de Paris

capable de travailler des heures sans se plaindre. Ses états de service étaient excellents. Malheureusement, c'était un homme de la montagne à qui la vie citadine ne convenait pas. Seto, hélas, n'avait aucune de ses qualités... Nous serions sans doute obligés, par la suite, de l'éloigner, lui aussi. Toutes ces pensées m'empêchaient de trouver le sommeil. A chaque heure de la journée, je voyais surgir des problèmes nouveaux, préoccupants.

L'entourage pourtant chaleureux de la famille Sack ne parvenait guère à me détendre. Mon revolver ne me quittait pas. Quand je riais et plaisantais avec Frau Sack et Bertha, je devais me surveiller en permanence pour ne rien laisser échapper qui fût incompatible avec mon rôle de jeune étudiant. Il me fallait aussi observer discrètement le visage de Herr Sack et des policiers qui lui rendaient visite chaque jour. Même avec Robert, je devais rester sur mes gardes. Parfois, quand il sautait sur moi pour me renifler, il s'approchait dangereusement de mon revolver enfoui dans ma poche. Il n'était pourtant pas question de laisser mon arme dans ma chambre. Que dirait Frau Sack si la bonne lui apprenait que son jeune pensionnaire, à l'air si innocent, possédait un Savage américain tout reluisant ? Telles étaient les pensées qui, la nuit, me tenaient éveillé.

Le lendemain, je me rendis au café Anglais. Avec mes camarades, nous avions convenu d'un code pour nous parler : on pianotait sur notre table ; ensuite on se retrouvait dans les toilettes pour se fixer un lieu de rendez-vous. Je fis le signe convenu à Seto qui me rejoignit dans un autre café que j'avais surnommé le « Bodrum Palace » parce qu'il me rappelait un café en sous-sol du même nom à Constantinople. Seto m'informa qu'il avait suivi le docteur Behaeddine Chakir jusqu'au domicile d'Azmi ; deux hommes l'accompagnaient ; ils lui avaient jeté un regard soupçonneux puis l'avaient fixé un long moment. Seto

Institut Kurde de Paris

m'invita à la plus grande prudence. Il insista pour que nous suspendions nos activités pendant au moins une semaine. Il avait d'ailleurs écrit dans ce sens à Constantinople et nos dirigeants, dans leur réponse, avaient exprimé une vive inquiétude.

Seto n'était pas le seul de nos camarades à nous poser des problèmes. Aram regrettait Archag. Il ne voulait pas être séparé de son compagnon et se sentait en danger dans cette ville étrangère. J'essayais de le soutenir mais il m'était impossible de l'emmener chez moi.

Un jour que j'étais installé avec Herr Sack au café Anglais, Aram entra et vint directement à notre table, ce que je lui avais toujours interdit de faire. Je fus bien obligé de répondre à son salut et de le présenter à Herr Sack.

— C'est un ami russe que j'ai rencontré récemment, dis-je. Il connaît l'arménien.

Mon jovial propriétaire fut enchanté d'apprendre que j'avais rencontré un ami avec lequel je pouvais converser librement dans ma langue maternelle. Plein de tact, il nous laissa. J'étais tellement furieux que, sans dire un mot, je plantai là Aram et quittai le café.

Aram me retrouva le soir même.

— Torcom, me dit-il, pourquoi as-tu l'air si contrarié ? Tu me brises le cœur. N'aie pas peur, ne t'inquiète pas. J'ai fait un rêve. Nous venions de tuer tous les Turcs et un ange nous tendait la main et nous emportait en lieu sûr.

Toutes les nuits, Aram faisait ce genre de rêves. Il me les racontait dans le détail ainsi qu'à Chahan que ce sujet passionnait également.

— Allons, ne me parle pas de pareilles bêtises ! lui répondis-je.

— Torcom, tu es vraiment déprimant.

En fait, les rêves d'Aram allaient se réaliser. Nous devions tous les deux survivre à notre mission et quitter l'Allemagne sains et saufs.

Institut kurde de Paris

Nous décidâmes de filer le docteur Chakir à tour de rôle. Je travaillais le matin et Aram me relayait l'après-midi. Peu à peu, je me rendis compte qu'il ne recouvrerait jamais la santé. Les tortures à la prison de Medegh l'avaient extrêmement affaibli. Il avait besoin de se reposer fréquemment, mais faisait malgré tout son travail. S'il m'arrivait parfois de perdre patience, c'est que j'étais moi-même extrêmement tendu. Aram se plaignait que Seto ne fût pas à son poste. En fait, on ne le voyait jamais travailler plus de cinq minutes. Il avait le chic pour apparaître là où il savait que nous étions venus le surveiller. Mais cette tactique était souvent sans effet car on se doutait bien qu'il consacrait peu de temps aux tâches qu'on lui avait confiées.

Deux jours plus tard, je trouvai Aram dans un état d'extrême nervosité. Il avait aperçu le docteur Behaeddine Chakir qui l'avait regardé d'un air soupçonneux. Si Seto avait fait convenablement son travail, Aram et moi n'aurions pas été exposés aux regards de nos futures victimes. Après cet incident, nous interrompîmes notre filature pendant deux jours. S'il était possible de liquider Chakir au cours d'une de ses promenades, il était cependant préférable d'attendre une réunion de tous les Turcs afin de les éliminer d'un seul coup.

Notre impatience et notre manque d'entraînement rendaient ardue cette opération de filature. Il est vrai que notre détermination compensait notre inexpérience. Mais nous étions en pays étranger et il nous fallait travailler beaucoup plus durement que si nous avions été à Constantinople. Ni Aram ni moi ne parlions allemand. Nous devions consulter un plan de la ville pour trouver notre chemin et avions bien du mal à retenir le nom des rues. Toutes ces difficultés finirent cependant par être surmontées.

Le 28 mars, nous eûmes une réunion avec Seto. Comme à son habitude, il nous fit un rapport sinistre à vous gla-

Institut Kurde de Paris

cer le sang. Il nous dit que la police était sur notre piste, que le domicile de Djémal Azmi et celui du docteur Behaeddine Chakir étaient surveillés par des patrouilles de la police secrète. Il ajouta que les Turcs s'étaient pratiquement barricadés chez eux et soupçonnaient Hratch. Pour rendre son histoire plus crédible, il invoqua une fois encore sa carrière d'inspecteur de police en Arménie. Il allait trop loin. Il fallait mettre un terme à ses exagérations.

Ses propos n'étaient pourtant pas dénués de toute vérité, nous le savions. Depuis les assassinats de Talât et de Saïd Halim, les exilés turcs étaient effectivement sur leurs gardes. Mais Seto mentait quand il parlait de maisons barricadées et surveillées par la police secrète. En grossissant le danger, il espérait nous décourager et justifier sa position qui consistait à ne plus prendre de risques. Il avait peur et voulait nous faire oublier notre mission.

Herr Sack avait discuté de plusieurs affaires en ma présence, mais jamais il n'avait prononcé le mot « turc ». Nous savions par Hratch que les Turcs avaient demandé assistance à la police allemande mais que les Allemands n'avaient ni l'envie ni les moyens d'assurer la protection d'étrangers apeurés. Au mieux, ils se proposaient de leur affecter un garde du corps supplémentaire pour d'exceptionnelles sorties en groupe. On pria une nouvelle fois Seto de ne pas inventer d'histoires et on le renvoya à ses activités.

Le 8 avril fut une journée extrêmement froide. Je me rappelle que j'étais souffrant et que j'avais noué une écharpe autour de mon cou. Aram et moi étions installés dans un café, à deux tables séparées, lorsque Seto entra et vint me dire qu'un groupe de Turcs allait se réunir à l'appartement de Djémal Azmi. Il me quitta tout de suite, prétextant une occupation et m'assurant qu'il reviendrait

Institut Kurde de Paris

me faire un rapport. Je fis signe à Aram. Nous quittâmes le café et, pendant les quatre heures suivantes, nous partageâmes notre temps entre l'immeuble d'Azmi et le domicile du docteur Behaeddine Chakir. Nous ne vîmes personne qui ressemblât de près ou de loin à un Turc ou à un agent de la police secrète allemande. J'en connaissais pourtant certains pour les avoir souvent vus parler avec Herr Sack. A dix-neuf heures, Chakir sortit de chez lui en compagnie d'un homme âgé. Nous les suivîmes jusqu'à l'appartement d'Azmi. Personne, à part nous, ne les filait ni ne les escortait.

Le soir, nous allâmes attendre Seto dans notre café habituel. Il entra, son carnet noir sous le bras, et nous dit qu'il avait passé tout l'après-midi devant l'immeuble d'Azmi et qu'il avait aperçu plusieurs individus appartenant à coup sûr à la police secrète. Il avait surveillé l'immeuble jusqu'à dix-neuf heures trente et s'apprêtait à reprendre son poste jusqu'à minuit. Or, Aram et moi ne l'avions pas vu une seule fois, ni devant la maison d'Azmi ni devant celle de Chakir.

— Tu recommences à mentir, lui dit Aram.

Seto essaya de s'en sortir par une plaisanterie. En d'autres circonstances, la situation aurait pu être divertissante. Mais nous étions cette fois tellement écœurés qu'on le pria de quitter Berlin sur-le-champ. Nous lui expliquâmes que non seulement il ne nous était d'aucune utilité mais qu'il gênait notre travail. Il nous demanda de lui donner une autre chance. Nous refusâmes. Alors il nous supplia de lui accorder trois jours pour nous prouver sa valeur. C'était un vieux camarade et, dans la mesure du possible, nous voulions lui éviter la disgrâce.

Le temps passait mais nous avions le sentiment d'être loin du but. Aram s'était fait enregistrer à la police comme résident étranger et devrait recommencer à l'expiration de son visa, un mois plus tard. J'avais, pour ma part, réussi à me soustraire à cette formalité, espérant en

Institut Kurde de Paris

finir rapidement avec ma mission et quitter sans délai le pays, mais ce problème n'était toujours pas résolu. De temps en temps, Herr Sack se rappelait cette obligation et m'assurait que je n'avais pas à m'inquiéter. D'après lui, je pourrais rester à Berlin des années. A d'autres moments, il me disait qu'il faudrait trouver un moment pour régler cette « affaire de routine ». Quand il était libre, j'étais toujours « occupé ». Et quand il semblait en affaire, je lui rappelais timidement cette formalité à accomplir. Ce problème — un de plus — m'accaparait l'esprit jour et nuit.

Le lendemain soir, Seto vint nous faire son rapport.

— On sue et on se fatigue pour rien, nous déclara-t-il. On ne pourra rien faire à Berlin. Les hommes qu'on recherche ne sortent même plus de chez eux.

Cette fois, il ne fut pas nécessaire de le traiter de menteur. Moins d'une demi-heure plus tard, Behaeddine Chakir apporta en personne la preuve que notre camarade déformait les faits. Après avoir entendu le rapport de Seto, nous partîmes pour le café Anglais. En chemin, nous vîmes le monstre de l'Ittihad qui marchait dans Uhlandstrasse en compagnie de sa femme.

Je les suivis. Ils prirent le tramway pour se rendre au domicile d'Azmi, pourtant peu éloigné. Ou ils ont peur de marcher dans la rue, me dis-je, ou ils sont trop fatigués pour faire le trajet à pied. Je courus rejoindre Aram. S'il y avait une réunion importante chez Azmi ce soir-là, c'était peut-être le moment de passer à l'action.

Il était onze heures. Chahan et Hratch étaient rentrés chez eux. Aram et moi restâmes à attendre dans l'obscurité et le froid, nous demandant si l'heure fatidique avait sonné. Hélas, une demi-heure plus tard, Chakir ressortit avec sa femme. Ensuite, plus personne ne quitta l'appartement d'Azmi. Notre espoir de liquider ce soir-là au moins deux membres de l'Ittihad s'était envolé.

Je rentrai chez moi si déprimé et épuisé que je m'étendis sur mon lit sans même me déchausser et m'endormis

Institut kurde de Paris

tout habillé. Le lendemain, Herr Sack me dit qu'il fallait sans retard me faire enregistrer à la police. Les Allemands, m'expliqua-t-il, se montraient plus stricts à l'égard de ce règlement. Il voulut m'accompagner au commissariat le jour même afin d'éviter par la suite toute complication inutile. Je maudis le sort qui nous avait gratifiés d'un incapable comme Seto. Un collaborateur plus compétent m'eût sans doute déjà permis de quitter l'Allemagne.

Je sortis une superbe liasse de marks de ma poche et la tendis à Herr Sack, en le priant de s'occuper personnellement de cette affaire d'enregistrement.

— Dois-je vous accompagner ? ajoutai-je en prenant mon air de jeune étudiant timide et simple.

— Eh bien, répondit-il en prenant les billets, ce n'est peut-être pas nécessaire. Mais il me faut une photo. Nous sommes en retard, mon ami, c'est indispensable.

— Très bien. Dès demain, j'irai chez le photographe.

Pour gagner du temps, j'y allai seulement le surlendemain et me fis photographier avec des lunettes. (En Allemagne, je portais toujours des lunettes à monture jaune.) Quand je remis la photo à Herr Sack, une autre affaire l'absorbait à son bureau. Il avait à nouveau complètement oublié cette histoire d'enregistrement.

Ce soir-là, je retrouvai Chahan, Hratch et Aram dans un café. Bien au chaud, nous attendîmes Seto. Chahan avait l'air très inquiet. Je ressentais moi-même une certaine appréhension, me demandant ce qui pouvait le tracasser. Brusquement il sortit une lettre. Elle venait de Constantinople. Seto avait à plusieurs reprises écrit à notre organisation. M., qui se trouvait maintenant à Constantinople, avait également rédigé des rapports pour convaincre nos dirigeants que la mission à Berlin était vouée à l'échec. Prudents, Seto comme M. avaient ajouté qu'ils écrivaient sous le sceau du secret, par souci pour leurs camarades dont le zèle un peu excessif les conduirait certainement à

Institut turc de Paris

la mort si on ne les rappelait pas sur-le-champ à Constantinople.

M. et Seto étaient des hommes mûrs qui bénéficiaient d'états de service impressionnants au sein de l'organisation. Nos dirigeants avaient cédé devant leur barrage de lettres et de rapports et venaient d'écrire à Chahan de nous prier instamment de cesser nos poursuites.

Cette nouvelle nous causa à tous un choc. Maîtrisant ma fureur, je demandai la parole.

— Confiez-moi ce travail. Je ne veux pas partir. Il serait déshonorant, honteux même, de rentrer en laissant derrière nous, bien vivants et en parfaite santé, Chakir et Azmi, deux hommes que nous voyons presque tous les jours.

Je suppliai Chahan de transmettre immédiatement ma requête à Constantinople. Hratch était de mon avis.

— Mais, pour commencer, ajoutai-je, il faut absolument renvoyer Seto de Berlin. Qu'il retourne à Constantinople. Aram et moi, nous ferons tout seuls le travail.

Le lendemain, Aram et moi reprîmes notre surveillance. On convint de divers signaux et lieux de rendez-vous et on résolut de ne jamais se montrer ensemble, sauf en cas de nécessité absolue. Nos revolvers étaient chargés et nous étions impatients de montrer que nous étions capables de remplir notre mission.

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

11.

Coup double

12 avril. C'était la Semaine sainte. Sept ans plus tôt, le gouvernement de l'Ittihad avait mis à exécution son plan d'extermination en masse dont l'ultime objectif était de régler une fois pour toutes la question arménienne.

Nous étions maintenant à Berlin où nous avions décidé de rester jusqu'au moment de faire justice. Chez nous, les Arméniens, la Semaine sainte réveillait de tristes souvenirs. On se rappelait tous ces hommes aimés et respectés que la police avait arrêtés en pleine nuit, déportés sans procès puis assassinés. On se rappelait ces centaines de milliers d'innocents torturés et massacrés. Aram et moi, plongés dans nos pensées, étions installés dans un café à boire du cognac. Nous ignorions que, cinq jours plus tard, deux des principaux dirigeants de l'Ittihad seraient morts. Ce jour-là, nous n'avions que des espoirs mêlés de crainte.

Hratch entra et nous informa que Djémal Pacha, l'ex-ministre de la Marine, était arrivé avec Enver Pacha, l'ex-ministre de la Guerre, et qu'il séjournait chez ce dernier à Grünwald.

J'avais vu cette maison deux fois, sans jamais pouvoir m'en approcher à cause du grand jardin qui l'entourait. Avant de nous rendre à Grünwald, nous passâmes prendre Chahan au café Anglais. Après deux heures d'attente à proximité de la résidence d'Enver, nous vîmes arriver Djémal Azmi. Il entra dans le jardin. Il portait un petit

Institut Kurde de Paris

paquet. Hratch, qui connaissait bien les coutumes turques, nous expliqua par la suite que le paquet devait contenir du sel car c'était l'usage en Turquie d'offrir du sel en cadeau à ses amis. Deux Turcs accompagnaient Azmi.

L'immeuble de celui-ci était maintenant sous surveillance constante. Je m'y rendais le matin et Aram me remplaçait l'après-midi. En général, on se promenait un peu autour du pâté de maisons avant d'aller s'asseoir dans un café voisin d'où l'on pouvait observer l'entrée de l'immeuble. Parfois, lorsqu'on prenait un moment de détente, Aram me demandait des détails sur la vie des Turcs que nous traquions : Chakir, Azmi, Muammer, Bedri Bey et l'odieux Rechad, directeur de la police secrète turque et chef du *Kesme Siasi*. Rechad était le spécialiste des questions arméniennes. Il avait interrogé nos dirigeants en arménien avant de les livrer au bourreau. Quant aux atrocités perpétrées par les autres, elles n'avaient pas eu de bornes ; à l'époque où j'étais employé de la Société des tramways, il m'était parfois arrivé d'apercevoir ces individus et leurs cohortes sur la place Bayazid, près du ministère de la Guerre. Leurs propos vantards résonnaient toujours dans ma tête.

15 avril. A onze heures, je quittai la maison des Sack. Dans la rue, je rencontrai Herr Sack et l'invitai au café. Alors que nous étions attablés devant un verre, Djémal Azmi sortit de son immeuble. Je jetai un coup d'œil à Herr Sack mais l'apparition du Turc le laissait indifférent. J'espérais qu'Azmi entrerait dans le café. Je voulais qu'il me voie en compagnie d'un officier de la police allemande ; cela pourrait m'être utile. En effet, si les Turcs avaient à se plaindre d'être suivis, ils devraient s'adresser à Herr Sack et je préférais qu'on m'associe à la police allemande plutôt qu'à une organisation arménienne. Mais Azmi n'entra pas dans notre café.

J'aperçus alors mon camarade Aram. Je fis comme si je ne l'avais pas vu, mais, malgré mes consignes, il se dirigea

Institut kurde de Paris

vers nous et nous aborda avec un « *Guten Morgen* ». Je dus à nouveau le présenter à Herr Sack qui l'avait oublié, mais se souvint alors de mon ami « russe ». Aram nous fit part de son intention de s'acheter un nouveau costume. Herr Sack proposa de l'emmener chez un bon tailleur et tous deux sortirent. Ce costume aurait pu, par la suite, nous causer de gros ennuis si nous n'avions pas déjà quitté Berlin. Le pauvre Aram, avec ses goûts de dandy, ne devait jamais le porter. J'étais furieux qu'il se soit encore une fois imposé. Quand je rapportai l'incident à Chahan, il me dit d'un air sombre : « Ce qui est fait est fait. »

Dans l'après-midi, j'eus des mots avec Aram. Pourquoi avait-il besoin de m'aborder ainsi ? Si l'un de nous venait à être arrêté, la police s'empresserait de rechercher l'autre. Mes papiers de séjour n'étant pas en règle, je n'aurais même pas la possibilité de déménager, s'il était pris.

— Oh, tu penses à trop de choses compliquées, me répondit-il. Ne t'inquiète pas... Tout se passera bien. Inutile de te tracasser.

C'était sa manière de faire des excuses. On ne pouvait pas rester longtemps furieux contre lui ; c'était un garçon simple, insouciant, qui se fiait aveuglément à son ange gardien. Il se mit alors à plaisanter et finit par rire. Il était tout joyeux d'avoir commandé un costume.

Je rentrai tard chez moi et, comme d'habitude, donnai presque tout mon dîner à Robert. Il fallait cacher à la bonne mon manque d'appétit. Comme je m'apprêtais à me coucher, Fräulein Bertha frappa à ma porte. J'avais su que pour Pâques, elle désirait une robe de soie blanche et j'avais demandé à sa mère de l'acheter pour moi. Bertha me remercia de ce cadeau et m'invita, au nom de sa famille, à fêter Pâques avec eux. Je dus accepter, à contre-cœur, car l'idée d'abandonner mon poste toute une journée m'ennuyait. Aram promit de me remplacer.

Je passai toute la journée du 16 avril avec la famille

Institut Kurde de Paris

Sack. Le matin, on se rendit à l'église. Ensuite, Frau Sack offrit un déjeuner auquel elle avait convié plusieurs fonctionnaires de la police et leur famille. La table était garnie d'une incroyable profusion de mets et de boissons. On mangea beaucoup dans une joyeuse atmosphère. Mes tentatives pour parler allemand contribuèrent largement à créer cette bonne humeur. Je réussissais pourtant à me débrouiller. Chacun proposa un toast et on se souhaita une longue et heureuse vie. Après le départ des invités, on alla se reposer. Puis j'invitai cette famille si hospitalière dans un restaurant où la fête se poursuivit. J'étais très détendu et passai une bonne nuit.

A mon réveil, le lendemain, 17 avril, j'entendis Robert gratter à ma porte. Quand je lui eus ouvert, il sauta sur moi avec une telle force que je faillis tomber. Puis, il grimpa sur le lit et voulut jouer. Je lui lançai un chocolat qu'il avala, puis un second qu'il engloutit aussi vite. Alors, il s'assit et me regarda.

J'avais déjà revêtu mon porte-bonheur : une chemise blanche sans col. Je l'avais sur moi le jour de l'assassinat de Vahé Ihssan et ne l'avais pas quittée durant ces longs jours passés dans la prison de Medegh en Géorgie. Je l'avais aussi portée pour l'assassinat de Saïd Halim Pacha. Je la lavais moi-même. Mon revolver avait laissé une tache de rouille sur le tissu. Cette chemise était une espèce d'armure magique, un talisman. Je l'ai encore aujourd'hui.

Robert me fixait de ses grands yeux mélancoliques. Il semblait un peu plus agité que d'habitude. Se doutait-il de la tempête qui faisait rage en moi ?

J'allais sortir quand Bertha entra dans ma chambre. Je lui proposai de venir se promener avec moi et Robert. Nous partîmes en direction du zoo. Le temps couvert convenait à cette fête du souvenir. De nombreuses familles, les bras chargés de fleurs, se rendaient au cimetière.

Institut Kurde de Paris

Les Turcs avaient transformé leur pays en un immense cimetière, mais aucune pierre ou fleur ne signalait les tombes de nos martyrs à nous.

Je raccompagnai Bertha et Robert jusqu'à l'entrée de notre immeuble avant de gagner mon café habituel où je commandai un cake et un café. Pas d'alcool. Je n'avais pas de plan bien arrêté et me laissais guider par mon instinct.

Vers quinze heures, j'aperçus le docteur Behaeddine Chakir accompagné d'un vieil homme. Ils se dirigeaient vers l'immeuble de Djémal Azmi. Au même instant, Aram entra dans le café. Je lui dis d'attendre. Puis je sortis et suivis Chakir qui pénétra dans l'immeuble d'Azmi. De retour au café, je dis à Aram qu'il fallait se préparer à passer à l'action le jour même. Nous fîmes le guet jusqu'à dix-neuf heures. Personne ne sortit de chez Azmi. Ensuite, nous allâmes faire un bon dîner dans un restaurant.

— Aram, lui dis-je à un moment, c'est peut-être notre dernier repas.

Il sourit, mais je vis qu'il était en colère. Ses pommettes se firent plus proéminentes. Il secoua la tête comme s'il voulait dire : « Rien ne peut nous arriver... Ne t'inquiète pas. »

Vers vingt et une heures, nous reprîmes notre guet devant l'immeuble d'Azmi ; aucune lumière ne l'éclairait. J'y laissai Aram et partis jusque chez Chakir dont l'appartement était également plongé dans l'obscurité. Je me dirigeai alors vers un immeuble d'Uhlandstrasse, situé à quelques blocs de celui d'Azmi. Nous l'avions baptisé : Immeuble neutre 80. Il était habité par l'ancien gouverneur de Smyrne dont le nom ne figurait pas sur notre liste noire. C'est pourquoi nous avions qualifié son domicile de territoire neutre. Nous avions toujours espéré frapper nos principales victimes au moment où elles quitteraient cet immeuble. En effet, si les Turcs se réunissaient chez Chakir ou chez Azmi, l'un des deux resterait obligatoirement chez lui après le départ de ses invités.

Institut Kurde de Paris

L'Immeuble neutre 80 était éclairé. Une occasion exceptionnelle ! Mon intuition ne m'avait pas trompé. Débordant d'enthousiasme, j'allai prévenir Aram. Il sourit. Ses yeux en amande pétillaient ; sa peau semblait se tendre sur ses pommettes.

— Aram, lui dis-je, attends-moi ici. Je vais prévenir Chahan que nous sommes prêts.

Je trouvai Chahan au café Anglais. Il jouait au billard avec un Japonais. Je lui fis part de notre décision. « J'arrive », me dit-il.

Sans l'attendre, je retournai auprès d'Aram. Il faisait froid et le pauvre garçon était frigorifié. Sa santé se dégradait davantage chaque jour. Il partit boire un cognac puis vint me rejoindre. J'étais en nage tellement j'avais couru.

Il était environ vingt-deux heures. Nous arpentions Uhlandstrasse. Des gens entraient dans les cinémas et en ressortaient. On jouait *Docteur Mabuse*[1], le grand film du jour. Chahan arriva. Après lui avoir assuré que nous étions tous les deux dans l'état d'esprit requis, il nous quitta. Plus tard, on apprit qu'il s'était posté dans le voisinage et qu'il avait suivi toute la scène.

Les minutes nous semblaient durer des heures. La nervosité me gagnait. Aram, qui sentait mon état de tension, essaya de me calmer.

— Frère, me dit-il, pourquoi t'énerves-tu ? Si l'on échoue aujourd'hui, on recommencera demain. Ils ne peuvent pas nous glisser entre les mains.

Ses paroles accrurent mon agitation. Malgré le froid, une sueur glacée commençait à m'inonder le visage.

— Aram, lui répondis-je, c'est ce soir le meilleur moment. Quand ils se retrouvent chez Djémal Azmi ou chez Behaeddine Chakir, ils ne sortent pas tous ensemble. Tu le sais. Le maître de maison reste chez lui, naturelle-

1. Film allemand de Fritz Lang (1922). *(N.d.t.)*

Institut Kurde de Paris

ment. Ce soir, ils sont tous en territoire neutre. C'est l'occasion.

Après quelques minutes de silence, j'ajoutai :

— Aram, comprends bien ceci. Il n'y a plus de demain. On finit le travail ce soir.

J'aurais voulu que Chahan fût avec nous. Il m'aurait approuvé. Si nous ne pouvions accomplir notre mission ou si nous rations notre coup par erreur de jugement ou de synchronisation, ceux qui intriguaient contre nous auraient gain de cause. Chahan en avait bien conscience et brûlait autant que moi de voir cette affaire conclue. Fortifié par ces pensées, je répétai :

— On finit le travail ce soir.

Dans la rue, le nombre des passants augmentait.

— Je suis décidé à passer à l'attaque, repris-je, même s'ils ont une armée pour les protéger.

Aram ne disait rien. Il avait appris à la prison de Medegh à quel point je pouvais être obstiné. Nous regardions la sortie des cinémas. Des vagues successives de gens se déversaient dans l'avenue bien éclairée. Soudain, la porte du n° 80 s'ouvrit. Il était minuit moins le quart.

Rouhssi Bey fut le premier à sortir. C'était un Turc d'environ quarante-cinq ans, à la barbe courte et à l'air toujours perdu. Je l'avais souvent vu chargé de paquets. Je suppose qu'il faisait les courses pour les autres. Quand il ne portait rien, il gardait toujours les mains enfouies dans ses poches.

C'était le cas ce soir-là. Il tenait sans doute son revolver. Il sortit, fit quelques pas dans la rue, regarda autour de lui, puis retourna dans l'entrée de l'immeuble. Il répéta ce manège deux fois. Quand il réapparut pour la troisième fois, une troupe de Turcs le suivait.

Venaient d'abord les femmes : l'épouse, la fille, la mère de Djémal Azmi, et la fiancée de son fils aîné. Suivaient Djémal Azmi et le docteur Behaeddine, qui se tenaient le bras. Ils étaient en grande conversation ; ils poursuivaient

Institut Kurde de Paris

sans doute la conférence qui venait d'avoir lieu. La veuve de Talât Pacha et l'épouse de Behaeddine Chakir fermaient la marche.

Les Turcs prirent la direction du domicile de Djémal Azmi, qui se trouvait à quatre blocs de là, à proximité de l'avenue Kurfürstendamm. Nous étions sur l'autre trottoir, au coin d'une rue, dissimulés dans l'ombre d'un arbre. Nous les observions sans sourciller. Un homme blond, probablement un garde du corps allemand, suivait le groupe.

Uhlandstrasse était remplie de monde, comme toujours à cette heure de la nuit. Je l'avais constaté au cours de mes promenades nocturnes en compagnie de Herr Sack et de Robert. La foule faciliterait notre tâche. Aram se pencha vers moi.

— La rue est bondée, murmura-t-il. Regarde, il y a aussi un garde du corps. On ne peut pas agir ce soir.

Je serrai les poings de colère. Puis j'inspirai profondément pour me maîtriser et me détendre. Les Turcs avançaient. Ils allaient bientôt atteindre l'immeuble d'Azmi. Machinalement, je fis le signe de la croix. Que se passerait-il dix minutes plus tard ? Je me refusais d'y penser. Je savais seulement que notre travail serait terminé. Des frissons parcouraient mon corps. On ne pouvait pas laisser passer une occasion pareille ! J'avançai d'un pas.

— Aram, si tu ne viens pas, j'y vais tout seul.

Toute cette hésitation nous empêchait maintenant de les attaquer de front. Il fallait nous rapprocher d'eux par-derrière, mais il y avait ce garde du corps. Je dis à Aram que j'allais attaquer Azmi et Chakir pendant qu'il désarmerait l'Allemand. Pour tomber directement sur les massacreurs, il fallait contourner un pâté d'immeubles. On passa immédiatement à l'action.

Nous quittâmes l'ombre pour gagner la rue en face. C'est alors qu'Aram renonça à désarmer le garde et décida d'attaquer avec moi. Nous n'avions plus le temps de discu-

Institut Kurde de Paris

ter. Les Turcs marchaient vite. Il nous fallut courir. S'ils arrivaient avant nous devant l'immeuble d'Azmi, ils risquaient de nous glisser entre les doigts. Nous parcourûmes à toute allure une rue latérale pour contourner l'immeuble et leur barrer la route. Brusquement, Aram, essoufflé, m'aggrippa le bras.

— Je ne peux plus courir, mes pieds ne me portent plus. Remettons à un autre jour.

C'était la première fois depuis notre séjour à la prison de Medegh qu'un sentiment d'hostilité se glissait entre nous. Avant même de m'agripper le bras, il avait ralenti notre allure. Je le repoussai et partis en courant.

J'arrivai au coin d'Uhlandstrasse où commençait l'immeuble d'Azmi. Les Turcs l'avaient déjà dépassé et parlaient devant la porte. Rapidement, je récapitulai la situation : le garde du corps avait doublé le groupe et se trouvait maintenant à une trentaine de mètres. Il regardait autour de lui, excepté de mon côté.

Je sortis mon revolver, un Savage américain, et me ruai sur les Turcs. La veuve de Talât, à l'extérieur du groupe, me vit arriver. Elle sauta sur moi. Sans égard pour son sexe, je lui donnai un violent coup du bras gauche ; elle tomba en criant. Djémal Azmi se tourna alors vers moi. Il était tout près. Je déplaçai légèrement sur la gauche le canon de mon arme et le visai sous l'œil gauche. Je tirai. Il s'écroula sur le sol. Rapidement, je pivotai vers le docteur Behaeddine Chakir qui gardait une main enfouie dans une poche. Quand il vit le canon de mon revolver, il s'écria : « Ah, ah, ah ! » Son air terrifié accrut ma vive rancœur. « Oui, ah ! » criai-je en le visant au front. La balle manqua son but et le toucha à la joue gauche. Il resta debout. Aram fit alors son entrée en scène ; avec son Mauser, il visa Chakir au front et tira. Celui-ci s'écroula sur le corps de son ami assassin ; leurs cadavres formaient une croix hideuse. Ils étaient enfin partis en enfer ; Djémal Azmi, le Monstre de Trébizonde, qui avait donné l'ordre d'attacher

Institut Kurde de Paris

ensemble des milliers d'enfants arméniens avant de les jeter dans la mer Noire ; le docteur Behaeddine Chakir, l'un des dirigeants les plus influents de l'Ittihad, professeur à l'université de médecine, qui avait utilisé son immense savoir pour mettre au point un plan d'extermination en masse.

Les femmes turques s'étaient jetées au sol. Rouhssi Bey passa alors à l'action. Il voulut sortir son revolver de sa poche. Je sautai sur lui et essayai de dégager sa main. Il agrippa ma main libre. Ce n'était pas un homme robuste et j'allais le pousser par terre quand une violente explosion retentit au-dessus de ma tête. Aram avait tiré deux balles dans notre direction. Elles passèrent au-dessus de nous, et je tombai avec Rouhssi Bey. Il était sur moi, mais venait heureusement de s'évanouir. Mon arme avait glissé et miroitait sous un réverbère. J'avais un goût de sang dans la bouche. Etais-je blessé ? Je tâtai mon corps. Non, mon menton avait simplement heurté le trottoir. Je levai les yeux. Aram me fixait d'un regard de fou. Il pensait m'avoir tué ; ses yeux exprimaient douleur et terreur. Je repoussai le bey, me levai d'un bond en jurant contre Aram et lui donnai le signal de la fuite. Des groupes d'Allemands qui avaient assisté, pétrifiés, à cette scène extraordinaire dans la rue bien éclairée, avançaient maintenant vers nous. Quand nous nous mîmes à courir, les gens nous pourchassèrent en criant : « Attrapez-les, attrapez-les ! »

Ces cris rendirent Aram fou furieux. Comme pour beaucoup d'autres camarades, c'était sa première mission en Europe. Il avait tué par balles deux massacreurs à Tiflis, en Géorgie, mais les gens du Caucase étaient habitués à ces actes de terrorisme. Dès qu'ils entendaient des coups de feu, ils se plaquaient au sol. Même la police partait dans la direction opposée. Et les gens attendaient la disparition des terroristes pour se relever prudemment et s'ébrouer. En Europe, c'était différent. Ces curieux Allemands cherchaient vraiment à nous attraper.

Institut Kurde de Paris

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? s'écria Aram avec colère. Que disent-ils ?

Il se mit à tirer à gauche et à droite pour briser quelques ampoules de réverbère mais, dans l'affolement, manqua malheureusement son coup.

Nous venions d'entrer dans Augsbürgstrasse quand un officier en uniforme nous barra la route et nous ordonna de nous arrêter. Je le repoussai et continuai à courir. Quand il voulut arrêter Aram, mon camarade le visa aux pieds et tira deux fois. L'Allemand s'écroula sur le sol où il demeura immobile. On apprit ensuite par les journaux qu'il n'avait pas été blessé.

Des cris nous parvenaient des immeubles voisins. Des bruits de coups de feu retentissaient au loin. Je crus que le garde du corps allemand nous donnait la chasse. Je l'avais complètement oublié. Devant nous, j'aperçus un groupe de gens. On se faufila entre eux ; tant que nous serions entourés d'Allemands, personne ne se risquerait à tirer sur nous.

Un peu plus loin, au coin d'une rue, un attroupement s'était formé. Derrière, la voie était bloquée par la foule de nos poursuivants. Il fallait continuer d'avancer. Brusquement Aram s'arrêta. Les jambes, à nouveau, lui manquaient. Il était à bout de souffle, épuisé.

— Va-t'en ! me dit-il, va-t'en, je ne peux plus courir. T'arrête pas, file.

Il était vraiment hors d'haleine. J'eus le sentiment que je le voyais pour la dernière fois. Je continuai de courir vers Pariserstrasse. Notre plan de fuite était inutilisable. Nous avions prévu de nous échapper par une petite rue sur la gauche, mais les circonstances nous avaient contraints à tourner à droite dans une longue rue. Nous étions tous deux à bout de forces.

Dès que je l'eus quitté, Aram s'assit sur les marches d'un perron. La foule arriva à sa hauteur. Quand elle vit cet individu tout essoufflé, elle crut qu'il s'agissait d'un

Institut Kurde de Paris

poursuivant et continua sa chasse à l'homme sans se soucier de lui. Je ne pouvais plus respirer. Je m'arrêtai quelques secondes et me retournai pour affronter les gens. Ils s'arrêtèrent. Un instant, j'eus l'idée de me frayer un chemin dans cette masse de corps. Je regrettai mon revolver qui m'eût permis de les tenir en respect. Je portais une ceinture bordée de métal brillant avec une large boucle également en métal. J'étais coincé, fou de rage et prêt à attaquer.

Soudain, une grosse main se posa sur mon épaule. L'homme à qui elle appartenait me dit quelques mots. Je crus qu'il me demandait la raison de cette panique. « *Nicht verstehen* », lui répondis-je. Il resserra sa prise sur mon épaule. J'eus peur qu'il ne fût un policier et, sans plus hésiter, je lui assenai un coup violent. Il s'écroula. Alors, je tirai ma ceinture et me ruai dans la foule comme un animal enragé, en la faisant voler. Quelques personnes s'enfuirent. D'autres se mirent à crier un mot qui signifiait probablement « couteau ». Ils avaient pris pour un couteau la boucle de ma ceinture qui scintillait. C'était maintenant moi qui les harcelais et les poursuivais.

Je tournai dans Pariserstrasse. La rue était déserte. Devant et derrière moi, la voie était libre. Je m'arrêtai et tendis l'oreille. La ville était en ébullition ; on entendait les sirènes de la police, les cris de la foule, les sifflets des agents, le moteur de motocyclettes.

Je n'étais pas certain d'être hors de danger. Je me dis qu'il serait imprudent de rentrer à la maison par les rues désertes. La police aurait peut-être l'intelligence d'explorer ces endroits et d'arrêter les personnes solitaires. La meilleure tactique était de retourner sur le lieu de l'assassinat.

Je remis ma ceinture, arrangeai mes vêtements et mes cheveux. Je fouillai dans ma poche et jetai les balles qui me restaient. Puis je revins lentement sur mes pas.

Une foule d'Allemands et de policiers entouraient les

Institut Kurde de Paris

cadavres. Me frayant un chemin parmi eux, j'aperçus un troisième corps étendu sur le sol. C'était Rouhssi Bey. Le vieil homme n'avait toujours pas repris connaissance. Je maîtrisai mon envie de rire. Quelqu'un lui aspergeait d'eau le visage. Certaines Turques s'étaient également évanouies. D'autres s'arrachaient les cheveux en sanglotant. Le garde du corps avait disparu.

Soudain, j'entendis une femme turque, inconnue de moi, prononcer ces mots : « N'ayez pas peur... ils ne sont pas morts », et les répéter inlassablement. Je sursautai et, tout tremblant, me rapprochai pour observer les corps. Ce n'était pas possible ! Ce n'étaient que des mots de consolation.

Chakir et Azmi étaient bien morts. Leur conduite passée n'avait pas suffi à ces individus. Il avait fallu qu'après la guerre, ils recommencent à préparer de nouveaux crimes. Ils avaient rêvé de retourner en Anatolie pour reprendre le pouvoir. Si nombre de leurs anciens compagnons allaient ensuite réaliser ce rêve, pour eux deux du moins, tout était bien fini. Leur carrière était terminée.

Je ne ressentis aucune pitié pour leurs épouses qui, penchées sur leur cadavre, sanglotaient convulsivement. Avaient-elles versé une larme pour tous les Arméniens, enfants, femmes, hommes, que leurs maris et fils avaient massacrés ? Bien au contraire, Hratch nous avait raconté que ces aristocrates turques, protégées et bien élevées, avaient trouvé divertissants les récits du Monstre de Trébizonde. Je me demande si les sauvages qui dirigeaient les camps de concentration et les officiers de la Gestapo rapportaient chez eux des histoires semblables pour l'amusement de leurs respectables épouses et de leurs enfants.

Sans l'ombre d'un regret, j'observais ces femmes qui gémissaient sur leurs morts sanguinaires, les appelant par leur nom, leur murmurant des mots. Pussent cette douleur et cette terreur ne jamais les quitter ! Un Arménien chrétien avait tué leurs maris. Mais un Turc n'aurait

Institut kurde de Paris

pas épargné ces femmes. Elles seraient déjà des cadavres mutilés.

J'étais plongé dans ces réflexions lorsqu'une jeune femme jeta les bras autour de mon cou en criant :

— *Kemal ! Babanin halina bak* (Kemal ! Regarde dans quel état est ton père).

Elle m'avait pris pour le fils de Djémal Azmi. J'eus peur qu'elle ne s'aperçoive de son erreur et ne reconnaisse en moi l'assassin.

— *Was ist das, Fräulein ?* (Qu'y a-t-il, mademoiselle ?), lui dis-je.

Elle me fit des excuses et me lâcha, sans cesser de geindre. Les femmes étaient toutes au bord de la crise de nerfs. Je ne risquais pas d'être reconnu.

J'avais commis une imprudence en revenant sur les lieux, mais une force irrésistible m'y avait poussé. Maintenant, il fallait fuir, mais comment ? La police avait bloqué la rue et arrêtait les personnes seules pour les interroger. Je la vis emmener deux hommes. Et si, sur ces entrefaites, Herr Sack arrivait avec son chien Fritz ?

Je remarquai un couple d'Allemands et leurs deux filles qui regardaient les cadavres. Comme ils allaient partir, je m'approchai de l'une d'elles et lui dis :

— Mademoiselle, qu'est-ce qui se passe donc ?

Elle se lança dans des explications. Je lui pris le bras et l'écoutai en feignant un vif intérêt. Le père et la mère dirent aussi quelque chose. J'avais tout l'air du garçon de la famille. Une fois franchi le barrage de la police, je continuai de parler avec eux jusqu'au bout de la rue puis les quittai et pris un taxi. Je descendis à Leipziger Platz et marchai un peu. Je montai ensuite dans un autre taxi que je quittai devant le zoo dont mon immeuble était proche.

Même en cette heure de succès et de délivrance, j'avais le cœur serré par le souvenir du martyre subi par mon peuple. J'essayai de me consoler en me disant que si le

Institut Kurde de Paris

parti et le gouvernement jeune-turc avaient assassiné plus d'un million de personnes, la nation arménienne n'avait pas été totalement anéantie et qu'elle allait, comme par le passé, retrouver sa force et sa liberté.

Institut Kurde de Paris

Institut kurde de Paris

12.

L'art de la fuite

A peine la police avait-elle établi un barrage autour du lieu des assassinats qu'une forte pluie commença de tomber. Les chiens n'auraient pu suivre ma trace ; les rues étaient complètement lavées.

J'entrai dans l'appartement sans faire de bruit et, sur la pointe des pieds, gagnai ma chambre. Mon dîner était posé sur la table. Personne n'était venu prendre le plateau après dix-neuf heures. Je me forçai à manger un peu et jetai le reste du repas. Je me déshabillai et, après avoir éparpillé quelques livres dans la chambre, me couchai. Je remarquai alors dans un coin de la pièce la petite brosse et le pot de vaseline qui m'avaient servi à nettoyer mon revolver. Je jetai la vaseline dans le lavabo, lavai le pot que je lançai, avec la brosse, par la fenêtre, derrière le mur qui séparait la cour de l'immeuble de la voie de chemin de fer. Tout était en ordre.

Je me rallongeai en soupirant de soulagement. Notre mission était accomplie. J'étais cependant inquiet pour Aram. Où pouvait-il être ? Je regrettais d'avoir été obligé de le présenter à Herr Sack et qu'il soit allé chez le tailleur commander un costume.

Soudain d'autres craintes m'assaillirent. Herr Sack avait peut-être ordonné à la bonne de laisser mon repas dans ma chambre pour voir ce que j'aurais à dire sur mes occupations de la soirée et tester ainsi mon honnêteté.

Institut Kurde de Paris

Dans ce cas, quelle histoire inventer ? Si Aram n'avait pas désobéi à mes instructions, je n'aurais eu aucune raison de m'inquiéter. Et si la police l'avait arrêté, Herr Sack devait déjà me soupçonner.

Le téléphone sonna. J'entendis Frau Hanna répondre : « Il n'est pas encore rentré. » Herr Sack devait être sur le chemin de la maison ; on l'appelait sans doute du bureau.

Environ cinq minutes plus tard, il rentra avec Fritz, alias Robert. Sa mère alla l'accueillir. Ils entamèrent une conversation à voix basse. Robert vint gratter à ma porte. La conversation entre mère et fils s'éternisait. Je commençais à m'inquiéter. Mon cœur cognait dans ma poitrine. Finalement, Herr Sack vint frapper à ma porte.

— Herr Ghazarian ! Herr Ghazarian !

J'attendis quelques secondes puis, prenant un air endormi, ouvris la porte. Il entra dans ma chambre. Je m'attendais au pire mais en voyant son visage, je me calmai. C'était l'homme souriant et ouvert que je connaissais. Robert semblait en revanche un peu nerveux. Il s'appuyait contre moi et me poussait avec ses énormes pattes. Puis, il agrippa l'ourlet de ma chemise de nuit et tira dessus. S'il avait pu parler, je suis certain qu'il aurait dit : « Tu es l'un des hommes qui ont participé à cette horrible affaire... »

Herr Sack ne prêtait aucune attention à son chien. Il savait que Robert et moi avions parfois des jeux un peu violents.

— Herr Ghazarian, me dit-il, *zwei Armenier haben zwei Türken ermordet* (Deux Arméniens ont tué deux Turcs).

— Comment ? fis-je en feignant de ne pas avoir compris. Deux Arméniens ont été tués par deux Turcs ?

— Non, non, il y a environ une heure et demie, deux Arméniens ont tué deux Turcs, reprit-il lentement.

Je lui laissai voir que la nouvelle me faisait plaisir et lui offris un verre de cognac.

— A-t-on pris les Arméniens ? Qui sont-ils ?

Institut Kurde de Paris

— On a déjà arrêté quelques personnes, mais rien n'est clair. On a également arrêté un suspect, mais il est russe.

Je dus me maîtriser. Je commençai à trembler. Aram avait un passeport russe. Herr Sack ajouta qu'on venait de l'informer par téléphone et qu'il n'avait pas encore vu ce Russe.

— Allons, me dit-il, habillez-vous et venez avec moi. Comme ça, vous pourrez voir les victimes.

Je savais qu'en me rendant au commissariat je courrais le risque d'être identifié par un Turc. Mais comment refuser ? Herr Sack semblait si enthousiaste et pensait vraiment m'être agréable. Je commençai à m'habiller. Soudain, sa mère entra. Il lui expliqua qu'il m'avait proposé d'aller avec lui jusqu'au commissariat. Elle perdit son calme et gronda son fils. A cette heure de la nuit ? Entraîner un jeune garçon comme Herr Ghazarian au poste de police ? Pour voir des hommes assassinés ? N'avait-il pas perdu l'esprit ? Il fallait être fou pour penser que tout le monde aimait voir des cadavres. Elle continua ainsi jusqu'à ce que son fils, penaud, sorte de la chambre. Robert resta avec moi.

Je m'étendis sur le lit, sans réussir à m'endormir. Vers quatre heures, j'entendis Herr Sack rentrer. Il s'attarda près de ma chambre puis s'éloigna. Soulagé, je fermai les yeux. Quand je les rouvris, il était huit heures et demie. On ne m'avait toujours pas arrêté. C'était le 18 avril 1922.

J'essayai de joindre Chahan au téléphone. Une voix inconnue me répondit. L'opérateur m'avait par erreur donné le numéro de Djémal Azmi. Je m'empressai de raccrocher. J'appris ensuite que le téléphone du Turc n'avait pas cessé de sonner. L'opérateur, incapable de bien comprendre mon allemand approximatif, m'avait d'office passé le domicile de l'homme assassiné. Je décidai de ne plus utiliser le téléphone.

Je descendis Uhlandstrasse et me dirigeai vers le quartier qu'habitait Chahan. J'attendis un long moment mais il

Institut Kurde de Paris

demeura invisible. Par des rues latérales, je gagnai l'avenue Kurfürstendamm. J'errai dans ce coin à la recherche d'Aram ou d'un autre de mes camarades. Ce fut en pure perte. De retour chez moi, je vis une grande affiche rouge placardée sur la porte de l'immeuble. Elle racontait l'assassinat et promettait une récompense à toute personne susceptible de donner des renseignements sur les tueurs.

Malgré toutes mes bonnes résolutions de rester calme et d'affronter avec cran les situations dangereuses, l'avis me fit frissonner de peur. Je ne comprenais pas bien l'allemand et craignais de n'avoir pas bien saisi une phrase capitale. Quand Herr Sack rentra, il me la lut lentement et m'en expliqua chaque mot. Je fus un peu soulagé.

L'assassinat des Turcs était devenu le sujet de conversation favori de Herr Sack. Il me raconta que trente étudiants arméniens avaient été interrogés au commissariat. Je lui posai beaucoup de questions. Il m'expliqua que les assassins étaient des hommes grands et costauds et qu'ils n'avaient pas eu grand mal à distancer et semer leurs poursuivants.

Le lendemain matin, j'aperçus Chahan sur l'avenue Kurfürstendamm. On gagna une petite rue où il me félicita. Aram n'avait pas été arrêté. Cette nouvelle me fit un immense plaisir. Je me sentis brusquement beaucoup plus détendu.

Je pensais maintenant aux autres Turcs mentionnés sur notre liste noire. Il faudrait désormais être prudent. J'étais à nouveau plein d'espoir. Je ne dis rien de mes pensées à Chahan. Il était très ennuyé. Il avait lu dans un journal allemand que la police recherchait un reporter américain récemment arrivé à Berlin. Or il venait justement d'Amérique et s'était fait passer pour reporter. Il devait quitter Berlin sans délai. Il avait d'ailleurs déjà acheté son billet de train.

A mon retour à l'appartement, Herr Sack me communi-

Institut Kurde de Paris

qua d'importantes nouvelles. La police avait dressé une liste de suspects et des dizaines de personnes étaient convoquées au commissariat pour un interrogatoire. Mon nom ne figurait pas sur la liste. Je n'étais toujours pas enregistré comme résident étranger et Herr Sack avait égaré les photos qu'il m'avait demandées. En fait, il avait oublié que je n'avais pas rempli cette formalité. Sa distraction, ainsi que mes subterfuges, m'avaient probablement sauvé la vie.

Tous les suspects étaient conduits devant la veuve de Talât, la femme qui avait sauté sur moi. Elle avait déclaré à la police qu'elle serait en mesure d'identifier au moins un des tueurs parce qu'elle l'avait aperçu plusieurs fois dans la rue avant le soir de l'assassinat. En outre, l'homme en question, avant de tirer sur Azmi, lui avait donné un violent coup de poing. Elle était impatiente — trop impatiente — de voir l'assassin arrêté. Elle identifia un Arménien, puis se ravisa et en identifia un autre. Elle recommença ainsi plusieurs fois sans être absolument positive. Elle s'était trompée tant de fois que la police allemande finit par ne plus la prendre au sérieux.

On avait cependant arrêté un étudiant arménien, considéré comme principal suspect. Ce pauvre innocent s'appelait Berberian. Il habitait Leipzig et s'était rendu à Berlin chez un ami pour les vacances de Pâques. Je ne l'avais jamais vu, mais des camarades me dirent qu'il me ressemblait de façon frappante. Cela devait avoir de graves conséquences pour moi. Berberian resta longtemps en prison — environ deux mois — avant de pouvoir retourner à Leipzig poursuivre ses études. Les interrogatoires l'avaient mis à bout de patience. Une fois, comme me le rapporta Herr Sack, il s'était écrié : « Je ne les ai pas tués mais vous me faites honneur en m'attribuant ces meurtres. »

Le 21 avril, à seize heures, Aram refit son apparition.

Institut Kurde de Paris

J'étais installé au café Anglais quand il entra. Il s'approcha de moi avec calme, de son air décidé. On se serra la main discrètement sous la table pour se féliciter. Puis on quitta le café en riant et plaisantant.

— Torcom, me dit-il, quel tumulte cette nuit-là ! Que de hurlements et de cris... Mais qu'ont donc ces gens ? (Il parlait en secouant la tête.) Toute cette agitation simplement parce que deux étrangers ont tué deux autres étrangers !

Je ris avec lui. Alors on se raconta comment on avait réussi à semer nos poursuivants.

— Que pouvais-je faire ? me dit-il avec un sourire. Quand tu es parti, je me suis arrêté pour reprendre mon souffle. Ensuite, j'ai marché *yavach, yavach* (lentement, lentement)... Les gens pensaient que j'avais interrompu ma poursuite... Je haletai et secouai la tête en regardant dans ta direction... On ne m'a rien dit... De toute façon, je n'aurais pas compris... Ils m'ont dépassé. Alors, je suis allé jeter mon Mauser dans un petit jardin autour d'une maison. Je me sentais paisible et j'ai continué de marcher. Puis, je me suis retrouvé devant un commissariat que j'ai dépassé d'un pas nonchalant. Brusquement, j'ai aperçu un policier qui se dirigeait vers moi. Il marchait vite. J'étais certain qu'il venait m'arrêter. Je voulais m'échapper mais j'étais trop fatigué. « Ce qui doit être sera », me suis-je dit. « Si l'on m'arrête, je nierai tout. » Le policier s'est approché et s'est mis à me parler d'une voix précipitée. Je ne comprenais pas un mot de ce qu'il disait. Je suis resté immobile à le regarder. Alors il a fait des gestes avec ses mains. Tu sais ce que voulait ce saligaud ? Du feu !

Aram avait ensuite pris un taxi pour rentrer chez lui.

Le même jour, je rencontrai Hratch, alias Mehmed Ali. Il héla un taxi. Une fois installés dans la voiture, on s'embrassa. Je lui racontai l'assassinat dans le détail. Aucun d'entre nous n'avait parlé à un Arménien, à l'exception de nos camarades conspirateurs. Nous n'avions aucune idée de la façon dont nos compatriotes avaient

Institut turc de Paris

réagi à l'événement. Les Turcs de Berlin, me dit joyeusement Hratch, sont hébétés, inconsolables, plongés dans la plus profonde affliction.

Hratch devait assister à l'enterrement, tout comme Djémal, l'ex-ministre de la Marine, et Enver. Il me recommanda de ne pas sortir ce jour-là. La police avait prévu des mesures extraordinaires pour protéger le cortège funèbre. Hratch me regardait avec amitié et compassion.

— Dans quelques jours, me dit-il, je pars pour Vienne. Je t'y attendrai et nous retournerons ensemble à Constantinople.

Je le quittai, animé de grands espoirs. Pourquoi ne pas profiter de la magnifique occasion que procurait cet enterrement ? En un après-midi, nous pourrions liquider le reste des dirigeants de l'Ittihad. Si Aram était d'accord, il suffirait de rappeler Archag qui se précipiterait à Berlin comme une furie. Aram et moi n'avions plus de revolver, mais Chahan possédait toujours celui d'Archag. Au pire, je pourrais voler celui de Herr Sack.

Rasséréné par ces pensées, je rentrai chez moi. Le soir, j'emmenai Fräulein Bertha au restaurant. Ensuite nous fîmes faire une promenade à Robert. Bertha ne cessait de bavarder et se fâcha même parce que je ne l'écoutais pas. Je la priai de m'excuser, alléguant mes difficultés à comprendre l'allemand. En fait, je ne parvenais pas à détacher mes pensées de ces funérailles. Nous pourrions nous jeter comme une bombe au milieu de tous ces Turcs. Nous pourrions les attaquer à l'appartement d'un des défunts ou encore au cimetière.

A notre retour, je gagnai directement ma chambre. Pour la première fois, j'eus conscience du bruit des trains qui passaient sous mes fenêtres. Les vibrations faisaient trembler la maison. Incapable de dormir, je pris un somnifère, comme il m'arrivait de le faire en période de grande anxiété ou d'extrême fatigue.

Institut Kurde de Paris

Le lendemain, dans la matinée, Aram vint me chercher à l'appartement. Je le lui avais interdit, mais une fois encore il négligeait mes instructions. Herr Sack était heureusement absent lors de ses précédentes visites.

Nous nous dirigeâmes vers le quartier qu'habitaient les Turcs. Nous nous arrêtâmes devant une fleuriste. Il y avait plusieurs couronnes funéraires en vitrine. Je lus quelques noms turcs. C'étaient les préparatifs pour l'enterrement. Je pensai au pauvre Hratch qui non seulement devait assister à la cérémonie, mais avait été choisi pour porter jusqu'à la tombe le cercueil de l'assassin d'enfants arméniens. C'était l'occasion de provoquer d'autres enterrements. Je me tournai vers Aram et lui fis part de mes réflexions. Il fut séduit par mon idée.

— Mais, me dit-il, comment va-t-on pouvoir les approcher ? Hratch dit qu'ils seront entourés de policiers.

— Facile, répliquai-je. (Les couronnes m'avaient donné une inspiration.) On va commander deux magnifiques couronnes que nous apporterons au dernier moment dans la salle mortuaire où seront réunis tous les Turcs. On sortira nos revolvers et on tuera Enver, Djémal, tous ceux qu'on pourra. Qu'ils aient une bonne raison de prendre tous le deuil !

Les yeux d'Aram brillaient, mais il garda le silence. Réfléchissait-il ou hésitait-il ? Je savais qu'il ne voulait pas m'irriter en me contredisant. S'il m'approuvait, il nous faudrait affronter de nouveaux dangers. Il nous serait très difficile de sortir indemnes d'une pareille entreprise. Le souvenir d'Archavir Papazian me revint en mémoire. Mon ami n'aurait pas hésité une minute. Il se serait rué dans la chambre funéraire et n'en serait ressorti qu'après avoir tué tous les hommes inscrits sur notre liste. Si Archavir avait toujours été en vie, je n'aurais pas eu besoin d'autres camarades.

— Ecoute, dis-je à Aram, ne perdons pas de temps. Allons chercher le revolver d'Archag chez Chahan.

Institut Kurde de Paris

On partit trouver Chahan auquel on raconta notre plan. Pour toute réponse, il nous dit qu'il quittait Vienne par le train de quatorze heures.

— Parfait, lui dis-je, tu peux donc nous donner le revolver d'Archag. Si les circonstances le permettent, nous agirons. Aram commandera les couronnes.

Mais il n'y avait plus d'arme. Chahan, qui craignait d'être impliqué dans l'assassinat de Chakir et d'Azmi, avait jeté le revolver d'Archag dans la rivière. On se sépara. Aram me rappela alors qu'il partait deux jours plus tard. Son passeport russe lui permettait de quitter l'Allemagne à tout moment, sans difficulté.

A nouveau, je devrai assumer seul la responsabilité de l'entreprise. J'entrai au café Anglais et bus quelques verres de cognac pour m'aider à réfléchir. J'avais deux motifs d'inquiétude. Tout d'abord, il était clair que mes camarades présents à Berlin n'étaient pas disposés à soutenir de gaieté de cœur d'autres actions terroristes. Je comprenais leurs sentiments. Je rêvais moi aussi d'un avenir agréable et sûr. En quittant le pays maintenant — à condition toutefois que la chance continue de nous sourire pendant quelques mois encore — nous aurions assez de souvenirs dans lesquels nous complaire le reste de notre vie. Mais je savais que si certains de nos camarades disparus, des hommes comme Nicol Douman, Rostom ou mon bien-aimé Tchilingirzi Archavir, s'étaient trouvés à Berlin, ils auraient choisi de risquer encore leur vie pour liquider Djémal et Enver, deux des principaux auteurs du génocide des Arméniens. Et ils auraient eu raison. J'étais fermement convaincu que ni la police allemande ni la police turque n'auraient pu empêcher Archavir Papazian d'agir. Il n'avait jamais considéré sa vie comme un bien à préserver. Il en avait littéralement fait don à sa nation.

J'étais également très préoccupé par le tollé que les assassinats provoquaient dans la presse. Tous les jours, on y trouvait des comptes rendus détaillés des interroga-

Institut kurde de Paris

toires subis par des étudiants arméniens. La police, pressée de retrouver les tueurs, procédait à des arrestations en masse. Après avoir renvoyé Berberian à Leipzig, elle l'avait rappelé à Berlin. C'est alors que Herr Sack me fit part d'une nouvelle très alarmante. Les services secrets turcs envoyaient des hommes de Constantinople pour collaborer avec la police allemande. Ils devaient apporter une photo de « Berberian » dont le signalement venait de leur être communiqué. Herr Sack ajouta que le Berberian en question avait un lourd dossier. Je dus faire un gros effort pour maîtriser mon anxiété et plaisanter avec mon propriétaire.

Mes craintes redoublèrent le lendemain quand j'allai voir Aram. Il s'apprêtait à quitter Berlin. Nous avions peu de temps pour parler. Comme il ne lui restait pas beaucoup d'argent, il me demanda d'aller chercher son nouveau costume. La presse, par la suite, devait beaucoup parler de ce costume commandé par un mystérieux « Russe ». Chahan venait de partir. Hratch était accaparé par ses Turcs mais projetait de quitter l'Allemagne le plus tôt possible. Je me retrouvais donc seul à Berlin et sans arme.

J'accompagnai Aram à la gare et rentrai chez moi. J'étais à nouveau pris d'angoisse. J'avais la certitude que la photo de ce « Berberian » était celle que mon « vieil ami » Echref avait trouvée chez moi. Je ne pouvais même pas aller au commissariat remplir les formalités requises pour sortir d'Allemagne. La veuve de Talât était peut-être toujours disposée à procéder à de nouvelles identifications.

Peu m'importait de risquer ma vie pour une autre mission. Mais l'inactivité me rongeait. Quelle stupidité de se faire piéger comme un lapin pour des papiers qui n'étaient pas en règle !

Chahan m'avait dit de contacter Libarid Nazariantz, notre représentant en Allemagne, et le professeur Zorian,

Institut Kurde de Paris

si j'avais besoin d'aide pour quitter le pays. Le lendemain, j'allai trouver Libarid. Il avait préparé du thé qu'il servit sur une petite table.

— Je suis si heureux que vous soyez venu, me dit-il. Mikael sera là dans un instant.

J'avais rencontré Mikael Varantian, l'ex-ambassadeur d'Arménie en Italie, quelques jours plus tôt au coin de l'avenue Kurfürstendamm. Il m'avait embrassé puis m'avait dit d'un ton taquin :

— J'espère que tu mourras avant moi pour que je puisse écrire ta notice nécrologique.

Je dis à Libarid qu'il me fallait quitter le pays le plus vite possible, avant que les agents turcs n'arrivent à Berlin avec ma photo. Je lui racontai que je ne m'étais pas fait enregistrer à la police. Il me répondit qu'il serait malvenu, et dangereux, pour un homme dans sa position d'être mêlé à l'affaire à ce moment critique. J'approuvai. Varantian arriva alors que je m'apprêtais à partir. Il me suggéra d'aller voir Zorian. Le jour même j'allai trouver celui-ci et lui racontai toute mon histoire.

— Ah ! s'écria-t-il en levant les bras d'un air effaré. Que puis-je faire ? Nous sommes tous pris dans un étau. Mais je peux vous héberger pendant quelques mois. Personne ne me soupçonne.

Je lui dis que j'apporterais mes affaires chez lui, ce que je fis le soir même et le lendemain matin, profitant d'une absence de tous les Sack.

Avant son départ pour Vienne, j'avais demandé à Aram de m'envoyer un télégramme chez les Sack m'informant que mon oncle était gravement malade et que je devais rentrer sur-le-champ en Roumanie où comme je leur avais fait croire était établie ma famille. Mon objectif était de lui montrer le télégramme et de lui demander de m'aider à quitter l'Allemagne au plus tôt.

Institut Kurde de Paris

Deux jours passèrent. Toujours aucun télégramme. Connaissant la négligence d'Aram, je m'empressai d'écrire à cet ami qui habitait Vienne et m'avait fait suivre le courrier de Gaiané. Par retour, je reçus le message suivant : « ONCLE MOURANT. REVIENS IMMÉDIATEMENT POUR RÉGLER SUCCESSION. »

Le télégramme arriva en fin d'après-midi. Herr Sack le lut et pâlit. Puis, se tournant vers moi, il m'annonça la nouvelle, le visage grave. Je pris un air bouleversé, comme si j'étais au bord des larmes. Je lui demandai plusieurs fois ce que je devais faire. Je le priai de ne pas me laisser partir seul et même de m'accompagner, ajoutant que je prendrais à ma charge tous les frais du voyage. Je lui dis que je me sentais incapable de me débrouiller tout seul, que j'avais besoin d'un ami et qu'il était le seul à pouvoir m'aider.

Herr Sack étudia la question avec sa mère. Il était retenu par cette affaire d'assassinat. Les Turcs attendaient l'arrivée de l'imam — prêtre musulman — et les obsèques étaient prévues pour le lendemain. Herr Sack ne cessait de passer des coups de téléphone. Je m'étais déchargé du problème sur lui. Il essaya de me réconforter et promit de faire son possible pour régler cette histoire de passeport.

J'étais tellement anxieux que je ne pouvais rien avaler. Mais il n'était plus nécessaire de faire disparaître mes repas. La famille Sack s'attendait à me voir dans un état pareil.

Le lendemain matin, j'approchai Herr Sack avec inquiétude.

— Oh, oui, me dit-il, donnez-moi votre passeport.

Je courus dans ma chambre et lui rapportai mes papiers.

Il me remit une carte de visite sur laquelle il avait inscrit le nom d'un certain Schmidt et me dit d'aller trouver sans délai ce monsieur au commissariat central, muni de

Institut Kurde de Paris

mon passeport. Cette idée ne me plaisait pas, mais je ne pus refuser.

— Je suis très occupé, ajouta le pauvre garçon d'un air malheureux et épuisé. Allez-y, il arrangera tout.

Je sautai dans un taxi et me rendis au commissariat. Devant l'immeuble, j'aperçus une légion d'inspecteurs et d'agents. Je sortis du taxi et décidai de marcher un peu avant d'appeler une autre voiture et de rentrer chez moi. Puis, je changeai d'avis. En pénétrant dans le commissariat, je tremblais de la tête aux pieds. J'interrogeai plusieurs personnes dans mon allemand sommaire et finis par trouver l'homme que je cherchais dans une immense salle. D'autres personnes attendaient. Je lui remis la carte de Herr Sack et mon passeport.

Herr Schmidt leur jeta un coup d'œil et prononça quelques mots qui signifiaient sans doute : passeport arménien. Puis il me regarda. Mais au lieu de tamponner mes papiers, il les posa sur le côté de son bureau. Allait-il parler de mon cas avec des collègues ? Pendant une seconde, je pensai à m'enfuir en abandonnant mon passeport. Puis, me ravisant, j'allai m'asseoir. J'étais sur des charbons ardents. Je notai que Herr Schmidt expédiait les affaires des autres. Il ne me regardait même pas. J'attendis un moment. La file était interminable. Finalement, je pris une décision. Quand Herr Schmidt quitta un instant la pièce, j'attrapai mon passeport et partis.

Je rentrai directement chez moi pour raconter mon histoire à Herr Sack. Il venait de partir pour Leipzig, sans doute pour enquêter sur l'affaire Berberian. Le soir, sa sœur Bertha me demanda de l'emmener au cinéma. J'acceptai. En sortant, j'aurais été incapable de raconter le film que je venais de voir. Nous allâmes ensuite au café Anglais. Je bus quelques verres de cognac. L'effet de l'alcool et l'orchestre me firent oublier mes ennuis. Comme Bertha voulait entendre quelques airs de son choix, je glissai quelques billets dans une enveloppe pour

Institut Lumière de Paris

le chef d'orchestre. Puis, on rentra. Incapable de dormir, je passai la nuit à m'agiter dans mon lit.

Le lendemain, je fis faire une promenade à Robert. Désormais, chaque fois que je revenais à l'appartement, j'observais l'entrée de l'immeuble pour voir qui entrait ou sortait. Je devenais morose et soupçonneux. J'avais d'affreux pressentiments.

Je fis une autre visite à Zorian. Il fut étonné de me savoir toujours en Allemagne, car, me dit-il, la situation devenait très dangereuse. J'en avais parfaitement conscience. Je lui donnai cinquante dollars et le priai de les changer en marks pour moi. J'arpentai son appartement en attendant son retour. Puis, muni de ces marks, je gagnai le café Anglais. Ma sécurité me semblait plus menacée qu'au soir des assassinats. J'ignorais dans quel état d'esprit serait Herr Sack à son retour de Leipzig. Il avait peut-être déjà vu la photo apportée à Berlin par les policiers turcs..

Agité et morose, je retournai chez moi. Herr Sack était rentré. Il était pâle et fatigué, comme moi.

— Vous êtes encore là ? me dit-il.

— Je vous attendais. Nous devions partir ensemble.

— Oh ! Ce n'est pas possible, je suis tellement occupé ces temps-ci, surtout en ce moment.

Secouant tristement la tête, je sortis une liasse de marks et les donnai à sa mère comme avance pour trois mois de pension. Je la priai de me garder la chambre, lui expliquant que je reviendrais et que je désirais habiter chez eux.

Herr Sack fit allusion à mon passeport. Alors sa mère se tourna vers lui, l'air irrité, et lui reprocha de ne pas prendre davantage soin de moi. Le lendemain, un autre télégramme arriva : « ONCLE TRÈS GRAVEMENT MALADE. POURQUOI CE RETARD ? » Malgré ses nombreuses occupations, ce second télégramme finit par décider Herr Sack.

— Allons-y, me dit-il.

Institut Kurde de Paris

Je lui donnai deux cents marks pour le taxi. Peu après, nous étions au commissariat central.

J'attendis dans les couloirs tandis qu'il passait rapidement d'un bureau à l'autre avec mon passeport. Il apposa lui-même les tampons. Maintenant, il me serait facile d'obtenir un visa. Enfin, j'étais libéré d'un énorme poids.

A notre retour, j'invitai la famille Sack au complet dans une brasserie. Je leur répétai encore une fois que je reviendrais dès que possible. A nouveau, je priai Herr Sack de m'accompagner, ajoutant que sa mère ou sa sœur accepterait peut-être de le faire à sa place.

— Je suis très occupé en ce moment, me répondit-il. Je dois retourner à Leipzig pour collaborer avec les hommes qui arrivent de Constantinople. Il m'est impossible de vous accompagner. Puis, d'un air navré, il ajouta : Attendez-moi au moins deux jours. Nous verrons alors ce que l'on peut faire.

En rentrant à l'appartement, il reçut un coup de téléphone. Il parla longuement. Quand il eut raccroché, il nous informa qu'il devait sortir. Mon inquiétude augmenta. Je quittai la maison peu après lui et errai dans le quartier en attendant son retour. Je l'aperçus enfin et m'approchai de lui.

— Que faites-vous dehors à cette heure de la nuit ?

— Je me promenais. Mais pourquoi êtes-vous sorti ? Qu'avez-vous fait ?

— Demain, je dois me rendre à Leipzig.

Je fus ravi d'apprendre qu'il allait s'absenter pour quelques jours. Avant son départ, nous allâmes dans un café où je lui parlai de mes plans d'avenir. Je lui dis que je voulais transférer mon héritage en Allemagne. Une fois établi, j'avais l'intention de me lancer dans les affaires et j'aurais besoin d'un ami de confiance, comme lui. Mes projets d'acheter des boutiques et d'autres biens immobiliers l'enthousiasmèrent. Nous nous quittâmes en excellents termes.

Institut Kurde de Paris

Après son départ, je m'attardai un moment avec Bertha. Puis j'allai voir Zorian qui décida de m'accompagner le lendemain à l'ambassade d'Autriche pour obtenir un visa.

Je rentrai, l'âme en paix. Robert courut vers moi ; je lui lançai un chocolat qu'il dédaigna. Je l'emmenai promener et, au retour, lui achetai de la viande. J'aimais beaucoup ces promenades avec le chien, mais, depuis quelques jours, je redoutais de quitter l'appartement. Je craignais qu'un message n'arrive pendant mon absence ou qu'il se produise un événement nécessitant d'agir au plus vite. Je ne pouvais pourtant pas rester toute la journée enfermé à rôder autour de la famille Sack. Ce soir-là, j'emmenai Bertha au cinéma.

A huit heures, le lendemain, on sonna à la porte. J'étais déjà habillé et me précipitai pour ouvrir. Un coursier me tendit un télégramme adressé à Frau Sack. Je décidai de le garder pour le lire. Malheureusement, Frau Sack avait également entendu le coup de sonnette. Maudissant ma malchance, je lui remis le pli. Je m'éloignai tout en l'observant discrètement tandis qu'elle lisait. Il me sembla qu'elle prenait un air contrarié. Le cœur palpitant, je regagnai ma chambre et m'assis sur mon lit. Un instant plus tard, ma propriétaire entra. Elle jeta un regard circulaire à la pièce.

— Quand partez-vous ? me demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. Je pensais attendre Herr Sack.

L'aspect de ma chambre n'avait pas changé. J'avais laissé quelques livres et valises à leur place habituelle, mais presque toutes mes affaires se trouvaient maintenant chez Zorian.

— Il rentrera demain après-midi. Il aimerait que vous l'attendiez.

Elle me regardait fixement. Cette femme, d'ordinaire gaie et pleine d'entrain, avait maintenant l'air grave. C'était aussi la première fois qu'elle pénétrait dans ma chambre sans frapper. Je la regardai aimablement.

Institut kurde de Paris

— Avec joie, je tiens à l'attendre. Voulez-vous que nous déjeunions ensemble aujourd'hui ?

— Avec plaisir, répondit-elle et elle sortit.

J'obtins mon visa dans l'après-midi et décidai de prendre le train de dix heures le jour suivant.

Le lendemain, 8 mai, je me réveillai de bonne heure. Après ces trente et un jours éprouvants que je venais de vivre à Berlin depuis l'assassinat, j'étais presque hors de danger. Robert gratta à ma porte. Je le fis entrer, le caressai et lui donnai quelques chocolats. Mon billet de train se trouvait dans ma poche. Je laissai livres et valises et quittai l'appartement.

Il était encore tôt. Après une promenade dans les Jardins zoologiques, je décidai de retourner à l'appartement. Je me dirigeais tranquillement vers l'immeuble lorsque je vis deux policiers y pénétrer. Leur présence n'avait rien d'extraordinaire. Ils venaient sans doute chercher Herr Sack, le croyant de retour. Ils n'allaient sûrement pas s'éterniser. Je surveillai l'immeuble de loin. Dix minutes s'écoulèrent. Ils ne ressortaient toujours pas. Me fiant à mon instinct, je me précipitai chez Zorian, pris mes affaires et partis à toute allure à la gare. Je portais ma chemise blanche, mon talisman.

Le camarade Varantian, que j'avais informé de mon départ, se trouvait à la gare. Il se préparait à gagner Paris. On se fit de rapides adieux. Il était impatient de me voir dans le train.

— Voilà ton train, me dit-il. Ne regarde pas trop les filles !

Je sautai dans le wagon.

Le train avait quitté Berlin et roulait maintenant à grande vitesse. J'aurais voulu qu'il fût encore plus rapide pour échapper au danger qui me menaçait. Après avoir accompli un acte terroriste, on devient un peu couard. On semble perdre cette maîtrise de soi qu'on s'était jusque-là

Institut Kurde de Paris

imposée. On devient extrêmement méfiant et on croit sa sécurité menacée à chaque instant. Par moments, j'avais la sensation que mes veines se vidaient de leur sang. Avant l'assassinat, j'étais plein d'énergie et ne me préoccupais que d'accomplir ma mission, alors que maintenant toute énergie semblait m'avoir abandonné. Le train filait à vive allure mais j'aurais voulu avoir des ailes pour le devancer.

Je tenais un journal devant mes yeux mais n'en voyais pas une ligne. Je pensais à la frontière qu'il fallait encore franchir, et à la famille Sack. Les policiers devaient toujours attendre. Frau Sack leur avait sans doute assuré que j'allais bientôt rentrer. Puis ce serait le retour de son fils. Ensemble, ils iraient examiner mes affaires dans ma chambre : le rasoir, la bouteille de lotion à moitié pleine, la valise sous le lit.

Je me levai et commençai à fumer cigarette sur cigarette. Si la famille Sack ou la police soupçonnait mon départ et agissait vite, je risquais d'être retenu à la frontière. L'incertitude me minait. Le train s'arrêta. Un homme, en chapeau melon, une cigarette aux lèvres, monta. Il me regarda. J'eus l'impression qu'il me portait un intérêt excessif pour un passager ordinaire. C'était peut-être un inspecteur. Pendant près d'une heure, j'endurai cette nouvelle torture. Puis l'homme descendit.

Le train arriva enfin à la frontière. Jetant ma cigarette et affectant un air calme, je pris place au bout de la file, mon passeport à la main. Les douaniers étaient expéditifs. Il examinèrent mes bagages et mes papiers à la hâte, tamponnèrent mon passeport et me firent signe de passer. J'étais sauvé.

Je pris un train pour Vienne et montai directement dans le wagon-restaurant où j'engloutis un énorme repas. J'avais l'impression de me réveiller après un horrible cauchemar. La sueur séchait sur ma peau. Je me sentais apaisé et tout guilleret.

Institut Kurde de Paris

Pauvre Herr Sack ! S'il avait vu la photo de « Berberian » à Leipzig, quelles devaient être ses pensées ? La police turque ne manquerait pas de me présenter comme une espèce de monstre. La famille Sack la croirait-elle ? Penserait-elle du mal de moi ? J'espérais sincèrement que l'emploi de Herr Sack ne serait pas compromis. Je m'étais beaucoup attaché à toute sa famille. Pour accomplir mes missions, j'avais été contraint d'utiliser des gens honnêtes, des gens que je respectais et appréciais. Je me rappelais Maria et Helena. Je m'étais même retourné contre les camarades M. et Seto quand j'avais compris qu'ils menaçaient ma mission, et j'avais décidé qu'il fallait renvoyer à Vienne le bon et courageux Archag.

Tandis que le train filait vers Vienne, je réfléchissais objectivement à tout cela. Mon seul regret, c'était d'avoir laissé en vie Enver et Djémal Pacha.

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

13.

Embuscade en Bulgarie

A mon arrivée à Vienne, je m'installai dans un hôtel puis allai rendre visite à cet ami qui m'avait envoyé les faux télégrammes à Berlin. Je le trouvai dans un café. Dès qu'il me vit, il courut vers moi et me serra joyeusement dans ses bras. Il avait vu Aram et, depuis des jours, redoutant mon arrestation, lisait avec inquiétude la presse autrichienne et allemande.

Comme je n'avais pas d'argent autrichien, je le priai de me prêter deux cents kronen. Quel garçon merveilleux ! Il avait peu d'argent sur lui, sa maigre pension n'étant toujours pas arrivée de Constantinople. Pourtant, il n'avait pas touché aux billets turcs et aux lires italiennes que je lui avais confiés avant de me rendre à Berlin. J'étais furieux qu'il n'eût pas utilisé cet argent dont il avait besoin. Il m'emmena chez lui où il me rendit mon portefeuille et me remit quelques lettres de Gaiané. Après avoir changé un peu d'argent, nous entrâmes dans le meilleur restaurant de la ville où nous engloutîmes un copieux repas.

Je passai la nuit chez lui. Nous avions beaucoup de choses à nous raconter. Il voulut tout savoir sur l'assassinat et sur la vie que j'avais menée ensuite. Ce fut le premier à qui je relatai toute l'histoire.

Il m'informa qu'Aram et Archag étaient partis pour la Bulgarie. Hratch, à son arrivée à Vienne, s'était fait hospi-

Institut Kurde de Paris

taliser pour subir une petite intervention. J'allai lui rendre visite le lendemain et acceptai de l'attendre pour gagner la Bulgarie.

Mon ami et moi lisions les journaux de Berlin avec avidité. La police secrète turque venait d'arriver et travaillait jour et nuit avec les Allemands. En première page, je vis une autre nouvelle importante. Un tailleur avait informé la police qu'un mois avant l'assassinat, un étranger qui ressemblait à un Russe était venu lui commander un costume. Pour lui permettre de prendre ses mesures, l'étranger avait retiré sa veste et le tailleur avait aperçu un grand Mauser dans un étui de cuir attaché à sa poitrine. Sur le moment, le tailleur n'avait pas prêté attention à ce détail, car le Russe était accompagné par un Allemand bien connu de lui (le nom de celui-ci n'était pas mentionné dans le journal). Mais la photo d'un Mauser retrouvé dans un jardin après l'assassinat lui avait remis l'incident en mémoire et il s'était empressé d'aller raconter son histoire à la police. Personne n'était venu réclamer le costume qui était à moitié payé.

La police était sur nos traces, mais un peu tard. Quelle imprudence de la part d'Aram ! Même si Herr Sack n'avait pas vu la photo que les Turcs avaient apportée (c'était en fait fort peu probable), cet incident aurait suffi à le conduire jusqu'à moi. Avec mon ami, je courus jusqu'à l'hôpital pour montrer l'article à Hratch. Il en resta abasourdi.

Le 1er juin 1922, Hratch étant rétabli, je partais avec lui pour la Bulgarie. Décidé à retourner à Constantinople, j'avais demandé au consulat arménien de me procurer un nouveau passeport. Hratch me quitta à Philibe et je continuai le voyage jusqu'à la station balnéaire de Varna pour m'y reposer quelques jours. Varna était une ville superbe avec une magnifique plage, c'était un lieu de séjour très fréquenté par les Bulgares et les touristes des pays voisins.

Institut Kurde de Paris

Je me rendis à l'hôtel des Balkans. C'était la pleine saison. L'hôtel était complet. On me proposa de partager une chambre à deux lits avec un marchand turc. Tout en m'installant, j'échangeai quelques mots avec lui. Je lui expliquai que j'étais étudiant et que je venais d'arriver de Vienne. Il me dit qu'il était dans les affaires. Après m'être rasé et lavé, je me rendis dans un café voisin.

Un orchestre jouait des airs joyeux. Les gens chantaient. Je bus plusieurs verres de cognac. Tout le monde était un peu excité. Je me sentais d'humeur joyeuse et sans souci. Je partageais la gaieté générale.

Détendu et un peu gris, je fus pris au dépourvu quand un homme en civil s'approcha de moi. Je posai mon verre de cognac et le regardai. Il se pencha et se présenta comme un agent des services secrets. Il me pria de l'accompagner au commissariat pour répondre à quelques questions.

Je fus saisi de frayeur. Je venais d'arriver en Bulgarie. Je n'avais commis aucun crime ni enfreint aucune loi. Que pouvait bien vouloir de moi la police bulgare ? J'étudiai le visage de l'homme. Sa façon de m'aborder était désagréable et suspecte. Il me faisait penser à un Turc. Les Turcs avaient la spécialité d'inviter les gens à les suivre « pour répondre à quelques questions ». N'avaient-ils pas fait ce genre d'invitation à des milliers de nos compatriotes à Constantinople ? Rares étaient ceux qui en étaient revenus. Je me rappelai alors que je portais le revolver de Hratch.

Quatre autres hommes en civil s'approchèrent de ma table. Tout devint alors très clair. Les Turcs s'apprêtaient à me kidnapper.

— Un instant, leur dis-je. Laissez-moi finir mon verre et payer.

Je jetai un regard circulaire dans l'espoir d'apercevoir un policier bulgare ou un visage arménien. Pas de chance. Pour tous les clients, j'étais un inconnu.

Institut Kurde de Paris

Je me levai, tournai le dos à la scène et m'écriai :

— Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? Montrez-moi vos plaques d'identité.

— Nous appartenons à la police bulgare, répondirent-ils en chœur.

S'ils parvenaient à me capturer, je me retrouverais dès le lendemain en Anatolie. Ils avaient l'air résolu. J'avais fui le danger et voilà qu'il resurgissait en Bulgarie.

L'orchestre du café chantant jouait avec entrain. Un clown s'exhibait sur la scène. La salle croulait sous les rires. Personne ne faisait attention à nous. Un des hommes voulut m'attraper. Je me dégageai, sortis mon revolver et bousculai l'individu si violemment qu'il s'étala par terre. Alors je criai :

— Levez les mains en l'air ou je vous descends comme des chiens !

Instantanément, les rires cessèrent. Les clients se tournèrent vers nous, l'air ahuri. Je me rapprochai du groupe des chanteurs qui venaient d'entrer en scène et appelai en hurlant le patron du café. Dès qu'il arriva, je le priai de prévenir la police parce que ces hommes, les bras en l'air, étaient des voleurs turcs.

Un agent entra. Je lui demandai d'envoyer chercher l'inspecteur en chef. La musique et le bruit avaient cessé. Nous étions le point de mire du café. L'inspecteur arriva, suivi de plusieurs agents.

Tout de suite, je lui tendis mon revolver. Il me regarda d'un air surpris. Puis il se tourna vers les cinq Turcs et leur demanda ce qui se passait. Les Turcs avaient préparé une histoire. Ils demandèrent à l'inspecteur de quitter le café. On se retrouva tous dans ma chambre d'hôtel. Alors seulement les Turcs se décidèrent à montrer leurs papiers d'identité. Ils appartenaient effectivement aux services secrets turcs.

— Très bien, leur dit le Bulgare, mais que voulez-vous de ce garçon ?

Institut Kurde de Paris

— C'est très important, dit l'un d'eux. Nous devons le ramener à Constantinople. Il y a deux jours, il a commis un gros cambriolage de nuit... Il a volé cent mille livres, blessé par balle un millionnaire et tué son garde du corps. Le millionnaire est à l'hôpital, mourant. Il prétend connaître personnellement son agresseur. Nous devons ramener ce garçon à Constantinople pour vérifier son identité. S'il n'est pas coupable, nous le relâcherons, naturellement.

L'inspecteur voulut voir mon passeport. Je lui expliquai qu'il était au consulat arménien. Alors, ils ouvrirent ma valise et découvrirent, dans le compartiment secret, le poignard que j'avais pris à Archag à Berlin et beaucoup d'argent : cinq cents livres turques, cinq mille lires italiennes et une liasse de leva bulgares. Ils trouvèrent également des plans de Rome, de Berlin, et de Vienne, autant de pièces à conviction.

— Quel est votre nom ? me demanda le Bulgare.

— Souren, répondis-je.

— Non, non, s'écrièrent les Turcs. Il s'appelle Archag, Archag le diabolique, le sanguinaire Archag. Il a d'autres noms effrayants. Vous n'avez donc pas vu ? Il allait tous nous tuer. Confiez-le-nous. Nous avons des papiers officiels. Tenez, voilà une décharge.

L'inspecteur bulgare me regarda. Cette histoire ne lui plaisait pas du tout.

— Je n'ai pas le choix, me dit-il. Je dois les laisser vous emmener. Vous dites que vous venez de Vienne, mais vous n'avez ni passeport ni preuve. Vous dites aussi que vous êtes étudiant. Si cela est vrai, pourquoi avez-vous tant d'argent ? Pourquoi portez-vous un revolver et un poignard ? Je suis désolé mais je dois vous livrer à eux.

Les Turcs murmuraient entre eux, la mine réjouie. Ils étaient prêts à m'entraîner et se retenaient de m'empoigner. Une fois en Anatolie, je disparaîtrais à jamais. Leur impatience et leur nervosité égalaient ma détermination à leur échapper.

Institut Kurde de Paris

— Si cette histoire de cambriolage est fausse, reprit le Bulgare d'une voix désespérée, qu'est-ce que la police turque peut bien vouloir de vous ? Pourquoi enverrait-elle cinq de ses hommes en Bulgarie, aussi loin ?

— Ont-ils accompli les formalités d'usage ? Ils doivent obtenir du ministère de l'Intérieur l'autorisation de m'emmener à Constantinople. Avez-vous vu leurs papiers ? Sont-ils en règle ?

Je lançai ces questions d'une voix précipitée.

— Ce type cherche à gagner du temps, coupa un Turc. Il sait que le seul témoin est mourant. Il a déjà utilisé ce stratagème. Vous ne pouvez pas savoir combien il est rusé. Il en sait long, croyez-moi. Mais il ne peut tromper un haut fonctionnaire bulgare comme vous. Vous avez déjà vu des criminels de sa trempe.

— C'est juste, répondit l'inspecteur. Je suis d'accord avec eux. De toute façon, si vous n'êtes pas coupable, ils vous relâcheront.

— Très bien, mais d'abord allons chercher mon passeport au consulat arménien. Qu'au moins un Arménien soit informé de ma situation.

— Le temps presse, fit l'un des Turcs.

J'étais perdu. L'inspecteur était devenu tout à fait docile. Les Turcs l'avaient convaincu de leur bonne foi. De temps à autre, ils le prenaient à part et lui parlaient à voix basse. Ils lui promettaient certainement une grosse récompense.

Brusquement, le patron de l'hôtel entra. Il venait réclamer le prix de la chambre. Il était deux heures du matin. Jusque-là, le Turc qui partageait la chambre avec moi avait écouté la discussion en silence, l'air hébété. Dès qu'il aperçut le patron, il s'écria :

— Frère, dois-je passer la nuit avec cette calamité ?

Mais le patron ne se souciait que de récupérer l'argent que je lui devais.

Institut Kurde de Paris

— Au matin, dit l'un des agents secrets au marchand, on vous aura coupé la tête.

Cette remarque m'irrita plus encore que tout ce que j'avais entendu jusque-là. Je fis un effort pour me retenir de gifler cet agent turc plein d'insolence. Ce n'était vraiment pas le moment de perdre mon calme. Une douzaine de policiers — turcs et bulgares — m'entouraient et une foule de badauds s'étaient rassemblés sous les fenêtres de l'hôtel. Ils sentaient qu'il se passait un événement inhabituel. Je voulus courir à la fenêtre pour regarder cette mer de visages. J'espérais apercevoir un Arménien auquel je pourrais donner un message... Un Turc m'agrippa le bras.

— Tu espères sauter par la fenêtre, hein ? me dit-il. Mais on a besoin de toi pour retrouver les cent mille livres.

Je regardai l'inspecteur d'un air désespéré.

— Ainsi, vous allez les laisser m'emmener ?

Le Bulgare haussa les épaules. Il me dit qu'il n'avait pas le choix. Tout était en règle.

— Demain, j'enverrai ces papiers au ministère, ajouta-t-il.

— Mais on ne peut pas m'emmener en pleine nuit, repris-je. Ce n'est pas légal. Tous les bureaux sont fermés. Je ne peux même pas vous montrer mes papiers. Les Turcs l'ont fait exprès. Ils ont attendu cette heure tardive pour vous forcer la main. Mais, croyez-moi, si vous me livrez à eux cette nuit, demain, quand vous comprendrez ce que vous avez fait, vous vous en mordrez les doigts car il sera trop tard pour réparer.

Mes paroles eurent un certain effet sur le Bulgare. Les Turcs avaient l'air ennuyé. L'un d'entre eux dit :

— Nous n'avons pas le temps d'attendre, monsieur le commissaire. Nous devons le ramener à Constantinople par avion. Le témoin est en train de mourir.

L'inspecteur céda.

Institut Kurde de Paris

— Je ne peux rien faire, dit-il, je dois les laisser vous emmener.

Dès qu'il eut prononcé ces mots, un des Turcs s'approcha de moi avec des menottes. Pris de panique, je suppliai le Bulgare de m'accorder cinq minutes d'entretien privé. C'était un homme accommodant ; il accepta.

Il se dirigea vers un coin de la pièce. Je m'apprêtais à le suivre quand un des Turcs, incapable de maîtriser plus longtemps sa sauvagerie, m'agrippa le bras et essaya de m'entraîner.

— Ça suffit, hurla-t-il. Maintenant, nous partons.

D'une secousse je me libérai et lui criai :

— Je refuse de répondre à un chien de votre espèce. C'est à l'inspecteur que je veux parler.

— Cessez de raconter des idioties ! s'écria un autre Turc. Donnez-le-moi, je vais m'en occuper.

Par bonheur, l'inspecteur bulgare réagit comme si ces mots désobligeants s'adressaient à lui. Les Turcs essayèrent d'arranger la situation. Ils exprimèrent leurs regrets et assurèrent le Bulgare que le terme « d'idioties » ne se rapportait pas à ses propos. En vain. L'inspecteur, furieux, répliqua :

— Pourquoi avez-vous peur d'un entretien privé ? Cela fait une heure que je vous écoute. Dans cinq minutes, vous pourrez partir.

Il me prit alors dans un coin et me conseilla de lui dire la vérité. Il ne me restait plus qu'une carte à jouer. Je décidai de m'en servir. Les Bulgares avaient également souffert par la faute des Turcs. Ils avaient leur fierté nationale.

— Monsieur, lui dis-je, je suis un assassin politique.

Alors, le plus brièvement possible, je lui résumai les événements qui avaient eu lieu à Rome et à Berlin et lui expliquai le rôle que j'avais joué.

— Je ne sais pas comment ces Turcs m'ont retrouvé, mais si vous fouillez leurs poches, vous y trouverez certai-

Institut Kurde de Paris

nement ma photo et peut-être même la gazette officielle de la police, avec quelques articles me concernant. L'organisation révolutionnaire à laquelle j'appartiens se bat pour l'indépendance de son pays, comme vous l'avez fait pour la vôtre, aux côtés de vos frères de Macédoine. Et vous avez réussi à libérer votre pays du joug turc.

Ensuite, je lui parlai d'un marchand arménien qui était venu s'établir en Bulgarie. C'était un membre du Dachnak. Je dis au Bulgare que cet Arménien s'occupait de régler mes problèmes de passeport au consulat et lui demandai de prendre contact avec lui pour vérifier mes déclarations.

— Ecoutez, lui murmurai-je. Regardez les Turcs. Vous voyez, maintenant, ils ne sont plus aussi pressés de m'emmener. Ils ont deviné que je vous disais la vérité.

L'inspecteur me fixa quelques secondes puis sourit.

— Monsieur l'inspecteur, repris-je, je voudrais vous confier mon argent. Je vous demande seulement de laisser un ou deux agents ici. Demain matin, j'irai au consulat avec eux. Alors tout sera éclairci.

Il se trouva que le Bulgare était un ami intime de notre camarade installé en Bulgarie. Celui-ci était alors président du Comité central de la Fédération révolutionnaire arménienne dans ce pays. Je sentis que j'avais gain de cause. L'inspecteur se tourna vers les Turcs et leur dit :

— Dans deux heures, il fera jour. Je ne peux prendre aucune responsabilité dans cette affaire. Nous allons tous attendre ici. Ensuite, nous irons ensemble au commissariat central. Ce garçon connaît un Arménien dans la ville. Nous le convoquerons pour vérifier cette histoire de passeport. C'est au ministère de décider s'il faut vous remettre ce garçon ou non. C'est tout ce que je peux faire.

Il parla d'une voix si ferme que les Turcs se tournèrent vers moi en serrant les poings de rage et en marmonnant des insultes.

— Ils peuvent nous prendre de vitesse, murmurai-je à

Institut kurde de Paris

l'inspecteur. Ils sont si nombreux. Ils ont aussi des gens en bas. Il faut être prudent.

Le Bulgare ordonna immédiatement à deux des soldats qui l'avaient accompagné de fixer leur baïonnette à leur fusil et de ne laisser entrer personne dans la chambre. Les soldats se mirent au garde-à-vous.

— On nous avait prévenus que vous étiez habile, me dit l'un des Turcs. Mais nous verrons bien ce qui se passera demain.

J'examinai attentivement leur visage.

— Vous m'avez fait passer pour un voleur et un assassin, leur dis-je, mais faites attention. N'essayez jamais de m'affronter en Bulgarie ou ailleurs. Et, pointant mon doigt vers le Turc qui m'avait agrippé pour me passer les menottes, j'ajoutai : Vous particulièrement... A propos, repris-je en riant, qu'est-il arrivé à Echref Effendi ? Où est-il ? Quelque part à m'attendre ? Je devais peut-être le rencontrer ce soir, si votre plan avait réussi.

Rouges de fureur, les Turcs sortirent précipitamment de la chambre. Mon voisin de lit était terrifié. Il voulut que je quitte la pièce, décrétant qu'il ne passerait pas une minute de plus avec moi. Le prenant au mot, l'inspecteur lui ordonna de faire ses valises et de quitter l'hôtel. Le pauvre homme dut partir à cette heure très matinale.

Comme l'inspecteur s'apprêtait à me laisser, je lui montrai la foule rassemblée sous la fenêtre.

— Cette patrouille ne suffit pas, lui dis-je. Les Turcs ont beaucoup d'hommes ici.

Le Bulgare acquiesça et sortit. Je restai à la fenêtre pour surveiller la rue. Quelques minutes plus tard, des agents vinrent disperser la foule. Soudain plus détendu, je m'allongeai sur mon lit et m'endormis. Quand j'ouvris les yeux, j'aperçus quatre policiers, dont un en civil, dans la chambre. Ils me sourirent et me dirent de ne pas m'inquiéter. L'aube pointait. Je me levai et, après m'être lavé et rasé, enfilai une chemise propre. Je demandai

Institut Turc de Paris

alors à l'un des policiers où ils avaient l'intention de me conduire.

— Ne vous inquiétez pas, me répondit-il, vous allez nous suivre.

J'allai jusqu'à la fenêtre. Dans la rue, je vis un spectacle étonnant. Il y avait devant l'hôtel non seulement une patrouille d'agents de police mais aussi une escouade de pompiers en uniforme. J'aperçus l'inspecteur qui m'avait sauvé des mains des Turcs. Quelques secondes plus tard, il entra dans ma chambre. Deux agents l'accompagnaient.

Pour la première fois, nous pûmes bavarder tranquillement. J'appris qu'il était macédonien et qu'il appartenait au Parti révolutionnaire macédonien [1]. Il me raconta qu'il avait travaillé avec Christapor Mikaelian, l'un des fondateurs de la F.R.A. Mikaelian avait trouvé la mort en Bulgarie alors qu'il préparait des explosifs destinés à l'attentat de 1905 contre le sultan Abdül Hamid.

On m'escorta jusqu'au commissariat. En passant au milieu de la foule, j'épiai les visages autour de moi. Je savais qu'il s'y trouvait des Turcs mais je n'en reconnus aucun. Au commissariat, je retrouvai plusieurs Arméniens, dont le marchand. Ils se précipitèrent vers moi pour m'embrasser. Leurs visages rayonnaient de joie. L'inspecteur me rendit mon revolver et mon argent, puis, s'approchant de moi, me dit d'un air amusé :

— Je vous en prie, ne tirez sur personne, d'accord ?

Nous attendîmes les Turcs un long moment, en vain. Mon pari était gagné. J'avais en effet assuré à l'inspecteur qu'aucun d'eux n'oserait se montrer. Notre camarade décida de nous emmener tous — agents, soldats, inspecteurs — prendre un petit déjeuner. Ce fut un joyeux repas.

1. Organisation révolutionnaire pour l'indépendance de la Macédoine. Les Macédoniens secouèrent le joug ottoman en 1912-1913, durant les guerres balkaniques. *(N.d.t.)*

Institut Kurde de Paris

Ensuite nous retournâmes attendre au commissariat. Mais aucun Turc ne vint.

— Quelle affreuse erreur j'aurais commise en remettant ce garçon aux Turcs ! dit l'inspecteur. J'aurais eu des remords toute ma vie.

Bien que la catastrophe eût été évitée, le pauvre homme était bouleversé. Il ne cessait de secouer la tête et d'exprimer sa stupéfaction devant l'audace de ces Turcs exécrés auxquels il avait failli livrer un camarade révolutionnaire.

— J'aurais tellement souffert... ! répétait-il. J'aurais été bourré de remords tout le restant de mes jours... Heureusement que ce garçon a insisté. Dire que j'ai failli ne pas l'écouter !

A sa douleur se mêlait la colère. Il voulait capturer ces Turcs menteurs et avait donné l'ordre de les appréhender. Car ces individus s'étaient fait passer pour des policiers bulgares et avaient tenté d'enlever un Arménien. Ils avaient en outre menti à un fonctionnaire bulgare, un inspecteur de police.

Malheureusement, dans la confusion, l'inspecteur avait oublié le nom des Turcs. Je me souvenais de l'un d'eux, Chevket Bey, pour l'avoir entendu prononcer la veille dans leur conversation. Ce Chevket Bey avait essayé de me passer les menottes. Les Bulgares me demandèrent avec insistance de venir témoigner au procès des Turcs après leur arrestation. Je m'empressai d'accepter, sachant qu'ils étaient probablement déjà retournés en Anatolie et qu'ils éviteraient désormais de se montrer en Bulgarie. Outre la police bulgare, ils devaient maintenant redouter nos camarades terroristes.

La police bulgare me fit signer plusieurs papiers mais ne m'informa jamais des résultats de son enquête et de sa chasse à l'homme.

Institut Kurde de Paris

14.

L'adieu aux armes

Les Bulgares acceptèrent très courtoisement de m'accorder un délai de trois jours pour quitter leur pays. L'inspecteur me fit remarquer, à juste titre, qu'il ne pouvait pas mettre tous les jours à ma disposition une troupe de policiers et de pompiers. J'aurais pu rester si la police avait arrêté les Turcs, mais ce n'était pas le cas, et elle ne pouvait indéfiniment assurer ma protection.

Mes camarades, cependant, voulaient m'envoyer à Hissar, une magnifique station thermale dans les montagnes. Le marchand, membre du Dachnak, réussit à convaincre l'inspecteur que j'y serais en sécurité. Il insista également pour payer tous mes frais. Je fus très touché par cette généreuse proposition et enchanté de pouvoir l'accepter. Pendant trois jours, je restai enfermé dans une maison proche de Varna où mon camarade m'avait conduit. Puis ce fut le départ.

A l'époque, il fallait cinq heures pour gagner Hissar par des routes de montagne étroites et tortueuses. Ce fut cependant un agréable voyage à travers champs et forêts. Le minuscule village ne possédait qu'un seul hôtel dont le propriétaire était bulgare. Sa fille de dix-sept ans, ronde et jolie, s'occupait de tout. Un parfum de rose planait sur la station. Il venait d'une fabrique voisine qui extrayait l'essence de cette fleur. Les patrons, deux juifs, employaient quelques journaliers du village.

Institut Kurde de Paris

Là-haut, la vie était étonnamment peu chère. On pouvait acheter un rôti d'agneau pour dix piastres turques, soit environ dix cents. Quelques jours après mon arrivée, Hratch, Aram et Archag vinrent me rejoindre. Nous restâmes quinze jours à Hissar sans nous priver de manger ni de boire, et pour tout notre séjour — ce fut moi qui payai — je dépensai seulement quinze dollars.

L'air pur, les eaux thermales et le calme eurent un effet bénéfique sur moi. Ma nervosité disparut. Au bout de quelques jours, je me sentis un autre homme. Je n'avais qu'une idée en tête : rentrer à Constantinople pour me fiancer avec Gaiané. Ensuite, ce serait le départ pour l'Amérique.

Mes camarades me déconseillèrent vivement de retourner en Turquie. Ils avaient reçu des nouvelles de Constantinople ; la situation des Arméniens était précaire. La ville perdait peu à peu son caractère international. Les Européens partaient et les agents kémalistes y pullulaient. L'armée populaire avait remporté bataille sur bataille et Mustafa Kemal, selon les dires de ses dévoués partisans, se préparait à faire une entrée triomphale dans la capitale.

Les Turcs de Constantinople n'agissaient plus en peuple conquis. Sous le nez même des Alliés, ils hurlaient des menaces et des slogans nationalistes. L'armée d'occupation battait plus ou moins en retraite et les Grecs perdaient du terrain. Les chrétiens étaient au bord de la panique. Que leur arriverait-il lorsque le dernier soldat allié serait parti et que Mustafa Kemal se ruerait en grondant dans la ville avec une armée de Turcs grisés par la victoire et assoiffés de vengeance ?

D'affreuses tortures m'attendaient si je tombais entre leurs mains. Pire encore, mon arrestation pourrait déchaîner la fureur des Turcs contre mes camarades de Constantinople. C'est pourquoi la Fédération m'avait ordonné de rester en Europe en attendant de partir pour l'Amérique.

Institut Kurde de Paris

A Hissar, je discutai longuement de tous ces problèmes avec mes camarades. Au moment du départ, ils me mirent une nouvelle fois en garde contre les risques que je prenais. Mais mon désir de voir Gaiané était si fort qu'il n'était pas question de rester. Comment aurais-je pu demeurer en Europe, l'esprit tranquille, alors qu'il régnait à Constantinople une telle agitation ? Je ne répondis à aucune des lettres de l'organisation et résolus d'aller défendre ma cause en personne à mon arrivée.

Je quittai la Bulgarie et passai quelques jours en Roumanie où je retrouvai d'autres camarades : Missak Torlakian, Garo Zartarian et Charafian. Ils avaient prévu un tas d'activités, mais je m'impatientais.

Le 20 août 1922, j'embarquais sur un bateau à destination de Constantinople. Je fus à nouveau pris dans une forte tempête. La mer Noire grondait et hurlait comme une meute de loups. D'énormes vagues secouaient le bateau ; une lame faillit emporter deux passagers. Ce furent les plaintes, les cris et les prières habituels. Les heures s'écoulaient et la tempête continuait de faire rage. Malgré mes expériences précédentes, j'eus le sentiment que mon destin était finalement de mourir noyé.

Quand, le lendemain, le navire pénétra dans le Bosphore, la mer s'était apaisée. J'étais toujours en vie. Je n'avais pas de bagages. Archag, qui avait quitté Hissar avant moi, s'était chargé de les rapporter chez Gaiané. Je n'eus donc qu'à me mêler à la foule des passagers à la gare maritime et à disparaître. Une heure plus tard, j'étais chez Gaiané.

Le lendemain, je rendis visite aux camarades Amadouni et Navassartian et leur racontai en détail mes tribulations à Rome, Berlin et en Bulgarie. Ils étaient furieux que j'eusse désobéi aux ordres et leur colère émoussa quelque peu leurs louanges sur le succès de mes missions.

Les nouvelles que nous avions reçues sur la situation dans la capitale turque n'avaient pas été exagérées. Les

Institut Kurde de Paris

chrétiens vivaient à nouveau dans la terreur. Les Turcs semblaient vouloir tous les mettre en pièces. Ils insultaient même les soldats alliés. Mustafa Kemal (Atatürk) préparait son entrée dans la ville. Des bateaux de guerre étrangers mouillaient encore dans le Bosphore et dans la mer de Marmara, mais nous savions par expérience que les Européens ne s'intéressaient qu'à la sécurité de leurs ressortissants. Les comptes rendus et les analyses de la presse laissaient clairement entendre que l'armée grecque livrait désespérément ses dernières batailles contre les forces populaires de Mustafa Kemal.

Les riches Grecs et Arméniens cherchaient à quitter la ville. Il y avait des queues interminables devant les consulats. Tout le monde voulait un visa. Les habitants des villes voisines tentaient de gagner Constantinople. Mais voyager était devenu dangereux. Plusieurs marchands arméniens de Smyrne, Bandirma, Balikesir et Izmit, qui se rendaient dans la capitale pour affaires, furent arrêtés à leur arrivée sous les prétextes les plus fallacieux. Les Turcs les accusèrent notamment d'apporter leur soutien à l'armée grecque.

Nos camarades du Dachnak s'apprêtaient à quitter le pays avant l'arrivée de Mustafa Kemal. Une atmosphère inquiétante régnait dans la ville.

Pendant plus d'un mois, je déambulai prudemment dans les rues, observant la scène et me demandant comment tout cela finirait. L'enfer nous guettait. Il n'y avait apparemment plus d'espoir pour les chrétiens de Turquie, ce magnifique pays sous la coupe de fanatiques.

Le 1er octobre, Gaiané et moi nous fiancions, chez elle, à Ortaköy (faubourg de Constantinople). Toute sa famille était présente ainsi que ma sœur Eliz et mon beau-frère Manoug Aslanian. La cérémonie se déroula dans une petite pièce à la lumière d'une lampe. Elle dura dix minutes à peine. Ma sœur et son mari étaient impatients de

Institut kurde de Paris

rentrer chez eux à Péra. Il était en effet dangereux de circuler la nuit. Selon les journaux turcs, l'armée de Mustafa Kemal avait « remporté son ultime victoire et rejeté les Grecs à la mer ». Les Turcs avaient brûlé la ville giaour de Smyrne (Izmir). Les chrétiens de Constantinople pensaient que le même sort serait réservé à leur ville. Le bruit courait que si Mustafa Kemal épargnait la capitale, à cause de la population turque, il massacrerait tous les chrétiens.

L'avant-garde des armées kémalistes avait commencé à répandre la terreur. Les Turcs attaquaient les institutions chrétiennes. Dans la rue, ils accostaient les passants qu'ils molestaient et torturaient. L'un de nos camarades, père de famille, fut traîné hors de chez lui, à Scutari (Üsküdar), et décapité. Sa tête fut jetée dans la rue. Les forces alliées se contentaient maintenant de regarder sans plus jamais intervenir.

L'organisation insistait pour que je quitte Constantinople le plus rapidement possible. Mais il était trop tôt pour penser au départ. Le père de Gaiané était mort ; elle resterait donc seule avec sa mère et ses deux jeunes sœurs. Le faubourg où elles avaient loué un logement, après qu'un incendie eut entièrement détruit leur maison, était en majorité peuplé de Turcs. Il était également rempli de réfugiés, victimes des déportations. Toute cette population arménienne, avec ses milliers d'orphelins, risquait de devenir la cible de la sauvagerie turque à l'arrivée de Mustafa Kemal. Ma fiancée et sa famille seraient alors prises dans le filet.

Notre organisation, consciente que les Arméniens devraient assurer eux-mêmes leur protection, recommençait à amasser des armes en secret. Nous avions divisé la ville en districts et nous avions l'intention de passer à l'action dès que les Alliés nous auraient abandonnés aux Turcs. Khosrov Babayan et moi avions la responsabilité d'un district. Mon départ fut retardé. Je pouvais ainsi voir Gaiané. Quoi qu'il arrive, me disais-je, nous serons au moins ensemble.

Institut Kurde de Paris

Chaque jour, cependant, la vie devenait plus insupportable. Je participais énergiquement aux activités de la Fédération, mais nos dirigeants me pressaient de quitter le pays. Ils me répétaient inlassablement que ma présence constituait un danger pour la communauté arménienne.

Le 7 octobre, je rendis visite à monseigneur Zaven, notre patriarche. Notre conversation me donna la certitude que les chefs de l'organisation l'avaient prié de me convaincre de partir. Il s'inquiétait de me savoir toujours à Constantinople. Il me donna un passeport au nom de Souren Ghazarian, ainsi que cinq cents livres, et me dit de m'embarquer pour la France trois jours plus tard. Il me remit aussi deux lettres de recommandation, l'une pour V. Khorassandjian à Paris et l'autre pour une organisation arménienne en Amérique, puis me donna sa bénédiction.

10 octobre. Un cargo se prépare à quitter le port de Khalatia. Il va me conduire en France.

Gaiané, sa famille, ma sœur Eliz et son mari Manoug m'ont accompagné jusqu'à la gare maritime. Un petit bateau me transporte en cinq minutes sur le cargo. La police, après avoir vérifié mes papiers, me laisse monter à bord.

Sur le bateau, je confie mes bagages à Tavo, l'un de nos camarades qui a vaillamment combattu dans l'armée de la République d'Arménie. Il brûle de rendre service. Il nettoie le coin d'une cabine, étale un journal par terre et me prépare même une espèce de couche. Le cargo doit appareiller dix heures plus tard, mais nous mourons déjà d'impatience.

On vient alors nous avertir que le départ est remis au lendemain. Dire qu'une attente de dix heures nous paraissait une épreuve insurmontable ! Mais que pouvons-nous faire ? Si nous voulons quitter la Turquie, il faut nous résigner à attendre.

Institut Kurde de Paris

Agités et furieux, nous remontons sur le pont. Certains de nos compatriotes quittent le bateau pour faire des courses. Nous les regardons descendre en groupes puis revenir, les bras chargés de paquets. Nous leur demandons si la police les a interrogés à terre. Ils nous répondent qu'ils n'ont eu aucun ennui.

Je les regarde pendant quelques heures. Gaiané serait si contente de me revoir, ne serait-ce que pour une heure ! J'ai grande envie de descendre et de courir chez elle. Je peux être de retour une heure et demie plus tard ou même plus tôt si je ne m'attarde pas trop. Finalement, je décide de tenter ma chance. Tavo me supplie de rester mais je ne l'écoute pas. Je dis à l'officier de police que je dois descendre à terre faire une course.

— Avez-vous besoin de cigarettes ? ajouté-je. Je serai ravi de vous en rapporter.

— Oui, j'en ai besoin, me répond-il, je suis de service pendant encore deux heures.

Dès que je suis sur le quai, je me rends compte que j'ai agi inconsidérément. Mes compatriotes ont eu de la chance. Dans la demi-heure qui vient de s'écouler, la police a bloqué le port. Une centaine de personnes ont été retenues et conduites au sinistre commissariat de Voyvoda pour être interrogées. Il s'agit sans doute d'une nouvelle vague de voyageurs en provenance de la lointaine province. Parmi eux se trouvent nombre d'Arméniens et de Grecs. La police a l'habitude d'arrêter les chrétiens sous prétexte qu'ils se battent contre les armées kémalistes. La plupart sont des fermiers et des marchands, innocents et terrifiés, venus d'Anatolie. A moins d'avoir une chance inouïe, ils ne ressortent jamais des commissariats turcs. Ils « disparaissent » simplement, comme tant de chrétiens ont naguère « disparu ».

Je me retrouve au poste de police, pris de panique et maudissant mon tempérament impatient. Si un homme des services secrets me reconnaît, c'en est fini de moi.

Institut Kurde de Paris

J'ai pris la décision de ne pas dire que je quitte le pays. J'attends mon tour dans la file. Les policiers examinent attentivement le visage des personnes qu'ils interrogent. Mon tour arrive enfin.

— Pour quelle raison êtes-vous ici ? me demande l'inspecteur, et quel est votre nom ?

— Je suis de Samatia (quartier de Constantinople) et je m'appelle Krikor.

— Votre père ?

— Il est mort.

— Que faisiez-vous sur le quai ?

— Je me promenais.

— Bien... mettez-vous sur le côté et attendez.

Je m'écarte. Au même instant, une feuille posée sur le bureau tombe par terre. Je la ramasse et la remets à sa place. J'ai fait ce geste avec une certaine ostentation pour leur montrer que moi, habitant de la capitale, j'ai parfaitement conscience de m'adresser à des fonctionnaires de haut rang. Un factionnaire qui a vu mon manège se laisse aller à sourire d'un air amical. Rapidement, je m'approche de lui et lui dis que j'ai l'autorisation de partir. Puis je sors tranquillement. Quand je suis à bonne distance du commissariat, je me mets à courir. Dans le port, je trouve un magasin où j'achète les cigarettes promises à l'officier de police et je regagne le bateau.

A onze heures, le lendemain matin, le cargo appareillait.

Dès que nous eûmes quitté les eaux territoriales turques, je me sentis sauvé. Jamais plus je ne reviendrais en Turquie.

Institut turc de Paris

Notice
sur les principaux noms cités

TALAT. Ministre de l'Intérieur du gouvernement jeune-turc, exécuté le 5 mars 1921 à Berlin, par S. Tehlerian. En 1943 les cendres de Talât ont été transférées à Istamboul où un mausolée lui a été érigé.

ENVER. Ministre de la Guerre du gouvernement jeune-turc tué au combat par Melkounian et un détachement arménien près de Boukhara, en Asie centrale le 4 août 1922, tandis qu'il lutte aux côtés des Basmachis en révolte contre le pouvoir bolchevik.

DJEMAL. Ministre de la Marine du gouvernement jeune-turc, exécuté le 25 juillet 1922, à Tbilissi (Géorgie) par deux Arméniens.

SAÏD HALIM. Premier ministre du gouvernement jeune-turc, exécuté à Rome, le 5 décembre 1921 par Archavir Chiragian.

Dr BEHAEDDINE CHAKIR. Idéologue du mouvement « Union et Progrès » (jeune-turc). Membre dirigeant de l'« organisation spéciale » qui organise la déportation des Arméniens. Exécuté le 7 avril 1922 à Berlin par Archavir Chiragian et un compagnon.

DJEMAL AZMI. Gouverneur de Trébizonde durant la Première Guerre mondiale. Surnommé le « bourreau de Trébizonde » pour le zèle avec lequel il fit procéder à la liquidation des Arméniens de sa province. Exécuté par Archavir Chiragian et un compagnon, le 7 avril 1922 à Berlin.

Dr NAZIM. Membre dirigeant de l'« organisation spéciale ». Echappe aux justiciers arméniens mais est execute, en 1926,

Institut Kurde de Paris

pour haute trahison, étant accusé de tentative d'assassinat de Mustafa Kemal.

ISMAÏL HAKKI. Ministre du Ravitaillement du gouvernement jeune-turc.

HASSAN TAHSSIN. Gouverneur de la province d'Erzeroum durant la Première Guerre mondiale.

MUAMMER. Gouverneur de la province de Sebastia durant la Première Guerre mondiale.

RECHAD. Directeur de la police secrète, chef de la section politique et spécialiste des questions arméniennes durant la Première Guerre mondiale.

VAHÉ IHSSAN. Traître arménien exécuté par Archavir Chiragian en 1920 à Constantinople.

ZAVEN. Patriarche arménien de Constantinople, autorité religieuse représentant la communauté arménienne en 1913-1916. Proteste en vain auprès de Saïd Halim après les arrestations d'avril 1915. Exilé à Bagdad.

CHAVARCH MISSAKIAN. Un des dirigeants de la Fédération révolutionnaire arménienne (*Dachnak)* fondateur, par la suite, du quotidien en langue arménienne de France « Haratch », dirigé après sa mort par sa fille, Arpig Missakian.

ROUBEN. Combattant irrégulier *(fédaï)* de 1903 à 1908.

TER-MINASSIAN. Résiste plusieurs mois aux troupes ottomanes en 1915 à Sasson et rompt l'encerclement ; rejoint la Transcaucasie. En mi-novembre 1920, ministre de la Guerre et ministre de l'Intérieur de l'Arménie indépendante. Réprime durement les Azerbaïdjanais. Après la soviétisation de l'Arménie, combat plusieurs mois dans le maquis du Zanguezour. Auteur de sept volumes de mémoires.

ARAM ERKANIAN. Compagnon d'Archavir Chiragian ayant participé à l'exécution de Behaeddine Chakir et de Djemal Azmi le 7 avril 1922 à Berlin.

Institut Kurde de Paris

Notice sur les principaux noms cités

CHRISTAPOR MIKAELIAN. Fondateur, en 1890 de la Fédération révolutionnaire arménienne *(Dachnak)* à Tbilissi (Géorgie) avec Rostom et Zavarian. Meurt accidentellement en 1905 en préparant un attentat contre le sultan Abdul Hamid.

MICHAEL VARANTIAN. Membre dirigeant du parti *Dachnak* dont il fut l'un des théoriciens. Ambassadeur à Rome durant la brève existence de l'Arménie indépendante.

ROSTOM. L'un des trois fondateurs du parti *Dachnak*. Combat avec les Macédoniens contre l'Empire ottoman (1898-1902). Participe activement au mouvement constitutionnel en Perse (1907-1909), organise en Transcaucasie les volontaires arméniens (1914-1915). Combat les Turcs en 1918 à Bakou.

NICOL DOUMAN. Membre dirigeant du *Dachnak*. Dirige un groupe de partisans en 1895-1897 en Anatolie orientale. Organise l'auto-défense des Arméniens à Bakou en 1905. Participe en Perse au mouvement constitutionnel (1907-1909). Combat à Tabriz. Retourne en Transcaucasie et meurt à Bakou (1914).

VAHAN NAVASSARTIAN. Membre dirigeant du *Dachnak*. Participe à la bataille de Sardarabad (1918). Membre du Parlement de l'Arménie indépendante (1919-1920). Combat durant la guerre arméno-kemaliste (septembre-novembre 1920). Après la soviétisation de l'Arménie, actif durant la révolte de février 1921.

Institut Kurde de Paris

Institut kurde de Paris

Table

Le temps des assassins, par Gérard Chaliand . . . 15

1. L'armée des greniers 69
2. Le sang dans les rues 93
3. Baptême du feu 113
4. Arménie indépendante 131
5. Torture en Géorgie 145
6. Chasse aux Jeunes-Turcs à Rome 165
7. Assassinat du Premier ministre ottoman 195
8. Retour à Constantinople 213
9. Mission à Berlin 233
10. La traque 251
11. Coup double 275
12. L'art de la fuite 291
13. Embuscade en Bulgarie 311
14. L'adieu aux armes 323

Notice sur les principaux noms cités 331

Institut Kurde de Paris

Institut kurde de Paris

Éditions Ramsay

9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris, Tél. : 544.55.05

Ouvrages publiés au 10 septembre 1982
par ordre de parution

Documents, Essais, Histoire

VENDANGES AMÈRES, Emmanuel Maffre-Baugé.
MA ROUTE ET MES COMBATS, André Bergeron.
DUEL ROUGE, Françoise Missoffe.
MENDÈS FRANCE, Alain Gourdon.
PROPOS DE MAUVAIS GOÛT, Julien Cheverny.
LIBERTÉ TOMBÉE DU CIEL, Henri Deplante.
QESTIONNAIRE POUR DEMAIN, Jean-Louis Servan-Schreiber.
LA GAUCHE PEUT SAUVER L'ENTREPRISE, Jean Matouk.
POUR UNE POIGNÉE DE BOUDIN, Serge Adam.
EUROPES, Jacques Huntzinger.
SOLUTIONS SOCIALISTES, Serge-Christophe Kolm.
20 h 07, 19 mars 1978. LÉGISLATIVES : LA GAUCHE BATTUE, Frédéric Moreau.
LE CENTRE POMPIDOU, UNE NOUVELLE CULTURE, Robert Bordaz.
LE CINÉMA ET MOI, Sacha Guitry, présenté par F. Truffaut.
LETTRES SUR LA DANSE, Noverre, présenté par M. Béjart.
FOOTBALL EN LIBERTÉ, Michel Hidalgo.
AVANTAGE FRANCE !, J. Jauffret, Ch. Quidet.
CLUBINOSCOPE 78, Gérard Carreyrou, Richard Artz et Marie Marcowith.
ET SI ON ALLAIT FAIRE UN TOUR JUSQU'À LA POINTE ? OU DIX ANS D'HISTOIRE DES FRANCAIS EN VACANCES ET EN VOYAGE, Jean-Francis Held.
LE PULL-OVER ROUGE, Gilles Perrault.
DÉFI DU MONDE, CAMPAGNE D'EUROPE, Edgard Pisani.
LA FRANCE À L'ABATTOIR, Pierre Bourgeade.
ASSEZ MENTIR, Vercors, Olga Wormser-Migot.
DIEU QUE LA CRISE EST JOLIE, Philippe de Saint-Robert.
LE POUVOIR INTELLECTUEL EN FRANCE, Régis Debray.
LA BEAUTÉ DU MÉTIS, Guy Hocquenghem.

Institut kurde de Paris

HISTOIRE DU SOLDAT, DE LA VIOLENCE ET DES POUVOIRS, Alexandre Sanguinetti.
L'ARME DU RIRE, L'HUMOUR DANS LES PAYS DE L'EST, Viloric Melor.
VINCENT MOULIA, LES PELOTONS DU GÉNÉRAL PÉTAIN, Pierre Durand, préfacé par Armand Lanoux.
CÂLINE, Serge Delarue.
LES FEMMES PRÉFÈRENT LES FEMMES, Elula Perrin.
TANT QU'IL Y AURA DES FEMMES, Elula Perrin.
ATTENTION CAMPAGNE !, Franz-André Burguet.
LA VIE À BOUT DE BRAS, Michel Lardy.
TON AVENTURE PEUPLE DE GAUCHE 1920-1979, Guy Perrimond.
78, SI LA GAUCHE L'EMPORTAIT, sous la direction de J.-F. Held.
DAME L'ÉCOLE, André Henry.
IL ÉTAIT PLUSIEURS « FOI », Monique Gilbert.
POUR QUELQUES CHRÉTIENS DE PLUS, Claude Gault.
JOUER AU PAPA ET À L'AMANT. DE L'AMOUR DES PETITES FILLES, Nancy Huston.
MÉMOIRES DE MADAME CAMPAN, première femme de chambre de Marie-Antoinette.
DES FOUS DE MER, Henry Bernard.
BABOUCHKA, Marina Vlady, Hélène Vallier, Odile Versois, Olga Baïdar.
LA VIE AVANT LA VIE, Hélène Wambach.
LE FOOTBALL BUSINESS, Daniel Hechter.
MÉMOIRES VOLÉES, Jean-Hervé Lorenzi, Éric Le Boucher.
LES APPRENTIS SORCIERS, J. Rifkin, T. Howard.
LES INDIENS DU CANADA, Sabine Hargous.
Jean-Pierre Vittori présente : CONFESSIONS D'UN PROFESSIONNEL.
DE LA TORTURE. La guerre d'Algérie.
L'AFFAIRE PETIOT, Jean-François Dominique.
LE MAGNÉTISME, HISTOIRE, TECHNIQUES ET APPRENTISSAGE DU POUVOIR MAGNÉTIQUE, Émile Wanono.
ASTROLOGIE ET SEXUALITÉ, Judith Bennet.
L'ANTI-GUIDE DE MOSCOU, Alexandre Dimov.
LES AVENTURES DE MA VIE, Henri Rochefort, présentées par Jean Guichard-Meili.
LE P.C.F. DANS LA GUERRE, Stéphane Courtois.
UN CHÂTEAU EN ALLEMAGNE, SIGMARINGEN 1944-45, Henry Rousso.
LE CAS WALLENBERG, Jacques Derogy.
L'ÎLE DE LUMIÈRE, Bernard Kouchner.

Institut kurde de Paris

UN JUIF PAS TRÈS CATHOLIQUE, Alexandre Minkowski.
LA SAGA DES GISCARD, Pol Bruno.
L'UNIVERSITÉ ASSASSINÉE : VINCENNES 1968-1980, Pierre Merlin.
L'ALLAITEMENT, Marie Thirion.
LE CHOC AMOUREUX, Francesco Alberoni.
LE PASSEUR, Daniel Durandet.
CHANGER L'IMPÔT, POUR CHANGER LA FRANCE, Pierre Uri.
LES DERNIERS BÛCHERS, Robert Muchembled.
LEURS VIES TRÈS INTIMES, Wallace.
LES INTELLOCRATES, EXPÉDITION EN HAUTE INTELLIGENTSIA, Hervé Hamon, Patrick Rotman.
LES COLLECTIONNEURS, Maurice Rheims de l'Académie française.
LE LIVRE DES DATES, Jean-Paul I. Amunategui, Serge Bramly.
LA PREMIÈRE FOIS, ouvrage collectif.
UNE CERTAINE IDÉE DE LA MÉDECINE, Pr Paul Milliez, Pr Alexandre Minkowski.
ROBESPIERRE, L'INCORRUPTIBLE, Geneviève Hemmert.
L'AGRICULTRICE, A.M. Crolais.
LES AVENTURES DE L'HISTOIRE DE FRANCE PAR LE PROFESSEUR BOBBY TROUFFIN, Jean-Michel Ribes.
LA TERRE DE LA GRANDE PUNITION, Michel Pierre.
LA NUIT DE VARENNES, Catherine Rihoit.
MISSING, Thomas Hauser.
Natacha Dioujeva et François George présentent STALINE A PARIS.
FOOTBALL EN BLEUS, Michel Hidalgo.
RICHARD WAGNER, LA DISCOGRAPHIE IDÉALE DES ŒUVRES DE JEUNESSE À PARSIFAL, Clym.
LA MAISON DES SAOUD, David Holden, Richard Johns.

Institut Kurde de Paris

Collection « L'épreuve des faits »

L'INTERNATIONALE DU TENNIS, Benoît Heimermann.

Collection « Des fleuves et des hommes »

UNE HISTOIRE DU RHIN, ouvrage collectif.

Collection « Les Religions et... »

LES RELIGIONS ET... LA MORT, Zeno Bianu.
LES RELIGIONS ET... LA GUERRE, Pierre Crépon.

Romans, Récits

DEVENIR CÉCILE, Lionel Rocheman.
FORTERESSE SOLITUDE, Pierre Barluet.
DE QUEL AMOUR BLESSÉ, Huguette Maure.
LE PRIX D'UNE MÈRE, Ferdinand Freed.
SI L'ON POUVAIT PARLER D'AMOUR ET RIRE ENCORE !, Chantal Demaisière.
ALLIGATOR, Shelley Katz.
SOUVIENS-TOI ÉLÉONORE !, Caroline Babert.
ORCA, Arthur Herzog.
ENTRE DIEU ET DIABLE, Emmanuel Maffre-Baugé.
LA GUARDIA AIRPORT, Pierre de Plas.
CÉRÉBRO, I. Frédefon, J. Dayin.
LES JOURS TROP BLEUS, Pierre Dumoulin.
LE JUGEMENT DE POITIERS, Jean Demélier.
PLUS TARD AU BORD DU LAC, Marcel Domerc.
LE FILS MÈRE, Gail Parent, traduction Eric Kahane.
LE DÉSERT DE L'IGUANE, Alain Dubrieu.
STALINODIE, Pierre Hulin.
UN LYCÉEN À BUCHENWALD, Jacques Bailly.
RÊVE D'INCESTE, Élisabeth Mesner.
LA JEANNE D'ARC EST ROUILLÉE, Jacques Krier.
LA TABLE D'ASPHALTE, Rezvani.
RAHEL, MA GRANDE SOEUR, Clara Malraux.
BALLADE POUR UN PÈRE, Xavier Emmanuelli.
MARIE, Annick Bernard.
LA POUDRE. CONFESSIONS D'UN REVENDEUR D'HÉROÏNE, Léon Serguine.
ALICE AU PAYS DES FEMMES, Elula Perrin.
AMANDA MIRANDA, Richard Peck, traduction Marc Albert.
LA BANQUIÈRE, Georges Conchon, Jean Noli.
LES MÉANDRES DE LA MOSELLE, Caroline Babert.
UN HOMME CASSE, Daniel Karlin.
CRÉPUSCULAIRES, Chantal Chawaf.
LES CONFETTI NOIRS, Gérard Rougeron.
MARIE DUPLESSIS, LA DAME AUX CAMÉLIAS, Bertrand Poirot-Delpech.
MOURIR UTILE, David Pearl, Jacqueline Khayat.
MAIN BASSE SUR WALL STREET, Michael M. Thomas.
LES GENS D'ICI, Gilles Perrault.
TALON AIGUILLE, Ferdinand Freed.

Institut Kurde de Paris

COUVRE-FEUX, Clarisse Nicoïdski.
LE DERNIER OCÉAN, Michel Rachline.
LA NOUVELLE MALLE DES INDES, M.-C. Davet.
LA FAVORITE, Odette de Messières.
LE DIABLE ET LES JOUETS OU LA BALLADE DES TEMPS RÉTIFS, Hélène Parmelin.
LES BARBARES, Jacques Serguine.
DOUCE VIOLENCE, Sapho.
KAMAL, Arathorn.
MARIA, Lucien Gachon.
JUSQU'AU BOUT DE LA VIE, Stephani Cook.
OCÉANIQUES, Georges Prompt.
GRAND OBÈSE, Cesar Rotondi.
MÉDECINS DE NUIT, Manuel Leblanc.
LE CHEMIN DE QOM, Bernard Benyamin, Philippe Chatenay.
LES MARIÉES DE LA GUERRE, Loïs Battle.
UN AMOUR PRÉCAIRE, Caroline Babert.
LES SURFACES DE L'ORAGE, Chantal Chawaf.

Collection « Mots »

BALACE BOUNEL, Marco Koskas.
LE CAILLOU, Clarisse Nicoïdski.
RIDES, Charles Simmons, traduction Gilles Chahine.
LE MARIN BLANC DU PRÉSIDENT, Jerome Charyn, traduction Birgitta Hessel.
LES HOMMES-SPIRALE, Nicole-Lise Bernheim.
LES PETITS CHEMINS DE L'ABÎME, Pierre Joffroy.
SIGNES PARTICULIERS, Pascal Bonafoux.
LA GRILLE, Pierre-Louis Humbert.
LA MANDUCATION, François Forestier.
HÉLÈNE VERNET, 39 RUE CHAPTAL, LEVALLOIS-PERRET, Suzel Galliard, Nicolas Philibert.
LE GRAND ARC ORIENTABLE, ET SIX AUTRES ARMES RÉVÉLÉES, Jean-Francis Held.
LALIBELA OU LA MORT NOMADE, Jean-Noël Pancrazi.
AU BORD DES FLEUVES DE BABYLONE, Jean-Marie Touratier.
LE CHEVAL CHAUVE, Pierre Joffroy.

Collection « Affinités Électives »

MAUPASSANT ET LES AUTRES, Jacques Chessex.

Institut Kurde de Paris

MILLE MILLER, Clément Lépidis.
COLETTE PAR MOI MÊME, Gérard Bonal.
IL ÉTAIT UNE JOIE... ANDERSEN, Didier Decoin.
SOUVENIR D'ENID BLYTON, François Rivière.
MAURIAC ET LA JEUNE FILLE, Suzanne Prou.

Collection « Lettres Étrangères »

LA FUITE DES ANDES, Plinio Mendoza.
PROLOGUE POUR UNE FEMME, Nina Schneider.

Mémoires de Saint-Simon

1 - 1691-1694. Présenté par F.-R. Bastide.
2 - 1695-1699. Présenté par Ph. Erlanger.
3 - 1699-1702. Présenté par le duc de Castries.
4 - 1702-1705. Présenté par J.-L. Curtis.
5 - 1705-1707. Présenté par J. de Lacretelle.
6 - 1707-1709. Présenté par Sainte-Beuve.
7 - 1709-1710. Présenté par E. Le Roy Ladurie.
8 - 1710-1711. Présenté par Hippolyte Taine.
9 - 1711-1713. Présenté par Didier Martin.
10 - 1713-1714. Présenté par Barbey d'Aurevilly.
11 - 1714-1715. Présenté par André Maurois.
12 - 1715-1716. Présenté par Henri de Montherlant.
13 - 1717-1718. Présenté par le duc de Lévis Mirepoix.
14 - 1718. Présenté par René Girard.
15 - 1718-1720. Présenté par Erik Orsenna.
16 - 1720-1721. Présenté par J.-C.L. de Sismondi.
17 - 1721-1723. Présenté par Ph. Sollers.
18 - Table alphabétique générale des Mémoires.

Institut Français de Paris

Collection « Vie Antérieure »

HENRI QUATRE, Gaston Bonheur.
CALLAS, UNE VIE, Pierre-Jean Rémy.
L'ENRAGÉ, Dominique Rolin.
CORTÉS OU L'AFFRONTEMENT DES DIEUX, Jean Duché.
LES CINQ GIROUETTES, Jean-Louis Bory.

JULIE DE LESPINASSE. MOURIR D'AMOUR, Jean Lacouture, Marie-Christine d'Aragon.
L'ABBÉ DON JUAN, Jacques Perry.

Collection « Reliefs »

Philippe Ariès présente : LA CIVILITÉ PUÉRILE, Erasme.
André Fermigier présente : TROIS MAÎTRES, Alexandre Dumas.
Michel de Certeau présente : LES GRANDS NAVIGATEURS DU XVIII[e] SIÈCLE, Jules Verne.
Henri Guillemin présente : DE L'ABSOLUTISME ET DE LA LIBERTÉ, F. de Lamennais.
Dominique Fernandez présente : TRAITÉ DES EUNUQUES, Charles Ancillon.
Michel Tournier présente : ESSAI SUR LES FICTIONS, Germaine de Staël.
Gérard Guégan présente : THÉORIE DE L'AMBITION, Hérault de Séchelles.

Institut Kurde de Paris

Beaux Livres

ISRAËL, OMBRES ET LUMIÈRES, sous la direction de Joseph Kessel.
CHEFS-D'OEUVRE DE LA PHOTO ÉROTIQUE...
ANTHOLOGIE DU VERS UNIQUE, Georges Schéhadé.
LA DERNIÈRE MODE, GAZETTE DU MONDE ET DE LA FAMILLE, Stéphane Mallarmé.
GUIDE PRÉCIEUX DES APHRODISIAQUES, Antoine Grenelle.
Jean-Michel Royer présente : LES MÉMOIRES DE M. D'ARTAGNAN.
INTRÉPIDE EUROPE, Chenez.
L'OPÉRA DE 1597 À NOS JOURS.
FRESQUES DE SALLES DE GARDE, Jacques Le Pesteur.
PORTRAITS DE PICASSO, Jacques Prévert.
MANUSCRIT AUTOGRAPHE DES POÉSIES DE STÉPHANE MALLARMÉ.
LES SABOTS DE LA GLOIRE, Pierre Jotreau, Richard Onslow, Steve Haskin.

Collection « Les Nostalgies »

LES GRANDS GOALS DE L'HISTOIRE, Philippe Robrieux.
HISTOIRE DE PIAF, Monique Lange.

LE VEL' D'HIV, Liliane Grunwald et Claude Cattaert.
L'ÂGE D'OR DU ROCK'N'ROLL, François Jouffa, Jacques Barsamian.
LUIS MARIANO, Jean-Louis Chardans.
HISTOIRE DE FAMILLES ROYALES (2 tomes), Arnaud Chaffanjon.
L'UNIVERS DES VOIX : LES DIVAS, Charles Dupêchez, Dominique Fernandez.
VILLES D'EAUX, Erik Orsenna, Jean-Marc Terrasse.
ILS SONT MORTS TROP JEUNES, Marianne Sinclair.
JACQUES PRÉVERT, DRÔLE DE VIE, Michel Rachline.

Collection « Biographie »

HAENDEL, Janine Alexandre-Debray.
NIZAN, DESTIN D'UN RÉVOLTÉ, Pascal Ory.
JEAN LE BON ET SON TEMPS, Georges Bordonove.
TEILHARD DE CHARDIN, L'HOMME, LE PRÊTRE, LE SAVANT, Mary Lukas et Ellen Lukas.

Guides Pratiques

OÙ JOUER AU TENNIS, Gilles Lambert, Michel Sutter.
BIEN MANGER PRÈS DES AUTOROUTES, Pierre Amalou.
BIEN VIVRE SA GROSSESSE, Pr Yves Malinas.
L'AIDE-MÉMOIRE DE LA JEUNE MAMAN, Marguerite Kelly, Elia Parsons.
LA CUISINE AUX FRUITS, Marc Giniès.
PÂTES ET RIZ, 230 FAÇONS DE LES ACCOMMODER, Elmo Coppi.
MES TABLES DE FÊTES, 91 RESTAURANTS PARISIENS, Claude Olievenstein.
JEUX, ASTUCES, BRICOLAGE DE SOIZIC, Soizic Corne.
GUIDE KRONENBOURG DE L'ALSACE AUTHENTIQUE, Jacques Legros.
Nouvelle édition 1980.
GUIDE KRONENBOURG DU NORD-PAS-DE-CALAIS AUTHENTIQUE, André Gamblin.
GUIDE KRONENBOURG DE PROVENCE-CÔTE D'AZUR AUTHENTIQUE, Laurence-Edwige Andréani, Jacques Gantié, Jean Rambaud.
GUIDE KRONENBOURG DE LA BRETAGNE AUTHENTIQUE, Jean Markale.
DOUÉ POUR L'AMOUR, Mark Shap, Alan Kahn.
L'ÉCONOMIE DE A À Z, Les Échos.

Institut Kurde de Paris

GUIDE KRONENBOURG DE DAUPHINÉ/SAVOIE AUTHENTIQUE, Marina Doraz.
GUIDE KRONENBOURG DE LA BOURGOGNE AUTHENTIQUE, Antoine Grenelle.

« Les livres Femme pratique »

LE CAHIER DE COUTURE DE MAMAN, Françoise Lebrun.
DÉCORS DE TABLE, Béatrice Malan, Marine Jacquemin.
LA NOUVELLE CUISINE POUR CHIENS, Béatrice de Goutel.
J'ACCOUCHE EN SÉCURITÉ, Docteur David Elia.
LES ENFANTS ET LE DIVORCE, Richard A. Gardner, présentation du Dr Julien Cohen-Solal.
LES VERTUS DES PLANTES, Maguelonne Toussaint-Samat.
CES MERVEILLEUX DESSERTS, Alice Vogel.
LES SEINS, Ghislaine Andréani.
LE CAHIER DE TRICOT DE MAMAN, Françoise Lebrun.
VOTRE TEMPS VOUS APPARTIENT, Diana Silcox.

« Anthologie »

ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE POLICIÈRE, Jacques Sadoul, coll. J.-J. Pauvert.
ANTHOLOGIE DES LECTURES ÉROTIQUES, Jean-Jacques Pauvert.
ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE DE SCIENCE-FICTION, Jacques Sadoul, coll. J.-J. Pauvert.

« Jean-Jacques Pauvert aux Éditions Ramsay »

LA STRATÉGIE DU MENSONGE, DU KREMLIN À GEORGES MARCHAIS, Auguste Lecœur.
SOL INVICTUS (MA DERNIÈRE MÉMOIRE, t. 3), Raymond Abellio.
LE POÈTE RUSSE PRÉFÈRE LES GRANDS NÈGRES, Edward Limonov.
MLLE DE MUSTELLE ET SES AMIES, Pierre du Bourdel.
LES QUEUES DE KALLINAOS, Hubert Monteilhet.
LA MACULÉE, DIALOGUES DE NUIT, Jane Evelyn Atwood.
LA FEMME FARDÉE, Françoise Sagan.

Institut kurde de Paris

Institut Kurde de Paris

Cet ouvrage a été composé par FACOMPO
et réalisé sur
SYSTÈME CAMERON
par Firmin-Didot S.A. - Paris-Mesnil
le 27 août 1982

Institut Kurde de Paris

Imprimé en France
Dépôt légal : septembre 1982
N° d'édition : 555 – N° d'impression : 0302

Institut kurde de Paris

Institut Kurde de Paris

En 1915-1916, plus d'un million d'Arméniens sont déportés et massacrés par le gouvernement jeune-turc. Malgré l'effondrement de l'Empire ottoman, allié de l'Allemagne et de l'Autriche, au lendemain de la guerre, aucun « procès de Nüremberg » ne châtie les auteurs du premier génocide du XX^{e} siècle.
La Fédération révolutionnaire arménienne (Dachnak) décide alors de rendre justice elle-même. Des militants chargés d'exécuter les responsables majeurs du carnage se lancent sur leurs traces à travers toute l'Europe.

Archavir Chiragian (1900-1973) est à la fois le témoin du génocide et l'acteur de la longue traque qui s'ensuivit. Il rapporte, dans ses souvenirs, comment, âgé d'une vingtaine d'années, il a pourchassé à Rome l'ex-Premier ministre du gouvernement jeune-turc, et à Berlin l'idéologue du mouvement — tous deux en tête de la liste noire dressée par les victimes de l'extermination. De capitale en capitale, de train en train, de service secret en service secret, ce roman vrai d'une vengeance froide se lit avec émotion et passion.

Gérard Chaliand, dans la présentation de ce récit autobiographique, fournit les données d'un dossier qui reste ouvert, et situe le contexte historique des événements relatés.

Institut kurde de Paris

Institut Kurde de Paris
IKPLIV107684

**Collection PASSÉ COMPOSÉ,
dirigée par Hervé Hamon et Patrick Rotman.**

ISBN 2-85956-292-3

Editions Ramsay

82-09 998163

75 FF